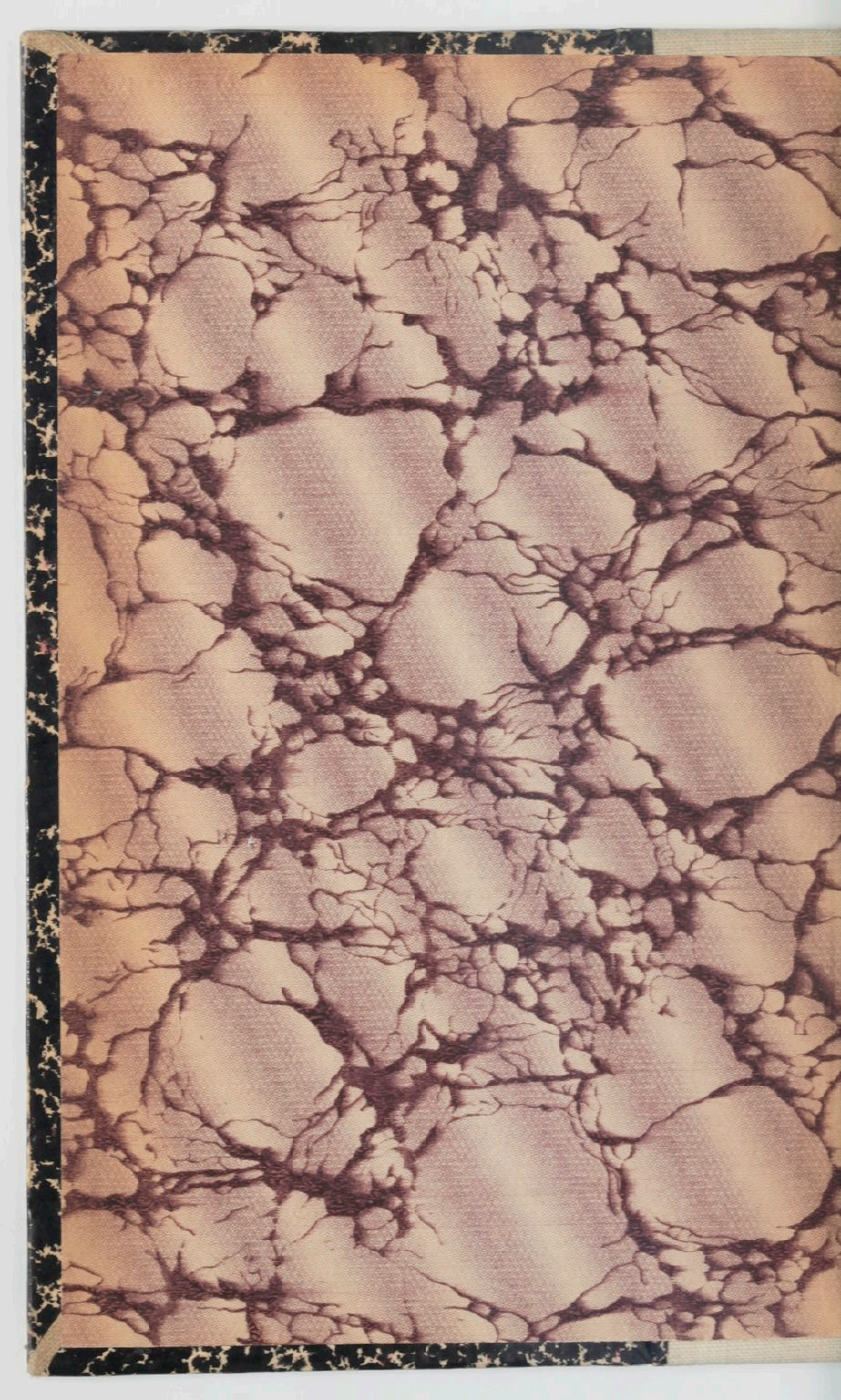
E. Hucher. La Spirite

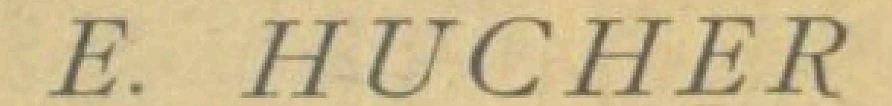






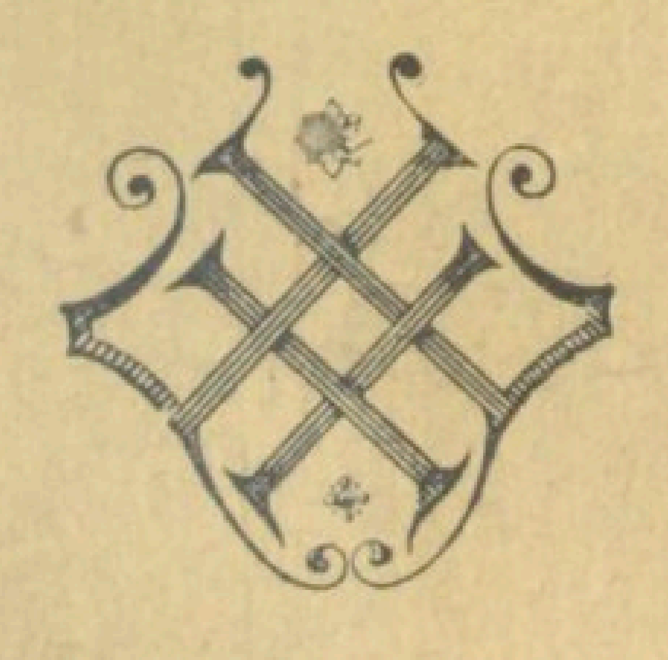


E. HUCHER



LA Spirite

ROMAN PARISIEN



PARIS

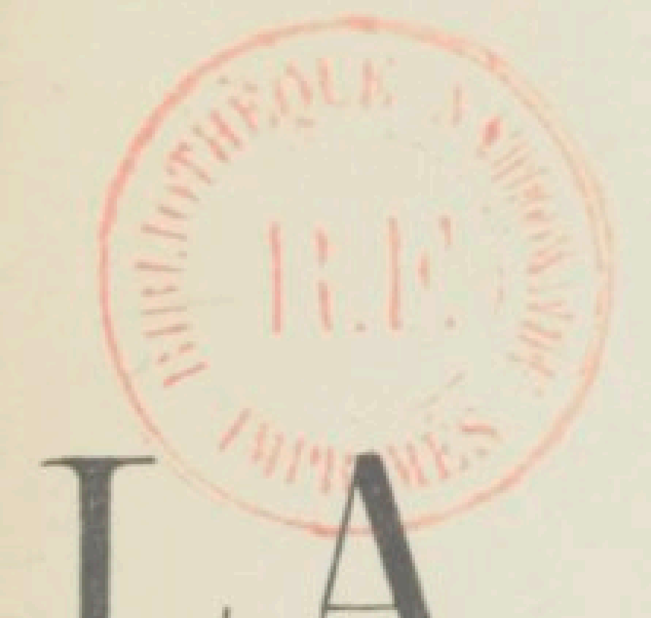
A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

7, RUE DU CROISSANT, 7

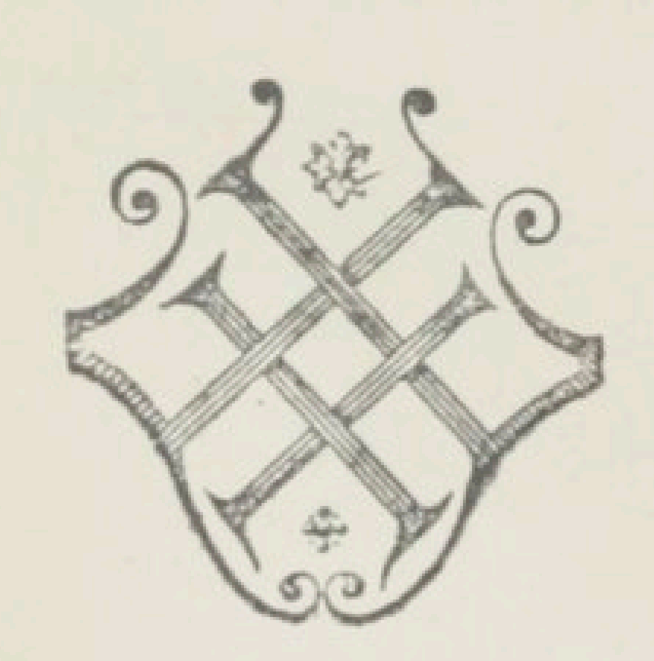
LA SPIRITE

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

E. HUCHER



LA SPIRITE



PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT, 7

1887

PRÉFACE

Ce n'est point un traité de sciences occultes, une définition des phénomènes que renferme le spiritisme, que nous avons l'honneur de soumettre au public, mais une simple étude d'après nature.

Cette histoire, qui date de quelques années, a été vécue, et l'imagination de l'auteur n'a suppléé à l'insuffisance du récit qu'en y ajoutant quelques types indispensables.

Mademoiselle de la Garancière, la Spirite, est un caractère très fidèlement copié d'après un original presqu'invraisemblable mais réel, cependant. Les personnages qui se groupent autour de l'héroïne sont dessinés avec moins d'exactitude; nous avons hésité à les reproduire sous leur véritable physionomie morale, car le lecteur ne saurait admettre, à notre époque, un tel mélange de crédulité, d'idiotisme et de fanatisme, chez des êtres dont l'organisation ne présente rien d'anormal. Nous avons donc jugé nécessaire d'apporter, — par respect pour nous-même, — une restriction aux

développements que nécessiterait la peinture minutieuse des mœurs spirites.

Nous n'essayons pas d'imposer la croyance au Spiritisme, ni même de la défendre; notre foi personnelle étant trop peu fondée sur ce point.

Pourtant, il est de notre devoir de confesser que nous avons été, par des PREUVES INDÉNIABLES, *convaincu de l'existence incontestable d'un mystère, d'un « quelque chose. »*

Ce quelque chose, si impalpable qu'il soit, qu'on le nomme surnaturel ou science encore indéfinie, n'appartient pas au domaine du charlatanisme.

Nous lui conserverons donc son nom de Spiritisme, nom adopté par toute une confrérie de fidèles, et accepté par les savants; jusqu'au jour où le Progrès, arrachant aux éléments le mot d'une énigme nouvelle, nous prouvera peut-être que le surnaturel est une chimère, que les disparus ne reviennent jamais ici-bas, et que ces ESPRITS, *évoqués par nous, ne sont que les fluides d'une force inconnue, mais inhérente à la nature humaine, et qu'on appellera sans doute : l'Électricité de la Pensée!*

E. HUCHER.

LA SPIRITE

PREMIÈRE PARTIE

I

Arrivés au rond-point de l'avenue des Champs-Élysées, le docteur Évrard et le jeune comte Luzzoni s'arrêtèrent.

L'arc-de-triomphe se détachait nettement sur le fond clair d'un pâle soleil des derniers beaux jours de l'automne; et le vent du matin, prodigue de fatales caresses, entraînait à travers l'espace quelques feuilles desséchées restées fidèles à leurs branches.

— Comte, ce bon air tempéré dont la saison se montre si souvent avare, sera mille fois plus hygiénique et plus efficace à votre convalescence que tous les médicaments. Nous avons déjà parcouru un grand kilomètre ; êtes-vous fatigué, cher enfant?

— Docteur, je me sens très dispos et je vous remercie : non-seulement cette promenade m'est salutaire au point de vue physique, mais encore, et surtout, j'en pourrai garder un souvenir qui me rappellera tout le charme de votre conversation.

M. Évrard n'atténua pas la valeur de ce compliment; c'était un homme honnête et modeste, qui se souciait peu d'augmenter par une fausse humilité la somme

des flatteries qu'on pouvait se croire obligé de lui adresser. Il rejeta en arrière les mèches de ses longs cheveux; et fixant avec ses yeux gris le visage du jeune florentin, il reprit :

— Vous allez mieux; mais ce que je n'aime pas constater chez vous, c'est cette mélancolie; je dirai plus, cette tristesse! je ne serai satisfait que le jour où je verrai le sang colorer vos joues, et donner à votre regard cet éclat qu'il avait jadis et qu'il a perdu.

Perdu, et pourquoi?... certes, il faut aimer la femme, cher comte, mais non toutes les femmes! vous vous battez en duel pour une danseuse.....

— Mon ami, interrompit vivement Angélo Luzzoni, ne réveillez pas en moi ce souvenir, je vous en prie. Le temps se maintient magnifique; continuons notre course et parlons de la soirée d'hier? Vous me voyez rêveur, pensif, parce que je suis intrigué par la plus extraordinaire des énigmes.

— Voilà ce qui me console; le mal n'est pas grand! et puisqu'il s'agit simplement d'un problème, d'un phénomène psychologique et physiologique à la fois, essayons de le résoudre dans la mesure de nos moyens.

— Ne pourrais-je vous aider de mes faibles lumières? demanda d'une voix vibrante un troisième personnage qui venait de s'emparer du bras d'Angélo.

Les deux causeurs se retournèrent.

— Cher prince, vous ici?

— Comment, c'est toi, Pierre! à cette heure et solitaire dans cette avenue?

— Oui, docteur; oui, mon ami; répondit en souriant finement sous sa longue moustache blonde le jeune prince Pierre Chéréteff. — J'ai abandonné ma voiture, désirant jouir pleinement de cette matinée ensoleillée; l'automne nous en offre si peu de semblables! Docteur,

cet enfant terrible que vous rendez à la vie, comment va-t-il?

— A merveille! répondit Angélo; et jespère.....

— Te battre de nouveau, n'est-ce pas, Don Juan? Puis-je savoir de quelle nature est ce problème que vous cherchiez à résoudre au moment où je suis venu interrompre votre..... votre étude; est-ce bien là le mot?

— Parfaitement, dit le docteur. Cher prince, je vous préviens que je ne défends aucune théorie; j'expose, voilà tout. Avez-vous entendu parler du spiritisme?

— Oui; on s'en occupe beaucoup en Russie, mais je n'ai jamais essayé de tenter ces expériences que je considère comme la révélation fantaisiste de mystères que nul ne peut dévoiler.

— Je pensais comme toi, Pierre... murmura d'une voix émue le comte Luzzoni.

— N'allez pas si vite; et n'essayez pas d'expliquer au prince Chéréteff l'existence de phénomènes qui, n'étant pas subitement appuyés sur des faits incontestables, semblent tenir du charlatanisme ou de la folie.

— Je vous avoue que je suis rebelle; quoi que vous fassiez, vous n'arriverez pas à me convaincre.

— Prince, il ne faut jurer de rien : n'êtes-vous pas quelque peu idéaliste?

— Être idéaliste c'est, dit-on, une tendance fâcheuse à la fin du XIXe siècle. Je suis un sceptique enragé.

— Vous croirez pourtant au spiritisme.

— Jamais!

— J'y crois bien, moi.

— Vous, docteur, vous plaisantez!

— Non pas; j'ai même été nommé, par le conseil suprême des spirites, grand prêtre de l'œuvre morale; j'ai décliné cet honneur qui, sur mon refus, a été con-

féré à l'homme le plus charitable et le meilleur que je connaisse : au capitaine Bertrand.

— Quoi, un capitaine! un docteur! fit sérieusement le jeune homme, tandis que l'expression moqueuse de ses yeux bleus démentait sa prétendue déférence!

— La société spirite Samarie, rue Vivienne, est très bien fréquentée! continua en souriant M. Évrard; on y rencontre des officiers retraités, des médecins, des philosophes, de simples curieux, des journalistes, des policiers, des fous et beaucoup de gens sensés.

Quant aux autres sociétés privées, ou salons spirites, elles sont plutôt composées de malades, de désespérés, de prêtres, de députés, de... princes!

Ce dernier mot fut prononcé non sans malice, aussi Pierre demanda :

— Alors, il est facile, sans compromettre sa réputation d'homme sérieux, d'assister à une séance de spiritisme.

— Le comte vous répondra.

— Comment, Angélo, tu as, de bonne foi tenté une expérience, et la supercherie n'a pas été dévoilée par toi! je te connaissais plus perspicace.

— Mon ami, avant de pénétrer dans le milieu spirite, j'avais en tête plusieurs procédés tendant à surprendre cette supercherie des faux illuminés, et à détruire la légende des tables frappantes et des chapeaux tournants; je pensais me trouver en compagnie d'habiles prestidigitateurs entourés de victimes et de fidèles compères. — Que le docteur me pardonne, je croyais à quelque plaisanterie de sa part. — Eh bien, je n'ai rien découvert; et si charlatanisme il y a, les trucs sont si bien montés, que les cerveaux les plus puissants peuvent s'y laisser prendre.

— Vraiment?

— Vois plutôt M. Évrard ; il a fait du spiritisme sa seule croyance.

Les yeux bleus du prince interrogèrent ceux du docteur, qui sut comprendre une railleuse incrédulité.

— C'est pourtant vrai, dit-il en pesant ses paroles ; car la religion spirite présente un attrait véritable aux cœurs sensibles ; elle nous fournit la preuve éclatante de l'immortalité par la présence d'êtres invisibles mais réels, qui se communiquent à nous par divers procédés et nous rappellent des événements intimes auxquels nous ne songeons même pas pendant notre évocation. Cher prince, un homme de votre intelligence sait suffisamment discerner le vrai du faux ; je me tiens donc à votre disposition ; je vous initierai volontiers à ces mystères sur lesquels nous ne pouvons discuter, n'étant point de la même force tous les deux.

— Docteur, je vous remercie et me propose de mettre fort à l'épreuve votre bon vouloir ; permettez à mon ami Angélo de me faire part de ses impressions.

Que penses-tu du spiritisme, toi ?

— Moi, répliqua le comte, dont les yeux très noirs brillèrent d'un vif éclat, moi je n'en pense rien ; je ne peux nier, voilà tout.

— Mais pour paraître convaincu du fait, quelle preuve en as-tu tirée ?

A cette interrogation, les traits d'Angélo se contractèrent ; il parut céder à un pénible effort lorsqu'il parla.

— Tu dois te souvenir, dit-il en s'adressant à Pierre Chéreteff, — de la jeune princesse Juliette?

— Nous l'avons aimée tous les deux ; elle t'a préféré, mais elle est morte quelques semaines avant l'époque fixée pour votre mariage.

Juliette a passé dans ma vie ou plutôt dans mon ima-

gination comme une angélique vision; je vois encore ses cheveux blonds se déroulant en longues tresses...

— Eh bien, ma fiancée m'ayant été ravie, j'avais juré, ce qu'on jure volontiers à vingt ans, de ne jamais aimer une autre femme, parole que j'ai reprise assez vite, tout en conservant au fond de mon cœur le souvenir d'un pur amour.

— Permettez, comte, murmura le docteur Evrard; l'image de votre fiancée ne vous a point empêché de courtiser la Maritza, une fille!... qui vous a valu ce joli coup d'épée.

— Ne suis-je pas le premier à me jeter la pierre? du reste, que la Maritza soit une danseuse au lieu d'être une femme du monde, que nous importe! mon infidélité étant prouvée, à quoi bon discuter sur la valeur de l'objet?

Pierre, tu me demandes quelle preuve le spiritisme m'a fournie? Écoute :

Le docteur Evrard, après m'avoir parlé, comme il vient de le faire devant toi, de ce phénomène qui semble préoccuper le monde entier, m'a présenté dans un salon spirite. Je ne te parlerai que de la séance, à laquelle je n'apportais qu'un esprit incrédule et railleur. Lorsque je fis, en compagnie de notre ami, mon entrée dans ce salon, je vis venir à moi une femme âgée, vêtue selon la mode des premiers jours de ce siècle; elle m'accueillit avec la meilleure grâce et me demanda si, par une consultation privée, je désirais me rendre compte des phénomènes.

Sans attendre ma réponse, elle me désigna une petite table ronde assez légère ; et posant sur ce guéridon des crayons et du papier, elle me dit :

« — Monsieur le comte, — elle appuyait avec intention sur la particule ; — puisque vous daignez me faire

l'honneur de passer une heure dans ma maison, je ne souffrirai point qu'aucun médium étranger vous initie; j'ai reçu du ciel le don d'appeler les Esprits, et vous voyez en moi l'une des vestales les plus dévouées de la doctrine spirite. »

Cette femme, quoique vieille, paraissait encore avoir été fort belle.

Le docteur et moi, nous prîmes place devant la table; elle s'assit à mes côtés; et nos six mains posées sur le bois, sans contraction des nerfs, imprégnèrent le noyer du fluide animal sans lequel, paraît-il, il est impossible aux êtres disparus de se communiquer à nous.

» — Monsieur le comte, veuillez évoquer une âme, me dit la spirite; soit celle d'un parent ou d'un ami? »

Aussitôt, mentalement, j'appelai à moi la chère absente Julietta; je concentrai toute ma pensée dans cette évocation; quelques minutes s'écoulèrent, puis la table trembla et se pencha sur mes genoux. Je souris alors, ne constatant là qu'un effet magnétique.

Mais la spirite reprit aussitôt :

» — Veuillez interroger la personne que vous avez appelée; par exemple, demandez-lui son nom, son âge, le lieu de sa naissance; et si vous le jugez nécessaire, adressez-lui quelques questions intimes. »

Je répondis à cette femme que je me soumettais à son conseil, et la priai de commencer.

Alors, elle saisit un alphabet qu'elle présenta au docteur; car il fallait que, étant médium, elle tînt constamment ses mains appuyées sur le bois; notre ami toucha l'une après l'autre chaque lettre du bout de son crayon, jusqu'à ce que la table, en produisant un son très distinct, indiquât celle à transcrire.

Nous eûmes par ce procédé, bientôt obtenu ces

noms : « Julietta Mariani » ; puis, un quart d'heure après, cette phrase : « Née à Florence 1860, morte à Rome 1877 ; je t'aime, te pardonne et t'attends ! »

— Pierre, continua après un moment de silence, Angélo Luzzoni ; Pierre, à ce souvenir, tu le vois, je ne peux surmonter la profonde émotion qui, hier au soir, étreignit si violemment tout mon être ! Le docteur sourit en écoutant mon récit ; mais il te dira que sans ses bons soins je me serais évanoui, et que le puissant cordial qu'il me fit respirer me donna tout au juste assez de forces pour quitter le salon.

Je ne remerciai même pas notre aimable hôtesse, qui nous reconduisit jusqu'à sa porte.

— Comte, je le fis pour vous, en votre nom, répondit M. Evrard.

Le prince avait écouté très attentivement la narration d'Angélo ; à présent il semblait réfléchir, et rien sur son visage ne trahissait le cours de ses pensées ; tout à coup, il releva la tête et murmura :

— C'est étrange ! et si ce récit ne m'était fait par vous, messieurs, je...

— Vous douteriez ?

— Je dirais que vous êtes attaqués de démence.

Oui, je veux voir cela, étudier ; docteur, vous m'avez offert votre appui, j'accepte, seulement ne me parlez plus du spiritisme ; laissez libres mes impressions personnelles, elles me révéleront peut-être quelque secret ! Rien de ce que vient de me conter Angélo ne m'a convaincu, mais ce qui m'étonne, c'est avec quel accent de sincérité, quelle véritable émotion il peint cette scène de la table tournante et frappante, lui donnant avec exactitude les noms de sa fiancée, la date de sa naissance et celle de sa mort.

— Prince, reprit le docteur, vous êtes un homme

trop bien élevé pour démentir nos paroles, et trop prudent pour nier ce qui peut exister. Quel jour choisissez-vous pour votre initiation ?

— Demain soir, voulez-vous ?

— Mademoiselle Herminie de la Garancière, la spirite, donne deux séances par semaine, le lundi et le jeudi ; c'est donc après-demain qu'il nous faudra choisir.

— Docteur, c'est entendu.

Et toi, Angélo, nous accompagneras-tu ?

— Je ne sais, les émotions m'ayant été défendues.

— Et je maintiens l'ordonnance ! s'écria en riant M. Évrard. Rêvez, mon cher malade ; le rêve ne peut nuire à votre traitement ; évoquez si bon vous semble vos souvenirs de jeunesse colorés des rayons du ciel de votre belle Italie ! moi, je ne vous permettrai d'aller converser avec mademoiselle Julietta que le jour où vous serez complètement guéri.

— Toutefois, j'espère te rencontrer ce soir au foyer de la danse !

— La Maritza est enterrée ; je ne songe plus qu'à ma chère absente.

— Au moins, tu ne te batteras pas pour elle !

— Qui sait ! murmura le jeune homme ; si quelqu'un osait attaquer sa mémoire, crois-tu que je ne la défendrais pas ?

— Docteur, voyez donc cet air morose ! il vous faudra soigner sérieusement la mélancolie de votre malade ; chez lui, c'est une indisposition dangereuse ! s'écria le prince en riant.

A bientôt mes amis ; je dois aller rue de Presbourg ; je déjeune chez lors Gerfield et veux être le premier à présenter mes compliments à Miss Mary. Docteur, j'irai

vous prendre jeudi soir à huit heures. Où demeure votre spirite ?

— Rue Saint-Roch.

— Adieu.

Le prince monta dans sa victoria.

Les deux promeneurs s'arrêtèrent un moment.

— Comment se nomme cet Anglais ? demanda M. Evrard.

— Gerfield.

— Il doit être puissamment riche.

— Sa fortune, quoique considérable, n'égale pas celle que possède Pierre Chéréteff.

— Mon cher comte, croyez-vous possible la négociation d'un mariage entre le prince et la fille de ce millionnaire ?

— Je crois cette union à peu près certaine ; Pierre est riche et jeune ; Miss Mary est une héritière noble et jolie, qu'exiger de plus ?

II

Marie Solinoff avait été mariée, à 18 ans, au prince Chréréteff. Sa situation lui ayant permis de choisir parmi les plus nobles gentilshommes de la Russie, elle confia son avenir à celui qu'elle crut être le meilleur et le plus brave.

Elle ne se trompa point : le prince Alexandre était beau, jeune, ardent et fier ; un de ces chevaliers tels que les ont peints les romanciers des temps héroïques.

Il sut apporter à sa jeune femme un bonheur intime et mondain à la fois.

Marie Solinoff fut donc heureuse parce qu'elle fut aimée ; et que son cœur, en s'épanouissant au contact des sentiments les plus élevés, se donna sans partage et sans crainte. Elle n'aurait pu croire qu'il y eût en ce monde, des êtres unis l'un à l'autre, assez malheureux pour ne se pas comprendre ; et ne songea guère à la fatalité jalouse qui, ne pouvant disperser les parcelles du bonheur, le tue tout entier, d'un seul coup !

Lorsque la jeune femme eut acquis la certitude qu'elle serait bientôt mère, elle osa non seulement compter sur un avenir prospère, mais encore, entassa mille projets les uns sur les autres, et bercée par les rêves enchanteurs qu'elle formait, ne crut pas à l'épée de Damoclès dont l'inusable lame vient toujours, à l'improviste, diviser la somme de nos félicités !

Un matin de septembre, la princesse Chéréteff, à demi-étendue sur une chaise-longue, interrompait souvent la lecture d'un roman nouveau dont ses doigts froissaient avec impatience les feuillets ; elle suivait d'un œil anxieux la marche lente des aiguilles d'une pendule antique : il était onze heures et demie et le prince Alexandre se faisait attendre pour la première fois ! Il était parti, sous les rayons naissants du soleil, tout joyeux de pouvoir, au caprice de sa monture, errer sur les chemins que n'avaient pas encore attristés les deuils de l'automne.

S'étant levée, la princesse souleva nerveusement les épais rideaux de velours qui assombrissaient le coquet boudoir où elle se trouvait ; puis elle appuya son front contre l'une des vitres et resta là, longtemps, pensive, émue sans raison.

Tout à coup, ayant entendu quelque bruit, elle prêta

l'oreille et murmura : « Alexandre ! » — Elle ne se trompait point : mais on lui ramenait un cadavre !

Le prince Chéréteff, au retour de sa promenade matinale un peu trop prolongée, avait piqué de façon inhumaine les flancs du superbe animal qu'il montait ; et le cheval, surpris et furieux de cette attaque, après avoir brusquement désarçonné son cavalier, continuait sa course folle à travers bois.

La mort avait été instantanée!

La jeune femme faillit devenir folle. Le coup qui la frappait était d'autant plus terrible que rien ne l'eût fait soupçonner ; et que, des songes brillants qu'elle avait tissés de soie et d'or, il ne résultait pour son cœur que le douloureux souvenir d'un amour brisé !

Comblée des soins vigilants de sa famille, la princesse comprit qu'elle devait se montrer en tous points digne de la tâche que Dieu lui imposait : peu à peu, elle maîtrisa sa douleur, fortifia son âme éprise d'une ardente foi et chercha dans la religion les consolations suprêmes des désespérés !

Alors, elle rêva de nouveau : elle deviendrait mère ! le ciel qui lui avait si cruellement contesté le bonheur de son union, lui accorderait un fils ; un fils qui ressemblerait à son père ; qui, prince et chef d'une grande maison, illustrerait son pays et sa race ; un fils ! sa joie, son orgueil !

En frappant l'épouse, le Seigneur exauça la prière de la mère :

Nicolas-Alexandre-Pierre Chéréteff fit son entrée en ce monde, soutenu par des mains impériales et salué par les plus fiers gentilshommes de Saint-Pétersbourg.

Pendant les cinq premières années de son veuvage, la princesse se livra tout entière aux soins que réclame l'enfance, et se contenta de la société de quelques an-

ciens amis de son mari ; hors ces intimes et ceux de sa famille, elle ne reçut personne et ne ne parut jamais que dans les réunions religieuses ; les fêtes de l'Eglise furent les seules auxquelles elle prit part. Elle oublia le monde. Mais le monde, lui, tout en respectant sa douleur, pensa que cinq années de solitude accumulées sur cette beauté qu'il avait fêtée, ne devaient pas, en se multipliant, ensevelir vivante l'une de ses perles les plus précieuses !

Un jour vint où la princesse Chéréteff eut à recevoir les hommages des hauts dignitaires de la cour. Elle n'osa se soustraire ouvertement aux attentions dont elle était l'objet, et se fût peut être réconciliée avec cette société qui daignait si chaleureusement solliciter sa présence, si l'on n'eût essayé de lui dérober sa liberté de veuve. Elle subit les protestations passionnées de tous ceux qui rêvaient de s'allier par elle à la famille du gouverneur, dont Marie Solinoff était la nièce. Elle vit se livrer autour de sa personne des combats qui, pour n'être pas sanguinaires, n'en furent pas moins offensants pour sa réserve et sa dignité.

Les assiégeants, se voyant vaincus, ne luttèrent plus aussi franchement ; et, ce que nul n'avait obtenu de bon gré, chacun rêva pour soi le succès par la force ! Alors, les commentaires semés avec intelligence engendrèrent bientôt la calomnie, ce serpent qui ronge et tue plus longuement mais plus sûrement qu'un coup de stylet : celui-ci n'arrache que la vie, — l'autre salit de sa bave immonde ce qu'il a dévoré !

Le jour où le bruit courut dans Saint-Pétersbourg que la princesse avait un amant, — lequel ? nul n'avait osé se présenter comme tel, — sa famille la somma de faire un choix alléguant le scandale que provoqueraient de tels propos, fussent-ils indignes. Il fallait donc

qu'elle restât pure de toute atteinte, et que, pour conserver intact l'honneur de son fils, elle se remariât. La veuve pleura. Puis, après une semaine de réflexion, déclara qu'elle avait pris une résolution, mais désirait qu'on la laissât seule, afin qu'elle pût, dans le recueillement se préparer au grand événement qui devait changer sa destinée.

Alors, désespérée de voir s'accomplir une union détestée, elle dit adieu à sa ville natale témoin de ses joies et de ses larmes, en se disant que, si sa fuite ne l'absolvait pas, elle pourrait du moins, dans l'exil, conserver sa liberté, entretenir solitaire le souvenir de celui qui n'était plus, et s'appliquer à l'éducation première de Pierre Chéréteff.

Elle choisit le sol de l'Italie, le ciel bleu, le chaud soleil du royaume enchanté, le seul qui pût lui rappeler encore le prince Alexandre. Elle partit accompagnée de deux fidèles serviteurs, et, en dépit des menaces de ceux qui avaient compté sur son mariage avec un nouveau seigneur, elle se fixa à Florence.

Le vieux comte Solinoff, qui portait à sa nièce la plus tendre affection, seul, approuva son éloignement, et consentit à lui laisser la tutelle de son fils jusqu'au jour où l'âge de l'enfant nécessiterait une instruction plus étendue et plus sérieuse. A cette époque seulement, Pierre serait enlevé aux caresses maternelles et recevrait une éducation en rapport avec ses goûts, sa dignité, son rang.

La princesse ne se plaignit point des clauses de ce traité par lequel on lui marchandait, pour ainsi dire, ses droits sur son enfant. Elle se résigna, espérant, quand le moment serait venu, fléchir par ses larmes la volonté de son oncle.

N'était-elle pas assez riche pour confier Pierre à d'il-

lustres professeurs, sans qu'il eût besoin de jamais abandonner son toit? Ne pourrait-il, sous ses yeux, développer son intelligence? Pourquoi lui ôterait-on, à elle, la satisfaction de voir grandir et devenir un homme, un héros l'unique descendant des Chéréteff?

Si, après dix années d'exil, on lui arrachait son bien, son œuvre, sans qu'elle pût elle-même l'achever et l'admirer; à quoi servaient donc, et le sacrifice de sa jeunesse et la solitude de son âme? L'heure sonnerait où, corrompu par l'orgueil du succès de ses études, le fils oublierait la tendresse vigilante de la mère; il rapporterait sa gloire d'étudiant au soi-disant dévouement de ses maîtres, hommes de science parfois égoïstes et pédants; il deviendrait fat et léger, se parant de son savoir, et jetant au vent les premiers effluves de son cœur!

— Eh bien non! rien de tout cela ne se réaliserait!

Telles étaient les réflexions qui hantaient l'esprit de la princesse Marie, lorsque bien déterminée à ne jamais retourner en Russie, elle acheta le palais C..., dont elle pensa faire son éternelle résidence. Car en s'y installant, elle prit la ferme résolution de vivre loin du monde et de repousser énergiquement ceux qui viendraient troubler le calme de sa retraite.

Comme à Saint-Pétersbourg, elle fréquenta les églises et confondit, dans une espèce de poésie mystique, les dogmes grecs et catholiques. Avec sa nature complexe, elle aima l'éclat du soleil et l'ombre du soir; la gaîté du ciel en fête et le silence glacial du cloître; de même son âme s'épanouissait dans un sourire et se répandait tout entière dans les larmes; elle possédait cette éblouissante beauté qui captive, cette immobilité de statue qui tient à distance, et cette tristesse qui désespère. — Un enfant recevant d'une telle femme l'enseignement des

premières pages de la vie, devait être créé doublement à son image !

Le palais C... faisait face à une habitation construite selon l'ancien style florentin, et dont chaque pierre muette semblait évoquer un souvenir rare et mystérieux. Cette maison portait le nom de palais Luzzoni.

La princesse Chéréteff ne s'occupait guère de ce qui se passait autour d'elle ; et son égoïsme maternel ne songeait point assez à l'éloignement dans lequel elle enfermait Pierre et qui déjà paraissait jeter une ombre sur son front de six ans !

Bientôt lassé des jeux et des promenades solitaires, le petit prince soulevait les stores de soie ; et, offrant sa tête blonde aux rayons du soleil, observait les fenêtres du palais Luzzoni.

Alors, il apercevait une autre tête, brune aux grands yeux pleins de vives lueurs, et son regard mélancolique coloré des doux reflets du ciel semblait dire : « Ne sommes-nous pas faits pour jouer ensemble ? »

Un jour vint où le mystérieux ami de Pierre se trouva sur son chemin. L'enfant se montra si séduisant que, cédant aux prières de son fils, la princesse prit les renseignements nécessaires à la négociation de relations toujours difficiles à choisir pour une femme de son caractère. Elle sut dès le surlendemain que le palais florentin, si souvent épié par Pierre, était habité par la comtesse Luzzoni, veuve respectable, et grand'mère du jeune Angélo.

L'orphelin captiva la tendre pitié de la princesse, qui devint bientôt la compagne et l'amie de la vieille comtesse.

Et les années s'écoulèrent paisibles et courtes pour ces deux ermites, qui n'avaient d'autre préoccupation ici-bas que l'avenir de leurs enfants.

III

Ceux-ci grandirent et révélèrent chacun un caractère différent.

Angélo, à vingt ans, fut un homme et le prouva tant par ses hardiesses que par ses querelles nombreuses dont il fallut trop souvent sceller la paix.

Ses brillantes études, suivies en compagnie du prince resté son meilleur ami, avaient développé son intelligence. Il aimait passionnément les arts et la peinture absorbait tout son temps. Il la cultivait avec soin, et passait de longues heures à contempler les toiles des maîtres de son école ; il promettait de devenir un peintre habile et surtout original. On disait d'Angélo Luzzoni qu'il avait beaucoup d'esprit ; un esprit fin, enjoué, satirique parfois, mais empreint d'une sorte de fatuité qui s'excusait par la possession des avantages physiques dont la nature l'avait doué ; ses succès trop faciles l'absolvaient de ce défaut.

Pierre Chéréteff, au contraire, à l'âge où les jeunes gens désirent connaître le monde dont ils ont été éloignés, parut se retrancher sous une réserve qui touchait à la timidité. Très instruit, il gardait pour soi la science acquise et ne s'en parait nullement, causant peu, observant beaucoup, et rougissant devant les femmes !

Il aimait aussi les arts, mais prétendait ne pas se sentir capable de devenir, comme Angélo, un artiste, bien qu'il possédât un véritable talent de violoniste.

Pierre ressemblait doublement à sa mère, dont il n'avait été que peu de temps séparé. Comme elle, il avait la taille élancée, les yeux bleus et les cheveux blonds. A côté de ces Italiens au teint chaud, au regard étincelant, son allure fière, mais très délicate, semblait un peu féminine. Il suffisait qu'on l'examinât un instant pour découvrir en lui une nature poétique et tendre, une imagination rêveuse et pleine d'illusions, un cœur ouvert à toutes les sensibilités ! Pierre savait quels devoirs lui imposaient sa naissance et son nom ; aussi, se tenait-il à distance, ne fréquentant que la vraie noblesse italienne.

Si les deux amis pensaient différemment et se trouvaient rarement d'accord, ils se complétaient l'un l'autre : toutes les folies ébauchées par Angélo étaient maîtrisées par le raisonnement simple et juste du prince ; celui-ci servait de mentor au Florentin, tandis que ce dernier égayait de sa verve railleuse les heures de mélancolie auxquelles s'abandonnait Pierre.

Ils avaient tous deux vingt ans lorsqu'ils s'éprirent ensemble de la jolie princesse Julietta.

Cette enfant naïve et charmante faisait son entrée dans le monde, elle aussi, et, rencontrant son Roméo, accordait sa main en donnant son cœur. Ce Roméo, c'était le comte Luzzoni.

Le prince ne se montra point jaloux et se réjouit du bonheur de celui qu'il aimait à nommer son « frère ». Mais la destinée voulut démontrer à Pierre qu'on ne doit ici-bas compter sur aucune des joies possibles, quelle que puisse être l'intensité des désirs.

Angélo avait un soir glissé mystérieusement au doigt de Julietta l'anneau des fiançailles, et tous deux rêvaient sous les orangers, ne soupçonnant point la fragilité de leurs projets.

Un mois après, la jeune fille mourut.

Le comte pleura celle qu'il avait choisie pour compagne ; mais il était si jeune !

Il voyagea. Paris, Paris surtout, dissipa son chagrin. Devenu libre, à la mort de sa grand'mère, il s'amusa follement, apprit à connaître cet être étrange et séduisant qu'on nomme la Parisienne. Puis, au commencement de l'année 1878, il eut à consoler une grande douleur ; il renonça à sa vie de dissipations ; et se souvenant de son enfance, il ne quitta plus son ami, son frère !

Pierre Chéréteff venait de perdre sa mère.

De toute la tendresse, de tout le dévouement dont un homme est capable, la princesse Marie en avait été l'objet de la part de son fils.

Ces deux êtres, pendant la durée de leur existence commune, avaient eu les mêmes pensées, les mêmes aspirations ; la noblesse de leur âme, la sensibilité de leur nature s'étaient confondues.

Pierre n'imaginait point que sa mère, jeune encore, dût, selon l'ordre normal, quitter avant lui cette vie dont elle lui avait si bien préparé les sentiers. Aussi, quand il la mit au cercueil, ne voulut-il pas comprendre qu'il ne la reverrait plus !

Longtemps, il vécut dans une solitude obstinée, jusqu'au jour où le comte, revenu de ses folles excursions, vint l'arracher à sa tristesse :

— On ne vit pas avec les morts, lui dit-il ; la noblesse des Chéréteff oblige ; tu as un devoir social à remplir ; agis par respect pour la mémoire de ta mère !

Le prince se laissa convaincre ; et, pour son ami, Angélo recommença son tour d'Europe.

A mesure qu'il apprenait à connaître le monde, Pierre essayait de se cuirasser contre ses pièges et ses

tentations, en s'armant du mépris le plus profond pour cette société moderne dont la perversité choquait ses principes.

Il voulut tout voir et tout comprendre; et quand, lassé de ses études psychologiques, le cœur et l'esprit remplis d'amertume, de dégoût et d'exagération, il manifesta le désir de reprendre sa vie d'anachorète, Angélo s'opposa à cette espèce de suicide. Il employa toute son éloquence italienne et toute son amitié à la transformation morale de Pierre : il y parvint.

Le prince quitta l'Italie et se fixa à Paris. Alors, il ne se sépara presque plus du comte Luzzoni, partageant ses distractions devenues plus réservées, mais lui donnant, comme autrefois à Florence, l'exemple d'une sagesse dédaigneuse qui, n'étant plus de la timidité, passait désormais, d'après l'appréciation du beau sexe, pour de l'ironie blessante et du mépris.

Le prince accorda ses faveurs à quelques salons de son choix ; les hommes, en général recherchèrent sa société, parce que s'étant aperçus de la froideur de son caractère et de la réserve de ses goûts, ils n'eurent point à redouter, auprès des femmes, sa rivalité.

A dire vrai, ce jeune prince de vingt-quatre ans était resté l'enfant au cœur généreux, plein d'illusions et de tendresses, qu'avait élevé la princesse Marie. Mais semblable à l'oiseau qui, désorienté après l'orage, ne retrouve pas son nid et tremble au moindre bruissement d'ailes étranger, Pierre Chéréteff se crut atteint de ce scepticisme affreux qui, presque toujours, succède aux grands déchirements humains !

Il affecta de ne plus croire à rien, en rien, soutint que seul, le néant succède à la vie, et que l'être disparu ne devient bientôt plus qu'une poignée de cendres que le vent emporte vers des horizons lointains; tandis que,

d'autre part, le souvenir s'étiole, s'amoindrit, pour s'abîmer enfin dans l'esprit de ceux qui survivent !

Au moment où j'écris cette histoire qui est la sienne, le jeune prince Chéréteff, élevé dans la pratique des choses saintes, prétendait n'avoir plus ni espérance, ni culte, ni Dieu !

IV

La maison portant le numéro *** de la rue Saint-Roch est de construction ancienne et confortable. Les appartements vastes, aux larges fenêtres, paraissent être affectés particulièrement au commerce : bureaux, agences, dépôts, etc. La porte cochère, est du reste, constellée d'indications qui ne laissent aucun doute à ce sujet.

Parmi toutes ces enseignes, il est une plaque en cuivre portant ces mots gravés en lettres gothiques : *Etudes des sciences psychologiques – première cour — escalier A — second étage. —*

Si, tentés par la curiosité, nous traversons le grand corps de bâtiment pour nous rendre à cette adresse, il nous est facile d'apercevoir, clouée à l'unique porte assez large, la même plaque sur laquelle on lit ces renseignements supplémentaires : *Spiritualisme, Spiritisme — Typtologie — Séances générales le lundi et le jeudi de chaque semaine à huit heures* 1/2 *du soir — pour les séances privées, s'adresser dans la journée de* 1 *h. à* 4 *h.*

Le 10 octobre 1879, le docteur Evrard franchissait le seuil de ce petit appartement, et, prenant un air tout à

fait mystérieux, interrogeait une jeune fille dont la mise fort simple dénotait le peu d'autorité qu'elle devait avoir dans la maison.

— Mon enfant, mademoiselle de la Garancière est-elle ici? demanda-t-il.

— Non, monsieur; elle ne rentrera que dans une demi-heure.

— Il m'est impossible d'attendre; veuillez la prévenir en mon nom ; elle comprendra. Je dois lui présenter ce soir un étranger de haute distinction, dont je lui ai parlé déjà. Je lui recommande de faire bien les choses. Merci, mon enfant et à tantôt.

Et le docteur sortit précipitamment.

La jeune fille referma soigneusement la porte et rentra dans la première pièce qui devait servir de salle à manger. Elle appuya son front contre les vitres et regarda pendant quelques minutes le trou sombre et malsain de la petite cour sur laquelle s'ouvraient les fenêtres, et soupira :

— Comme il fait noir! comme le ciel est gris! la pluie commence à tomber! Ah! je suis triste!

Puis, elle prit une lampe à pétrole et l'alluma. — « Un étranger! continua-t-elle; c'est ma tante qui va être contente! — Mais moi... qu'est-ce que cela me fait? — Allons, il faut que je couse un bout de dentelle à ma robe.

Elle venait de se lever, quand soudain, poussant un cri, elle recula de quelques pas en arrière.

La lampe s'était éteinte! et la jeune fille, immobile dans l'obscurité, le bras tendu vers un coin de la pièce, murmurait :

« Grâce! mon Dieu, mon Dieu! »

Presque aussitôt on frappa violemment à la porte, et, comme on n'obtenait aucune réponse, on introduisit

une clef dans la serrure; et la personne qui pénétrait en maître appela :

— Lucie ? Lucie?

— Ma tante! prononça faiblement la jeune fille.

— Eh bien, quoi? qu'y a-t-il? pourquoi la lampe n'est-elle pas allumée? Tu l'as renversée, malheureuse! Ça sent horriblement le pétrole, ici!

Et tout en grondant, mademoiselle Herminie de la Garancière cherchait des allumettes.

A la lueur d'une bougie, elle découvrit Lucie. Celle-ci s'était à demi affaissée contre le mur. Elle avait les yeux hagards, les lèvres tremblantes; une sueur froide perlait sur ses tempes en y collant les mèches de ses cheveux noirs tout bouclés.

— Allons, allons, murmura la tante, remets-toi; je suis là maintenant; conte-moi ça, ma fille; encore une vision, sans doute?

— Oui, répondit Lucie; là!

Elle désignait un portrait peint à l'huile, accroché au fond de la pièce.

» Ma pauvre maman, continua-t-elle en pleurant, pourquoi m'apparaît-elle ainsi? que veut-elle de moi? je prie pour elle. Ma tante, vous qui interrogez les « *Esprits* », vous devez bien savoir? »

Mademoiselle de la Garancière, visiblement contrariée par les questions que lui posait Lucie, répliqua :

— L'âme de ta mère ne vient jamais parler ici; tu es une sotte! est-ce qu'un médium de ta valeur doit avoir de ces frayeurs à l'aspect d'une vision?

— Je ne peux pas m'y habituer; j'ai peur; j'en mourrai!

Mademoiselle Herminie eut un frisson et pâlit légèrement; puis, s'étant aperçue que Lucie l'observait, elle

feignit un mouvement de colère et s'écria d'une voix qu'elle savait rendre irrascible :

— Parfait ! ma fille ; va dire à tout le monde que je te martyrise ! Est-ce ma faute à moi si le ciel t'a douée ainsi ? Ingrate ! tu ne sais donc pas que le plus grand bienfait que l'Eternel puisse nous accorder, à nous, mortels, c'est le pouvoir d'évoquer les âmes et d'enseigner ?... Tiens, tu es ingrate ! sans moi que serais-tu ? — une créature sans instruction, sans domicile, sans pain.... peut-être sans honneur !

— Ma tante ! supplia la jeune fille en sanglotant ; je vous suis reconnaissante, mon cœur vous est tout dévoué; mais je ne peux me défendre d'une terreur profonde à la vue des apparitions dont ma médiumnité est la cause.

— Bon, en voilà assez, calme-toi. Il est 6 heures 1/2, dînons. J'ai apporté — oh ! une folie ! — une moitié de homard et une aile de poulet ; cours chercher du bouillon pendant que je vais mettre le couvert.

Lucie s'empressa d'exécuter l'ordre reçu, et revint tout essoufflée après quelques minutes.

Mademoiselle de la Garancière, avant de goûter au Liebig de la fruitière, se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit, retira du dehors une superbe cage enrubannée, et, la déposant sur le milieu de la table, s'écria : « Cette sotte m'a fait oublier mes petits anges ! » Elle traitait ainsi les pigeons qui, disait-elle parfois, composaient toute sa famille.

Elle émietta du pain et l'offrit aux « *petits anges* » qui battirent des ailes à la vue de ces prodigalités.

Les deux femmes commencèrent leur repas en compagnie des volatiles indiscrets, et n'échangèrent pas une seule phrase. Tout à coup, mademoiselle Herminie, en entamant sa moitié de homard, — crustacé pour

lequel elle professait une véritable passion — demanda négligemment.

— Il n'est venu personne pendant mon absence?

— Si, ma tante; le docteur Evrard.

— Ah! qu'a-t-il dit?

— Qu'il amènerait ce soir un étranger de haute distinction.

— Un étranger! s'écria Herminie; haute distinction? je parie que c'est son prince, murmura-t-elle, en laissant tomber sa fourchette. — Et tu ne disais rien?

La vieille fille se leva; et, après avoir consulté la pendule dorée qui trônait sur la cheminée : « sept heures, dit-elle; Rose Derval n'est pas prévenue. Ah! si j'avais la chance de la rencontrer! Essayons. Vite, mon châle, mon chapeau. Lucie, dépêche-toi; ôte le couvert, prépare le petit salon, allons!... qu'as-tu donc à me regarder de la sorte? donne vite! »

Et mademoiselle de la Garancière, fixant de travers sa capote sur ses papillottes grises, jeta un châle sur ses épaules et se précipita vers la porte.

— Ma tante, murmura la jeune fille consternée, et votre dîner?

— Il s'agit bien de homard! cria la Spirite en brandissant un cabas tapissé dont elle ne se séparait jamais.

Lucie prêta l'oreille au bruit des pas de la vieille fille, et quand elle eut acquise la certitude que celle-ci avait traversé la cour, elle exécuta lestement les ordres reçus, pénétra dans le petit salon, et là, se laissa tomber dans un fauteuil. Elle ferma les yeux, réfléchit quelque temps; et, croisant pieusement ses mains sur sa poitrine, dit à haute voix :

« *Esprits* heureux ou réprouvés qui répondez à notre appel, vous tous qui prenez chaque jour des parcelles de ma vie afin de vous communiquer à nous, je vous

supplie de laisser en repos mon corps et mon âme? Si vous venez demander des prières ou donner des conseils, je vous appartiens pendant les séances, au moment où mon être en proie au sommeil magnétique, ne conserve pas la moindre sensation des choses d'ici-bas.

A quoi bon m'apparaître et animer ton portrait, mère que j'ai si peu connue! que veux-tu de moi? »

La jeune fille se tut; ses longues paupières abaissées sur ses grands yeux noirs se relevèrent lentement, laissant échapper des larmes qui perlèrent sur ses joues pâlies.

Enfin elle se leva; la pendule marquait 7 heures 40 minutes. Lucie ouvrit une armoire, en retira une robe de laine grise et s'apprêta à la revêtir.

Debout, devant la glace du petit salon, la jeune fille releva ses cheveux sur le sommet de sa tête et lissa régulièrement les bandeaux si noirs qui formaient un cadre fatal à son visage de madone. Lucie était très mince; ses épaules un peu frêles dessinaient une ligne délicate et fine, le bras était gracieux. Elle n'avait encore rien de la femme et ses formes étaient celles d'une toute jeune fille, bien qu'elle fût âgée de dix-neuf ans.

A peine sa toilette était-elle achevée que mademoiselle de la Garancière entra.

Celle-ci avait les joues couleur de pourpre; la capote à peine attachée s'en allait en arrière de sa tête et laissait voir un front sur lequel pendaient lamentablement des mèches défrisées.

— Ma tante! s'exclama Lucie en apercevant ce désordre, vous voilà bien! je n'aurai jamais le temps de vous recoiffer pour ce soir!

— Si fait, vite, à l'œuvre. — Je suis furieuse, dit mademoiselle Herminie en s'abandonnant aux mains de sa nièce, — Je suis furieuse, je n'ai pas rencontré Rose

Derval; et elle m'a assuré hier qu'elle n'assisterait pas à la séance.

— Le grand malheur! que voyez-vous de si extraordire en cette Rosa? Certes, c'est une belle fille pour ceux qui aiment les rousses; ses yeux couleur feu sont étranges; mais elle a la bouche trop grande pour être tout à fait jolie.

— Tu t'entends mal à la critique, Lucie; Rose Derval est une fort belle personne, très brillante...

— Trop brillante.

— Elle a beaucoup d'esprit!

— Et peu d'instruction.

— Qu'importe, ma fille, si elle a su acquérir assez de tact pour se faire juger à son avantage?

— C'est vrai; vous êtes très forte, ma tante; vous connaissez le monde, et votre expérience a dû servir à Rose; vous avez contribué largement à former son éducation; mais je n'ai jamais compris votre affection pour cette femme.

— Tu bavardes trop, Lucie, fais donc attention; mon bonnet est posé de travers, interrompit mademoiselle de la Garancière qui ne voulait point éclairer les doutes de sa nièce.

— Pourquoi tenez-vous à ce qu'elle assiste à nos réunions? particulièrement à celle que doit honorer de sa présence quelque personnage de distinction?

— Parce que plus nos adeptes sont nombreux, plus notre doctrine se répand; le nombre indique un succès, et le succès captive toujours. Puis, les femmes laides ont le don d'effrayer!

— Vous êtes très forte, ma tante, décidément; mais Rose n'est pas médium... et...

— Et quoi?

— Rien, ma tante, rien. Faut-il allumer le feu? de-

manda la jeune fille qui, à son tour ne voulait pas dévoiler toute sa pensée.

La toilette de mademoiselle Herminie se trouvant complétée, les deux femmes achevèrent les préparatifs de la séance.

Un tapis vert fut provisoirement jeté sur la table en noyer qui avait, peu de temps auparavant, servi de dressoir au homard et aux « *petits anges* »; du papier grand format, des crayons, un alphabet gravé sur toile y furent déposés.

Sur la cheminée, une lampe à pétrole ornée d'un abat-jour orange, garni de dentelle et serré par un ruban, éclairait suffisamment la pièce assez vaste. On voyait, accrochés aux murs, deux portraits à l'huile, des gravures, des lithographies anglaises, des caricatures découpées, des scènes empruntées aux journaux illustrés.

Le petit salon réservé aux consultations privées, aux dissertations graves, était pourvu de siéges en tapisseries et de deux guéridons. Sur l'un s'entassaient plusieurs brochures traitant de l'immortalité, du Spiritisme, de la métaphysique, de la médecine, et signées : Allan Kardec, Henri Delaage, capitaine Bertrand; puis quelques livres de genre : Mes excursions dans les autres mondes, par Jules Descroix; — les droits de la femme en France par Odile Richard, écrivain bien connu tant par la hardiesse de ses opinions que par sa beauté; — la Politique conservatrice par Fernand de Gersac, député, etc.

Sur la cheminée, des photographies d'hommes et de femmes célèbres : une véritable collection; aux murs, les portraits lithographiés des souverains de l'Europe, y compris celui de Louise Michel! — Mais ce dernier avait ceci de particulier, qu'on lisait en marge : « *Réin-*

carnation de Marat! » — Une tête de Christ vraiment belle, merveilleusement dessinée par l'un de nos plus grands auteurs dramatiques, et due à sa médiumnité mécanique, occupait la place d'honneur. Autour de cette œuvre se trouvaient groupées des miniatures à la plume, au crayon : têtes, paysages, sujets, véritables objets d'arts offerts à la Spirite par différents mediums et signés de leurs maîtres invisibles, tels que Michel-Ange, Cellini, Greuze, Vernet, le Titien; — plus, une eau-forte inspirée par Rembrandt.

Sur la cheminée, point de pendule : deux lampes, imitation de Vieux-Sèvres, qu'on n'allumait jamais; un album de dessins et autographes célèbres; et, très richement relié, un volume, portant en lettres d'or ce titre : « l'Ame consolatrice, par V. Moras, ex-Mariste ».

L'appartement de mademoiselle de la Garancière était bien tenu, la diversité des objets qui en formaient l'ornementation avait un cachet de désordre artistique qui seyait bien à cette vieille fille demi bas-bleu, paraissant à la fois mystique et mondaine, libre et farouche.

Quand tout fut bien préparé, un coup de sonnette annonça le premier visiteur.

— Je parie que c'est Moras, s'écria mademoiselle Herminie; je reconnais sa façon de sonner; du reste, il arrive toujours exactement.

— J'ouvre le feu, répondit une voix mâle et bien timbrée. Bonsoir, belles dames; vous ai-je fait peur?

— Du tout, monsieur.

— Asseyez-vous là, père, dit gracieusement la Spirite qui semblait prendre un vif plaisir à recevoir l'ancien Mariste, que, par un privilège, elle appelait familièrement : le père.

— Le temps est bien mauvais ce soir, fit-il, en pré-

sentant ses pieds à la flamme du foyer. — Il faut aimer beaucoup ses amis pour se rendre à leurs invitations. Il est vrai que rien ne me retient dans mon trou morne et triste. Je ressemble à quelque vieux loup qui, pour chercher sa pâture, s'en va par monts et par vaux; ma pâture, à moi, c'est l'esprit! Donc, chères dames, ni la boue, ni la pluie ne m'effarouchent quand il s'agit pour moi de franchir l'espace qui sépare la rue du Caire de la rue Saint-Roch!

— Toujours galant, — murmura l'hôtesse; — Ah! Père, ceci est un faible, prenez garde!

— Je le fus toujours avec mes pénitentes.

— Vous devez regretter ce temps-là!

— C'était assez banal: confesser des petites filles! Il est vrai que cela permet au prêtre d'étudier à fond la nature humaine. Il est facile de prévoir l'avenir probable d'une enfant d'après ses confessions. Nous avons aussi les religieuses : les unes regrettent, les autres rêvent; celles-là sont convaincues; celles-ci sont désespérées.

Mais ce qu'il y a de charmant, c'est l'abandon de la jeune femme qui confie à l'homme investi d'un pouvoir imaginaire ce qu'elle n'oserait avouer à sa mère ou bien à son époux. C'est un parfum romanesque qui nous grise un moment et nous fait oublier que les vœux ont fait de nos cœurs des êtres neutres, sans amour et sans souffrance.

M. Moras s'arrêta; il taquinait nerveusement avec les pincettes la bûche à demi consumée; la flamme qui se réflétait dans ses yeux rendait ardente l'expression de son visage; ses cheveux gris, longs et bouclés laissaient à découvert un front large aux sourcils noirs fortement arqués. Il avait la moustache épaisse et brune, au travers de laquelle apparaissaient, quand

il parlait, des dents extrêmement blanches : cet ancien moine avait parfois l'air d'un démon! mademoiselle de la Garancière le regardait à la dérobée.

Un physionomiste exercé eût vite découvert dans l'attitude, les gestes, les regards de la vieille fille, l'admiration tendre qu'elle vouait à son ami.

— Eh bien! Père, dit-elle; avez-vous réussi dans vos démarches!

Moras répondit en haussant les épaules :

— Ma chère, les Samarie sont des gens intraitables. La société spirite qu'ils ont fondée leur sert de tréteaux. Leurs quelques « *sujets* » absolument ridicules, battent la grosse caisse, pendant que le patron harangue la foule et parcourt ses rangs, brandissant une sébile, dans laquelle les affamés de consolations surnaturelles laissent choir leurs gros sous! Bref, les Samarie sont des imbéciles; ou plutôt des intéressés qui font tous les métiers : quiconque voudrait retourner leurs cartes en apprendrait de belles! On prétend qu'ils donneront 50,000 francs de dot à leur fille!

— Et c'est l'argent des adeptes qui....

— Oui, continua fièvreusement Moras. — Chaque curieux doit prendre un abonnement de trois mois, coût : 6 francs; acheter le journal hebdomadaire 0., 25 c. Or, celui qui s'abonne vient pour assister à des séances de spiritisme; mais M. Samarie n'a point de médiums, pas d'orateurs; il est réduit à exhiber un Américain, un fou qui, pour toute science, possède le don de faire tomber en catalepsie et d'hypnotiser deux bonshommes tout à fait grotesques.

Aussi, à part les personnes distinguées qui fréquentent votre salon, mademoiselle, la société spirite ne se compose guère que d'une cinquantaine de fidèles. Et lesquels! Des pauvres gens plus ou moins malheureux.

Ceux qui pénètrent chez Samarie ne sont guère tentés d'y revenir.

J'ai proposé à ces brutes de faire de la réclame adroite; de donner des séances gratuites : de convier à nos grandes expériences des savants, des journalistes, des artistes. J'aurais été l'âme de cette société, j'aurais dévoilé à la multitude l'origine du spiritisme, raconté mes voyages dans l'Inde, mes recherches et découvertes à Ceylan, mes rapports avec les bouddhas : tout ceci, avec preuves à l'appui. Notre petite Lucie eût obtenu un succès étonnant; les apparitions, les apports et autres phénomènes dus à sa médiumnité, voilà ce qui eût fait notre fortune.

Quel beau rêve! chère amie, quel beau rêve!

— Je n'aime guère les Samarie, allez, répondit la vieille fille sur un ton ferme.

— Je le crois, — continua le Père; mais notre haine ne les atteint point. Ce qui nous manque, c'est l'argent nécessaire à fonder une concurrence.

Les Samarie m'ont accordé la faveur de prononcer chez eux cinq ou six discours d'ici la fin de cette année; mais ils refusent mes offres au sujet de la direction de leur salle, parce qu'ils ne veulent pas voir passer dans la caisse de toute une société les sommes qu'ils récoltent en famille — question d'égoïsme. — Seulement nous devons lutter; nous lutterons!

« Nous enseignerons au monde la religion nouvelle sur laquelle se sont basées les autres religions! car elle est la plus ancienne de toutes, puisqu'elle établit de toute éternité, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la consommation des siècles, les rapports palpables de l'Esprit infini : Dieu ! — avec les Esprits émanés de sa puissance : l'humanité !

Je veux être le grand prêtre de cette Église. J'ai fait,

il y a vingt ans, retentir de mes accents indignés les voûtes des cathédrales ; du haut de la chaire, je voyais à mes pieds les personnages les plus illustres ; j'ai défendu, en véritable disciple, ce christianisme ingrat qui recèle dans son sein toutes les jalousies, toutes les trahisons ! Il a fait de moi presque un martyr, quand il eût pu rencontrer, dans mon dévouement, mon éloquence et mon pouvoir sur les masses, un de ces Apôtres dont le génie vient sceller à jamais une nouvelle pierre aux piliers du Trône catholique ! »

M. Moras, emporté par ses rêves, ne songeait pas qu'il faisait un discours.

Il fut interrompu par l'arrivée du capitaine Bertrand accompagné de plusieurs fidèles.

Quelques instants après madame Richard, madame Ernestine Gallo et sa fille Régine firent leur entrée.

Odile Richard était une femme de lettres qui, sous l'Empire, avait fait grand tapage. Sa beauté blonde lui servit de réclame pour les articles qu'elle publia contre le gouvernement. On les lut parce qu'ils étaient signés de la fine main d'une jolie républicaine; on s'émut fort peu de l'opposition qu'elle faisait crânement à la Cour : elle terrassait de son mépris tout ce qui touchait à l'Empire, mais accueillait favorablement les courtisans de Napoléon III.

Les cinquante ans bien marqués sur son visage se trouvaient ombragés par une frange de cheveux jaunes! Odile ne voulait pas vieillir et voyait, non sans dépit, ses beaux jours s'envoler.

Eprise de fanatisme, quel qu'il fût, elle se donna tout entière à la religion spirite ; conversant avec une « *âme sœur* » — de son choix ! — qui, flottant éperdue dans les solitudes de l'Infini, attendait le départ d'Odile pour

les régions éthérées ! — Cet amant surnaturel se nommait « *Bossuet* ».

Quant à Ernestine Gallo, elle avait été, dans sa jeunesse, remarquablement laide et spirituelle. Comédienne de talent, elle eût pu amasser quelques rentes; mais lorsque la danseuse retirée du théâtre, par malheur ne fut plus aimée, elle se prit à aimer à son tour, ce qui lui coûta très cher !

A l'heure présente Ernestine Gallo était une sainte entre toutes les saintes ! Elle offrait gratuitement des conseils, et priait Dieu ; on la trouvait prosternée, les mains croisées sur un guéridon, évoquant, soupirant, pleurant !

Quelques bien renseignés prétendaient qu'elle endurait les rigueurs de la discipline !

« La foi nous vient à n'importe quel âge », a dit un Sage !

Elle avait un salon où l'on faisait de sérieuses expériences ; elle compulsait, étudiait, recopiait les communications des morts, qui jointes aux œuvres de ses « *Frères* » devaient composer la bibliothèque de l'avenir.

Elle se donnait pour « *Ame sœur* » le Christ lui-même, qui, par une révélation intime, lui avait beaucoup pardonné en raison du nombre de ses amours !

Cette femme avait une fille paraissant idiote et qui, malgré les soins qu'on lui prodiguait, ne laissait aucune espérance aux médecins.

Quant au capitaine Bertrand, c'était un illuminé qui, pour mieux voir les « *Esprits,* » avait inventé la « *Chambre noire* » ; c'est-à-dire une pièce tapissée de lustrine. Tandis que le médium et les fidèles se tenant par la main restaient plongés dans une obscurité complète, les ombres des morts devaient, transparentes, passer

ur la tenture ! Ce bonhomme entendait des « *Voix* » la ıuit, le jour, seul, à table ou dans la rue; il observait ·égulièrement les commandements de l'Eglise cathoique et communiait chaque semaine pour obéir aux lésirs de la reine de son âme qui n'était autre que « *Blanche de Castille !* »

Ce malheureux, dont on se moquait fort, était universellement aimé, car lui seul mettait consciencieusenent en pratique la grande vertu de la charité. Il ıvait été, à l'unanimité, nommé chef moral des sociétés spirites dont mademoiselle de la Garancière était la Présidente.

Ce soir-là, il y avait aussi, chez la vieille fille, un véritable fou, nommé Jules Descroix. S'intitulant Prophète, il faisait pendant la nuit des excursions dans les sphères et en enregistrait les détails à son réveil.

Il connaissait donc l'univers en grande partie !

Mais ce sujet américain n'avait (disait-il) rencontré dans les mondes nouveaux aucune créature humaine digne de son amour ! !

Aussi, s'était-il contenté des faveurs d'une belle disparue, chère aux Parisiens ! Delphine de Girardin, avait, — racontait-t-il sans broncher, — franchi les degrés de l'Infini pour se donner à lui et de leur union macabre venait de naître un fils !...

Lorsque Jules Descroix eut fait, avec force détails, ces confidences à l'assemblée, Odile Richard, interrompit les dernières descriptions :

— Mon cher, dit-elle avec son petit accent méridional, vous être un imbécile ! Vous nous ferez passer pour des fous ! Si nous professons un grand attachement pour le Spiritisme, ne venez pas, je vous en conjure, compromettre par vos hallucinations le succès d'une doctrine véritablement élevée !

On applaudit ; l'Américain haussa les épaules et garda le silence.

— Quinze personnes étaient réunies autour de la table de la salle et magnétisaient le bois ; les « *Esprits* » avaient même répondu aux évocations par quelques coups frappés, lorsque M. Evrard et le prince Pierre Chéréteff firent leur entrée chez mademoiselle Herminie de la Garancière.

V

Depuis une demi-heure, assis entre le docteur et la vieille fille, Pierre écoutait avec une vive curiosité tout ce que cette dernière lui expliquait. La Spirite, ancienne institutrice dans une maison honorable, savait s'exprimer en bon francais ; elle possédait le don d'attirer à elle et de persuader ceux qui recherchaient quelquefois les charmes de son esprit. Habile coloriste, elle faisait entrer dans ses phrases des expressions si parfaitement appropriées aux sujets que l'on était frappé de la justesse de ses peintures. Parisienne jusqu'au bout des ongles, spirituelle, fine, gracieuse : telle se montrait envers les étrangers mademoiselle de la Garancière.

L'impression première qu'elle produisit sur l'imagination du prince fut d'autant plus heureuse qu'il n'établissait aucune différence entre cette vestale moderne et les humbles tireuses de cartes.

Il pensa donc que son aimable hôtesse était une

femme bien née, de la meilleure éducation et de la plus parfaite honorabilité.

Autour de la table commune, les exercices se continuaient dans le recueillement, et sous l'influence du médium Lucie.

Pierre Chéréteff, qui ne désirait point connaître les anciens adeptes, demanda si l'heure n'était pas venue de tenter, en particulier, une expérience convaincante. Il se souvenait de l'histoire qu'Angélo Luzzoni lui avait contée ; et regardant ces quinze personnes qui paraissaient posséder toute leur raison et mettaient tant de conviction dans leurs évocations, le jeune homme se prit à trembler.

En dépit du scepticisme qu'il affichait avec orgueil, Pierre, remontant le cours des années, se rappela que sa mère, toujours pieuse, évoquait souvent en pensée le prince Alexandre ! — Mademoiselle Herminie avait trop bien parlé ! Et puisque cette femme n'était pas folle, il devait y avoir dans tous ces mystères quelque chose de vrai !

Au moment où la Spirite, Evrard et Pierre s'asseyaient autour du guéridon, la porte s'ouvrit, se referma, puis un murmure flatteur s'éleva dans la salle. Le docteur, qui s'était aussitôt retourné, s'écria :

— Approchez donc, chère enfant ? Nous ne vous attendions pas ce soir.

— Oh ! docteur, c'est toute une histoire ! Laissez-moi présenter mes respects à mademoiselle ; — répondit avec un accent de reproche la jeune personne qui venait d'entrer.

La vieille fille déposa sur le front qui s'était abaissé jusqu'à ses lèvres un maternel baiser.

— Que vous est-il arrivé ?

— Docteur, je ne devais pas venir et ne serais pas

venue sans la circonstance que voici : Je suis allée tantôt rendre visite au colonel La Fère, toujours souffrant, le pauvre ! Sa femme étant un excellent médium, le malade nous pria de consulter feu Dupuytren, au sujet de certaine douleur intercostale. Nous le fîmes. Aussitôt l'ordonnance écrite, un « *Esprit* » vint, se nomma et nous dicta cette phrase : « *Il faut que ce soir Rose Derval assiste à la séance de mademoiselle Herminie* ». Et comme je voulais savoir pour quelle cause cet ordre m'était donné, l'« *Esprit* » ajouta : « *Il s'agit d'une chose grave !* » Alors, j'ai obéi sans comprendre.

— Très bien, mon enfant, allez rejoindre ces dames et ces messieurs ; nous causerons plus tard.

La jeune femme s'inclina. Puis, ôtant vivement son chapeau et son léger vêtement qu'elle déposa sur une chaise, elle rajusta par un geste charmant les boucles de sa chevelure dorée, et souriant au docteur Evrard, quitta le petit salon.

— Quelle est cette belle personne? demanda Pierre Chéréteff, dont le regard ému restait fixé sur la taille élégante de la jeune femme occupée à bavarder avec Odile Richard.

— Elle se nomme Rose Derval, répondit le docteur.

— C'est une orpheline ! soupira la Spirite.

— Elle est vraiment belle, murmura le prince.

Enfin l'expérience commença.

Aussitôt que la table eut tremblé sous le fluide, mademoiselle Herminie interrogea :

— Ya-t-il un « *Esprit* » ici-présent ?

— « *Oui* », répondit la table par trois coups frappés.

Le médium développa son alphabet, et le docteur opéra ainsi qu'il avait fait quelques jours auparavant pour l'expérience tentée par Angélo. La même question première fut posée au prince Chéréteff :

— Veuillez évoquer une âme ?

— Oui, répondit celui-ci ; mais je demande un moment de réflexion ?

Et Pierre, très sérieux, très attentif, pensa : « Ame de ma mère chérie ! toi que seule en ce monde j'ai véritablement aimée, je te conjure de venir te communiquer à moi ? »

Puis, soudain il se dit :

« Suis-je fou ? Tout cela n'est que fantasmagorie ! Celui qui meurt n'a rien en soi qui lui survive ! »

Mais le guéridon, par un mouvement spontané, vint en se soulevant sur la poitrine de Pierre Chéréteff, interrompre ses réflexions.

— Je suis prêt, dit-il ; mademoiselle, veuillez commencer.

Alors, le docteur pointa les lettres l'une après l'autre et l'on obtint ces deux noms : « *Marie Solinoff*.

Le prince était devenu très pâle ; mais quelle que fût son émotion, il ne se sentait point convaincu. Le doute régnait dans son esprit : un nom, c'était trop peu de chose. On pouvait, par une indiscrétion commise à l'avance, s'être informé ; il était si facile d'obtenir des renseignements sur la famille des Chéréteff ! Il fallait donc, pour vaincre le prétendu scepticisme de Pierre, qu'une preuve incontestable vînt le frapper en plein cœur.

— Mademoiselle, dit-il à la Spirite ; ce sont bien les noms de la morte. Je désire obtenir une phrase ; mais je ne veux pas que « l'*Esprit* » m'indique les principales dates des grands événements de mon existence ; je les les ai toutes présentes à la mémoire, et ma pensée pourrait, en s'imposant nettement, influencer notre fluide ; je ferais peut-être dire à cette table magnétisée ce que je souhaite de lui entendre révéler. Je veux que « l'*Es-*

prit » qui m'a donné les noms de Marie Solinoff, vienne me rappeler une circonstance de notre vie commune, ignorée de tous, et dont j'aie moi-même, pour le moment, perdu le souvenir.

Si vous arrivez à ce résultat, je croirai !

La Spirite sourit.

— Prince, vous demandez une chose si facile !

Il souriait aussi, lui ; mais au coin de ses lèvres se formait un rictus d'incrédulité et de raillerie.

Quelques coups se firent entendre dans le bois et les consultants apportèrent le plus vif intérêt à l'expérience :

« *Cher Esprit* », dit mademoiselle de la Garancière ; veuillez rappeler à celui qui vous évoque un événement intime oublié par lui ?

Par le même procédé la table répondit ceci :

— « Un soir de juin, à Florence, nous rentrions d'une longue promenade pendant laquelle je m'étais appuyée sur ton bras. Le ciel était superbe ; et pourtant nous ne pouvions nous défendre d'une grande tristesse. Au moment de franchir le seuil du palais, nous vîmes distinctement tomber à nos pieds une goutte de sang qui fit sur le marbre blanc une large tache rouge ; nous ne pouvions comprendre d'où cela pouvait venir, quand, nous retournant, nous aperçûmes le courrier qui nous apportait ce fatal message : Le comte A. Solinoff, ton oncle, venait de mourir. »

Aux derniers mots, Pierre Chéréteff avait chancelé. En voyant les yeux du jeune homme se fermer et sa tête se renverser en arrière, la Spirite fit un mouvement qui peignait son inquiétude ; mais le docteur Evrard, saisissant le flacon dont il s'était servi pour Angélo Luzzoni, murmura :

— Ne craignez rien ; vous savez que c'est chose pré-

vue. Cela m'est arrivé, à moi, vous souvient-il? Que voulez-vous? — Le spiritisme! cela fait rire; des morts qui parlent, c'est de la folie! — On se laisse entraîner par l'espoir de découvrir la supercherie; et quand une preuve indéniable vient démontrer l'existence réelle du fait, on ne peut en supporter l'éblouissante clarté!

Pendant ces paroles du docteur, mademoiselle de la Garancière avait fait un signe et Rose Derval était rentrée dans le salon.

— Docteur, dit la Spirite, confiez-moi votre flacon et allez je vous prie voir ce qui se passe autour de la table, je serais fâchée que l'on s'aperçût de la faiblesse du prince.

Aussitôt que le docteur eut disparu, elle parla précipitamment et très bas à l'oreille de la jeune femme.

Alors, celle-ci penchée sur le dossier du fauteuil épia anxieusement chaque souffle qui, s'échappant des lèvres de Pierre Chéréteff, soulevait sa poitrine à mesure que la vie reprenait ses droits.

Le jeune homme n'avait cédé qu'à la violence de l'émotion qu'il venait d'éprouver; il eut vite triomphé de ces quelques minutes d'égarement. Mais quand il voulut ouvrir les yeux il les baissa lentement, et les ouvrit encore, comme pour habituer son regard à la clarté magique de quelque apparition.

C'est qu'il voyait Rose Derval dont le visage ovale et rosé, couronné d'une auréole d'or, s'était vers lui gracieusement incliné! La bouche coquettement dessinée qui lui souriait, les yeux étranges et brûlants qui se fixaient sur les siens, tous ces charmes captivants réunis en une seule femme, et qu'il contemplait comme au réveil d'un songe : tout cela l'étourdissait, le grisait! Il ne trouvait ni une parole, ni un geste pour exprimer sa pensée et dire ses impressions.

Enfin le docteur parut.

— Eh bien ! cinq minutes de syncope ! ce n'est rien ; comment vous trouvez-vous ?

— Je vous demande pardon, bégaya Pierre.

Aussitôt que ce dernier eut parlé, Rose retira vivement sa main qu'elle tenait appuyée sur l'épaule du prince, et dit, d'un accent de douceur infinie :

— Oh , monsieur ! vous m'avez fait bien peur !

Puis, sans attendre de réponse, elle se retira.

— Prince, que pensez-vous du Spiritisme ! demanda malicieusement le docteur.

— Mon cher monsieur, je ne nie plus ! Vous dire ce que je pense m'est impossible. Sachez seulement que vous m'avez conquis, car, dès ce jour, je suis votre plus fidèle disciple.

Vous l'avez dit, docteur, il y a là matière à la plus belle des religions. Quoi ! nous avons le pouvoir de converser avec les êtres disparus ! nous sommes en communication intime avec eux ! Cet outre-tombe qui nous effrayait, cet éternel silence des absents, cette nullité des preuves d'un autre monde, qui faisaient passer dans les esprits les plus purs, le doute, le doute affreux ! tout cela est éclairci. La mort n'est plus le néant ! la mort est la vie elle-même continuée immortellement sous d'autres formes !

Pierre parlait avec enthousiasme ; il retrouvait ses élans d'autrefois, alors que, heureux et croyant, il marchait droit devant lui dans les chemins de l'existence ! Après avoir subi les tortures et les découragements du doute, après avoir senti le vide énorme que le scepticisme creuse dans l'imagination et le cœur des hommes, le prince Chéréteff crut, par une simple révélation, à toute la doctrine spirite; en un instant, il découvrit toute une destinée !

VI

Le docteur se leva et mademoiselle de la Garancière dit :

— Nous allons interrompre la séance commune et je vais présider à une expérience matérielle. Il s'agit des visions. Nous possédons un médium extraordinaire; cette jeune personne que vous apercevez à droite et qui préside.

— Cette jeune fille brune si pâle ?

— C'est ma nièce. Son pouvoir est illimité ; lorsqu'elle est endormie, nous obtenons les faits les plus étranges ; il serait difficile de lui opposer une rivalité.

Je vous préviens, prince, que ceci vous paraîtra terrible, surtout aujourd'hui.

— Ne craignez rien ; je suis fort.

Mademoiselle Herminie s'avança vers la table, et tout en rajustant les brides de son bonnet, elle demanda :

— Capitaine Bertrand, êtes-vous satisfait des communications reçues ce soir ?

— Oui, ma bonne amie ; les chers « *Esprits* » nous ont fait une agréable surprise ; d'après les évocations réitérées de madame la comtesse de Lorcy, « *Nostradamus!* » est venu nous dire quelques mots, nous promettant de curieuses révélations pour l'avenir.

— C'est heureux.

Un vieux monsieur à lunettes, très-laid, très-chauve et très-aimable, se pencha vers une femme de soixante-dix ans, à perruque rousse, et lui dit :

— Comtesse, vous devez être satisfaite !

— Certes ! répliqua tout bas la dame au visage émaillé. Nostradamus m'a fait un sensible plaisir en venant ce soir... cette chère « *âme sœur!* » Mais nul ici ne connaît mes rapports secrets avec l'illustre métaphysicien !

— Quoi ! ma bonne, vous avez...

— Oui; des rapports... chaque nuit, Nostradamus vient me visiter, il me parle, je le vois... et...

Ici, la voix de la Spirite vint abréger les conversations particulières, et chacun écouta :

— Mesdames, messieurs, dit-elle, de ce ton d'autorité dont elle ne pouvait se corriger, nous allons dans un moment procéder à la séance des « *Incarnations* » à l'aide de notre cher médium. Veuillez donc, dans cette occasion, placer les sièges en demi-cercle ?

Souvent, lorsque le médium est endormi, il arrive que dans son sommeil il résiste aux *Esprits* qui veulent se matérialiser. Ce sont alors des cris, des plaintes, qui prouvent la souffrance endurée par lui. Ne donne-t-il pas son fluide, l'essence de sa vie aux êtres surnaturels ? Mais cette lutte est de courte durée, le médium reprend son calme habituel et tombe en une sorte de léthargie.

Le sommeil magnétique était toujours pénible à Lucie ; elle se réveillait courbaturée, épuisée ; une grande ombre bistrée cernait ses paupières, et le repos de quarante-huit heures qu'on lui accordait entre chaque séance était insuffisant.

Aussi, lorsque les préparatifs furent terminés et le grand fauteuil du médium placé derrière un rideau noir, (système du capitaine Bertrand), Lucie s'avança au milieu du groupe des adeptes et, regardant avec timidité mademoiselle de la Garancière' elle lui dit humblement :

— Pardon, ma tante, pardon; je me sens très souffrante ce soir, et malgré mon vif désir d'être agréable à vos amis, je ne peux me laisser endormir.

A ces mots, la Spirite devint plus pâle que ne l'était la jeune fille elle-même :

— Vraiment, tu es malade?

— Oui, ma tante.

— Alors il ne m'est pas permis d'insister.

Il y eut un léger murmure parmi les adeptes : les uns exprimaient leurs regrets ; les autres engageaient Lucie à prendre du repos.

— Elle est si délicate! soupira Odile Richard en l'embrassant.

— Si nous demandions une ordonnance aux « *Chers Esprits* » ! s'écria le capitaine Bertrand.

— Et la science terrestre, vous la comptez donc pour rien ? dit en riant M. Evrard.

— Si, docteur, répondit Lucie en tendant ses jolies petites mains presque diaphanes, au vieillard qui les serra dans les siennes. Je crois en votre science, en votre bonté, et même... je ne crois qu'en vous : ajouta-t-elle à voix basse.

Lucie ne savait pas qu'elle était l'objet de toute l'attention de Pierre Chéréteff. En se retournant elle aperçut dans le salon, assis aux côtés de sa tante, ce beau jeune homme dont le regard si profond s'arrêtait sur elle.

Elle ne rougit pas ; son teint de marbre blanc lui donnait l'aspect d'une statue animée ; mais elle demanda au docteur :

— Quel est ce monsieur ?

— Ne le répétez pas ! C'est le prince Pierre Chéréteff ; il ne désire pas être présenté à tous les membres de la société.

La jeune fille s'éloigna; mais tout en causant avec les uns et les autres, elle considéra cet étranger qu'elle n'avait pas encore remarqué.

Pendant que les adeptes s'entretenaient de leurs petites affaires personnelles, Odile Richard lisait à un humble reporter, décoré pour services exceptionnels, un chapitre de son fameux ouvrage : « les Droits de la femme ; » la comtesse de Lorcy entretenait le vieil industriel au vaste crâne de ses confidences tout à fait intimes ; le capitaine évoquait l'âme de feu « Alibert » et lui demandait une ordonnance !

Rose Derval s'approcha de Lucie :

— Tu es bien mal élevée, ma fille, lui dit-elle ; quand un étranger fait à ta tante l'honneur de venir chez elle, tu devrais remettre tes grimaces à une autre fois !

— Rose ! je t'assure que je me sens malade !

— Pas assez ! puisque tu trouves assez de forces pour rester debout pendant un quart d'heure ! Il est vrai que les contemplations sont dans tes rôles ; mais la médiumnité n'exclut pas la pudeur, surtout chez une petite fille !

— Que veux-tu dire ? balbutia Lucie que ce dernier mot avait humiliée.

— Tu m'as comprise !

Non, elle n'avait pas compris, la chaste jeune fille ; mais lorsqu'elle vit la jolie rousse regarder en passant Pierre Chéréteff et lui sourire, elle murmura : « Cette effrontée me trouve trop hardie ! »

Et refoulant les pleurs qui perlaient l'émail de ses grands yeux, elle alla droit à M. Évrard occupé à feuilleter un album.

— Docteur, voulez-vous me permettre d'aller vous voir ?

— Certainement, mon enfant ; mais pourquoi ?

— Regardez-moi bien ?

En effet, il ne put retenir un frisson en constatant l'effrayante pâleur de Lucie.

Une ombre paraissait avoir soudain voilé son front virginal, un pli creusé au coin de sa bouche rendait son sourire navrant.

— Vous semblez souffrir, dit-il avec bonté ; ce n'est que de l'anémie, nous guérirons cela ; venez demain à deux heures.

— Et surtout nous causerons ?

— Oui mon enfant.

Rose vint dire adieu à mademoiselle de la Garancière qui, maternellement, lui jeta sur les épaules un mantelet de cachemire garni d'une ruche à la pensionnaire. Et tandis que la jeune femme fixait sur ses cheveux d'or un ravissant chapeau d'une simplicité rare, le prince contemplait cette beauté saisissante qui se reflétait dans la glace.

Il s'inclina devant elle, et Rose lui rendit un gracieux salut.

Puis, s'adressant à M. Bertrand :

— Allons, capitaine, votre bras ? lui dit-elle.

— Ma chère enfant, je crois bien qu'il pleut !

— Vous avez un parapluie ?

— Oui, mais cela ne suffit pas ; croyez-vous qu'un ancien officier de cavalerie soit assez peu galant pour laisser une jolie femme se mouiller les pieds ?

— Qu'est-ce à dire, capitaine ? reprit-elle sévèrement ; vous savez que je ne supporte pas ces banalités !

— Mais une voiture ? j'imagine que...

— N'imaginez rien du tout ; le ciel ne m'a créée ni duchesse ni millionnaire et j'accepte mon sort assez gaîment ! Donc, votre bras seulement, à cause des mauvaises rencontres !

Et tout deux sortirent.

— Cette jeune fille se nomme Rose Derval, avez-vous dit? demanda Pierre Chéréteff d'une voix émue.

— Oui, prince.

— Elle est vraiment belle !

Et tout bas, il ajouta : « Elle ressemble à ma mère! »

.La Spirite avait l'oreille fine; à cette remarque, son visage rayonna :

— Rose est fort belle, et son cœur et son esprit égalent sa beauté.

— Mademoiselle, interrompit Pierre ; je vous remercie de l'accueil si délicat que vous m'avez fait ce soir.

Je n'oublierai jamais cette date qui sans doute marquera dans ma vie.

— Prince, je n'ose espérer que vous daignerez me faire l'honneur de revenir chez moi ?

— J'y reviendrai.

Et comme Pierre Chéréteff s'apprêtait à suivre le docteur, il réfléchit un moment et demanda :

— Quel est ce grand monsieur dont les cheveux gris et la moustache noire contrastent si fortement ?

— C'est M. Moras, ex-Mariste.

— Vous dites ?

— Ex-Mariste, prince. C'est-à-dire que, entré fort jeune dans la congrégation des Maristes, le père Moras s'est fait remarquer tant par sa ferveur que par son éloquence. Il a beaucoup voyagé; les missions l'ont instruit : c'est un savant ! Oh! si vous l'entendiez parler ! il sait tenir ses auditeurs sous le charme le plus pénétrant pendant des heures entières.

— Et pourquoi a-t-il quitté les ordres ? Je n'aime pas les rénégats ! répondit dédaigneusement Pierre.

— Pardon, reprit la Spirite en rougissant : Moras est un martyr de la persécution catholique !

— Comment !

— Certes ! un homme de son intelligence doit-il courber la tête sous les coups de l'injustice ?

— Et l'humilité chrétienne ! s'écria en riant, le prince Chéréteff.

— Enfin, Moras, captivé par les beautés de la doctrine spirite, a découvert en elle l'unique but vers lequel se tournera, avant un siècle, le monde entier ! Il a juré d'être le grand-prêtre de la religion universelle !

Le voici qui vient me dire adieu, ajouta la Spirite, excessivement émue.

Pierre désirait voir de près cet homme étrange, cet ancien moine qui lui inspirait à l'avance le plus profond mépris.

Moras salua l'étranger.

— Belle dame, dit-il de sa voix si bien timbrée mais avec exagération de galanterie : belle dame, je viens vous présenter mes respects.

— Quoi ! vous nous quittez avant d'avoir rien dit?

— Le médium est malade; sans quoi j'eusse parlé, après la séance des Incarnations, sur certains phénomènes que j'ai étudiés tout spécialement.

Ah ! j'oubliais une grande nouvelle : « Une sévère interdiction vient d'être lancée contre mon ouvrage : « l'Ame consolatrice. »

— Les misérables !

— La cour du Vatican affiche mon « Apostasie ». Mon nom, qu'elle voulait enterrer dans le silence du cloître, s'impose sur ses murs en caractères gothiques, hauts de 0,25 centimètres.

— Vous vous ferez excommunier, monsieur, harsarda le prince Chéréteff.

— Je le suis !

— Pour quelle raison avez-vous abandonné le service de Dieu?

L'ancien moine se redressa sous le fouet de cette apostrophe :

— Pardon! fit-il avec emphase. Chaque jour de ma vie est consacré au service de l'Être suprême, unique, que toute créature doit adorer! Mais il m'est permis de revendiquer mes droits à la liberté de ma conscience et de mes actes!

Or, en servant le Saint-Siège, je servais un parti! J'ai pu me tromper, être aveuglé. Ne voyez donc en moi qu'un philosophe occupé à la recherche de la vérité.

— Moras est un révolutionnaire, interrompit le docteur. A l'exemple d'un illustre évêque dont je veux taire le nom, il est le premier qui ait osé arborer le drapeau du bon sens aux piliers du Vatican!

— C'est vrai, murmura l'ex-Mariste. Bonsoir, belle dame! Je prêche demain chez les Samarie; ce sera ma première conférence. Messieurs, vous le voyez, je propage le Foi nouvelle!

Les causeurs, au moment de se séparer échangèrent un dernier salut.

— A demain, apostat! cria le docteur. Sur quoi parlerez-vous?

— Sur « l'Incantation » et les rapports existant entre le spiritisme et le brahmanisme!

— Ce sera fort intéressant, murmura Pierre Chéréteff; j'irai certainement vous entendre, monsieur.

— Allons, adieu, grand Réformateur! ajouta le docteur Evrard en serrant la main du père.

— Que cela?

— En plein dix-neuvième siècle, c'est déjà fabuleux! Que voulez-vous donc être?

Moras réfléchit un moment; puis, de son beau geste

de prédicateur, se drapant à la façon des Dominicains, il répondit d'une voix imposante et fière :

— L'Ante-Christ!

VII

Le cabinet de travail du docteur Evrard était une vaste pièce confortablement meublée; les murs recouverts d'antiques tapisseries aux dessins bizarres; l'immense bibliothèque scientifique, le grand bureau sur lequel se trouvaient entassées des liasses de papiers, indiquaient la résidence habituelle d'un savant. Point de bibelots. Seul, le buste du chirurgien Dupuytren ornait la cheminée; sur le marbre, étaient jetés à profusion des minéraux de toutes espèces, provenant du sein de la terre et des eaux. Sur une étagère, se dressaient quatre têtes de morts brillantes comme de l'ivoire et grimaçant hideusement chacune à sa manière : là, c'était une face pointue aux dents voraces qui semblaient prêtes à dévorer un morceau de chair humaine. — D'après les affirmations du docteur Evrard, ce débris, ayant appartenu au chef d'une tribu d'anthropophages, avaient été rapportés par des explorateurs, comme échantillons d'une race sauvage des îles de la Sonde. — Ici, c'était le crâne de mademoiselle X, jeune personne que le docteur avait tendrement aimée, et qui, par un délicat procédé, se trouvait orné d'un ruban rose! Deux autres faces, l'une plate et carrée, l'autre arrondie, mais toutes les deux affreuses à contempler, représentaient les restes d'un fou et d'un assassin.

La pendule marquait une heure et demie et le docteur, assis dans son grand fauteuil, les pieds sur les chenêts, lisait tranquillement son journal, quand la porte s'ouvrit ; dans l'encadrement des tapisseries, apparut la physionomie pâle de Lucie. Elle n'osait avancer et ses yeux fixés sur les horribles têtes de morts trahissaient son émotion.

— Ne craignez rien, mon enfant, dit avec bonté le vieillard qui d'une main consolidait son toquet de velours et de l'autre faisait un signe amical à la jeune fille ; — ne craignez rien. Ni l'Esprit de mon cannibale, ni celui de ses compagnons ne viendront animer ces vilains objets ! Venez auprès de moi ; ce bon feu vous fera du bien ; le temps est si humide aujourd'hui !

— Merci, docteur ; répondit Lucie d'une voix mal assurée. Je ne viens pas vous demander une consultation médicale, mais un conseil, un appui. Je ne veux plus me prêter aux expériences matérielles auxquelles mademoiselle de la Garancière me soumet depuis deux ans ; ma santé se ressent vivement de toutes ces secousses, de ces frayeurs, de ces hallucinations auxquelles mon esprit est sans cesse en proie !

Docteur, — continua-t-elle d'un accent profondément désespéré ; — docteur, sauvez-moi, je veux vivre !

M. Evrard se redressa vivement.

— Vivre ! mais vous n'êtes pas menacée, Lucie ! Vous avez devant vous un bel avenir : votre beauté modeste, — et ce n'est pas un banal compliment que je vous adresse ; — votre beauté, votre cœur sensible, votre nature délicate et distinguée, en vous assurant les hommages de vos admirateurs, vous obtiendront un jour tout ce que vous devez rêver : un mari qui vous adorera en vous faisant heureuse et riche ! Votre tante reçoit des hommes du meilleur monde...

— Cher et bon docteur! mademoiselle de la Garancière ne se séparera jamais de moi; je suis pour elle une source inespérée de gains. Semblable aux pauvres orphelines recueillies par quelque saltimbanque, on a fait de mon pouvoir occulte un trafic heureux! Je suis un phénomène qu'on exhibe!

— Je ne sais, Lucie, à quelle mauvaise influence vous obéissez ; je vous avais jugée plus reconnaissante envers celle qui a remplacé votre mère ; plus fière des facultés que le ciel vous a décernées et dont vous blasphémez!

Ici, la jeune fille se leva brusquement :

— Pardon monsieur ; excusez-moi de vous avoir dérangé. Vous l'avez dit, je suis une ingrate, et je devrais payer la bienveillance apparente de ma tante par le généreux sacrifice de ma vie. Je devrais, anéantissant à jamais les rêves de ma jeunesse, consentir à ne connaître d'autre patrie que l'appartement de la rue Saint-Roch! d'autre ciel, que le coin d'azur qui, par hasard, se reflète sur le mur de la cour ; d'autre soleil pour vivifier mon sang glacé par l'anémie que celui dont les rayons frappent mes épaules lorsque le dimanche, en été, je vais à la grand'messe ! Je devrais ensevelir cette beauté que vous vantez, dans ma chambre obscure hantée de visions fantastiques ! Je devrais, ignorant toutes les joies de ce monde, condamner mon intelligence et mon cœur au martyre des désirs incessants, qu'aucune rosée ne viendra jamais désaltérer? — Eh bien non! Je ne le peux ni ne le dois ! Je suis libre, n'est-ce pas ?

Lucie parlait avec une animation fébrile.

Tout à coup, elle chancela ; et s'appuyant au fauteuil :

« Je souffre murmura-t-elle en fermant les yeux.

Le docteur prit dans ses bras la jeune fille et la serra contre sa poitrine comme il eût fait pour son enfant ; et lissant d'une main paternelle les bandeaux noirs de ses cheveux.

— Calmez-vous, dit-il : vous avez du chagrin ? confiez-moi tout. Voyons, mademoiselle Herminie ne vous rend pas heureuse ?

Encouragée par ces bonnes paroles, Lucie répliqua :

— Elle fait ce qu'elle doit faire pour une étrangère. Je lui suis reconnaissante de ses soins matériels mais, docteur, je ne peux pas les payer de ma propre existence !

M. Evrard resta quelques instants pensif et dit :

— Décidément, le spiritisme est dangereux, ou plutôt les spirites sont à craindre. Que ne sont-ils tous riches et désintéressés ?

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Fussent-ils tous riches, les spirites s'arracheraient toujours leurs médiums. Ceux-ci sont pour eux une source de gloires scientifiques. La vieille Ernestine Gallo, cette ancienne danseuse convertie, a gardé une jeune femme, médium à Incarnations, pendant quatre ans. Pour conserver personnellement son trésor, elle a tout employé : ruses, menaces, promesses ; la pauvre malheureuse a cédé! Sa santé allait s'altérant, lorsqu'un jour elle fut remarquée par l'un des adeptes qui bientôt s'éprit de sa beauté. Il observa, interrogea ; et quand il eut appris que la mère et la sœur de cette femme, toutes deux voyantes, étaient mortes d'épuisement au service d'Ernestine Gallo, il enleva son médium.

Il était temps ! A force de soins, il l'a sauvée, guérie ; et aujourd'hui, madame Bernier, douée d'une belle voix, remporte quelques succès à l'Opéra.

— Comment! fit le docteur; cette jeune diva a été médium?

— Oui. Je n'ajouterai pas d'autres exemples; celui-ci vous suffit pour comprendre ma répugnance pour tout ce qui touche au spiritisme.

Mais, docteur, comment ignorez-vous ces choses?

— Mon enfant, j'ai toujours fréquenté nos sociétés par simple distraction; j'en ai démasqué les petites « duperies » mais non les « dangers. »

J'ai peut-être commis une sottise; murmura-t-il en s'interrompant; — mais j'aurai le temps de prévenir le comte Luzzoni et le prince Chéréteff......

Soyez franche, Lucie? Vous ne savez rien de plus mystérieux encore? Vous êtes assez intelligente pour me comprendre; vous parliez de trafic...

— Oh! fit la jeune fille en se troublant un peu; il faut bien que les spirites pauvres récoltent quelques bénéfices!

— Je le sais: la petite cotisation établie est toute naturelle.

— Ma tante fait payer les consultations privées à ceux qui en possèdent les moyens. Il est certain que si de riches étrangers se présentent...

— Ils paieront un peu plus que les autres? Mademoiselle Herminie a raison, mon enfant.

C'est tout ce que je voulais savoir.

Je vais réfléchir longuement sur le sujet de notre conversation, conclut en se levant M. Évrard; je vous rendrai réponse après-demain. Aujourd'hui je tiens à vous ausculter.

Le docteur examina minutieusement les organes de la jeune fille et quand il eut terminé.

— Vous vivrez chère petite, et longtemps, je l'espère. Comptez sur votre vieil ami, et permettez-lui de

déposer sur votre front un bien franc et paternel baiser.

Lucie, souriante, se haussa sur la pointe des pieds; puis sortit, emportant dans son âme une lueur d'espérance qui se refléta bientôt dans ses grands yeux animés par la fièvre.

Tandis que le vieillard regardait pensif s'éloigner son intéressante malade, il fut surpris par l'arrivée d'Angélo Luzzoni.

— Eh bien comte, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Fort bien docteur ; et vous ?

— Moi! je rajeunis ! Je suis d'autant plus flatté de votre visite, que je pensais à vous.

— A quel propos ?

— Je vous dirai cela plus tard ; le prince est intéressé dans la question.

— A propos de Pierre Chéréteff; savez-vous, docteur, que vous l'avez ensorcelé !

— Ce n'est pas dangereux?

— Si fait ; c'est dangereux ! non pas pour sa raison, car ce grand garçon-là est trop bien équilibré; mais à cause de son cœur !

— Je ne comprends pas.

— Voilà. Il paraît que je suis peu fortuné! dit en riant le comte Angélo, car il assistait à votre réunion d'hier deux très jolies jeunes femmes ; elles ont étrangement fasciné, par leurs beautés différentes, le prince Chéréteff. — J'ai reçu ses confidences dès ce matin. — Il hésite entre la rousse et la brune. Je lui ai conseillé de choisir la troisième!

— Comment !

— Sans doute ! — Miss Mary, la fille de lord Gerfield.

— Comte, vous êtes un sage! Du reste le prince ne peut épouser...

— Que parlez-vous d'épouser!... interrompit vivement, avec dédain, Angélo Luzzoni...

Un Chéréteff, filleul d'un grand duc de Russie ne se mésallie pas !

— Oh ! oh ! je ne crois pas, objecta le docteur, qu'il puisse arriver à faire sa maîtresse l'une des deux jeunes filles qu'il a rencontrées chez mademoiselle de la Garancière. La brune est sa nièce, et l'autre sa pupille pour ainsi dire, et toutes deux sont parfaitement chastes.

— Nous sommes des chevaliers, docteur ; répliqua fièrement Angélo ; nous nous en tiendrons aux délices du platonisme le plus pur.

Mon ami, je venais vous inviter à dîner pour ce soir. Ne refusez pas, le prince serait tout à fait mécontent.

— J'accepte ; j'ai à m'entretenir avec vous sur un sujet très sérieux.

— Où désirez-vous passer votre soirée ?

— Chez les Samarie, où nous entendrons parler le fameux père Moras.

— C'est convenu ; à six heures.

Ces paroles avaient été rapidement échangées entre les deux hommes; et lorsque M. Evrard se trouva seul dans son cabinet, il se prit à réfléchir sur les avertissements qu'il aurait à donner au comte et à son ami.

— C'est pourtant vrai ! murmura-t-il ; cette pauvre Lucie est atteinte d'une maladie nerveuse presque incurable, due à la fatigue contractée au commerce trop fréquent des expériences magnétiques. Nous sommes tous coupables ; et notre égoïsme, notre orgueil, ne nous avertissent pas des homicides dont nous aurons à répondre. C'est abominable ! Plusieurs cerveaux faibles ont été attaqués de démence; mais de ces folies, nous

sommes irresponsables ; tandis que chaque jour en usant jusqu'à leurs dernières fibres les instruments humains dont nous nous servons comme intermédiaires entre les morts et nous, nous arrivons à commettre des assassinats !

C'est étrange! il me semble que j'ai eu grand tort d'initier mes deux clients à ces mystères !

VIII

Pendant que le docteur, se promenant avec agitation, continuait ses réflexions, Lucie rentrait chez sa tante.

En apercevant sa nièce, mademoiselle Herminie lui cria :

— Eh bien, tu n'es pas malade, au moins?

— Non, ce ne sera rien, rassurez-vous. M. Evrard m'a auscultée ; il répond de ma guérison.

— C'est fort heureux, ma fille ; les affaires vont si mal !

— Plaît-il, ma tante ?

— Rien. Je veux dire que les médiums sont rares.

En voyant sur le guéridon du petit salon une assiette de biscuits, deux verres et un cruchon de vin de Malaga, Lucie demanda :

— Vous attendez quelqu'un?

— Oui.

— Un étranger?

— Non; Van der Zundt.

— Encore cet homme?

— Cela te contrarie, ma fille? j'en suis fâchée.

— Je ne l'aime pas, ma tante, il m'est antipathique au suprême degré.

— Dis-moi, Lucie, s'écria d'une voix mordante mademoiselle Herminie; est-ce que je t'ai jamais permis de critiquer les gens que je reçois? Tu t'émancipes, à ce qu'il paraît! En attendant, va t'asseoir dans la cuisine, et fais-moi la grâce d'étudier à fond ton « Michelet «. J'espère que, après-demain, tu ne joueras pas la comédie de l'indisposition? Mais si, par hasard, tu te sentais rebelle au sommeil, tu serais en mesure d'y suppléer par ta mémoire et ta présence d'esprit en incarnant toi-même l'âme de feu ce bon Michelet!

On fait ce qu'on peut : une fois par hasard n'est pas coutume; il s'agit avant tout de ne point amoindrir notre réputation de médium infaillible. Donc, en avant « l'Oiseau! » Je reconnais le coup de sonnette de Van der Zundt.

Lucie baissa la tête sans répondre, et sa tante ne vit point les grosses larmes qui roulèrent le long de ses joues! elle prit un volume sur une étagère; et, ouvrant la porte d'une cuisine donnant sur un coin très noir de la petite cour, elle entra dans cette pièce humide. Mélancoliquement inclinée devant une lampe dont le reflet jaunâtre se mariait mal avec la lueur blafarde d'un jour indécis, la jeune fille tourna, d'une main qui ne paraissait pas d'accord avec sa pensée errante, les feuillets du livre poudreux!

Le personnage qui venait d'entrer et qui s'était assis aux côtés de mademoiselle de la Garancière pouvait avoir de quarante-huit à cinquante ans. C'était un homme petit et lourd, au type flamand. Ses cheveux roux, taillés en brosse, laissaient à découvert des oreilles semblables aux appendices dont est pourvue la

face des chimpanzés ; son nez, légèrement aplati ; ses lèvres sensuelles, son menton fuyant, ses petits yeux dont on ne voyait guère que la prunelle grise et luisante lui composaient une physionomie peu sympathique ! Toutefois, il possédait cette intelligente laideur qui, dans la conversation animée, se fait oublier en se transfigurant.

Il était vêtu avec recherche ; et la couronne de baron attachée à sa cravate faisait pendant à la décoration multicolore qui fleurissait la boutonnière de sa redingote.

Sa voix aiguë avait de bizarres intonations et révélait une nature acariâtre ; son accent, nuancé d'allemand, de français et d'anglais, excusait ses erreurs de langage.

Van der Zundt, originaire de la Haye, s'était depuis quatre années fixé à Paris, cette ville cosmopolite entre toutes, où la province et l'étranger établissent leurs dieux lares au préjudice des véritables indigènes !

Le Hollandais, fixant avec précision son lorgnon de myope sur son nez, regarda mademoiselle Herminie.

— Eh bien, demanda-t-il, qu'avez-vous à me dire ?

— Je veux vous parler du prince Chéréteff.

— Chère amie, vous m'aviez annoncé son initiation ; le vieux docteur Evrard vous a-t-il donné tous les renseignements souhaités?

— Tous, j'en suis ahurie ! j'ai fait dire à Evrard tout ce que j'ai voulu. Commençons : Prince Chéréteff, 102 rue de Monceau ; ne sort presque jamais sans être accompagné du comte Luzzoni son ami d'enfance. Pourtant il se rend très souvent rue de Presbourg chez lord Gerfield, un Anglais qui...

— Passons, je le connais.

— Le prince ne s'amuse jamais, il est donc difficile de le rencontrer dans les endroits publics.

— Oh ! mais c'est superbe, cela ! Et la fortune?

— Plusieurs millions.

— Mais j'y songe, ma chère ! n'a-t-il pas l'intention de rechercher en mariage miss Gerfield?

— Je l'ignore, n'ayant pu interroger davantage.

— Evrard est si... confiant !

— Tant mieux ! Mais voyons, qu'allez-vous faire?

— Devenir l'ami, le confident du prince Chéréteff en me faisant son serviteur.

— Vous n'aurez pas besoin de recourir à cette extrémité, le prince est charmant.

— Et Rose Derval?

— Etait présente hier à la séance, tout va bien.

— Oui, chère amie ; mais avec ces grands seigneurs on ne sait jamais à quoi s'en tenir; il faut les surveiller de près; et je n'y pourrai mieux réussir qu'en franchissant le seuil de lord Gerfield.

— Comment vous y prendrez vous ?

— Rien n'est plus facile. J'ai toujours entretenu de bonnes relations avec le véritable grand monde de la colonie hollandaise. Avant deux jours, je serai présenté à lord Gerfield, qui m'accueillera, j'en ai la conviction : on ne me résiste guère, à moi ! Mes titres sont authentiques; j'appartiens à l'honorable famille des Van der Zundt, dont je suis l'unique rejeton; — il me reste, il est vrai, un grand oncle assez peu fortuné, qui par conséquent ne compte pas. — Mes longs voyages, pendant lesquels j'ai tenté plusieurs fois la fortune, me mettent à l'abri des recherches minutieuses qui pourraient nuire à ma notoriété. Ce que le monde ignore, c'est que pour arriver à soutenir cette existence brillante et ruineuse, le baron Van der Zundt n'a pu

se contenter de ses revenus ; ses capitaux, plus qu'ébréchés, le maintiendront peut-être en équilibre pendant deux ans environ ! — Mais après ?

Ici, le petit homme suspendit sa harangue, et ses yeux rencontrèrent le regard oblique de mademoiselle de la Garancière. Instinctivement, ils sourirent.

— Prenez un biscuit, dit la Spirite ; et goûtez au malaga, c'est un cadeau.

— De qui ?

— De la comtesse de Lorcy.

— Dites-moi, ma bonne ; qu'est-ce que c'est, entre nous, que cette affreuse caricature ?

— Parbleu ! une comtesse de contrebande ! autrefois très élégante et très... femme du monde. Aujourd'hui un débris !

— Elle est folle !

— Je vous l'accorde, baron ; elle a des arrière-petits enfants en chair et en os et un amant spirituel qui vient remplacer les anciens d'ici-bas ! — Nostradamus !!...

— Ne médisons pas, conclut Van der Zundt. Parlons de choses sérieuses : il est une confidence que j'ai toujours hésité à vous faire.

— Voyons ?

— Vous êtes mon alliée et vous savez quel dévouement j'apporterai à nos intérêts communs ? Le jour où nous nous sommes devinés, compris, entendus, je n'avais en tête que l'ambition de la fortune ; je voulais, en me servant de votre intelligence, de vos talents, mettre mes capacités personnelles à votre discrétion. Aujourd'hui, je ne suis plus seulement ambitieux par nécessité matérielle, je le suis par amour !

— Amoureux ! Ah ! vous êtes perdu !

— Voyons, ma bonne, est-ce qu'un homme comme moi peut aimer ? Non. Je désire passionnément une

femme; une jeune fille pauvre; et pour ne pas céder à un emportement ridicule, je veux être riche, afin de pouvoir la produire et m'enorgueillir de sa beauté. Cette femme, c'est Lucie !

— Vieux satyre ! murmura la Spirite ; comment, vous la trouvez jolie, cette petite ?

— Belle ! regardez-la bien.

— Dites-moi, mon cher, vous n'êtes pas très fort avec toute votre science machiavélique. Vous venez de me donner une idée !

— Je comprends, riposta en riant le baron Van der Zundt ; mais Lucie n'est pas fille à conquérir un prince ; étant trop chaste pour savoir séduire, elle passera pour ainsi dire inaperçue.

Du reste, souvenez-vous de ceci : « Je désire faire de Lucie ma femme et je ne permettrai jamais qu'un autre...

... Bref, c'est dit ; que la fortune vienne ! Quand je devrais ruiner Chéréteff ! — Récapitulons. — Le prince assistait hier à votre séance ; il vous a quittés ?...

— Enthousiasmé ! baron, enthousiasmé ! Converti pour jamais au spiritisme ; subjugué par la saisissante beauté de notre protégée ; attiré par l'originalité de nos réunions ; et, je le crois, intrigué par la puissance qu'exerce sur tous le génie de Moras.

Le prince nous est acquis.

— Il est vrai, reprit le Hollandais, que cette Rosa vous a des yeux de feu qui magnétisent ceux qu'ils fixent ; cette créature a quelque chose de satanique. — Le père Moras nous aidera énormement dans le début ; mais il faudra veiller à ce qu'il ne prenne pas un ascendant trop marqué sur l'esprit de Chéréteff ; les moines ne connaissent rien aux usages du monde et sont très habiles à brouiller les cartes.

— Soyez tranquille.

Mademoiselle de la Garancière se leva. Il était quatre heures.

« J'attends Rosa, dit-elle; restez, nous saurons ce qu'elle pense ». Quelques instants après on frappa à la porte et mademoiselle Derval entra.

La jeune femme était vêtue avec une extrême simplicité qui faisait ressortir l'or de sa chevelure et l'éclat de son teint.

— Bonjour, baron, dit-elle en tendant sa main au Hollandais; bonjour, Herminie. Je suis très pressée; vous désirez savoir comment s'est terminée la soirée d'hier ? Je suis rentrée directement chez moi, voilà tout.

— Cela nous est indifférent, répondit la Spirite; dites-nous seulement pour quelle cause vous êtes arrivée hier, en pleine séance, à l'improviste ?

— Je n'ai point menti. Étant allée rendre visite au colonel La Fère, puis ayant *« consulté »*, un *« Esprit »* est venu me commander de venir chez vous. J'ai pour habitude d'obéir à ces ordres-là; je m'en suis toujours applaudie, et je crois que, pour hier, la raison valait la peine qu'on se dérangeât !

— Voyez ! s'écria la Spirite; sommes-nous donc protégés par les êtres surnaturels ! Ils veillent à nos intérêts mieux que nous-mêmes ! Il est vrai que nous ne pouvons, pour convaincre les sceptiques, leur avouer que nous sommes en correspondance avec des *« Esprits »* d'un caractère inférieur : ce serait perdre notre doctrine et notre influence. Du reste, le spiritisme nous fournit parfois de beaux exemples : ainsi, le capitaine Bertrand n'a jamais appelé à lui que des âmes honnêtes : c'est un saint. — Les vieilles coquettes qui se sont faites ermites ont pour amant, dans l'autre monde,

des personnages à leur goût ; ces folies sont entretenues par des « *Esprits blagueurs* » qui leur répondent.

Mais, pour des gens intelligents comme nous, qui veulent avant tout conquérir leur bonne place au soleil, le spiritisme est d'un grand secours. Ainsi vous, Rose, vous ne seriez pas venue hier sans l'ordre d'un « *Esprit* ».

— Non ; quant à cela non ; et je ne m'en repens nullement.

— Sans les « *Esprits* » aurions-nous obtenu certaines adresses qui nous ont permis d'aborder des personnages dont l'influence sur notre carrière a été considérable ? Certes non !

— C'est égal, hasarda le Hollandais, nous sommes en communication avec des êtres qni pourraient bien passer pour démons. Les possédés du moyen-âge étaient médiums.

— Au moyen-âge, reprit la Spirite, on nous eût brûlés vifs ; aujourd'hui, on nous tolère, sans comprendre que notre secte se multiplie, et que, par nos mystérieuses complicités, nous jetons la désorganisation dans la Société : c'est le monde présent, envahi, à son insu, par le monde à venir !

— Croyez-vous qu'il y ait de bons « *Esprits* » ? demanda Rose.

— Oui, seulement, lorsqu'ils se manifestent, c'est toujours poussés qu'ils sont par la joie de communiquer pour la première fois avec les vivants qui leur étaient chers. Mais rien de cela ne dûre ; les « *Esprits* » qui sont à notre service s'emparent de toute l'influence, éloignent les parents ou amis morts du consultant et prennent leur place. Ainsi, Pierre Chéréteff, dont la nature honnête et sensible tombera dans les pièges les plus grossièrement tendus, a certainement, hier

au soir, obtenu une communication de sa mère; peut-être reviendra-t-elle une fois ! Ensuite, sans qu'il s'aperçoive de la substitution, le prince obéira aveuglément aux conseils signés « Marie Solinoff. »

— Mais les bons Esprits ne peuvent-ils avertir les consultants?

— C'est très difficile; s'ils parviennent à le faire, les autres par des moyens insensés s'emparent toujours et quand même de la volonté de leur victime : ils pénètrent tous les secrets et acquièrent assez de science pour jouer toutes les comédies sans qu'il soit possible aux vivants de contrôler.

Voilà pour quelle raison, nous, les positifs, nous sommes certains d'avancer dans la voie de la fortune, car notre acquiescement aux maléfices des « Esprits » est une sorte de pacte : nous ne serons jamais abandonnés par eux.

— Je crois, chère Herminie, que ceux qui nous protègent sont d'anciens aventuriers! s'écria Rose. Ils connaissent trop parfaitement tous les trucs par lesquels on arrive à usurper les situations qui ne nous étaient pas réservées à notre naissance ! Jolie société : escrocs, voleurs...

— On s'associe bien volontiers avec ces intelligents personnages pendant la vie commune! raison de plus, le jour où, disparus, ils ont revêtu le don d'ubiquité.

— Ainsi, vous êtes certaine que nos « Esprits » prendront un empire absolu sur la volonté du prince Chéréteff?

— Absolu! Ne nous ont-ils pas juré qu'un jour nous possèderions une grande fortune? N'ont-ils pas promis à Rose une haute situation?

J'ai la conviction que tout ceci réussira; seulement, restons chacun dans notre rôle :

Moi, maîtresse de maison, présidente du Conseil des Spirites, je donne des séances et travaille à la propagation de la doctrine; les fous, les incrédules, les convaincus que je reçois croient à ma sincérité car je parle selon le sens de chacun.

Vous, Van der Zundt, adepte zélé, homme du monde, vous vous introduisez dans la société de mes dupes dont vous faites les vôtres. Nous travaillons ensemble.

Vous, Rosa, vous armez votre beauté... je n'ai point de conseils à vous donner! Pourtant, demeurez telle que l'on vous soupçonne d'être : une jeune fille honnête et quelque peu farouche!

— Comptez sur moi, dit le Hollandais en se levant, je vais préparer mes batteries. Avant quinze jours j'aurai pénétré dans l'intimité du prince Chéréteff, et avant deux mois, placé une bonne partie de son patrimoine dans une « *affaire superbe!* » Et vous, Rosa, que comptez-vous faire?

— Un coup de théâtre! Laissez-moi y réfléchir. Retenez seulement que je vis auprès de ma vieille grand'-mère infirme. J'ai chez moi mon acte de naissance et les certificats de décès de mes parents. Inutile de faire savoir que ma mère était sous-maîtresse de salle d'asile! Du reste, ne suis-je pas aussi belle que certaine petite-fille de blanchisseuse qui devint impératrice? Vous pouvez confier, chère Herminie, que je fais de la tapisserie pour les magasins; c'est un métier qui me rendra intéressante : les filles nobles et pauvres le professent sans en rougir!

Je vous quitte, ma bonne; venez déjeuner demain chez moi?

— C'est entendu.

— Dites-moi, baron, vous partez aussi?

— Oui, ma belle.

— Reconduisez-moi, votre coupé est en bas.

— Volontiers... princesse !

— Qui sait? murmura Rose. Qui sait?

En prononçant ces deux mots, elle avait laissé poindre l'envie qui la mordait au cœur. Cette femme devait être froidement ambitieuse ; et l'implacable résolution qui se lisait dans son regard indiquait combien il eût été dangereux de lutter avec elle !

IX

Lorsque les deux visiteurs eurent quitté la Spirite, Lucie apparut sur le seuil de la cuisine.

— Eh bien, sais-tu ta leçon?

— Oui, je pourrai me tirer d'embarras, si toutefois Moras ne m'interroge pas. C'est à vous de l'en empêcher; il sait tout, cet homme !

J'ai froid, ma tante; voulez-vous me permettre de rester ici ?

— Parfaitement.

Pendant que Lucie, assise dans un fauteuil présentait à la flamme ses petits pieds aussi mignons que ceux de la légendaire Cendrillon, un coup de sonnette vint interrompre la conversation que mademoiselle de la Garancière ébauchait avec ses « pigeons ».

— Comment! c'est vous, chère belle! s'écria-t-elle en apercevant une petite vieille assez bien teinte et peinte. — Je ne m'attendais guère à vous voir !

Ernestine Gallo — l'ancienne danseuse — tomba sur une chaise et répondit précipitamment :

— Je viens vous demander une consultation décisive au sujet de l'avenir de ma fille Régine. Je suis désespérée; elle est à peu près idiote! Avoir été une étoile de première grandeur! avoir brillé sur la scène de l'Opéra, et tout cela pour retomber dans l'ombre tout à coup! Le nom fameux de la Gallo s'éteindra; la postérité ne le connaîtra qu'à titre de souvenir lointain! C'est épouvantable! Mon rêve était de faire de ma fille une véritable diva. Elle promettait, étant toute petite! Les « *Esprits* » m'ont tous prédit et mon doux « *Seigneur Jésus* » en particulier, que Régine continuerait à glorifier le nom de la Gallo. C'est pourquoi, ne possédant plus de médium attitré, je vous demande une consultation.

— Gratuite?

— Mon Dieu oui! on est encore venu ce matin pour me saisir! l'appartement n'est pas à mon nom!

La Spirite, sans écouter les salamalecs d'Ernestine Gallo, posa ses mains sur le guéridon et dit à l'ex-danseuse :

— Prenez l'alphabet, pointez, écrivez. Qui évoquez-vous?

— Dupuytren!

— C'est bien. — Cher Esprit de Dupuytren, nous vous supplions de venir vous communiquer à nous?

Presque aussitôt, la table répondit par les coups ordinaires et l'on établit cette ordonnance :

— « *La jeune fille guérira. Avant six mois, sa voix développée lui permettra de suivre un cours d'études sérieuses; dans deux ans, elle débutera; sa carrière sera brillante.*

Prendre chaque matin en infusion une plante appelée X. — l'auteur en a oublié le nom; mais le fait est authen-

tique — *que vous trouverez chez un seul herboriste de Paris. Cherchez.*

— C'est très simple, dit la Spirite; mettez-vous en campagne et soyez sans inquiétude au sujet de Régine. Il est temps que cette enfant vous repêche!

La consultation terminée, les deux femmes bavardèrent au coin du feu. L'amante de Jésus, pour être préférée aux saintes filles qui ensevelissent leur jeunesse dans un cloître, ne pratiquait guère la charité chrétienne, et se laissait tenter volontiers par le péché féminin de la médisance!

Mademoiselle Herminie qui, en toute occasion savait se préserver de toute atteinte et de toute faiblesse, écoutait avec intérêt les racontars de la danseuse.

— Y a-t-il longtemps, demanda celle-ci, que vous n'avez vu Mina Lionnel?

— Oui, très longtemps.

— Elle est pourtant revenue.

— Elle était donc absente?

— Quoi! vous l'ignoriez! vous ne connaissez donc pas sa fameuse histoire?

— Contez-la moi, chère amie, parut insister la Spirite qui n'avait point besoin d'inviter Ernestine à critiquer son héroïne.

— C'est fabuleux! dit-elle. Vous savez que Mina est une fervente; mais je ne lui aurais pas cru l'imagination si ardente!

— Vous m'intriguez : commencez votre histoire?

— Voilà. Il y a trois mois environ, Mina Lionnel vint me lire une superbe communication signée « *Eugène Sue!* » Cet « *Esprit* » lui disait que, bientôt, elle aurait un équipage et des rentes! — Vous savez qu'elle rêve toujours un coupé à elle appartenant! — qu'elle allait faire la connaissance d'un étranger qui,

subjugué par ses charmes, lui donnerait une fortune! — Vous apercevez d'ici sa tête de ouistiti!

Je lui rends son trésor; et pour ne pas la décourager, je conclus que tout est possible!

Le soir même, je la conduis aux Italiens. On jouait Aïda. — Au second acte, un monsieur d'une trentaine d'années qui occupait une avant-scène, s'amuse à lorgner la salle; son regard rencontre les yeux de Mina qui me dit à l'oreille :

— Ernestine, je le sens, ce sera celui-là!

Enfin, nous nous quittons.

Au bout de trois semaines, je reçois d'elle une lettre datée de Berlin; le monsieur des Italiens était un prince de Wurtemberg! Mina, qui l'avait suivi en Allemagne, criblait son Altesse de lettres passionnées dictées par les Esprits! Un jour, elle lui donne rendez-vous derrière l'église catholique de la ville impériale au clair de lune! Malheureusement, il pleuvait.

Ah! chère amie! cria la Gallo en riant aux larmes; je vois Mina vêtue de son imperméable, un parapluie sur la tête, attendant, pour lui déclarer sa passion, un prince du sang!

— Continuez; qu'advint-il de cette folie?

— Elle reçut une visite, derrière son église; la visite des gendarmes qui la reconduisirent impoliment jusqu'à la frontière.

Mademoiselle Herminie ne put garder son sérieux.

— Je ne comprends pas, répliqua-t-elle, qu'une femme soit assez aveugle pour croire à de pareilles prédictions.

Évidemment, les « *Esprits* » ont voulu donner une leçon aux prétentions à la coquetterie de cette insensée. A quarante-cinq ans, laide et ridicule, Mina s'imagine trouver des aventures. Elle ferait mieux, chère belle,

d'imiter votre sagesse, et surtout de ne jamais causer aucun tort à son prochain.

Ernestine Gallo se mordit les lèvres, sourit et prit congé de son aimable hôtesse.

« Vieille vipère! murmura la Spirite en fermant sa porte.

Tandis que mademoiselle Herminie nettoyait avec amour la cage de ses « petits anges », Lucie, à demi assoupie dans son fauteuil, laissait son imagination errer vers des régions idéales. Elle se disait, la belle jeune fille : « Un jour viendra où je serai une femme comme les autres; où, libre de mes sentiments, de mes actes, je saurai me créer une existence douce et tranquille. Ah! je ne suis pas ambitieuse : qu'importe même le labeur, à celle qui, rentrant au logis, est sûre de trouver grands ouverts des bras pour la recevoir; une épaule où repose sa tête! Qu'importent les soucis, quand une voix caressante murmure à notre oreille des paroles pleines de tendresse? Quand un baiser vient déposer sur nos lèvres tout l'amour d'un cœur qui nous est cher! Oui, je vivrai, je veux être heureuse! Je crois à la science, à la protection du docteur Évrard. Je vivrai pour aimer, pour être aimée!

Et Lucie, s'abandonnant aux rêves délicieux qui lui montraient pour l'avenir tout le bonheur souhaité, n'entendit pas le coup de sonnette qui surprit sa tante.

— Ma pauvre amie! — gémit en entrant le capitaine Bertrand, avant même de saluer la Spirite. — Quel malheur pour nous! Les chers « *Esprits* » aient son âme!

— Quelqu'un est mort?

— Il a succombé, à cinq heures, à une attaque d'apoplexie foudroyante!

— Mais qui?

— Le docteur Évrard!

SECONDE PARTIE

I

Deux mois s'étaient écoulés pendant lesquels le monde spirite, cherchant à faire de nouveaux progrès, avait continué et multiplié ses expériences.

On se réunissait en général deux fois par semaine rue Vivienne. Le mardi, le salon des Samarie se transformait en synagogue; toute la soirée était réservée aux initiations, aux communications inspirées par les Saints; à la lecture des ouvrages écrits sur parchemin et sous la dictée du novateur Allan Kardec : lesquels, à l'exemple des livres de Moïse, reposaient dans une espèce de coffret servant de tabernacle. Sous la présidence morale de mademoiselle de la Garancière et du capitaine Bertrand, on répétait en chœur les prières consacrées, puis chacun se retirait, la conscience tranquille, le cœur satisfait et consolé.

Des femmes en deuil, toutes voilées de longs crêpes, des hommes au visage sévère et ridé par les coups successifs de l'adversité, s'en allaient à minuit promenant leurs silhouettes sinistres sur les murs.

Les fervents adeptes, le capitaine à leur tête, échan-

geaient quelques pieuses paroles et se dispersaient, emportant dans leur âme le cachet d'une communion spirituelle.

Les habitués du mardi étaient presque tous des victimes de la fatalité, et puisaient dans cette religion les secours moraux nécessaires à leur conservation.

D'après ces derniers, la doctrine spirite est le meilleur remède aux deuils éternels ; le dogme catholique n'offre qu'une vague espérance de bonheur basée sur des hypothèses. Le Spiritisme, en donnant la facilité de communiquer librement avec les morts, dit à la mère, à l'époux, à l'orphelin : « Non seulement, vous reverrez ces absents que vous pleurez ; non seulement je vous promets une existence future qui vous unira immortellement à eux ; mais voici la preuve incontestable de ce que j'avance. »

Donc, le Spiritisme pourrait être d'un grand secours pour les grandes douleurs ; selon ses préceptes, il défend le suicide comme un acte inique et criminel ; de cette manière, il conserverait à la société une quantité infinie d'êtres malheureux que le scepticisme et l'idée du néant poussent vers la tombe par la fascination du désespoir.

Ainsi, les adeptes qui ne recherchent dans leur commerce avec les morts, que la consolation ; ceux dont le seul but est de conquérir une belle place dans l'éternité en s'inspirant des conseils salutaires à leur élévation ; ceux-là, s'ils étaient en majorité, pourraient imposer leur doctrine.

Mais ce groupe de fervents ne constitue qu'une parcelle de la famille des Spirites, qui se divise encore en trois classes :

Celle des savants qui, froidement, se livrent aux expériences les plus hardies.

Celle des fous, composée de cerveaux faibles, principalement des femmes dont l'imagination fantaisiste et le ressouvenir des mœurs dissolues de leur jeunesse se servent de l'infini et de ses habitants pour continuer en idée leurs aventures passées : témoins Odile Richard, la comtesse de Lorcy, Ernestine Gallo, et Mina.

Enfin, la classe des « intéressés » qui, avec le concours des « *Eprits intrigants*, » cachent sous des dehors respectables leurs vices et leurs crimes.

— La suite de cette histoire en donnera l'exemple. On peut ajouter à ces groupes celui des médiums, pauvres êtres soumis à la volonté de chacun, inconscients de leurs actes et victimes de leur pouvoir.

Telle est la grande famille des Spirites, dont les membres confondus et puissammet alliés essaient de conquérir le monde !

Le vendredi, le salon des Samarie reste ouvert aux étrangers ; la séance est consacrée à des expériences magnétiques : catalepsie, hypnotisme ; les médiums mécaniques offrent un grand intérêt : les uns écrivent les yeux bandés, dans toutes les langues ; d'autres dessinent en faisant courir leurs crayons avec un agilité vertigineuse. Un vieille femme — cordonnière de son état — s'endort fréquemment : et, pendant son sommeil, des *Esprits* s'incarnent en elle et parlent par sa bouche un langage que la pauvre confectionneuse de cuirs ne pourrait soupçonner étant éveillée.

Médecins, prêtres, journalistes, policiers, philosophes, curieux, discutent avec animation; et quand sonne l'heure de la séparation, ce n'est pas mélancoliquement, les pieds dans la boue et la tête dans l'infini, que ces adeptes se dispersent ; c'est joyeusement, riant, essayant de se prouver l'un à l'autre des mystères soi-disant découverts, et médisant des choses et des gens !

II

La mort du docteur *Evrard* avait été un événement. Cet homme de bien enlevé subitement à l'affection de ses amis, fut pendant les deux mois qui suivirent « *appelé* » dans toutes les réunions.

Chez mademoiselle de la Garancière, le prince Chéréteff et le comte Angélo lui avaient demandé plusieurs conseils ; naturellement, sous l'influence de la médiunité de cette femme, l'âme du docteur ne s'était point révélée aux jeunes gens, car « l'*Esprit* » qui les invitait à ne jamais abandonner leur nouvelle religion n'était pas « *Celui* » de M. Evrard.

Le docteur avait disparu avant d'avoir mis à exécution son projet d'avertir le prince et le comte des dangers auxquels il les avait exposés ; il était mort avant d'avoir sauvé Lucie :

Pierre Chéréteff avait fait de rapides progrès ; ayant étudié les auteurs spirites, s'étant fréquemment entretenu avec le Père Moras, il avait puisé dans la fréquentation des membres de la synagogue Samarie cette ardente foi qui conduit jusqu'au fanatisme.

Du reste, il avait fait la connaissance du baron Van der Zundt, et ce dernier s'était montré si parfaitement gentleman que le Russe recherchait de lui-même sa société. Se rencontrant régulièrement chez la Siprite et rue Vivienne, ils nouèrent bientôt d'étroites relations que partagea le comte Angélo Luzzoni, devenu en peu de temps un fervent disciple.

Le Hollandais était parvenu à se faire présenter à lord Gerfield qui l'avait reçu en son hôtel de la rue de Presbourg ; aussi, Pierre n'eut-il aucun doute sur la moralité de cet aventurier qui paraissait prendre un si grand intérêt aux progrès de la nouvelle Religion !

Mais le prince avait surtout pour mentor ce défroqué qui jadis lui inspirait une invincible répugnance.

C'est que Moras n'était ni obséquieux ni ridicule, il savait captiver par le charme de sa conversation et la variété de ses sujets ; tour à tour emporté, tendre, gai, capricieux, sublime, jamais il ne se montrait médiocre. La science universelle que recélait sa mémoire était intarissable. Pierre Chéréteff se l'attacha ; il le reçut chez lui à toute heure, lui offrit de partager ses repas et ses distractions. Cet ancien moine aux allures brusques, irréfléchies, exagérées ou communes, ne sachant rien du monde, croyait y faire bonne figure ; mais le prince, qui l'excusait, ne s'offensait point de ses impairs.

Hypocrite et lâche, comme tous les cloîtrés qu'une ardente Foi, ou le dégoût d'un monde trop connu n'ont pas volontairement poussés au célibat précoce ou tardif, Moras savait admirablement dissimuler ses défauts. Son vice capital était l'orgueil, l'ambition. Il n'était entré dans la vie ecclésiastique que pour acquérir cette réputation d'orateur dont quelques Pères distingués avaient bénéficié. A ses débuts, lorsqu'il alla dans les chapelles de couvent ou dans les églises de petites villes prêcher le Carême, il essaya déjà sur les masses ignorantes la puissance de sa parole ; ses discours électrisèrent ses auditeurs, et bientôt la Renommée aux mille voix fit courir de pays en pays son nom qui ne tarderait pas, pensait-il, à franchir les portes de Notre-Dame !

Moras avait eu le tort de choisir une congrégation où le dévouement à l'humanité, la propagation et l'humilité primaient les autres vertus et les autres talents. Le prieur de la maison mère envoya le zélé prédicateur en mission dans l'Indoustan avec l'ordre formel d'instruire les brahmanes, les bouddhas et les idolâtres, des dogmes élémentaires du christianisme. Moras éprouva une violente colère suivie d'un profond découragement ; mais peu à peu, il se calma, réfléchit et comprit que l'expérience manquait à son génie ; que sa jeunesse, si érudite qu'elle fût, ne lui apporterait pas les succès enviés. Il partit donc.

Pendant sept ans, le missionnaire parcourut tout l'extrême Orient ; s'occupant fort peu des conversions, mais cherchant dans le présent et le passé des peuples qu'il visitait, à établir l'analogie réelle existant entre la plupart des religions. Il se fit expliquer les « Védas » et trouva dans les curieux recueils du « K'agiour » la plus sublime des doctrines — à son avis.

Alors, le Père Moras, rejetant avec dédain l'Ancien et le Nouveau Testament, compulsa ses découvertes, preuves, commentaires; et, le cœur gonflé d'orgueil, l'esprit hanté par des rêves de gloire, il demanda — sous prétexte de santé — à revenir en France.

Aussitôt rentré dans son couvent, il fit le récit de ses voyages et rendit un compte fort inexact de ses cures spirituelles. Mais, au milieu des humbles, « ses frères », il ne rencontra ni l'étonnement ni l'enthousiasme que devait exciter son éloquence ! Il se jugea tellement au-dessus de ces êtres solitaires et simples qui, dans l'ombre, rendent de nombreux services à la société, qu'il les méprisa de toute la force de son génie !

La cellule étroite dans laquelle il préparait de mémorables sermons fut bientôt un martyre pour son imagi-

nation ; l'horizon tranquille et toujours le même que la nature déployait à ses regards lui devint insupportable ; la chapelle où se sacrifiaient des saints mystères auxquels il ne croyait plus, lui parut être un sépulcre où s'ensevelissait toute l'activité de son cerveau d'athlète !

Pourtant il avait résolu d'attendre et de se préparer à quelque grand événement :

Un jour, appelés au Chapitre par le prieur du cloître, les moines durent entendre, solennellement, à genoux, la lecture de cette déclaration : « La pleine Puissance du Pape, et l'Infaillibilité de ses jugements! »

Moras, comme un lion furieux bondissant dans l'arène, s'élança au milieu de la salle ; et là, aidant de ses gestes superbes et de l'expression farouche de son regard, la pensée d'orgueil et de révolte que traduisait sa vibrante parole, il terrifia ses auditeurs qui se signèrent en silence.

Le lendemain, le Mariste fuyait cette humiliante corporation de ministres sacrés, dont le devoir imposé était désormais de reconnaître pour infaillible un homme coiffé de la tiare, dont le plaisir était de voler, pour s'en revêtir, les attributs de Dieu !

Après avoir prêché à Genève en controverse avec un célèbre réformateur contemporain, il se fixa à Paris où il fit quelques conférences. Moras eût été vite connu et goûté de ceux qui admirent l'éloquence, si, par un hasard commun aux êtres destinés à végéter, il n'avait rencontré mademoiselle Herminie de la Garancière.

La Spirite, à cette époque, recrutait ses adeptes sur tous les chemins et construisait les piliers de son salon : elle offrit, au génie du défroqué, l'hospitalité. Et quand il eut appris que le spiritisme était répandu et toléré ouvertement, ce fut pour le savant un trait de

lumière ! Ce qu'il avait découvert changea de nom, de formes ; il assimila cette doctrine aux antiques religions étudiées par lui.

Moras avait une sœur aînée, supérieure d'un couvent d'Ursulines. La première fois qu'il posa les mains sur le guéridon de mademoiselle Herminie, il obtint le nom de cette sœur.

— Mais elle n'est pas morte ! s'écria-t-il.

— J'ai succombé, reprit l'« *Esprit* », il y a quinze jours à la douleur que m'a causée ta honte. Que Dieu te pardonne ; je te maudis !

Il s'informa et fut profondément frappé de cette vérité : l'abbesse venait de mourir en effet.

La malédiction qu'il reçut par sa voix surnaturelle ne l'émut que parce qu'elle était pour lui toute une révélation.

C'est alors qu'il rêva d'être un grand prêtre ; que dis-je ! un Jésus moderne, qui aurait comme précurseur cet autre saint Jean appelé Allan Kardec.

Le salon de mademoiselle de la Garancière servit de lieu de réunion pour les initiations et les conférences par lesquelles l'ex-Mariste commença sa nouvelle mission.

Puis, les Samarie, gens pratiques, fondèrent une association mutuelle dont la caisse servit bientôt à la location d'une vaste salle située rue Vivienne ; mais dédaignant le talent de Moras qui, à lui seul eût été l'âme de la société et l'aimant nécessaire à attirer la foule des curieux, ils se refusèrent énergiquement à céder la direction à l'orateur superbe dont ils étaient furieusement jaloux.

Toutes les tentatives échouèrent devant la résolution de la famille, et Moras dut, faute d'argent pour fonder une chaire, se résigner à parler devant de pauvres

gens, et à voiler ses grandes idées sous forme de simples réflexions. Car les curieux et les savants, habitués du vendredi, n'avaient jamais entendu parler l'ancien moine ! le mardi, jour des humbles, lui était assigné.

Pourtant, M. Samarie n'en imposait guère de prime abord ; si ses qualités industrielles se lisaient dans ses petits yeux de serpent à sonnettes, on n'eût certes jamais deviné, à voir ce nain au profil en lame de rasoir, aux doigts crochus, à l'accent empâté, le grand Prieur de toutes les Sociétés ! Et cependant, ce bonhomme tenait à lui seul le fil puissant au bout duquel pendaient les adeptes et les pauvres diables assoiffés de consolations : voire même, le génie de Moras !

Mademoiselle de la Garancière, dont les sentiments pour le Père étaient fort amicaux, s'empressa de lui insinuer que le seul moyen pour toucher au but rêvé était de se mettre à la recherche d'un commanditaire sérieux. Le moine approuva tout en admirant la sagacité de la vieille fille. Tous deux consultèrent le baron Van der Zundt qui, fort expérimenté en tous genres de commerce, leur promit sa protection. Le temps s'écoula, et le banquier tant souhaité fit son entrée chez la Spirite, le jour où le bon docteur Evrard commit l'imprudence de lui faire connaître le comte Luzzoni et le prince Chéréteff ! Ce dernier fut regardé comme le Sauveur des trois vampires affamés d'argent.

Il fut, à cet effet, convenu que rien ne serait négligé pour attirer Pierre dans leur piège : mademoiselle Herminie le recevrait ; le Hollandais le rencontrerait dans le monde et chez les Spirites ; Moras captiverait sa nature tendre et mystique ; et les « *chers Esprits* » consommeraient l'œuvre de cette trinité par leurs conseils et prédictions.

Possédant de pareils auxiliaires, les alliés arrivèrent

facilement à persuader le jeune Russe de la nécessité où se trouvait la doctrine de répandre ses lumières sur le monde entier ; les « *Esprits* » dans de sublimes communications signées « *Lacordaire* ! » assurèrent à Pierre qu'il était élu par Dieu même pour être, en compagnie de Moras, le fondateur de la religion universelle.

Van der Zundt, Moras, la vieille fille et les Invisibles, ne se sentant pas assez sûrs du succès, appelèrent à leur aide Rose Derval.

— La femme, disait le Hollandais, tient entre ses mains le sceptre de la société tout entiere, c'est par elle que se forment et se dénouent toutes les trames de la vie, par elle que se changent les destinées ; elle mène tout à sa guise. A cause d'elle, rien n'est stable dans le cœur et dans l'imagination des hommes ! Ce que nous ne pourrions faire, Rose le fera : sa jeunesse, sa beauté, sa pauvreté séduiront le prince ; et puisqu'elle est Spirite, le Cosaque ne nous échappera pas !

Il est avéré que les « *Esprits* » aiment, par une réminiscence de leur vie terrestre, à se mêler à tout ce qui touche aux aventures galantes ; ils donnent de précieux conseils, désignent les personnes propres à exploiter, révèlent des secrets intimes qui souvent amènent des brouilles et quelquefois des drames.

Ainsi, bien des gens victimes d'indiscrétions fatales cherchent en vain les coupables parmi les vivants ; c'est qu'ils ne sont point initiés aux mystères du Spiritisme ; où, s'ils sont Spirites, ne peuvent croire à la perversité des êtres qui, dépouillés de la matière, devraient avoir été purifiés par la mort.

Les « *Esprits* » de mademoiselle de la Garancière étaient composés de ce qu'on nomme le « rebut » !

Ceux-ci, d'après les enseignements de la doctrine,

errent sans cesse autour de nous, nous inspirant le mal, entravant notre destinée laborieuse. Ils représentent assez parfaitement les démons tentateurs du Moyen Age ; le Méphisto conduisant Faust à travers les siècles, lui montrant l'humanité sous ses hideuses formes, et lui indiquant le but de toutes les ambitions, de toutes les gloires, par le chemin du scepticisme.

Mademoiselle Herminie connaissait la puissance de ses sujets d'outre-tombe, et le pacte qu'elle avait signé avec eux consistait en ceci : « d'un côté, laisser les « *chers Esprits* » torturer leurs victimes choisies sans jamais dévoiler la vérité, d'autre part, prêter secours à la Spirite et lui fournir l'occasion de faire fortune ! »

Si la vieille demoiselle n'avait jamais menti à ses engagements, les morts, eux non plus, n'avaient cessé de protéger miraculeusement leur complice. Voilà pour quelle raison elle ne doutait pas du succès de l'entreprise commune !

III

Le premier pas était fait :

Pierre Chéréteff passait des journées entières courbé sur un guéridon, les mains posées sur le bois, et le visage béatifié par la prière mentale. Son plus grand souhait était de devenir médium ; posséder la faculté d'appeler à lui l'âme de sa mère bien-aimée.

Il tentait d'infructueuses expériences en compagnie d'Angélo Luzzoni. Le jeune comte, lui, avait pâli ; une

douce mélancolie s'était répandue sur son visage; il était amoureux d'une morte! amoureux de Julietta, sa fiancée d'autrefois. La nuit, il la voyait. La belle enfant aux cheveux blonds lui apparaissait sous la forme d'un ange aux doux yeux. Et quand, dans la journée il lui arrivait de rencontrer le prince, ce dernier lui faisait parfois cette question :

— Qu'as tu ?

— Rien ; je suis heureux, au contraire ; je viens de voir Julietta ; je l'aime ! murmurait avec ardeur le jeune comte. Dieu qui m'avait ravi ma bien-aimée me l'a rendue !.

— Ah ! je t'envie, Angélo; répondait souvent l'héritier des Chéréteff; tu seras médium puisque tu es voyant ! tandis que moi !...

— Cela viendra, mon ami.

Et quand Pierre parlait de leur initiation au spiritisme, il demandait :

— Angélo, qu'en penses-tu?

— Je suis heureux ! était sa seule réponse.

Et tous deux, fuyant, dédaignant les plaisirs, s'enivraient des voluptés des rêves insensés inspirés par les *Esprits* qui les hantaient.

Ils vivaient en anachorètes, ne désirant rien des choses du monde réel, et transportant leur imagination au milieu des félicités immatérielles d'une autre vie.

Un jour qu'ils se trouvaient en tête à tête au coin du feu, s'entrenant d'une conférence où le père Moras avait donné l'essor à son génie, un domestique apporta cette lettre à l'adresse du prince :

« Mon cher enfant,

» Depuis un mois vous désertez notre maison et je vous avoue que tout le monde se plaint ici de votre silence. Nous réunissons, demain soir vendredi, quelques amis

et vous ne pouvez, sous aucun prétexte, vous dérober à l'invitation que je vous adresse au nom de miss Mary : ceci, vous le voyez est un pardon autant qu'un reproche!

» Nous comptons sur vous, cher prince.

» Amitiés.

» LORD GERFIELD. »

— Eh bien, que feras-tu? demanda le comte à son ami.

— J'irai. Miss Mary n'est point encore fiancée à moi, mais elle sait parfaitement qu'un jour elle se nommera la princesse Chéréteff.

— Tu veux te marier?

— Oui. Mais je n'ai point encore dit à Miss Mary que je l'aimais; je désire que la cérémonie du mariage n'ait lieu qu'au printemps; nous sommes au trois décembre et j'offrirai mon anneau des fiançailles en février.

— Il y a donc, murmura le comte absorbé par son idée fixe; il y a donc place en ton cœur pour un amour terrestre!

— Ce n'est pas encore de l'amour, que j'éprouve pour miss Gerfield; c'est de la sympathie, mais quand elle sera devenue ma femme je suis certain de l'aimer.

— Le croirais-tu, Pierre, j'ai craint pour toi cette belle rousse, qui ressemble si étonnemment à feu la princesse ta mère?

— Mademoiselle Derval? Elle est fort jolie, mais je ne suis pas amoureux d'elle; du reste, je ne l'ai revue que trois fois chez mademoiselle de la Garancière, depuis le soir où je l'y avais rencontrée.

— Alors tu iras demain chez lord Gerfield?

— Je ne saurais me dérober; m'accompagneras-tu?

— Non, non! répondit lentement Angélo Luzzoni; et

et ses grands yeux noirs, rayonnant soudain d'une lueur étrange, se fixèrent sur un objet invisible aux regards inquiets de Pierre Chéréteff qui, longuement, contempla son ami transfiguré par cette muette extase.

Tout à coup, il lui mit la main sur l'épaule.

Le comte parut sortir d'un songe; il lui dit :

— Pierre, tu l'as vue? Elle était ici!

— Qui?

— Ma Julietta!

IV

Cinq heures venaient de sonner à la pendule dorée ornant la cheminée du petit salon quand mademoiselle Herminie dit à sa nièce :

— Ma chère enfant, si tu continues à pleurer chaque jour ainsi, tu deviendras laide et vieilliras avant le temps.

— J'ai du chagrin, répliqua la jeune fille, je pleure sans savoir pourquoi.

— C'est absurde !

— Je m'ennuie.

— Oh ! je sais, dit d'un ton sec la Spirite ; je sais que tu es ingrate par nature !

— Ma tante, la vie auprès de vous me serait très agréable si je possédais ce que je n'ai pas !

— La belle raison ! Des rentes ? c'est simple à souhaiter ; mais ce n'est certes pas en agissant de la sorte que tu te feras remarquer.

— Ma tante, répondit Lucie, vous vous méprenez sur

mes souhaits ; je veux parler dugrand air, du soleil, du ciel bleu ! Voilà ce qu'il me faudrait !

— Es-tu folle? nous entrons dans la saison d'hiver !

— Je le sais! mais il est sur terre des pays enchantés où le soleil darde éternellement ses rayons...

— Je reconnais la chanson ! exclama méchamment la Spirite ; on voit que tu viens d'étudier madame de Staël ; c'est Corinne qui t'a monté la tête !

Quand je t'ai recueillie, à la mort de ma sœur, tu n'étais âgée que de dix ans. Je t'ai fait entrer dans un pensionnat que tu n'as quitté qu'à dix-sept, après avoir reçu ton second brevet. J'ai fait alors de toi un sujet intéressant en développant les facultés que le ciel t'avait décernées, c'est un métier fructueux que je t'ai mis entre les mains. Aujourd'hui, que, seule, il t'est facile de gagner ta vie en te présentant comme médium, tu veux quitter ta vieille tante ! celle qui t'a sauvée du ruisseau !

La jeune fille se leva et alla présenter son front au baiser de la Spirite.

« Essuie tes larmes, reprit celle-ci ; et souviens-toi que ton bonheur dépend de ta soumission.

J'essaierai de te marier ; seulement, ta jeunesse et ta beauté ne résisteront pas à ce désespoir.

Tu pleures — dis-tu — le docteur Evrard? mais il n'était ni ton parent ni ton ami ! Chacun son temps, vois-tu ! Evrard avait soixante-dix ans ; moi j'en ai cinquante-sept. Les jeunes doivent s'attendre à voir les vieux disparaître du jour au lendemain.

A notre âge on n'a plus d'avenir...

C'est aujourd'hui jeudi, il est cinq heures, personne ne viendra nous consulter. Je te permets d'aller jusqu'aux Tuileries ; tu traverseras le jardin deux ou trois fois ; quoiqu'il fasse froid, le grand air te fera du bien.

— Merci ma tante ! combien vous me faites de joie ! s'écria Lucie.

Et vivement, elle se coiffa, jeta sur ses épaules un châle de laine noire et partit.

Quand elle se trouva seule, la Spirite murmura :

— Il faut bien faire quelques concessions ! cette péronelle serait capable de tomber malade ! ce qui entraverait mes succès.

Elle ouvrit la fenêtre, se pencha pour décrocher la cage de ses pigeons, et aperçut, traversant la cour, deux personnes qui lui firent un salut amical.

Elle alla à leur rencontre.

— Comment, ensemble !

— Oui, dit Rose ; Lucie est-elle ici ?

— Non, je suis seule, nous pouvons causer.

— Un grand événement s'apprête ; la parole est au baron.

— Voici la chose, commença le Hollandais en fixant son lorgnon ; nous avons commis une sottise.

— Laquelle ?

— Celle de laisser Moras prendre un trop grand ascendant sur l'esprit du prince.

— Je ne comprends pas !

— C'est clair, cependant. Quel est notre but ? Obtenir de son excellence une somme considérable pour la fondation de l'Œuvre spirite ! Fort bien ; mais nous entendons avoir notre part dans cette exploitation : vous, à titre de médium, Moras comme orateur, et moi comme directeur ; le prince ne peut ouvertement prendre une direction. Je sympathise assez avec lui pour arriver à lui démontrer l'utilité de l'œuvre, les *Esprits* nous aident. Mais vous ne vous apercevez donc pas que cet ancien moine accapare à lui seul toute la confiance de Chéréteff ? Il demandera 50,000 francs à son cosaque

pour établir sa petite réclame personnelle ; et le jour où tout Paris viendra dans quelque salle ouverte gratuitement à tous les curieux applaudir les élucubrations de son cerveau ; quand triomphant, il pourra repaître son incommensurable orgueil des succès obtenus, il répondra à nos réclamations par un de ces grands mots qui fourmillent dans son esprit : « J'ai fait mon devoir ! Je viens d'établir les bases de la sublime religion ! »

Chère mademoiselle les moyens employés jusqu'à ce jour ne valent rien. Il faut que le prince soit captivé, et non qu'il serve en particulier les projets de Moras. Nous ne voulons pas non plus que ce millionnaire devienne un mystique semblable au pauvre comte Luzzoni ! celui-ci erre sur le chemin qui conduit à la folie !

D'un autre côté — renseignements exacts pris par moi-même, le prince nous échappera bientôt ; peut-être conservera-t-il quelques relations avec son défroqué ; mais nous, il nous abandonnera.

— Pourquoi ?

— Parce que Pierre Chéréteff doit épouser d'ici à quelques mois la fille de lord Gerfield.

Mademoiselle de la Garancière eut un geste d'effroi.

« Vous comprenez, maintenant ? reprit Vun der Zundt en clignant des yeux. Qui s'opposera à ce mariage ?

Ni vous, ni moi ! Quant aux « *Esprits* » c'est douteux.

Et, une fois le prince marié, qu'arrivera-t-il ?

Les voyages, les plaisirs, les devoirs, l'amour ! Il s'agira bien pour lui de l'Œuvre spirite ! »

— Etes-vous sûr de ce que vous avancez, baron ?

— Certes ! Depuis le jour où lord Gerfield m'a fait l'honneur de me recevoir, je me suis rendu quatre fois rue de Presbourg ; oh ! je n'y ai pas perdu mon temps ;

et je sais de bonne source que le mariage des deux jeunes gens est pour ainsi dire fixé.

— Alors nous sommes perdus.

— Pas encore! répondit Rose Derval en esquissant un rire mauvais; — Pas encore!

— Si vous vouliez! soupira la Spirite; mais vous désertez!

— Non, ma chère Herminie, je ne déserte pas, je crois avoir produit sur l'imagination du prince une certaine impression; il ne songe plus à moi; aussi, lorsqu'il me reverra, une sensation nouvelle s'emparera de lui. Je voulais, vous disais-je, tenter un coup de théâtre, eh bien je n'ai rien trouvé.

Il s'agit pour moi d'occuper le cœur de Chéréteff assez fortement pour qu'il arrive à rompre les engagements pris envers l'Anglais? J'essaierai. Mais je prétends rester maîtresse de mes actions, je désire travailler pour moi-même et je ne vous promets mon concours qu'à cette condition.

J'ai de l'ambition, moi aussi! si par hasard je parviens à dominer l'esprit de cet homme et que vous cherchiez à me nuire, j'avouerai tout et vous ne bénéficierez de rien. Que voulez-vous de moi? Que j'empêche le prince de se marier et que je lui conseille de vous verser trois ou quatre cents mille francs? — C'est entendu; je le ferai; après nous serons quittes.

— Vous êtes cruelle dans vos paroles! dit Van der Zundt.

— Qu'est-ce que cela fait? nous pouvons nous donner la main, mais nous devons aussi nous défier l'un de l'autre, car nous n'avons pas, j'imagine, la prétention d'être d'une édifiante moralité.

— Chère Herminie, nous venions, le baron et moi, vous demander de consulter les *chers Esprits*; peut-

être nous enseigneront-ils les moyens pour toucher au but?

— Volontiers, répondit la Spirite en disposant le guéridon.

Et tous trois, assis autour de la table, évoquèrent les êtres maudits toujours disposés à favoriser le mal. L'un d'eux frappa quelques coups et donna cette communication :

— *Le moment est venu d'agir sans crainte, sans remords. Toutes nos prédictions de gloire et de fortune vont se réaliser. L'union dont vous redoutez l'accomplissement ne se formera pas. Dans la vie il suffit de vouloir pour arriver en toutes choses! Ce que je propose est un coup d'audace. Il ne faut pas que Pierre Chéréteff se rende demain soir chez lord Gerfield.*

— Mais, *cher Esprit*, interrompit mademoiselle Herminie; comment voulez-vous que nous empêchions cette visite? Il est trop tard?

La table eut un mouvement brusque et quelques coups précipités résonnèrent, indiquant que l'*Esprit* désirait continuer.

— *C'est Rose qui doit sauver la situation ; qu'elle se montre courageuse ; plus tard elle nous remerciera.*

— Je tenterai tout! murmura la jeune femme.

— *Le coupé du prince passera vers 8 heures et demie à l'angle de la rue X..., rue déserte où il sera facile à Rose d'attendre. Van der Zundt l'accompagnera et lui signalera la voiture.*

— C'est vrai, je connais la livrée; mais la nuit?

— *Ne doutez pas; il ne passera à cette heure et dans cette rue qu'un seul équipage attelé de deux chevaux. Rose, vêtue très modestement, se précipitera vers la voiture, tombera en poussant un cri, et nous veillerons, au reste.*

— Je comprends! et suis prête à jouer ce rôle d'écrasée.

— Vous resterez longtemps évanouie! reprit la Spirite.

— C'est très amusant cela! Mais dites-moi, *cher Esprit*, s'il allait m'arriver malheur, tout de bon?

— *Non, fiez-vous à vos protecteurs invisibles. Surtout n'oubliez pas à votre réveil de répondre aux questions que l'on vous posera par une explication de votre présence rue X... à pareille heure. Obéissez, nous sommes avec vous!* »

Les trois complices se regardèrent longuement.

— Que pensez-vous de tout ceci? demanda le Hollandais.

— C'est sublime! lui fut-il répondu.

— Alors vous n'hésitez pas, Rose?

— Jamais! s'écria la jeune fille dont les yeux étranges lancèrent deux éclairs. — Baron, venez me prendre chez moi avant huit heures.

Je vais jouer mon atout; si j'échoue, ne comptez plus sur moi!

Au fait, quel prétexte trouverai-je demain soir?

— Les La Fère demeurent dans le quartier, vous direz que vous vous rendiez chez eux!

— Accepté!

— Je vous quitte, dit Van der Zundt; à demain, Rose.

Lorsqu'il eut traversé la cour, la Spirite saisit les mains de sa protégée.

— Eh bien! chère belle! vous allez donc devenir riche! Tout ce que je souhaitais pour vous se réalisera! dit-elle lentement et d'une voix émue.

Tenez, je suis fière de vous avoir appris à comprendre l'existence comme elle devrait être comprise toujours par toute femme belle et jeune!

Quand une pauvre fille sans fortune possède les dons les plus enviables, doit-elle enterrer ces trésors de la nature à l'ombre d'un intérieur misérable? manger un pain arrosé par les larmes, et goûter ce bonheur honnête qui jamais ne résiste à la faim! Rose, ce que la misère vous eût conseillé plus tard, faites-le maintenant; à cette heure où libre et ne devant compte à personne d'un honneur dont vous êtes seule responsable, il vous est si facile d'être heureuse sans remords!

Souvenez-vous! Le jour où vous êtes venue, novice, me demander une consultation sur votre avenir, les *Esprits* m'ont dit : « Cette jeune personne aura, si vous le voulez, une brillante destinée. »

Alors, je vous ai bien examinée, et, avec mon expérience de vieille femme; avec la justesse de mon raisonnement, je vous ai convaincue de la nécessité où vous vous trouviez de produire ces charmes, cette beauté, qui aujourd'hui vont être votre fortune!

Oui, Rose, je suis fière parce que je peux contempler en vous l'œuvre de mon intelligence! Vous êtes parfaite, ma chère! Qui reconnaîtrait en vous l'ouvrière d'il y a trois ans qui venait modestement demander à mademoiselle de la Garancière, Spirite, si elle pouvait épouser un brave garçon marchand de vins!!

Ah! la métamorphose est superbe, vraiment! et le papillon, rejetant au loin sa chrysalide, a revêtu ses plus éclatantes couleurs.

Ignorante enfant, je vous ai complétée en formant votre goût et votre esprit, j'ai fait de vous une créature distinguée pouvant lutter dans la vie et conquérir la première place!

Savez-vous pourquoi je vous ai prise ainsi sous ma protection? — Parce que, comme vous, j'ai été jeune, libre, adorable, et que j'ai gaspillé mon existence dans

la fausse sécurité d'un amour insensé ! Ah ! l'honnête misère, je l'ai connue, Rose; j'ai travaillé par dévouement et conscience, ne voulant ni abandonner ni tromper l'homme qui, le premier, avait reçu mes chastes serments !

Oui, c'était très poétique : nous habitions un cinquième étage, et chaque matin, revêtant quelques hardes reprisées, j'allais, les pieds dans la boue et le cœur saturé d'idéal, donner des leçons de français à des petites filles !

Mon amant, lui, travaillait dans une imprimerie. Le soir, au retour, calculant les bénéfices et les dépenses, nous inventions ensemble de nouvelles privations afin de contenter le propriétaire à l'échéance du terme ! Nous étions orgueilleux ! !

Le surcroît d'amour avec lequel on me payait de mes peines ne valait certes pas le sacrifice de ma jeunesse !

J'ai résisté pendant quinze ans !

Quand un jour, — alors qu'il n'était plus temps — j'ai fui la misère; cette misère qui, par dérision, venait de me révéler tout à coup au milieu de mes pauvres ajustements, ce que j'étais et ce que j'aurais pu être ! Je comprenais enfin ! mais trop tard, vous dis-je. Ma vie perdue, mes rêves ensevelis, mes belles années envolées, tout cela m'apparut dans la froide réalité.

Je connus un peintre qui me confia l'éducation de sa fille, et vécus relativement heureuse, regrettant toujours et n'espérant jamais !

Après la mort de l'artiste chez lequel on avait fait beaucoup de spiritisme, je me découvris une médiumnité sérieuse. J'en fis mon état, en collaboration avec ma sœur qui, veuve et beaucoup plus jeune que moi, était

aussi une victime de l'injustice et de la lâcheté des hommes!

La mère de Lucie, étant de constitution lymphatique, céda facilement à l'influence du magnétisme et devint un sujet fort intéressant; un medium à incarnations.

Mais l'expérience acquise pendant mon séjour de huit années chez ce peintre, m'avait démontré l'inutilité de la vertu dans ce monde; j'avais été témoin de tous les hasards de la fortune; et de mes âpres études sur l'humanité, j'ai conclu que deux dons suffisent à la femme pour régner sur la nature masculine: la jeunesse et l'audace.

Cette école, Rosa, je l'ai faite pour celles que, plus tard, je rencontrerais sur mon chemin.... Vous êtes la première à bénéficier de mes leçons. En vous instruisant ainsi, je fais votre bonheur matériel; et n'oubliez pas que ce dernier engendre tous les autres. Et je me venge de cet amour fidèle et sincère, de cet amour qui, n'apportant ni plaisir, ni sécurité, ni bien-être, ne paie les dévouements, les tristesses et les privations qu'avec des baisers noyés de larmes!

Encore, si l'on conservait jusqu'à la mort ces illusions qui font trouver douce une vie de martyre! Mais il vient un moment où, comprenant la fragilité des serments et le néant des choses du cœur, on regrette, on maudit, on blasphème! Rien ne reste des joies naïves et lointaines du passé! rien ne fait éclore un seul rayon dans l'infini brumeux de l'avenir!

— Maintenant, Rose, regrettez-vous votre limonadier?

— Chère Herminie, répondit la jeune femme d'une voix tremblante; — vous avez failli me faire pleurer. Non, je ne regrette ni rien, ni personne! contente de

mon sort qui est celui d'une fille intelligente, sachant tirer parti de ses avantages sans se compromettre ouvertement ! Je vous dois beaucoup, ma bonne, et je ne serai pas ingrate. Mais je ne vous cache pas mon antipathie pour Van der Zundt.

— Il nous aide, cependant !

— Il en sera pour ses frais ; et s'il touche jamais un sou du prince !...

— Egoïste !

— C'est un mot amical ; car je suis votre élève ! Où donc est Lucie ?

— Elle est allée se promener.

— Est-ce qu'elle voit souvent Pierre Chéréteff ?

Deux fois par semaine pour les expériences auxquelles elle se soumet. Le prince paie très bien ses séances.

— C'est trop.

— Auriez-vous peur de ma nièce?

— Moi ! peur ! exclama Rose en relevant vivement la tête ; son regard avait, en prononçant ces deux mots, une telle expression de défi que la Spirite recula. — Sachez, continua-t-elle, qu'une rivale entre mes mains deviendrait une victime, et que mon orgueil, dans sa sa vengeance, irait jusqu'au crime !

— Alors, Lucie voit souvent le prince ; qu'en pense-t-elle ?

— Elle ne m'a jamais parlé de lui.

— C'est qu'elle est intéressante, jolie même ! et pourrait distraire la pensée de Chéréteff ; ce qui entraverait mes projets.

— Quelle folie idée ; ne suis-je pas là ?

— C'est vrai. Grand Dieu ! Cinq heures ! je vous quitte. A bientôt, dit Rosa.

Mais lorsqu'elle fut arrivée à la porte, se retournant brusquement, elle ajouta presque bas:

« Vous ne pouvez donc pas la marier de quelque façon, cette Lucie?

— Je vous confie que ce vieux faune de Van der Zundt est amoureux d'elle; mais quel que soit mon scepticisme, je me refuse à cet acte criminel. Donner cette vierge innocente et délicate à ce monstre, ce serait abominable. Que faire?

Rose Derval haussa les épaules; et, d'une voix brève et mordante, tout en regardant dans les yeux mademoiselle de la Garancière, elle répondit:

— Donnez-la!

La Spirite resta pensive, écoutant retentir sur le pavé de la cour les pas de sa jeune amie.

— Pas de cœur, rien, elle arrivera? — murmura-t-elle. — Elle ira loin, très loin! J'ai donné à cette fille le moyen de faire fortune, et je pense recueillir, par sa reconnaissance, une part de ses succès.

Reconnaissance! en voilà une expression bizarre! est-ce que cela existe la reconnaissance! Aussi, pour plus de sûreté, je base la gratitude de mes obligés sur la crainte qu'il ont de se voir trahir par moi.

Rose m'insinue qu'elle ne m'oubliera point? J'en suis certaine.

Mademoiselle Herminie adressa quelques paroles bienveillantes à ses pigeons, et continua:

«J'ai plus de cinquante ans, et je compte sur Lucie pour abriter ma vieillesse. J'ai commis une maladresse: le prince eût peut-être remarqué la petite!... Non; le baron est dans le vrai: elle est trop naïve, puis elle se fût éprise de ce beau garçon à la moustache blonde... — il n'y a rien à faire avec les amoureux! j'en sais quelque chose, moi?

Laissons Rose agir et conseillons-là. On peut tout oser auprès de cette créature ; tandis que Lucie, avec son air candide et son visage de madone, m'intimide et me trouble.

Ah ! lorsqu'on a été honnête, profondément honnête, il reste toujours en soi quelque sentiment pudique qui s'éveille au fond de la conscience !

Aussi, je marierai Lucie ; elle a bon cœur et m'offrira toujours une place à son foyer. Quand je serai tout à fait impotente, je jouerai à la grand'maman !

Ah ! si Lucie avait possédé les qualités de Rose ! Décidément, je n'aime pas cette enfant ; sa présence provoque en moi un remords, un respect, une hésitation à faire son bonheur en lui indiquant les chemins de traverse. Puis il y a sa mère dont le constant souvenir me poursuit sans trêve. Ne m'a-t-elle pas dit en partant : « Herminie, je meurs, et te pardonnne, à la condition que tu feras de ma fille une honnête femme ? »

Tandis que la Spirite monologuait tout haut, la porte s'ouvrit et se referma sans bruit ; les dernières paroles de la vieille demoiselle parvinrent nettement aux oreilles de Lucie qui, rentrant de sa promenade, prenait mille précautions pour ne point déranger sa tante qu'elle croyait occupée à une consultation.

Aussi, quand elle eut compris que les réflexions de mademoiselle de la Garancière étaient terminées, elle essaya de dissimuler son trouble, et c'est presque gaîment qu'elle pénétra dans la salle à manger.

— Ah ! te voilà, petite ? es-tu satisfaite ?

— Oui, ma tante, et je vous sais gré de m'avoir accordé ce moment de liberté.

— Bien. Nous dînons ce soir chez la comtesse de Lorcy ; va-t-elle nous assommer avec son Nostradamus, ses apparitions, ses apports !

Mais nous ne pouvons nous dérober à son invitation, on dîne bien chez elle et pour nous c'est une économie. Nous rencontrerons probablement Ernestine Gallo et Odile Richard. Cette dernière vient de publier un traité des mœurs orientales : n'oublions pas de l'en féliciter!

— Ma tante, je voudrais bien rester ici?

— Il te faut quelques distractions et du reste, j'exige que tu viennes avec moi chez la Lorcy. Habille-toi, je descends chercher mon chapeau.

A peine se trouva-t-elle seule, la jeune fille croisa ses mains sur sa poitrine et murmura :

— Qu'ai-je entendu? ma tante ne m'aime pas parce que je suis chaste ? que signifient ces paroles de ma mère mourante? Je ne comprends pas et pourtant j'ai peur! De quelle faute ma tante s'est-elle rendue coupable? Comment le saurai-je?

Lucie resta pensive, les yeux baissés, puis avec une explosion de colère longtemps contenue :

— A quoi sert mon pouvoir si, étant éveillée je ne peux rien obtenir! Pourquoi ma mère oppose-t-elle à mes prières, à mes tendres évocations ce silence que rien ne motive? »

Puis la jeune fille alla s'agenouiller devant un vieux cadre contenant l'image d'une femme encore belle, et joignant les mains, elle dit :

« Mère, tu as animé ce portrait, et je t'ai suppliée de ne point renouveler ces apparitions dont la vue me rend folle; mais je te demande instamment de me donner un conseil; ne répondras-tu pas au désir de ton enfant? »

A ce moment, mademoiselle de la Garancière rentra; elle était coiffée d'un élégant chapeau de velours gris orné d'une touffe de plumes vertes.

— Comment, tu n'es pas habillée? s'écria-t-elle.

— J'en ai pour cinq minutes, ma tante; répliqua

Lucie, qni vivement changea de toilette. — Est-ce que le Père doit dîner en notre compagnie ?

Mademoiselle Herminie rougit :

— Oui, dit-elle, Moras est invité.

V

Le jour suivant, vers dix heures du matin, mademoiselle de la Garancière traversait la place de la Bourse. Elle s'arrêta devant le nº X, et lut au-dessus d'une porte constellée d'enseignes :

« Rédaction du journal.

Escalier A, au premier à droite. »

Elle traversa la cour, encombrée de voitures à bras, de ballots de marchandises et de matériaux, et pénétra dans un bureau ouvert à tous les solliciteurs.

— M. de Gersac ? demanda-t-elle.

— M. le directeur n'est pas arrivé.

— Il faut pourtant que je lui parle; il doit être ici.

— Mais, madame, il n'est pas visible, M. le directeur est fort occupé.

— Puisqu'il est ici, il me recevra ; M. de Gersac m'attend ; veuillez-lui faire parvenir ma carte.

Le ton sur lequel cette phrase fut dite ne permit aucune objection et l'employé annonça mademoiselle de la Garancière.

D'après la réponse qu'il reçut, il revint vers la vieille fille et s'effaça respectueusement pour la laisser passer.

Le cabinet du directeur du journal ne ressemblait en aucune façon à ces coins enfumés où règne un constant

et lamentable désordre. Point d'affiches bariolées collées aux murs, ni de caricatures malpropres enjolivées de jeux de mots grossiers griffonnés par quelques rédacteurs gaulois; nulles traces de bouts de cigarettes, imprégnant le parquet de cendres gluantes.

Fernand de Gersac, député, recrutait ses écrivains parmi les fines fleurs de la gentilhommerie pauvre, quoiqu'il ne possédât lui-même comme titre véritable que le joli nom d'une terre située en Languedoc.

Le cabinet du directeur était une grande pièce carrée, éclairée par deux fenêtres s'ouvrant sur la place; des vitraux nuançaient la lumière du jour qui filtrait adoucie et dessinait sur le plafond des arabesques aux couleurs changeantes et gaies; un épais tapis de Smyrne assourdissait le bruit des pas, et couvraît entièrement le parquet de ce salon, dont les trois portes doubles voilées d'étoffes égyptiennes, semblaient avoir été disposées tout exprès pour le mystère des conférences à huis clos; sur un long sofa, des coussins à la turque gardaient dans leur moelleuse immobilité l'empreinte d'un coude lourdement appuyé ou la forme d'une main délicatement posée.

En pénétrant dans ce grand boudoir, où l'élégance féminine contrastait avec les souvenirs de plusieurs conquérants, mademoiselle de la Garancière fut surprise, et quiconque, à sa place, n'aurait pas connu l'hôte de céans, se fût imaginé voir paraître quelque muscadin.

Mais, rien chez M. de Gersac ne justifiait un pareil soupçon; il était de stature géante! en le regardant, on eût dit un puissant athlète, une sorte d'Hercule apte à braver tous les Diomedes et surtout à vaincre toutes les Hippolytes. — Car le jeune député, toujours armé de flèches combustibles, eût difficilement — assurait-il — compté le nombre de ses prisonnières.

Seulement, depuis quelque temps, sa taille avait perdu l'élégance des premières années !

Ses yeux, très noirs, mais sans éclat, s'étaient, d'après une étude savante, confectionné un regard de magnétiseur, expression de fixité langoureuse qui pesait sur les gens sans jamais les charmer.

Pourtant, Fernand de Gersac croyait infaillible sa puissance de volonté sur les imaginations féminines ! il ne faisait point de déclarations, n'écrivait ni rondeaux ni sonnets ; un seul regard, renfermant son désir, devait suffire à transformer la plus indifférente visiteuse en « sujet amoureux ! »

Il va sans dire que souvent il exerçait en vain le système de sa muette science ; mais dans ce cas, il ne convenait jamais de sa défaite et se retranchait derrière une subite indifférence, un respect suranné pour la proie honnête et par conséquent insaisissable.

Mademoiselle Herminie attendait depuis quelques minutes, quand l'une des portières s'agita, livrant passage au galant colosse. La vieille fille s'arrêta devant lui, puis se redressa de toute sa hauteur, afin de lui demander des nouvelles de sa santé.

Le député lui indiqua un siège, s'assit devant son bureau et prit la parole :

— Mademoiselle, je vous ai appelée ici en secret. Jusqu'à ce jour, je me suis occupé du Spiritisme en amateur; le magnétisme seul étant l'objet de mes recherches. Depuis quelque temps, j'ai reconnu la vérité de toute la doctrine spirite ; j'ai acquis, par mille preuves extraordinaires, la certitude de la communication permanente des morts avec les vivants.

Je ne suis pas médium, mais j'ai la volonté bien arrêtée de ne rien négliger pour arriver à le devenir. En attendant, j'ai l'intention de consulter un *Esprit* et dé-

sire comme intermédiaire un médium sérieux qui ne soit pas amené par une cause de fatigue ou d'impuissance à trafiquer de ses facultés. Je m'adresse donc à vous, mademoiselle et vous demande si vous voulez bien ce matin même...

— Monsieur de Gersac, interrompit la Spirite, je ne refuse pas, mais je ne puis en ce moment vous accorder une séance. Je suis peu fortunée, monsieur, j'ai des charges et suis donc obligée d'accepter les gratifications que m'offrent ceux qui en ont le moyen. Je ne dis pas cela, monsieur le député, afin de réclamer de vous une obole, étant trop flattée de l'honneur que vous daignez me faire. Mais j'attends vers onze heures un étranger qui doit me payer fort cher sa séance de spiritisme, et je vous demande de bien vouloir ajourner...

— Jamais! cria de Gersac; combien cette séance doit-elle vous rapporter?

— Cinq louis.

— Les voici, dit en souriant le géant. Et tirant d'une élégante petite bourse en argent les cinq pièces d'or, il les remit à la Spirite. Celle-ci, sans s'émouvoir, les plaça dans le compartiment réservé de son porte-monnaie et répondit d'un ton patelin :

— Monsieur le député, je vous donne la préférence, quoique ma conscience me reprochera toujours d'avoir éloigné de la grande confrérie spirite un homme qui serait peut-être devenu un de ses adeptes les plus fervents.

— Il reviendra!

— C'est peu probable.

— Tant pis. Il est dix heures et demie; commençons.

— Avez-vous une petite table?

— Non; mais puisque nous procédons par la typto-

logie, vos *Esprits* se feront aussi bien entendre dans le bois de ce bureau.

Des coups multipliés résonnèrent.

— Mademoiselle, dit de Gersac, vous me permettez de ne désigner l'*Esprit* évoqué que par des initiales ?

— Je ne suis qu'un instrument, monsieur le député.

— Eh bien, cher *Esprit*, quel est votre nom.

— « P. C. »

— C'est bien cela. Voulez-vous répondre à mes questions ?

— « Oui. »

— Dois-je m'embarquer demain pour l'Angleterre ?

— « Non. »

— Mais alors, que penseront les membres du comité ?

— « Peu importe. »

— Pardon, cher *Esprit*, cela importe énormement ; je suis chargé d'une mission diplomatique auprès de... vous... savez qui ?

— « Cette mission est inutile. »

— Cependant les renseignements que je suis chargé de fournir à Son Altesse sont indispensables à nos projets.

— « Ces projets sont des chimères. »

— Il s'agit de l'honneur du prince héritier, reprit de Gersac ; j'ai été choisi par ses plus dévoués partisans pour servir d'intermédiaire entre eux et leur souverain ; vous ne pouvez, si vous êtes l'âme de P. C., me donner un conseil nuisible aux intérêts de Son Altesse ?

— « Le parti ne sortira pas de l'ombre avant deux ans. »

Le député parut visiblement contrarié.

— Pourquoi ? demanda-t-il, inquiet.

— « Parce que vous vous êtes trompé ; c'est un tout jeune homme qui régnera. »

— Mais ! s'écria de Gersac, celui dont vous parlez est un enfant !

— « Cet enfant sera l'homme le plus intelligent, le plus fort, le plus grand parmi les grands de son siècle. Nous lui enseignerons par vous la science nécessaire à rendre éclatant aux yeux des nations le rôle qui lui est assigné. »

— Cher *Esprit*, ce jeune prince sera donc en communication avec vous ?

— « Jamais. Nous le dirigerons par vous ; vous deviendrez un puissant médium, et, avec notre concours, vous prendrez sur l'esprit de cet enfant l'empire le plus absolu tout en feignant de rester son humble serviteur. »

La vieille fille et le député échangèrent un regard d'intelligence. Elle dit :

— Les *Esprits* servent bien nos ambitions ; croyez-moi, suivez aveuglément leurs conseils.

— J'obéirai, répondit-il ; ainsi, je ne dois pas entreprendre ce voyage ?

— « Non. »

— Je perdrai mon crédit auprès du prince.

— « Ce prince ne régnera pas ; son cousin est appelé au trône. »

Fernand de Gersac se leva ; il parut réfléchir à cette révélation inattendue.

— Il ne régnera pas ! balbutia-t-il ; je m'étais habitué à le regarder comme mon souverain. Et ce sera l'autre, ce collégien qui n'appartient pas encore au pays ! Ce gamin, il faudra l'exhiber, le montrer en public, battre la grosse caisse ! Ainsi, j'aurai tout osé, pour n'arriver à aucun résultat.

— A aucun résultat ! s'écria mademoiselle de la Garancière. — Mais à dater de ce jour, l'avenir est à

vous ; ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi ? Aux yeux de son Altesse, vous n'êtes qu'un partisan dévoué, vous avez des rivaux ! tandis qu'auprès de cet enfant qui, tout à son instruction, ne songe guère à sa belle destinée, vous serez un tuteur, veillant à ses intérêts, lui préparant les voies.

— Il a son père ! et ce père est son plus mortel ennemi ?

La Spirite haussa les épaules.

— Vous saurez bien, avec l'aide des Esprits, l'en séparer ! Et alors, ajouta-t-elle insinuante, à vous la première place, à vous les honneurs, la pleine puissance, tous les droits ! Vous deviendrez en réalité aussi grand, que le sera de nom cet empereur, votre maître et... et votre élève !

Je me tiens à votre disposition, monsieur le député; croyez à ma discrétion, le secret dont je viens de recevoir la confidence est enfoui au fond de mon cœur ; permettez-moi seulement de venir quelquefois vous rendre visite ? Vous ne fréquentez plus nos réunions?

Fernand de Gersac répondit qu'il ne voudrait pas qu'on le soupçonnât de se servir du spiritisme ; que cela pouvait le discréditer auprès du public.

Il reconduisit jusqu'à la porte mademoiselle Herminie et lui tendit la main.

— Voilà qui va me coûter très cher ! murmura-t-il.

— J'ai bien commencé ma journée ! pensa la spirite,

VI

L'ombre était complètement descendue, et seule, la lumière projetée par les becs de gaz opposait ses lueurs ternes aux rayonnements artistiques des étoiles! la lune, esquissant son profil doux et fluidique, paraissait flotter sur un lac de velours pailleté de mille feux ; c'était une soirée d'hiver sans nuages et toute diamantée. La brise était glacée mais le pavé sec et dur conviait les promeneurs nocturnes à leurs allées et venues habituelles.

Un grand bruit s'élevait partant des bords dela Seine et ne se perdait qu'au loin dans l'espace ; les millions de voix échappées de cette bouche immense qu'on nomme Paris, montaient, remplissant l'air de clameurs insaisissables, ainsi que ferait un essaim d'oiseaux égayant la vallée de leurs gazouillements confondus avec les bruissements de leurs ailes.

Les voies de la Cité se trouvaient en partie désertes, car pour la plupart, l'heure réservée aux repas retenait encore ses hôtes autour de leurs tables, et pour les autres, les rampes s'étaient allumées déjà, annonçant les premiers actes des comédies et des fêtes.

Le Paris qui dîne confortablement, lentement, le Paris bourgeois qui paie sa place au spectacle, se souciait fort peu du beau temps et des étoiles !

Huit heures et demie venaient de sonner et la rue X., aux extrémités de laquelle luisaient tristement deux réverbères, était absolument calme; seul, le roulement

uniforme et continu des fiacres parcourant les chaussées d'alentour troublait le silence de ce quartier provincial.

Tout à coup, un couple surgit de l'ombre, et deux silhouettes s'allongèrent sur les pierres de taille des maisons.

Ces deux promeneurs, un homme et une femme, marchaient côte à côte sans échanger une parole ; arrivés à l'un des angles, ils se dérobèrent dans l'obscurité formée par la marquise d'un hôtel particulier.

— Baron, lorsque le coupé paraîtra, pensez-vous pouvoir le reconnaître à cette distance ? — demanda la femme à voix basse.

— Parfaitement, ma chère amie. Du reste, si nous nous trompons, vous en serez quitte pour recommencer.

— Grand merci ! je grelotte : cette simplicité d'accoutrement est un peu légère pour la saison.

Ah ! je mérite de réussir, car je ne néglige rien : c'est que je... veux !

Rose Derval, en prononçant ce mot, frappa le sol de son petit pied.

— C'est beau, dit Van der Zundt, d'avoir cette volonté lorsqu'on est ambitieux, mais prenez garde : la ruse est presque toujours préférable à l'audace. —

— Laissez-moi rester audacieuse, baron, après, je saurai me montrer rusée.

Grand Dieu ! ajouta-t-elle en prêtant l'oreille ; il me semble entendre le bruit d'une voiture !

Non, c'est l'écho.

Et toute tremblante, la jeune femme contint de ses deux mains emprisonnées dans d'horribles gants de laine les battements précipités de son cœur.

« C'est étrange, continua-t-elle ; je suis fort émue ! »

— Votre trouble me paraît naturel : c'est votre destinée que vous jouez !

Courage, Rosa ! cette fois-ci c'est bien le roulement...

— Oui, j'entends... je suis prête !

La jeune femme fit quelques pas en avant pour se préparer à jouer cette scène capitale quand le Hollandais la rappela. C'était un fiacre !

— Que d'émotions! dit Rose : voilà qui s'annonce bien! décidément les *Esprits* sont roués : j'ignore si de sang-froid j'aurais été capable de faire ce coup de tête : je suis ainsi, le danger me grise!

— Surtout ne vous blessez pas en tombant : comment vous y prendrez-vous?

— Je l'ignore moi-même; restez caché dans l'ombre de cette porte; suivez du regard toutes les péripéties et quand tout sera consommé, courez rendre un compte exact à cette bonne Herminie.

— Et si les *Esprits* se moquaient de nous?

— Allons donc? vous croyez fermement à l'histoire des Invisibles; seulement vous êtes impatient.

Pendant qu'ils parlaient, les sabots de deux chevaux firent retentir sur le pavé des pas bien rythmés, différents du piétinement lourd et fatigué des rossinantes attelées aux fiacres.

Rose hésita.

Il faudrait vingt pages pour décrire ce qui, dans l'espace de quelques secondes surgit dans son cerveau surexcité; ses idées se brouillèrent et ses résolutions s'anéantirent; elle ferma les yeux pour échapper au cauchemar dans lequel elle entrevoyait les diverses phases de tout un drame sanglant; elle voulut fuir en longeant les maisons, s'éloigner de cette chaussée que le coupé du prince Chéréteff allait traverser; elle crut entendre le choc des roues contre ses membres et sen-

tir son beau corps broyé sous le sabot des alezans.

Puis, tout à coup, sans attendre l'affirmation de Van der Zundt, la jeune femme s'enfuit; il lui sembla alors qu'une ombre insaisissable flottait devant elle, lui indiquant le chemin tandis qu'une voix dominatrice lui murmurait :

— Va!

Ce mot, Rose le comprit; et s'affaissant sur elle-même tant était intense l'émotion qu'elle ressentait, elle tomba de toute sa hauteur.

Un cri terrible s'était échappé de sa gorge; mais ce cri, qui parut n'avoir rien d'humain, arrêta les chevaux dans leur élan.

Le cocher remit les rênes au valet de pied et descendit.

— Qu'y a-t-il? demanda le prince Pierre en s'inclinant hors de la voiture.

— Excellence, je ne sais pas, répondit le domestique, quelqu'un de blessé, étendu là.

Le prince n'écoutant que sa sensibilité bondit, et vint s'agenouiller auprès de la jeune femme. Passant délicatement son bras autour de la taille de celle qu'il prenait pour quelque malheureuse errante, il souleva le buste, et la jolie tête encadrée dans l'or d'une magnifique chevelure, retomba en arrière.

La lueur blafarde du gaz l'éclaira en la pâlissant.

Pierre tressaillit.

« Rose Derval! murmura-t-il. »

Il s'attardait à la contempler malgré lui, quand il réfléchit qu'un danger peut-être imminent la menaçait.

— Ivan! cria-t-il; tiens grande ouverte la portière?

Et de ses bras nerveux, enlevant le corps souple de la jeune femme, il le déposa sur les coussins du coupé,

« Retourne à l'hôtel, commanda-t-il au cocher. »

Cinq minutes après, Rose était chez le prince Pierre Chéréteff.

VII

Un être échappant au réveil à quelque cauchemar regarde autour de lui sans bien se reconnaître, et tâte ses membres afin de s'assurer que le sang circule dans ses veines et que son individualité appartient encore à la terre. De même, le baron Van der Zundt se demandait si la scène dont il venait d'être témoin, invention dont il savait la source, s'était bien jouée en réalité.

D'une main tremblante, il caressa son front comme pour chasser les nuages qui obscurcissaient ses idées, et hocha la tête, pensant :

— C'est impossible! les *Esprits* ne sont pas aussi forts que cela! Rose est tombée loin des chevaux et ceux-ci se sont arrêtés net, comme s'ils eussent obéi à quelque commandement impératif donné par un maître invisible! C'est à devenir fou!

Et le baron marcha vivement, impatient d'aller conter l'aventure à sa vieille amie.

Mais la curiosité le poussa jusqu'à l'hôtel du prince. Au moment où, tremblant, il s'arrêtait devant les fenêtres, il vit le coupé ressortir.

« C'est un médecin qu'on envoie chercher; pensa Van der Zundt. Ah! Chéréteff, mon bon, puisque tu l'as, tu la garderas longtemps, car mademoiselle Herminie ne viendra pas la chercher de sitôt! »

Et plus intrigué que jamais, il s'empressa d'aller retrouver la Spirite afin de consulter et de féliciter les *chers Esprits!*

VIII

Le petit Hollandais ne s'était pas trompé. Sur un large sofa recouvert de tapisseries, Rose Derval était à demi couchée : sa tête posée sur un coussin de velours se tenait immobile et cette immobilité faisait ressortir la régularité si distinguée des traits; les lèvres roses annonçaient que la vie n'avait pas abandonné ses droits et les cils bruns des grands yeux roux fendus en amandes tremblaient sous l'effort que tentaient les larges paupières afin de rester obstinément baissées.

Car Rose n'était pas évanouie! un seul instant, elle avait perdu le sentiment de son existence pendant les quelques premières minutes de ce drame intime. Dans le coupé du prince elle avait eu subitement l'intuition de la réalité; loin de s'abandonner à la surprise, au lieu de céder à l'émotion, elle ne songea qu'à mener à bonne fin cette œuvre de rouerie. Tout en réfléchissant de la sorte, elle n'osait faire aucun mouvement, et dissimulait à grand peine les battements de son cœur soulevant par bonds précipités le léger vêtement qui moulait sa taille svelte et cambrée. Pourtant, elle s'était calmée et laissée transporter hors de la voiture, jusque dans le grand salon de l'hôtel.

Auprès de la jeune femme, se trouvaient Angélo Luzzoni et Pierre Chéréteff, qui, tous deux, ayant usé

de divers procédés n'étaient point parvenus à dissiper la prétendue syncope.

— Je suis bien heureux de te rencontrer, murmura le prince; que serais-je devenu sans toi?

— Mon ami, je suis impuissant, tu le vois! pourvu que le docteur ne tarde pas? Si Evrard était de ce monde! Je vais évoquer son âme!

— C'est cela, soupira Pierre; nous ne pouvons rien sans le secours de la science.

Le cocher Ivan se présenta.

— Excellence! dit-il en s'inclinant jusqu'à terre : Excellence, le docteur n'est pas chez lui ce soir.

Les deux jeunes gens se regardèrent.

— Je m'en vais à la recherche, reprit Angélo, si cette femme allait mourir ici?

— Va, mon ami, tu laisseras la voiture au médecin, et tu iras ensuite chez mademoiselle de la Garancière.

— C'est entendu : et lord Gerfield?

— Le devoir avant tout! répondit fièrement le prince; j'expliquerai la chose à lord Gerfield qui saura m'excuser. Je connais mademoiselle Derval; devais-je l'abandonner dans la rue?

— Non, certes!

Pierre Chéréteff accompagna le comte jusqu'à la porte, afin de lui compléter ses instructions.

Aussitôt, Rose ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et murmura :

— Que c'est beau ici! Comment ferai-je pour y demeurer... toujours?

A ce moment même, le prince entra, et, s'élançant vers elle, lui saisit les deux mains qu'il étreignit doucement et les garda dans les siennes.

— Mademoiselle!... bégaya-t-il, sans trouver de nouvelles paroles, tant il se sentait ému!

Et comme elle ne répondait à cet appel par aucun signe sensible, il s'inclina sur son épaule; et grisé bientôt par la dangereuse contemplation d'une beauté que le hasard avait deux fois jetée sur son chemin, il murmura d'une voix frémissante et passionnée : « Rose, Rose! »

Alors, elle releva ses paupières frangées, et fixa sur les yeux de Pierre un regard brûlant dont les lueurs étranges succédant à l'expression vaguement attendrie de la première seconde furent tout un long poème!

— Où suis-je donc? dit-elle. Car mademoiselle Derval avait compris à l'émotion du jeune homme que son devoir était d'arrêter ses élans.

« N'allons pas trop vite! » avait-elle pensé en se souvenant des leçons de la Spirite.

— Vous êtes ici chez le prince Chéréteff; je vous ai trouvée évanouie rue X... il y a environ une demi-heure.

— C'est vrai, reprit Rose en cherchant ses mots; j'allais rendre visite au colonel La Fère toujours malade, le pauvre!... et à sa femme! Oui... en effet... j'ai voulu traverser la rue... et je ne sais plus!...

— Mon cocher a arrêté les chevaux qui pouvaient broyer votre corps sous leurs pieds; je suis descendu et l'on vous a transportée chez moi.

— Prince!

— Ne vous excusez pas, mademoiselle! reprit ce dernier que l'entretien embarrassait; je n'ai fait que mon devoir! je suis heureux de constater qu'aucun accident... Vous souffrez! s'écria-t-il en s'interrompant brusquement.

— Je souffre... là! dit-elle faiblement.

Et sa main essayait en vain d'indiquer un endroit sensible de sa tête. — Ne me touchez pas! vous me

feriez mal!... oh! si je pouvais détacher mes cheveux! c'est un poids...

Pierre ne répondit pas; mais ses doigts fiévreux cherchèrent aussitôt les épingles enfouies dans les désordre des rouleaux et des mèches frisées. A mesure que son travail s'accomplissait, des flots d'ocre brillant se déroulaient jusqu'à la taille de la jeune femme; et bientôt ses épaules se trouvèrent ensevelies sous une avalanche de cent écheveaux d'or fin!

— Merci, fit-elle d'un ton naïf qui fit sourire le prince. Car Rose paraissait ne point s'apercevoir des ravages que sa coquetterie avait causés dans l'imagination de celui-ci! — Mais la fine créature le savait, au contraire! et l'éclat de ses yeux, qu'elle n'osait lever dans la crainte de laisser lire en eux sa pensée, eût dit quel triomphe intime elle savourait.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et le valet introduisit un vieux monsieur à lunettes :

— Docteur? interrogea vivement Pierre.

— Oui, monsieur; vous m'avez fait appeler pour... madame?

— Docteur, mademoiselle a fait une chute qui a provoqué un long évanouissement.

— Comment mademoiselle est-elle tombée?

— Docteur, répondit précipitamment Rose; docteur, je dois cette chute à un simple étourdissement; ma tête a porté sur un objet dur ou tranchant; j'y ai ressenti une grande douleur et c'est alors que j'ai perdu connaissance.

— Ce fait est très possible, déclara le chétif esculape. Et, après un minutieux examen suivi d'une courte conférence, il griffonna quelques lignes et sortit.

Quand il se fut éloigné, Rose Derval fit quelques pas,

chancela, et s'appuyant sur le bras que lui offrait le prince :

— Je suis un peu faible, dit-elle; c'est le fait naturel de l'émotion que j'ai ressentie. Je vous suis reconnaissante de cette fraternelle attention envers une étrangère, une pauvre fille si modeste, si humble...

— Si belle !

— O prince ! pourquoi me flattez-vous ? Sans avoir l'honneur de vous connaître, j'avais deviné en vous un de ces esprits supérieurs que la banalité n'effleure jamais ! C'est que je ne suis pas de votre monde, et la flatterie ne sied pas à mon caractère ; je la considère comme une offense !

Pierre Chéréteff regarda longuement Rose Derval, et parut surpris du sage et digne raisonnement d'une aussi jeune personne,

— Rendre hommage à la beauté, dit-il, n'est pas lui faire injure, je suppose ! Ce que le miroir vous révèle, ce que les autres contemplent, ce n'est point mensonge, vous le savez fort bien, mademoiselle ! Vous jugez sévèrement l'aristocratie ! Un homme bien élevé a le droit et même le devoir de se montrer galant envers toutes les femmes. Mais qui donc a pu vous inspirer cette rigueur envers nous?

— Quand j'étais enfant, on m'apprenait à maudire les riches et les grands de la terre.

— Et pourquoi ? demanda Pierre avec intérêt.

— Je suis de famille plébeienne, reprit Rose lentement; mes premières années ont été consacrées à l'école du malheur; mon esprit n'a jamais eu l'insouciance du jeune âge; je n'ai connu ni ses joies naïves, ni ses gaîtés bruyantes, ni ses jeux. Je n'ai vu sur le visage de ma mère que les durs sillons creusés par les veilles et les larmes, et qui rendaient sévère sa physio-

nomie qu'aucune lueur de joie ne venait éclairer. La tendresse fut toujours pour moi un sentiment incompris par lequel je voyais les autres heureux et confiants : l'adversité semblait avoir donné à mes parents un cœur de pierre. Tout en haïssant les riches comme le font la plupart des pauvres, s'ils enviaient leurs biens, leurs succès, leur sécurité, ils n'eussent, du moins, commis aucune bassesse. Ce qu'ils reprochaient ouvertement aux grands, c'est la facilité avec laquelle ces derniers savent accommoder leur conscience avec leurs plaisirs, leurs actes répréhensibles avec leur honneur ! Ils m'apprirent donc à mépriser ce qui était au-dessus de moi, et à respecter les êtres misérables qui me tendaient la main !

Rose se tut et regarda le prince.

— Si faux que soient ces sentiments-là, répondit en souriant Pierre Chéréteff; ils ne manquent pas de générosité : ceux qui souffrent accordent en effet peu d'indulgence aux privilégiés du sort et ne tiennent aucun compte des tentations auxquelles la fortune expose; et ceux qui vivent au milieu du luxe ne connaissent pas dans toute leur nudité les misères humaines; que chacune des classes de la société accorde aux autres quelques concessions, les unes morales, celles-là physiques, voilà ce qui pourrait constituer l'Egalité possible ! quant à l'Egalité dans la stricte signification du mot, aucun bouleversement ne l'imposera ici-bas ! Nous philosophons ! s'écria Pierre en saisissant les mains de Rose : parlons de vous ? Votre enfance n'a pas été heureuse ? que faisaient vos parents ?

— Mon père était graveur, presque un artiste, et ma pauvre mère institutrice !

Prince, c'est mon histoire que vous me demandez ! Oh ! n'insistez pas ? mes souvenirs sont si douloureux que je voudrais pouvoir au lieu de les retracer, les

effacer à jamais de ma mémoire ! Ce passé de larmes m'a appris trop jeune, hélas ! à me défier à ce point des hommes et de moi-même ! La vie m'apparaît parfois si triste, et souvent si bruyante, si pleine de tentations et de folies, que tantôt elle me décourage et tantôt me fait peur !

N'insistez pas ! peut-être un jour vous ferai-je ces confidences ; mon cœur toujours fermé à toute tendresse, à toute confiance, ne saurait d'un seul coup, et sans une trop violente émotion s'ouvrir à votre bienveillance !

Mais je suis folle ! ajouta-elle avec mélancolie. A quoi bon ? vous reverrai-je seulement ? Le prince Chéréteff peut-il, doit-il même, s'intéresser davantage à Rose Derval ?

Pierre ne répondit pas ; il porta la main de Rose à ses lèvres.

Celle-ci, les yeux baissés, la tête penchée en avant, parut lutter contre une pensée. Car mademoiselle Derval se flattait intérieurement d'avoir su se dérober aux interrogations du prince. Conter son histoire ? Elle n'avait pas songé aux détails, et se réservait de recourir à la science incarnée de la Spirite.

Pierre se laissait aller au doux mystère de cet intime entretien ; il oubliait, aux côtés de cette séduisante créature, la jolie enfant qui l'attendait, inquiète peut-être, sous les lustres de l'hôtel Gerfield !

Assis tous deux sur le large divan, ils se taisaient, elle, savourant son triomphe ; lui, s'abandonnant au rêve.

Le comte Luzzoni entra et rompit cet éloquent silence.

— Eh bien ! aucun accident n'est survenu ? demanda-t-il en saluant Rose Derval.

— Aucun, mon ami, et mademoiselle de la Garancière ?

— Elle est ici ; je l'ai amenée ; cette pauvre femme est au désespoir.

— Chère Herminie ! soupira Rose. Prince, permettez-moi...

— Fais entrer mademoiselle de la Garancière, interrompit Pierre dont le regard plein de tendresse s'arrêta sur sa compagne.

La Spirite se précipita dans le salon et vint s'abattre auprès de sa protégée, l'accablant de questions, de reproches, de conseils. Telle se fût montrée la plus sensible des mères ! — Puis, vinrent les témoignages de gratitude, et le panégyrique des *Esprits*. Les *Esprits* avaient veillé sur Rose ! ils la protégeaient parce qu'elle consacrait ses moments de liberté à la propagation de la foi nouvelle ! Les *Esprits* n'abandonneraient jamais la jeune fille, car ils aimaient les cœurs purs et les âmes généreuses !

Le prince écoutait : ces effusions de la vieille originale l'étonnaient non sans le charmer, car il se sentait inconsciemment heureux de l'appréciation qu'elle faisait de la nature de Rose.

— Je suis mieux, dit cette dernière ; et je ne dois pas abuser...

— Je serais désolé, mademoiselle, interrompit le prince Chéréteff, qu'un semblable soupçon entrât dans votre pensée ! Vous n'abusez pas d'une hospitalité que je suis, daignez le croire, heureux de vous offrir, et que je voudrais être en droit de prolonger !

— Un véritable gentilhomme ! pensa la Spirite.

— Prince ! combien je vous suis reconnaissante ! dit-elle. Les *Esprits* vous remercieront comme moi de leur avoir conservé leur plus charmant apôtre.

Pierre sourit et répliqua :

— Si cette maxime évangélique : « secourir son pro

chain », était toujours aussi facile à mettre en pratique, tous les hommes deviendraient des saints!

« Décidément on ne pouvait se montrer plus galant. »

Mademoiselle Herminie renouvela ses condoléances, assurant qu'elle se chargeait de veiller sur la « chère mignonne » et de la conduire chez sa grand'mère.

Le jeune homme n'osa insister.

— Je ne veux pas, dit-il, que vous partiez ainsi; ma voiture est à votre disposition.

La Spirite accepta.

Pierre saisit la main de Rose dont les yeux humides se fixèrent sur les siens :

— Merci, prince! murmura-t-elle.

— Demain, j'irai prendre de vos nouvelles, me le permettrez-vous?

— Je n'ai guère le droit de vous refuser; mais je désirerais que vous ne vinssiez pas!

— Pourquoi?

— C'est que je suis... très simple... et...

— Alors... demanda Pierre avec un accent de reproche, vous avez donc conservé les préjugés de votre enfance contre ceux que vous appelez « les grands de la terre? »

— Pardonnez-moi! c'est par orgueil que j'agis ainsi Je voudrais n'avoir pas à rougir de ma pauvreté... devant vous!

Le jeune homme baissa la tête, ému qu'il se trouva soudain par cette révélation cruelle.

— A bientôt, dit-il.

— Adieu prince! répondit-elle d'une voix tremblante.

— A demain... Rose!

Pierre Chéréteff, le front appuyé contre l'une des vi-

tres du grand salon, écoutait se perdre peu à peu dans un murmure lointain le roulement du coupé.

IX

Une histoire? Rose Derval avait la sienne. Fille unique d'un ouvrier ciseleur et d'une gardienne de salle d'asile, elle avait eu les chances d'être une enfant légitime et de devenir orpheline à quinze ans. Elevée au milieu du vice et de la misère, elle vécut de bonne heure, tant par sa précoce intelligence que par les exemples qu'elle eut sous les yeux. Ce qui la sauva du ruisseau, ce fut la sévérité que déploya envers elle sa mère, pauvre femme incessamment victime des brutalités conjugales. L'enfant alla assez longtemps à l'école pour acquérir l'instruction première avec laquelle une femme peut se tirer d'embarras; grandissant en esprit et en beauté, elle eût fatalement succombé toute jeune, si, à la mort de ses parents, sa grand'mère ne l'eût recueillie et protégée tout en lui faisant apprendre l'état de modiste. A dix-neuf ans, Rose allait fixer le choix de sa destinée en confiant son bonheur à un honnête garçon rentré du service militaire et qui lui apportait en dot son cœur et la succession paternelle.

Mais chez la modiste où travaillait Rose, on avait parlé du spiritisme, et cette idée que les morts peuvent se révéler aux vivants et prédire l'avenir, devint pour l'ouvrière une véritable obsession; elle s'informa du prix des séances et s'enquit de l'adresse d'une spirite. On lui nomma mademoiselle de la Garancière.

Elle déroba sans regret cinq francs à ses petites économies et s'en alla, le cœur bouleversé d'impatience, chez celle qu'elle appelait « une sorcière. »

Mademoiselle Herminie fit causer la jeune fille, l'interrogea très adroitement; et, frappée de son intelligence autant que de sa beauté, elle tint un langage qui fut pour cette enfant la révélation immédiate de ses instincts.

Elle n'eut pas une parole de dégoût, pas une révolte, pas une hésitation ! Elle se regarda dans la glace, sourit, et trouva que la spirite avait raison ! De tels charmes ne devaient pas être enterrés à l'ombre de la gêne!

— Mais je ne sais rien du monde ! dit-elle.

— Je ferai votre éducation, assura la vieille fille.

— Je ne sais rien.

— Apprenez ! mais ne vous compromettez jamais, je vous conseillerai.

Rose Derval avait en elle une inébranlable volonté. Elle rompit son mariage, et commença sans retard ce que la spirite appelait « l'apprentissage de la vie. »

Une étroite intimité s'établit entre le maître et l'élève par la réciprocité des instincts, l'expérience de l'une, l'ignorance de l'autre et la confiance mutuelle.

Rose s'installa dans un appartement fort modeste, en compagnie de sa grand'mère infirme qui possédait une petite rente, et feignit de subvenir à ses besoins personnels par un élégant travail : elle tapissa et monta des fleurs.

Elle ne reçut aucun étranger, hors la Spirite et le capitaine Bertrand, et sut accommoder sa vie de fille sage avec ses aventures de femme libre. Aussi la médisance n'eut-elle jamais de prise sur l'existence privée de mademoiselle Derval.

Donc, pendant les deux années qui précédèrent les

événements présents, les actions de Rose sanctionnées par mademoiselle Herminie, étaient restées impénétrables, tout en lui permettant de vivre confortablement à l'insu des indifférents. La jeune fille obéissait aveuglément à ce conseil de son mentor :

« Le jour où vous vous compromettrez, vous appartiendrez au domaine public, et ce jour-là, vous ne serez pas regardée comme une femme intelligente, mais comme une fille. La destinée que je rêve pour vous est plus noble. Je vous élèverai sur le piédestal de mes ambitions ! Attendez. Si je meurs avant d'avoir accompli ma tâche, il sera toujours temps pour vous de jeter votre honneur à la face des riches libertins ! Sachez-vous contenter de peu; vous n'êtes pas encore mûre pour la suprême épreuve. »

Et Rose Derval s'était soumise. Mais à l'heure où la Spirite était venue lui dire : « Il s'agit de conquérir un prince ! » elle avait répondu en dardant ses yeux fauves sur l'héritier des Chéréteff et le filleul du grand-duc Nicolas de Russie :

« — Il s'agit pour moi de devenir princesse ! »

X

Bientôt Pierre n'entendit plus rien. Le bruit de la voiture s'était perdu dans l'espace. Alors il se mit à marcher de long en large, foulant sous ses pas les rosaces foncées du vieux tapis d'Aubusson. Sa préoccupation était telle que, le comte Angélo put, sans être

aperçu, entrer et ressortir aussitôt, saisi qu'il avait été par l'attitude de son ami.

Pierre songeait à Rose Derval ! Mais au lieu de s'abandonner aux rêves délicieux que pouvait faire naître dans son cerveau l'apparition de cette belle fille, au lieu de se persuader qu'il lui serait facile à lui, puissant et riche, de dérober ce fruit qui n'était peut-être pas si rigoureusement défendu, le prince essayait de chasser l'image de la jeune femme ! Et pour arriver à cette solution, il la revêtait d'une perfection imaginaire qui devenait une défense contre sa passion.

Mais, ses résolutions s'évaporaient bientôt en fumée lorsque, s'arrêtant devant le sofa où lui-même l'avait déposée, il la revoyait pâle dans sa chevelure rousse ondulant sur ses épaules ; il frissonnait !

Pour arracher définitivement sa conscience d'honnête homme aux séductions de cette vierge folle, Pierre s'arrêta soudain devant le portrait de la princesse Marie Chéréteff ; il regarda ses traits chéris et tenta de s'abandonner tout entier à des retours sur sa jeunesse.

O dérision ! A force de contempler et de rechercher l'oubli du présent, il retrouva dans le souvenir du passé une pâture nouvelle à sa passion naissante : cette fille ressemblait à sa mère !

C'était la princesse que du fond de son cœur il évoquait, et Rose se dressait entre l'image et lui. C'était bien le même visage, mais seule, Rose Derval répondait à ses pensées ; sa voix douce et basse aux accents pénétrants, ses paroles exprimant avec timidité les sentiments d'un être chaste et fier ; ses yeux, sa tête blonde, son sourire, il compara ces charmes naturels à ceux que possédait, à vingt ans, sa mère ! Il s'émut.

Et dans sa folie, confondant en un seul amour sa ten-

dresse filiale et ses élans passionnés, il crut pouvoir relire aux pieds de l'idole présente les pages sacrées de sa jeunesse qu'il croyait ensevelies à l'ombre des éternels regrets !

Étant donnée la Foi spirite, l'Ame de celle qui avait été la princesse Marie Chéréteff dut amèrement contempler l'œuvre si souvent cruelle et cynique du destin : « Un fils aimant une seconde fois sa vertueuse mère sous les traits idéalisés d'une courtisane ! »

XI

Deux semaines s'étaient écoulées. Chaque jour la Spirite recevait la visite du prince et lui donnait des nouvelles de sa protégée.

Rose n'était pas dangeureusement malade, assurait la vieille fille, mais elle se montrait triste, nerveuse et ne voulait point sortir de chez elle.

De quelle souffrance la pauvre enfant se trouvait-elle atteinte? on l'ignorait. Un chagrin de cœur peut-être !... mais elle lutterait, car elle était trop honnête pour jamais passer à côté de l'église sans y entrer au bras de celui qu'elle aimait ! — Après tout, ce changement survenu dans son caractère si ouvert pouvait n'avoir pas cette cause ! La Spirite ne hasardait qu'une supposition.

Tout en débitant ses petites idées personnelles, elle suivait avec une satisfaction visible tous les effets qui se produisaient sur la physionomie du prince ! Et elle manœuvra tant et si parfaitement, qu'au bout de douze

jours, elle pensait : « Ce grand garçon est amoureux fou ! »

Ce matin-là, mademoiselle Herminie envoya sa nièce chez Ernestine Gallo ; et quand elle fut seule, elle posa ses mains sur le guéridon. Aussitôt le bois magnétisé, la Spirite s'adressa en ces termes à ses collègues de l'Infini :

« Chers Esprits, n'est-il pas l'heure de tenter un dernier et suprême effort ?

» *Oui!* fit la table.

» Alors je compte absolument sur votre concours. Il s'agit de persuader maintenant par le surnaturel cet homme que nous tenons déjà par le sentiment.

Un coup de sonnette interrompit ce dialogue.

Pierre Chéréteff entra et sa première question fut encore :

— Comment se porte mademoiselle Derval ?

— Beaucoup mieux, prince ! elle assistera demain soir à notre séance.

Le visage du jeune homme s'éclaira.

— Je viens vous demander une communication ?

— Volontiers, prince ; mais Lucie est absente.

— Votre médiumnité me suffira, mademoiselle.

La Spirite disposa ce qui leur était nécessaire, et le prince écrivit les mots et les phrases.

Ils obtinrent le nom de : *Lacordaire !*

Cet *Esprit* se disait le *Guide*, le *protecteur* de *Pierre*. Tel fut son discours :

« *Mon cher Fils!* Les préoccupations qui assiègent votre pensée en absorbant votre cœur, ne doivent pas anéantir chez vous l'idée du devoir ! Tous nous devons remplir une mission sur la terre ; nous y dérober est commettre un crime dont notre conscience devra rendre un compte rigoureux.

Votre devoir, à vous, Prince, est de jeter ici-bas la clarté sur les mystères soi-disant impénétrables de la vie ! Le Seigneur qui, jadis, envoya vers ses peuples élus les Prophètes sacrés afin de ramener au bercail les troupeaux égarés, choisit encore à cette heure des êtres privilégiés, émissaires chargés par sa divine puissance d'enseigner aux peuples d'aujourd'hui le Progrès spirituel, Père de toutes les sciences !

Cet homme extraordinaire, ce nouveau Moïse par la voix de qui seront enseignées les doctrines nouvelles c'est Moras !

Hélas ! nous ne sommes plus au temps où les envoyés de l'Eternel s'en allaient de cités en cités, pieds nus et recouverts de peaux de bêtes, un bâton pour seule défense, et demandant à la charité publique le pain de la vie matérielle ! Les siècles en se succédant ont amené la civilisation, et celle-ci, l'incrédulité ! Si Moras est appelé à répandre la doctrine spirite il n'a pour toute richesse que son génie ! Mon Fils, soyez son premier disciple ! A l'exemple de Pierre, conduisant l'ânesse de Jésus au milieu des ronces du chemin, écartez les difficultés matérielles qui de nos jours sont un obstacle à la mission de Moras. »

— Je ferai volontiers ce que le cher *Esprit* me conseille, répondit Pierre Chéréteff qui semblait de bonne foi prendre un vif intérêt à la communication. « En quoi consiste mon rôle ? »

— « Prince, continua l'*Esprit;* si dans la balance de la Justice, Dieu est souvent accusé d'avoir mis deux mesures, c'est qu'il a voulu équilibrer l'humanité, donnant à chacun selon ses œuvres passées ! « Que ceux qui possèdent, a-t-il dit, partagent avec ceux qui n'ont rien ! » Mon Fils ! vous avez l'intelligence, la foi, la fortune ; Moras a le Génie ! — Partagez avec lui ! »

— Soit ! Mais dans quel but ?

La Spirite s'attendait à la réponse de ses *collègues* d'outre-tombe ; n'était-ce pas chose convenue entre eux ? La fondation de l'œuvre spirite, la location d'une grande salle et ses dépendances : bureau de charité, bibliothèque etc... la réclame !

Tout ceci fut énuméré par l'*Esprit de Lacordaire !* Mais ce que n'avait jamais rêvé mademoiselle Herminie, c'est ce qui suit :

— « Ce n'est point une salle de conférences qu'il faut aux initiateurs de la sublime religion ; ce n'est point une tribune, mais une chaire. Paris est trop grand ! il ne s'arrêtera pas à la porte bâtarde d'une maison ! Quand on lui parlera du monde surnaturel, il ne regardera pas à ses pieds, mais au-dessus de lui !

Et si le Spiritisme n'a pas élevé sous le ciel, à la hauteur des plus beaux monuments de l'orgueilleuse cité, le dôme étoilé de son temple, il sera mis au rang des curiosités qui attirent en réalité peu de curieux. »

La Spirite avait peine à contenir sa joie. Est-ce que les chers *Esprits* ne prenaient pas ses intérêts d'une façon miraculeuse ? Un temple ! construire un temple ! Ce n'était pas 100.000 fr. qu'il fallait, mais des millions ! Et dire qu'elle n'y avait point songé !

— Ma fortune n'y suffirait pas, dit le prince. Mais comme sa foi était inébranlable, il ajouta : « Je ferai les premiers frais et les autres adeptes contribueront à la réussite. »

Ainsi, Pierre ne refusait pas !

— Je désirerais, reprit-il, avec timidité, obtenir une communication de ma mère.

— Evoquez-la, prince.

Mais tout bas, l'hypocrite mégère, évoquait elle-même ses plus intimes démons, les suppliant de bien

jouer le rôle de la maternité au profit de Rosa. Pierre était devenu très sérieux et paraissait avoir mis toute sa volonté dans sa prière filiale.

— « *Mon enfant, dit l'Esprit*, je suis toujours heureuse de venir te parler, et je bénis Dieu qui dans sa miséricorde m'a permis de franchir la distance qui nous séparait. Mon stage dans l'espace sera de courte durée ; bientôt, j'irai retrouver, dans une sphère plus haute, ton père, mon âme sœur adorée ; suis mes conseils, ô mon fils !

Ceux qui ont été créés l'un pour l'autre doivent être mariés un jour immortellement. Heureux, s'ils se sont connus sur terre ! Heureux, s'ils savent quels liens les unissent !

Pierre, tu possèdes ce bonheur : celle que tu n'oses point choisir ouvertement pour compagne afin d'obéir aux préjugés de cette société à laquelle tu appartiens par ta naissance, est celle dont l'âme, sœur de ton âme, te fut destinée de tout éternité !

Tu peux, tu dois même l'aimer sans remords, cette enfant que je suis fière de nommer ma fille ! »

— Pardon, mère chérie, interrompit Pierre Chéréteff ; vous étiez juste et bonne ; vous m'aimiez. Mais la princesse Marie n'eût jamais consenti à ce que son fils élevât un nom roturier jusqu'aux blasons des Solinoff et des Chéréteff !

— « Pourtant continua l'*Esprit* — celle que tu aimes et qui t'aime ; — ici la table accentua ses coups — est si bien à la hauteur de ta fierté que, quelle que soit la force de son affection, elle n'échangera jamais sa vertu contre la fortune seule !

— Eh bien, mère, murmura le prince, je saurai la respecter et souffrir ; je ne serais pas votre fils si j'agissais autrement !

La Spirite était fort perplexe; elle craignait que l'*Esprit* ne perdît la partie ; aussi le suppliait-elle d'essayer encore de convaincre Pierre en exaltant son imagination tendre et poétique. Elle développait mentalement toute son énergie, tout son fluide ; elle eût donné quelque chose de sa vie pour triompher de tout les obstacles, afin de s'enorgueillir un jour de la victoire remportée sur l'un de ces heureux qu'elle haïssait !

L'*Esprit* dissipa les craintes de mademoiselle Herminie — « Mon fils ! — continua-t-il ; les préjugés du monde viennent d'un sentiment d'orgueil. Rien n'abaisse, hormis ce qui peut entacher l'honneur d'un homme.

Unir sa destinée à celle d'une femme pauvre mais vertueuse, ce n'est ni l'élever jusqu'à soi, ni descendre jusqu'à elle ; c'est la reconnaître son égale et lui rendre justice ! La pauvreté ne déshonore jamais ; seule, l'infamie salit ! »

Mais Pierre Chéréteff n'approuva pas ces maximes si discutables : et quelle que fût sa passion pour Rose Derval, on eût dit en observant son visage que le plaidoyer de l'*Esprit* amoindrissait sa confiance.

Ce dernier changea de note :

« Pierre, le bonheur est entre tes mains ! Le sacrifieras-tu pour jamais à quelque mince satisfaction de vanité dont le monde ne te saura point gré ? Vois-tu, mon enfant, le cœur d'une mère est un abîme où sont enfouies toutes les tendresses !

La fierté de celle qui fut la princesse Chéréteff a disparu devant la réalisation de ton bonheur.

Pierre, l'union des âmes est ce que le Seigneur a créé de plus beau parmi les magnificences dont il a doté l'univers ! Un jour viendra où les hommes, comprenant le but de la vie et croyant à la résurrection de

l'Esprit, sauront préparer les joies futures sans se préoccuper des mesquineries matérielles!

Sois donc heureux, mon fils ! Mes prières sanctifieront tes actes; sois heureux auprès de la femme aimée qui pleure en silence et cache au fond de sa conscience cet amour qu'elle juge insensé.

Parmi toutes les libertés que l'humanité réclame, une seule lui est échue, elle la possède et s'en défend : c'est la liberté des cœurs! »

— Adieu, Pierre. — Ta mère, Marie Chéréteff.

Le jeune homme baissa la tête, resta songeur, puis plia ses deux communications et dit simplement:

— Je les relirai.

Mademoiselle Herminie était tout à fait inquiète. Que pensait le prince? Lui, si confiant, il ne laissait à présent percer ni joie ni mécontentement, ni doute. Avec toute sa science, elle scrutait cette physionomie devenue tout à coup impénétrable et calme, de ce calme froid qui fait renoncer à tout espoir de rien dévoiler.

Pourtant toute présence d'esprit ne l'abandonna pas.

— Prince, dit-elle; quoique nous ne possédions ni temple ni asile, notre société est fondée; nous avons nos pauvres qui ne nous implorent jamais en vain.

— C'est bien, mademoiselle, — interrompit-il, je n'oublierai pas ceux qui souffrent.

Mais il n'en dit pas davantage, à la grande stupéfaction de la Spirite.

— Nous ferez-vous l'honneur d'assister demain...

— Je l'espère, à bientôt, mademoiselle... Que devient le baron Van der Zundt? voici bien dix jours que je n'ai eu le plaisir de le rencontrer.

— Prince, je suis tout aussi étonnée que vous ; le baron qui est un fervent, et de plus, daigne m'honorer

de son amitié, ne m'a pas donné signe de vie depuis deux semaines.

— Il est peut-être malade?

— Les *Esprits* m'en auraient avertie.

— Leur pouvoir est-il vraiment si grand?

— Oh! Prince!

Elle mit tant de reproches dans cette simple exclamation que Pierre en fut frappé.

Cette femme distinguée, respectable, aux cheveux presque blancs, au visage sillonné de rides que ne dissimulait aucun artifice; cette femme si douce, si indulgente, si spirituelle, en croyant elle-même au spiritisme, avait le don d'attirer à elle toutes les sympathies; elle gagnait les cœurs et savait de main de maître disséquer les physionomies et mettre à nu des âmes dont elle s'appropriait les bons et les mauvais instincts; faisant de ceux-là des victimes et de ceux-ci des complices!

Donc, Pierre rétracta ses doutes, et glissa quelques pièces d'or dans la main de son hôtesse.

— Prince! c'est beaucoup trop!

— Non, mademoiselle, et de plus, je songerai à vos pauvres.

XII

Au moment où le prince Chéréteff franchissait le seuil, le baron Van der Zundt se découvrait devant lui.

Il y eut deux exclamations.

— Oui, c'est bien moi, dit-il de sa voix flûtée ; c'est moi, et je suis un homme heureux !

Mademoiselle Herminie ferma la porte et tous deux rentrèrent dans le salon.

— Je vous félicite, dit Pierre en lui tendant la main. Puisque vous êtes heureux, peut-on vous demander pourquoi, bien qu'il y ait certains bonheurs qui ne se racontent pas ?

— Vous êtes en deuil ! murmura la Spirite, ce n'est pourtant pas là quelque chose de gai, je ne vous connaissais pas de parents ?

— Mon vieil oncle est mort.

— Et c'est cela qui vous réjouit ?

— Oui, — j'hérite !

Mademoiselle de la Garancière rougit ; Van der Zundt manquait de tact vis à vis d'un homme bien élevé ; elle ne lui pardonnait pas cet égarement.

— Oh ! je ne comprends pas que l'on ose se féliciter d'une mort, quel que soit le bénéfice qu'elle procure ! — dit Pierre.

— J'hérite de trois millions, et je m'attendais si peu à voir se réaliser un pareil rêve...

— Quoi ! les *Esprits* ne vous avaient donc pas prédit...

La Spirite prévint la réponse.

— Si fait, dit-elle ; baron, vous souvient-il de cette communication à laquelle vous n'accordâtes aucun crédit, prétendant que vous n'aviez comme parent à héritage qu'un oncle dont les modestes rentes suffisaient à peine à son existence?

Van der Zundt regarda son alliée et comprit qu'il ne devait en rien désabuser le prince :

— Il y a, dit-il, des prédictions si bizarres, si invraisemblables qu'on ne peut y ajouter foi. L'*Esprit* avait

8

négligé de dire que mon oncle était terriblement avare. Or l'on doit s'attendre à tout avec les gens de cette espèce. Ma nature n'est pas âpre au gain, mais je me réjouis de cette fortune parce qu'elle me permettra...

— D'épouser la femme que vous aimez ! — acheva la Spirite.

Pierre sourit.

— C'est différent, dit-il, en tendant la main au Hollandais; je vous souhaite dès à présent, tout le bonheur possible.

— Cette chère enfant ! murmura mademoiselle Herminie ; je rêvais pour elle la fortune. Tant de vertu ne pouvait être méconnue. Oui, soyez heureux, baron, et surtout rendez-la heureuse, cette chère enfant ! cette chère Rose !

Rose Derval, ajouta-t-elle en remarquant la pâleur de Pierre Chéréteff.

— Mais, mademoiselle Derval ne... commença Van der Zundt.

— Je comprends, reprit la vieille fille ; vous n'osez avouer votre passion; mais à la veille d'un mariage, il n'est pas besoin de garder un si profond secret !

— Mademoiselle Derval ne... recommença le pauvre baron dont les regards effarés eussent frappé tout indifférent.

Il n'acheva pas sa phrase et changea de couleur.

Mademoiselle Herminie dont le pied mignon s'était abattu sur le sien, venait de lui donner un de ces avertissements qui ne tolèrent pas de réplique.

« Oui, reprit-il en regardant sa complice d'un œil malin; oui, j'aime follement cette jeune fille, persuadé qu'on ne peut offrir à une femme comme elle, en échange de sa beauté, que la compensation de la fortune, j'oserai

déposer à ses pieds un amour que jusqu'ici j'avais jugé trop pauvrement revêtu ? »

Pierre arrêta sur son interlocuteur un regard superbement dédaigneux.

— Croyez-vous, s'écria-t-il, que toutes les femmes soient des coquettes sans âme, incapables de céder au sentiment purement idéal et sincère ; et qu'elles ne soient vulnérables que du côté de l'argent ? Les juger telles, ce serait peu respecter ce sexe auquel appartiennent nos mères, nos sœurs, nos compagnes et nos filles ! Je connais fort peu mademoiselle Derval, mais si j'étais à votre place, baron, j'essaierais de conquérir la femme aimée en touchant son cœur ; je serais alors certain de bien placer mon honneur et ma fortune !

Il est si facile de se tromper !

— Et surtout d'être trompé, faillit ajouter le baron.

Je ne suis, dit-il, ni beau, ni jeune, ni séduisant, et n'ai pas la prétention d'être aimé pour moi-même.

— Un mariage sans amour ! murmura Pierre ; et vous appelez cela le bonheur ?...

Le Hollandais commençait à la « trouver mauvaise ».

Il regardait obliquement la Spirite qui ne sourcillait pas.

Il y eut un silence.

Le prince était très pâle ; ses lèvres, en frémissant, faisaient trembler sa moustache blonde ; son regard avait une expression d'angoisse.

Il se retira, ne voulant point renouer l'entretien, et adressa au baron des souhaits si profondément empreints d'amertume, qu'il fallut toute la soi-disant bonhomie de ce dernier pour ne pas s'en apercevoir.

Pierre Chéréteff tendit sa main brûlante à la Spirite.

— Comme il la défend ! Comme il l'aime ! — s'écria-t-elle en trottinant de la porte au salon.

Hein ! est-ce assez bien trouvé, ce petit truc ?

— Je ne suis pas de votre avis, moi ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de Rose ? C'est Lucie que je veux, c'est Lucie qu'il me faut !

Et Van der Zundt arpenta la salle en gesticulant, son lorgnon vascillait sur son nez et ses joues cramoisies s'enflaient d'une façon si grotesque que la Spirite partit d'un éclat de rire.

— Si vous croyez, cher, que je vous permettrai de faire votre cour à ma nièce avec une pareille tête !... Vous lui feriez une peur affreuse, à la pauvre petite !...

Cet argument calma aussitôt le Hollandais.

— Parlons sérieusement, chère Herminie.

— D'abord, vous, contez-moi cette histoire d'héritage dans ses moindres détails ?

— J'ai simplement hérité de mon oncle, un vieux monstre qui, depuis trente ans cachait ses écus et les multipliait... heureusement ! Seulement l'avare inscrivait très régulièrement ses placements ; à sa mort, on a trouvé un mémoire bien en règle ; et comme je suis son unique rejeton... bref, j'ai trois millions bien à moi et je vous demande Lucie.

Mademoiselle de la Garancière regarda Van der Zundt.

— Et moi ?

— Comment, vous ? que signifie ?

— Qu'est-ce que vous ferez de moi ?

— Chère amie, s'il vous plaît de venir demeurer chez moi, de vivre avec nous...

— Oui, j'avais rêvé la vie de famille, ayant formé le projet d'unir Lucie à quelque brave garçon ; car je ne comptais guère sur votre fortune. J'aurais eu foi, dans la parole d'un « brave garçon » ; avec vous il me faut une garantie.

Vous comprenez, continua la Spirite à voix basse, vous comprenez bien que Lucie ne vous épousera que pour la vie large et luxueuse que vous lui ferez ; pourtant, c'est une étrange enfant qui ne cédera qu'à la sympathie, sinon à l'amour; or, cette sympathie, qui la lui inspirera?

— Moi !

— J'en doute ! il faut que je prépare la voie ; qu'avec adresse je vous invente des qualités en dissimulant vos défauts. Allez, c'est un travail méticuleux ! — D'autre part, j'ai élevé la petite ; elle m'obéira ; donc je peux aussi vous nuire.

— Vous ne ferez pas cela !

— Je n'en sais rien. En vous donnant Lucie, je perds sa médiumnité, c'est-à-dire mes principaux bénéfices; on me paie très cher les communications de la voyante. C'est mon pain quotidien que...

— Que demandez-vous en échange ?

— Des rentes, mon ami.

— Ah ! et combien ?

— Ce que je gagne annuellement.

— Cela se monte à...

— Six ou sept mille.

— Et vous me vendez Lucie ?

— Pas d'expressions malpropres, baron ; cela vous sied très mal. Donnez-moi 150,000 francs, vous épouserez ma nièce.

Van der Zundt ricana. La Spirite resta droite, hautaine, sans un mot, sans un geste.

— Comme vous y allez ! dit le petit homme, aussitôt qu'il se fut calmé ; je n'ai point besoin de votre secours, j'opérerai moi-même ! Et, tenez, j'y arriverai de gré ou de force !

— Lucie n'est pas majeure, répondit-elle froidement.

Le Hollandais parcourut une seconde fois l'appartement en gesticulant. Il était vraiment affreux à contempler ce bipède trapu, à la face de chimpanzé, sur laquelle se peignaient les vices innés et les passions violentes. Il cherchait un détour pour arriver à ses fins sans céder aux conditions que lui imposait sa digne amie.

Mais avec une pareille femme il n'existait pas de moyens termes : il fallait qu'il se soumît sans réserve. Il capitula.

— Voyons, dit-il, en admettant que j'accepte...

— Vous épouserez Lucie avant trois mois ; et le matin même du mariage civil je toucherai 150,000 francs.

Le visage de Van der Zundt rayonna.

— Ne comptez pas vous jouer de moi, reprit la vieille fille ; j'empêcherais votre union avant que le « oui » sacramentel ne fut prononcé. Songez-y bien, on ne me trompe jamais !

— C'est entendu, répliqua le baron, quand devrai-je commencer ma cour ?

— Quand vous voudrez. Ou plutôt je vous avertirai. Laissez-moi préparer votre jeu. Vous êtes très fort pour les affaires d'argent et les amours faciles, mais très faible devant la vertu. Ah ! c'est que la vertu ressemble au soleil qui, toujours immuable dans son rayonnement, fixe hardiment l'univers entier, tandis que l'humanité s'incline devant lui en baissant les yeux. Tenez, vous rougissez déjà ! Un dernier mot : qu'allez-vous faire de Chéréteff ?

— Rien ; je continuerai à servir vos intérêts en donnant des conseils, mais je me retire de l'association. Il ne faut pas tenter la chance.

— Promettez une somme pour la fondation de l'œuvre spirite !

— C'est entendu ; je promettrai, mais je ne tiendrai pas !

— Naturellement, baron !

— Comment, chère amie, vais-je sortir de la situation d'amoureux, de prétendant, que vous m'avez si ingénieusement adaptée vis-à-vis de Rose Derval ?

— Je la mettrai dès ce soir dans la confidence ; elle comprendra, refusera votre main, et vous épouserez Lucie.

— Quand elle saura ma nouvelle fortune, elle s'attachera à mes pas !

— Ne craignez rien.

C'est égal, ajouta mademoiselle Herminie, sur un ton satisfait, je crois que mon intelligence a servi à quelque chose. Avez-vous remarqué la pâleur et l'émotion du pauvre prince ?

— Certainement ; mais tout en protégeant votre Rosa, n'oubliez pas nos conventions ?

— Elles sont sacrées.

— A ce soir ; prévenez Rose au sujet de notre « amour ! »

— Elle rira bien ! Dans deux heures je serai chez elle.

Quand elle fut seule, mademoiselle de la Garancière croisa ses mains sur sa poitrine et soupira ; ses yeux se fixèrent sur un miroir qui lui renvoya fidèlement son image : une figure de petite vieille, plissée, creusée, amaigrie ; des traits déformés, des paupières ridées, sans cils. Seul, le regard donnait à cette physionomie ingrate les multiples expressions appropriées à toutes les circonstances.

La Spirite ouvrit une commode, y prit une cassette,

dans laquelle elle fit tomber un à un six louis d'or, qui résonnèrent joyeusement.

« Si les jours, qui se suivent avec une telle régularité, emportant nos joies, nos espoirs et nos peines, pouvaient désormais se ressembler pour moi, dit-elle, je ne me plaindrais pas de la vie ! »

Elle soupira de nouveau, ferma la commode et, s'arrêtant encore devant la glace :

« Si j'avais trente ans de moins ! »

XIII

En quittant la Spirite, Pierre Chéréteff avait pris la résolution de rentrer chez lui à pied, le temps était relativement beau pour la saison, quoiqu'il fît très-froid; du reste le jeune homme ne s'en apercevait guère! La bise qui lui souffletait le visage de son haleine âpre et glaciale n'apaisait pas la chaleur du sang qui bouillonnait dans ses artères.

Pourtant, un monde de pensées contraires s'agitait dans son cerveau : la colère, la tristesse, la passion, se succédaient avec rapidité et le faisaient vivre de plusieurs vies.

Tout à coup, un encombrement attira son attention sur l'endroit où il se trouvait.

— J'ai fait un long détour, pensa-t-il; il est déjà midi! » Mais Pierre n'avait pas faim; il continua sa course inconsciente, se parlant à lui-même :

« Ce Van der Zundt, comme il le détestait ! Comment ne s'était-il pas aperçu plus tôt de l'aversion qu'il res-

sentait pour cet homme? Il ne s'exposerait plus à rencontrer ce Hollandais chez mademoiselle de la Garancière. Etait-il assez hideux, ce vieux singe ! et dire qu'il voulait épouser la créature la plus belle, la plus enviable, la plus... Après tout, cela ne le regardait pas, lui, le prince Chéréteff; il ne devait pas s'occuper des affaires d'autrui : du reste que lui importait ce mariage?

Rosa serait adorée : mais aimerait-elle? oh ! non.

Pierre faisait ces réflexions; il les reprit à demi-voix :

« La Parisienne n'a pas de cœur, grommela-t-il; coquette, frivole, inconstante, elle n'est vulnérable que du côté de l'argent; cette fille aura l'audace d'épouser un homme qui serait son père !

Plus il approchait de son hôtel, plus il se laissait aller aux amères pensées qui pesaient sur son esprit :

— Oui, de nos jours, la femme est bien ainsi: elle cultive tous les défauts inhérents à sa nature, mais aucune des qualités qui la placeraient au-dessus de toutes les créatures! — Cette fille épousera cet ignoble et ridicule Van der Zundt!

Enfin, Pierre entra chez lui; et sans répondre aux offres de service de ses valets, il ouvrit la porte du grand salon. Assis sur le divan, il céda à la fatigue causée par ses longs détours; et fermant les yeux, essaya d'oublier; mais le calme ne vint pas. Cette Rose qu'il écrasait de son mépris, il la voyait, il la contemplait, répétait son nom tout bas, l'appelant, l'évoquant, comme il eût fait d'une âme absente! En vain se dérobait-il; les meubles qu'elle avait frôlés semblaient révéler sa présence, et le velours des coussins avoir gardé le parfum de ses cheveux !

Et le jeune homme, épuisé par la lutte morale qu'il engageait entre sa passion et sa dignité, s'écria :

— Je l'aime! je l'aime!

A ce moment, le comte Luzzoni entra et alla droit au prince, étonné qu'il fut de le trouver en proie à une telle émotion.

— Ce n'est rien, lui répondit Pierre; je suis fou !

— De qui?

— De Rose!

— De Rose?

— Je n'ai nommé personne! qui t'a dit?

— Je te demande pardon.

— Eh bien oui, Angélo; pourquoi lutterais-je contre l'évidence? Je suis amoureux, amoureux sans espoir!

— Sans espoir, toi! le prince Chéréteff! Qui résisterait à ta jeunesse, à ta distinction, à ton nom! à ta fortune?

— Tais-toi, tu envenimes la plaie, car je voudrais oublier mon nom et ma fortune. Les trophées que l'on remporte avec de telles armes sont des conquêtes trop faciles et trop peu sûres!

— Pourtant, reprit le comte avec intention; miss Mary est charmante et peut choisir...

— Ce n'est point d'elle qu'il s'agit, mais tu fais bien en me rappelant au devoir.

— Si tu ne peux l'aimer, ne l'épouse pas.

— Le prince Chéréteff peut-il manquer à sa parole sans commettre une félonie?

— Ta parole? l'aurais-tu donnée?

— Non, mais mes assiduités auprès de la jeune fille...

— Il y a des arguments possibles; Pierre, qui aimes-tu?

— Rose Derval!

— La rousse! j'en étais sûr!

Le jeune homme fit au comte Luzzoni les confidences qu'il ne pouvait garder secrètes dans les replis de son cœur.

— Rien n'est plus facile, conclut Angélo; tu n'épouseras pas miss Gerfield et tu deviendras l'amant de...

— Si elle refuse, si elle est honnête? objecta Pierre.

— Tu es fou, mon cher! Essaie, tu verras si l'on résiste au prince Chéréteff.

— Elle doit épouser le baron Van der Zundt!

— Elle te préférera.

— Mais, elle ne peut être que ma maîtresse!

— Tu n'en doutes pas! s'écria le comte Luzzoni dont les principes à cet égard étaient restés hautains, car il ne comprenait pas qu'un gentilhomme se mésalliât.

Pierre avait besoin d'une approbation quelle qu'elle fût, et celle que venait de lui accorder son ami lui suffisait.

Il resta pensif quelques instants et relut ses communications : celle qui traitait de la propagation du Spiritisme l'intéressait médiocrement; dans l'autre, les *Esprits* de mademoiselle de la Garancière étaient allés trop loin dans leurs encouragements.

Pierre ne comprenait pas que sa mère, la princesse Chéréteff, eût changé d'avis dans l'autre monde; et cette liberté des cœurs appropriée au mariage légitime entre des gens que tout sépare socialement lui semblait être une étrange maxime.

Pourtant, il était trop matériellement épris de mademoiselle Derval pour songer à tout ce qui pouvait toucher à l'idéal ; il était envahi par la passion seule, il eût tout abandonné pour son caprice ! Mais comme en pareille matière il n'avait jamais agi que par curiosité, il crut utiles les renseignements d'Angélo.

— Allons, don Juan ! lui demanda-t-il sur un ton enjoué ; donne-moi quelques leçons au sujet de mon aventure ; j'étais né pour les amours sérieuses et je crains de me laisser aller au sentiment ; or, je veux conserver

ma liberté. Toi qui sais si bien allier l'agréable au devoir, sois mon maître ?

— Je ne suis plus le même, répondit le comte lentement ; et mon passé me semble n'avoir pas été vécu par moi ! Ma nature expansive est sujette à bien des métamorphoses, et celle qui s'opère en ce moment sera, je le crains, définitive. Oui je serai franc ; Pierre, j'ai peur !

— Et de quoi, grand Dieu ? interrogea le prince en riant.

— J'ai peur du surnaturel.

— Toi ! un homme — permets-moi l'expression — aussi positif en matière d'amour ! Voyons, Angélo, le Spiritisme t'a subjugué, mais cette religion serait-elle parvenue à détourner tes aspirations un peu matérielles, tes plaisirs positifs et tes penchants faciles ? Si pour le moment tu te laisses entraîner vers l'idéal, c'est tout naturel ; mais songer que cette métamorphose de ton esprit lunatique est définitive, c'est de la folie !

— Pas encore, répliqua le comte, pas encore !

Pierre fut frappé de l'accent avec lequel Angèlo avait prononcé ce « pas encore ! » Il remarqua sa pâleur, l'éclat de son regard, son front pensif : l'absence d'à propos que d'ordinaire il semait dans la conversation, l'indulgence de cet esprit railleur où souvent perçaient les pointes d'une malice inconsciente. Chez Angélo, plus de gaîté, de boutades ni de passions ! Le cercle bistré qui estompait ses paupières révélait des nuits sans sommeil. — A mesure qu'il observait son ami, Pierre comparait ; ces symptômes, il les avait remarqués chez un poète spirite et chez la fameuse comtesse de Lorcy ; tous les voyants étaient frappés d'un sceau mystérieux auquel il était facile de les reconnaître.

Si épris qu'il fût du Spiritisme, le prince avait trouvées étranges certaines personnes dont la raison vacillante

donnait parfois le jour à des bizarreries extravagantes ; mais il est vrai que les phénomènes auxquels il avait assisté pouvaient avoir ébranlé bien des intelligences !

— Tu es insensé, reprit-il en saisissant les mains d'Angèlo ; et tu mérites que je te raille. Quoi ! le sceptique spirituel deviendrait mystique ! Attends, mon ami : Satan est encore trop jeune pour songer à se faire ermite !

— Je suis heureux, Pierre ; à mes amours sans lendemain, a succédé une affection immatérielle qui suffit à mon imagination ainsi qu'à mon cœur. Mes craintes sont ridicules, je suis seul au monde et par conséquent libre de consacrer ma vie à une maîtresse absente : celle-ci ne me trompera jamais !

Le prince changea le sujet de la conversation ; il trouvait son ami ridicule, mais le sachant exagéré en toutes choses, il ne s'alarma pas outre mesure de son état.

— Je sors, lui dit-il ; m'accompagneras-tu ?

— Non.

Pierre n'insista pas et partit.

Un quart d'heure plus tard, il entrait chez les Samarie.

En le reconnaissant, le père, la mère, la fille accoururent à sa rencontre : un prince ! c'était un oiseau rare auquel ils avaient toujours espéré arracher quelques plumes ! Etonnés de le voir en dehors des réunions, ils s'empressèrent de lui témoigner tout le dévouement dont ils se disaient capables ! Leurs projets furent déçus.

— Je désire, dit Pierre, avoir l'adresse d'un médium sûr et qui ne me connaisse pas ?

Ils lui donnèrent celle-ci :

« M. Frank Lother, faubourg Saint-Antoine n°... »

Il reçurent un remerciement ; mais ce fut tout.

XIV

Lorsque le prince Chéréteff eut gravi les cinq étages d'une vieille maison, il se trouva dans un tout petit appartement bien tenu quoique misérable, — un intérieur de pauvres gens ! — Il vit, assise devant une fenêtre, le front courbé sur son travail, une femme que le temps avait prodigieusement ridée ! Elle se leva, étonnée de voir un étranger, devant elle.

— Monsieur Frank Lother ?

— Mon fils ; que désirez-vous, monsieur ?

— Obtenir une séance de spiritisme.

— Vous tombez bien, reprit la mère en souriant ; veuillez vous reposer, mon fils est malade et ne peut aller à son bureau ; il vous donnera volontiers une consultation. Il ne s'occupe des mystères que le soir.

— Il n'en fait donc pas son métier ?

Elle parut scandalisée :

— Faire métier des choses sacrées ! nous n'oserions pas, monsieur ; ce serait un sacrilège !

— Cela vous rapporterait cependant des bénéfices, insinua Pierre qui, d'un regard humide, faisait l'inventaire du pauvre mobilier.

— Monsieur, répondit avec dignité madame Lother, si un catholique, dépositaire du pain eucharistique, le faisait payer à tous ceux dont l'âme s'en nourrit, vous le mépriseriez! Pourquoi donc échangerions-nous contre de l'argent les consolations que Dieu nous permet de donner à nos frères ?

— Vous avez raison, madame, dit Pierre; mais d'autres agissent différemment.

— C'est vrai ; un tel, un tel, etc..., et mademoiselle de la Garancière fut citée.

Le prince tressaillit.

Il se leva à la vue du jeune homme pâle et triste qui s'avançait vers lui.

Frank avait vingt-cinq ans, et sa physionomie reflétait son cœur; de grandes qualités se lisaient dans ses yeux clairs; il devait être très bon et très malheureux. Tel Pierre le jugea.

Après quelques paroles échangées, ils procédèrent à l'expérience de la même façon que chez la Spirite.

Oh! comme la princesse Marie Solinoff fut évoquée avec ardeur! Les doux appels de son fils durent pénétrer son âme de pitié, car Pierre ne laissa jamais échapper de son cœur d'aussi éloquentes paroles!

Le bois fut bientôt magnétisé, mais l'*Esprit* eut beaucoup de peine à révéler sa présence.

Le prince s'en étonna :

— C'est, dit Frank, le cas fréquent et naturel des *Esprits* qui ne sont pas habitués à se communiquer.

— Mais celui que j'*appelle* vient me parler souvent!

— C'est peu probable, monsieur; à moins que l'*Ame* évoquée ne soit « mauvaise »; alors je comprendrais son hésitation à se servir d'un fluide rebelle à tout ce qui n'est pas honnête.

— Ne craignez pas cela! répondit vivement Pierre en pâlissant; il faut que cet *Esprit* parle!

Après une heure d'efforts et de patience, la table donna ce qui suit :

« — *Marie Solinoff, ta mère;* je ne suis jamais venu te parler; les conseils que tu as reçus ne sont pas de moi, mais des *Esprits* de tes ennemis et de tes exploiteurs;

fuis cette société, il en est temps encore; sauve aussi Angélo. Si vous persistez, vous serez victimes de votre aveuglement. Évite aussi cette femme dont tu es épris; elle perdra ta vie si tu te laisses entraîner par une passion dont elle n'est pas digne. Conduis-toi en honnête homme, Pierre; souviens-toi de mes enseignements; relis l'histoire des Chéréteff, tes pères, et montre-toi leur fils! Je te bénis. »

Ces quelques lignes produisirent sur le prince un effet prodigieux!

— Mère, dit-il enfin; si vous ne vous êtes jamais communiquée à moi par l'intermédiaire de la Spirite, qui donc a pu savoir nos secrets? Et ces souvenirs? et ces conseils?

« — *D'autres ont* pris ma place et mon nom; ne cherche pas à savoir, mon enfant; fuis la société spirite, agis selon ta conscience et tu seras heureux! »

Pierre souffrait et le trouble de son cœur se lisait sur son visage.

Frank s'en aperçut :

— Monsieur, d'après cette communication permettez-moi de vous donner un conseil; je suis médium et connais les dangers qu'offre le surnaturel; eh bien, obéissez.

Le jeune homme paraissait sincère; le prince lui conta, sauf quelques restrictions, son aventure.

— Vous êtes au bord de l'abîme, reprit Frank; il est grand temps de revenir sur vos pas.

Puis il exposa les bons et les mauvais côtés du spiritisme, établissant les preuves de la complicité des vivants avec les morts, ainsi que l'avaient fait entre eux Van der Zundt, Herminie, Rose et Moras.

Mais, comme Pierre hésitait à se rendre à l'évidence :

— Tenez, monsieur, dit Frank, voici mon histoire. Je

ne veux pas que maman nous entende, ajouta-t-il en fermant une seconde porte ; ces souvenirs pourraient l'attrister, pauvre chère maman !

Des larmes vinrent humecter les yeux de Pierre ; cette misère qui l'entourait laissait flotter dans l'air un parfum d'honnêteté.

Le jeune homme s'assit et commença :

— Nous sommes de Genève. Mon aïeul nous avait laissé vingt mille francs de rente et nous étions heureux ; mes parents, n'ayant aucun fardeau sur la conscience, croyaient au bonheur durable ! ils étaient très charitables et passaient, à juste titre, pour des gens de bien. — Il y a sept ans, un Américain dont les journaux avaient beaucoup parlé comme étant un phénomène possédant le don de double vue et le pouvoir d'appeler à lui des *Esprits*, vint séjourner à Genève.

Cédant à la curiosité générale, mes parents le virent et le consultèrent. Les principes de cet homme étaient purs, beaucoup eurent la foi et nous fûmes du nombre,

Mon père vint se fixer à Paris afin de faciliter mes dernières études.

Mais nous étions si fortement subjugués par le Spiritisme, que nous nous mîmes aussitôt à la recherche de ses sociétés. A cette époque il en existait deux ou trois seulement et le nombre des fidèles était restreint ; le capitaine Bertrand présidait les séances et quelques médiums exerçaient leurs facultés. L'un de ces derniers — que vous me permettrez de ne pas nommer — devint notre ami, notre confident, notre oracle ! Par lui, nous obtenions des communications merveilleuses de style et de conseils : que sais-je ! nous devions fonder la religion nouvelle ! »

— Ah murmura le prince en tressaillant.

— « Mon père était sérieux et n'eût point cédé sans la

circonstance suivante : Ma sœur, bien qu'elle possédât une assez forte dot, n'était point jolie, et nous comprenions qu'il nous serait difâle de la marier. Or, un *Esprit* vint un jour, par l'intermédiaire de notre médium favori, nous donner l'adresse et le nom d'un jeune avocat qui devait épouser ma sœur, avant six mois ! — Le jeune homme viendra à vous, jeudi prochain à votre société ! »

— Pierre Chéréteff écoutait avidement.

« Nous nous rendons à la séance : un jeune homme s'avance vers mon père et très courtoisement lui dit : — Monsieur Lother, les *Esprits* m'ont envoyé ; j'ai l'habitude de leur obéir en toutes choses. Je n'aurais pas agi de la sorte, sans me faire présenter à vous, si je ne regardais nos protecteurs de l'autre monde comme des intermédiaires suffisamment honorables.

Ma mère et ma sœur rougirent : mon père répondit ce qu'il devait répondre. L'avocat était jeune et charmant, de bonne famille, il n'était pas assez riche pour acheter une étude d'avoué, mais devait hériter un jour. Par le conseil de l'*Esprit* qui se disait notre aïeul, le mariage eut lieu.

Mon père était tranquille sur notre sort : il avait placé sa fortune, toujours d'après les conseils spirites — chez le frère de son gendre, notaire honorable; moi, j'étudiais la médecine; nous étions bien heureux ! »

Ici la voix de Franck s'altéra.

— Ensuite? demanda Pierre.

— Monsieur, six mois plus tard, le notaire était en fuite, nous étions ruinés; l'avocat abandonnait sa jeune femme; ma sœur mourait de désespoir, et deux mois après nous enterrions le chef de la famille ! »

Il y eut un silence, les deux hommes se regardèrent ; ils étaient profondément émus.

— Puisque vous avez été si cruellement trompés, pourquoi vous occupez-vous du Spiritisme?

— J'ai continué, reprit Franck d'une voix mordante; afin d'approfondir, non la sublimité de la doctrine, mais la rouerie et la complicité des vivants avec certains *Esprits* qui leur ressemblent.

— Et qu'avez-vous découvert?

— Après mille efforts et ferventes prières, je suis devenu médium, et, dans la solitude, loin des mauvaises influences, l'âme de mon père m'a dévoilé la vérité.

— Laquelle?

— L'avocat était un aventurier; il avait promis au médium dont nous avions fait notre ami, une commission sur la négociation d'un mariage; et ce dernier reçut 10,000 francs sur les 150,000 apportés par ma sœur. J'ai obtenu, par des moyens qu'il serait superflu de vous détailler, la preuve matérielle de ce que l'âme de mon père m'avait dévoilé.

— Et maintenant?

— Maintenant, reprit Franck avec tristesse; je travaille, mais ma santé altérée ne me permettra peut-être pas d'achever ma tâche. Je gagne 150 francs par mois et nous nous privons de tout! Ah! j'ai souvent eu la pensée du suicide! j'ai blasphémé, j'ai maudit la vie! mais ma pauvre maman!...

Enfin j'ai continué à m'occuper du Spiritisme par charité.

— Comment?

— Afin de mettre en garde contre ses dangers tous ceux qui pourraient être victimes de leur aveugle confiance envers les *Esprits* et les médiums. Oh! je me serais vengé, sans la générosité de l'ange qui soutient mon courage et me défend contre l'égoïsme.

Toute cette histoire avait été contée avec une telle simplicité que Pierre en fut impressionné.

— Monsieur, je suis le prince Chéréteff, dit-il avec douceur; je n'oublierai jamais les conseils que vous venez de me donner.

Permettez-moi une seule question. Quel est le médium qui vous a, vous et votre famille, si indignement trompés?

— C'est un malheureux sans doute plus à plaindre que moi, répondit Franck; il a sur la conscience des actions qui doivent l'inquiéter en vue de l'Éternité! qu'il jouisse donc de l'estime de ceux qui ont le bonheur de ne l'avoir pas démasqué à leurs dépens. Bons ou mauvais, nous avons tous été créés par la même volonté : nous ne devons pas nous trahir mutuellement.

Croyez-moi, monsieur, éloignez-vous de l'abîme, je vous en ai mesuré les profondeurs!

Pierre comprit qu'il n'obtiendrait aucune dénonciation de ce cœur si généreux. Il prit congé du jeune homme.

En traversant la première chambre, il salua respectueusement la vieille dame qui travaillait avec ardeur; et, jetant un dernier regard sur cette misère où reposait tant de perfection, il eut la pensée d'y apporter un secours immédiat. Mais les visages s'étaient empreints d'une telle expression de fierté, que Pierre sortit en remerciant Franck, et lui tendit la main.

Pendant le trajet du faubourg Saint-Antoine à la rue de Monceau, le prince essaya d'établir une comparaison sérieuse entre le médium qu'il venait de quitter et mademoiselle de la Garancière, entre les communications de tous les *Esprits* qu'il avait consultés; il se remémora certains indices auxquels il n'avait, dans son enthou-

siasme de novice, accordé qu'une médiocre attention. L'accident prétendu qui avait, certain soir, failli coûter la vie à mademoiselle Derval lui revint à la mémoire avec tous ses détails ; et, lorsqu'il fut rentré chez lui Pierre s'écria :

— Comédie ! comédie que tout cela !

Alors il forma d'énergiques projets : « Il arracherait Angélo à ses obsessions en essayant de le divertir ; ils ne connaissaient l'Espagne, ni l'un ni l'autre ; ils la visiteraient ensemble ; et peut-être entreprendraient-ils ce fameux voyage à Ceylan, dont ils avaient tant rêvé sous le ciel de Florence !

Et son mariage? — Il n'aimait pas miss Gerfield : sans blesser l'orgueil de la jeune fille, il provoquerait chez elle une profonde indifférence ; du reste il n'était pas engagé. — Combien il remerciait ce jeune homme qui, charitablement, venait de l'arrêter au bord du précipice ! »

L'heure du dîner vint rompre le fil des projets que Pierre accumulait dans son esprit. Lorsqu'il vit à table, devant lui, le comte Angélo, il remarqua davantage encore les ravages que les visions avaient opéré dans la constitution de son ami, et pour faire diversion à sa mélancolie il lui dit :

— Ce soir, je vais entendre Robert le Diable, et je désire être accompagné par toi ?

— Je n'ai guère envie d'aller à l'Opéra !

— Oh ! tu n'as pas toujours été aussi modeste ; j'ai présente à la mémoire certaine coryphée...

— Tais-toi, Pierre ; ces souvenirs sont une profanation.

— Dis moi plutôt que ton corps est un tabernacle auquel nulle créature humaine ne pourra toucher désormais, pas même la Maritza !

Quelle que soit l'attraction que présente à ton imagination le surnaturel, il ne vaut pas la réalité ; l'amour platonique a des charmes, je ne le conteste pas, mais, avoue, mon ami, qu'un jeune homme préférera toujours à la déesse idéale, quelque jolie fille qui... Tu me comprends, toi, le grand amateur de l'art plastique !

Le comte sourit et répondit :

— Je t'accompagnerai.

XV

Pendant que les deux amis désertaient pour la première fois la réunion spirite un jour de séance, mademoiselle Herminie attendait nerveusement l'arrivée du prince ; Rose, pour cette circonstance, s'était parée de toutes les séductions féminines et comptait sur la fièvre des quinze jours d'attente pendant lesquels Pierre s'était sans cesse informé d'elle pour mieux le foudroyer de sa beauté.

La médiumnité de Lucie ne satisfaisait pas toutes les curiosités, et la Spirite se surprenait à maudire son métier : « embêter les morts pour amuser des imbéciles, c'était une dérision ! elle avait bien d'autres préoccupations ! »

Mais avec son flegme naturel, elle s'asseyait à la table, contentait se clients et les charmait de son sourire énigmatique.

Rose, moins comédienne et moins patiente, se levait fréquemment et soulevait les rideaux, collant son front contre les vitres, épiant un bruit de pas sur le pavé, une

silhouette contre les murs ; mais la cour restait noire et silencieuse, les heures s'envolaient régulières ; Pierre ne vint pas.

Mademoiselle Herminie était fort perplexe ; non que sa confiance en ses « *aides* » se fût amoindrie, mais parce qu'elle craignait que le prince n'eût pris la résolution de rompre. Il n'avait pas revu Rose depuis la fameuse soirée de « l'accident » ; peut-être était-il découragé par le soi-disant amour de Van der Zundt pour la jeune femme !

Que d'événements s'étaient accomplis en moins de deux mois !

En songeant à l'héritage du Hollandais, héritage qui assurait à jamais son existence, la Spirite appela sa nièce. Elle la toisa, l'examina, sourit et lui dit :

— Petite, sais-tu que tu deviens jolie !

— Oh ! ma tante, répliqua Lucie, voyez donc comme je suis pâle! non, je ne suis pas jolie.

— Si, tu l'es, et d'autres que moi s'en sont aperçus.

La pauvre fille rougit et chancela.

— Qui donc? demanda-t-elle faiblement.

— Un homme charmant, dont tu occupes sérieusement la pensée ; *il* n'est ni beau ni très jeune, mais il possède des qualités qui, pour une femme sont le vrai bonheur. La jeunesse a le tort de regarder l'existence avec les yeux de l'amour et de ne s'attacher qu'aux aventures des héros de roman. Un nom honorable, la grande fortune, voila ce que toute fille devrait rêver.

Mademoiselle Herminie prenait trop de détours, Lucie se prit à trembler.

— Alors, vous avez trouvé à me marier, et vous voulez que je me marie?

Elle appuya sur ces mots, car elle savait que les désirs de sa tante étaient des ordres.

— Oui, sans t'y contraindre toutefois, mais ton refus me causerait un profond chagrin.

— Je ne refuserai pas, dit-elle avec résignation. Pourtant...

— Pourtant? achève...

— Rien, ma tante; j'allais faire une exception, mais je n'ai pas à me préoccuper d'une personne qui ne peut être un prétendant!

— Qui?

— Le baron Van der Zundt.

La Spirite se mordit les lèvres.

— Quelle drôle d'idée! reprit-elle en riant, afin de mieux dissimuler son désappointement. Le baron n'est pas beau, mais très aimable; quoiqu'il ne soit pas en cause, je le défendrai: il n'a eu envers toi que des procédés fort délicats, et je n'oserais pas souhaiter pour toi une pareille alliance! il vient d'hériter de 3.000.000!

Elle laissa s'écouler quelques minutes, dans le but d'étudier l'effet produit par cette révélation.

— Je ne me vends pas, répliqua Lucie, sans s'émouvoir. Epouser un tel homme, serait accomplir un marché; échanger ma jeunesse et mes sentiments contre une somme d'argent!... .

— Je ne te l'offre pas! interrompit sèchement la Spirite. Celle à qui il offrira sa fortune et son nom ne sera pas une marchandise, mais une femme profondément aimée par un cœur loyal et généreux!

Nous nous écartons du sujet, seulement, tu me sembles si mal disposée que je remets nos confidences à plus tard — bonsoir!...

Ainsi, c'était encore et toujours la lutte! eh bien, la Spirite vaincrait! mais de tous les combats auxquels elle s'était livrée, celui-là seul ne laissait pas de l'ef-

frayer ; elle pressentait un obstacle de taille à parer ses coups.

Ce qui la rendait pourtant si redoutable, elle, c'était la manie de la richesse qui hantait ses nuits sans sommeil et lui soufflait pendant le jour l'intelligence nécessaire à ces spéculations.

Ce soir-là, elle se coucha et s'endormit presque aussitôt; ses inquiétudes, les efforts d'imagination qu'elle venait de faire, l'avaient abattue !

Lucie veilla; le coude appuyé sur son oreiller elle songea à la destinée qui, d'un seul coup rompait le fil d'or de ses rêves; la jeune fille avait-elle donc un secret puisqu'elle ne remerciait pas à genoux le ciel qui lui envoyait le bonheur honnête et paisible souhaité par elle, jadis?

C'est que Lucie eût, à cette heure, cédé volontiers toute l'aisance accordée à la matière, contre un peu d'amour offert à son cœur : n'était-elle pas semblable à la fleur d'automne, triste, étiolée, à laquelle le nuage jette une abondante rosée, alors qu'elle aurait besoin d'un rayon de soleil ?

XVI

Le prince et son ami avaient passé une très agréable soirée. Ce dernier ne regrettait plus sa « faiblesse » et s'en excusait en disant que l'art seul l'avait attiré hors de sa solitude.

Toutes les réflexions d'Angélo avaient indigné Pierre, et la phrase de Frank Lother lui revint à la mémoire : « Il y a de bons et de mauvais *Esprits* ; de méchants et d'honnêtes médiums. »

Parmi les mille résolutions que le jeune homme prit à son réveil, une seule prima toutes les autres et se fixa dans sa pensée ; elle devint bientôt une véritable obsession, une sorte de fascination à laquelle il ne put résister. Alors, lui obéissant, il se dit : « On cherche à exploiter ma crédulité de deux façons, moralement et matériellement. Et je laisserais ces escrocs infâmes qui jonglent avec les choses saintes, espérer tranquillement à la réussite de leurs projets sur une riche proie ? Je me contenterais de les désabuser par le silence ? Non ! Sans entacher ma dignité, je peux, moi, prince Chéréteff, les démasquer et jouir du spectacle de leur dépit !

Et cette femme, cette Rose Derval, qui est-elle ? une aventurière ! quel plaisir je vais prendre dès ce soir à me jouer de cette créature.

Et Pierre établit ses plans de combat, se jurant d'être très-habile, très-circonspect et surtout très-comédien en tous genres.

Il déjeuna gaiement et put à grand'peine cacher au comte Luzzoni ses projets machiavéliques.

Il le plaisanta sur l'idéalisme qu'il pratiquait et lui donna des conseils tellement peu sages qu'il faillit scandaliser le nouveau disciple de Platon.

A trois heures, Pierre Chéréteff se fit conduire rue Saint-Roch, et riant sous cape, sonna chez mademoiselle de la Garancière.

Lorsqu'elle l'aperçut, cette dernière rougit de plaisir car ses craintes de la veille n'étaient que chimériques. Dans la matinée, elle avait averti Rose du rôle imposé par elle au baron hollandais ; et la jeune femme s'était

divertie aux dépens de son amoureux d'emprunt, avec cette verve faubourienne qui ne tarissait point, lorsque, en tête à tête avec la Spirite, elle gardait son franc-parler. Mademoiselle Herminie lui avait dit :

— Afin d'éveiller la jalousie du prince, Van der Zumdt s'est fait passer pour millionnaire ! »

Et Rose Derval ne s'était pas doutée de l'hypocrisie de son vieux mentor !

Quand Pierre se fut assis, Lucie tremblante, et toute pâle, sous ses cheveux bruns,

» Comme un clair de lune
» En capuchon noir ! »

se retira. — Rien ne personifiait mieux ce vers célèbre de Musset, que la physionomie du jeune médium. Elle disparut dans la cuisine ainsi qu'elle avait coutume, quand personne ne réclamait son concours.

Le prince ne ressentait aucune émotion ; le visage de la Spirite avait revêtu ce masque de bonhomie, d'indulgence, et de grâce qu'il lui avait vu le jour même de son initiation. Cette femme était un monstre ou bien une victime de la calomnie.

— Je viens, dit-il, m'excuser auprès de vous, mademoiselle ; il m'a été impossible d'assister à votre réunion d'hier.

— Les chers *Esprits* m'en avaient avertie.

Pierre sourit.

— Si convaincu que je me sois montré jusqu'alors, dit-il, car il voulait aller droit au but, — j'avoue que le cercle dans lequel j'ai été initié me paraît trop restreint ; je désire comparer et voir si tous les médiums sont de la même force, et si leur intelligence personnelle n'exerce pas sur les morts une certaine influence. — Vous avez beaucoup d'esprit, mademoiselle, ajouta

Pierre, persuadé que la flatterie était le côté vulnérable de la vieille fille. — Vous avez beaucoup d'esprit! Les morts ne peuvent-ils s'emparer de vos idées, de vos pensées, de votre talent?

La Spirite avait fermé les yeux, et ses traits contractés subissaient l'attentif examen du prince.

— Je réfléchis, répondit-elle en se déridant.

— Cela est-il possible?

— Oui, prince; mais il n'y aurait ni danger, ni désappointement pour le consultant; cela prouverait l'habileté des Esprits... une fois de plus. Mais le médium peut lui-même faire connaître sa pensée ou la confirmer.

— Il y a tant de chenapans dans les deux mondes!

Mademoiselle Herminie rougit.

— Grand Dieu! gémit-elle; pouvez-vous blasphémer ainsi! notre doctrine n'est-elle pas pure de toute tache, de tout contact avec ce qu'il y a de diabolique?

— J'ai l'intention bien arrêtée de consulter un nouveau médium afin de comparer.

— A votre aise, prince.

— Eh bien, je l'ai fait!

— Ah!... et qui?

Il la regarda dans les yeux:

— Frank Lother, dit-il simplement.

La Spirite faillit rendre les armes; sa pâleur soudaine, la contraction de ses lèvres, l'espèce de mutisme qui parut pendant quelques minutes étreindre sa gorge, rien de tout cela n'échappa au jeune homme, et se rémémorant l'histoire navrante du pauvre Frank, il se dit, à part lui:

« Le misérable médium, cause de tant de misère, c'était cette femme! »

— Ce nom vous impressionne? demanda-t-il en dardant son regard sur celle qu'il jugeait.

— Oui, ce nom m'impressionne, reprit-elle en tremblant ; il me rappelle de si cruels souvenirs.

Ce malheureux Frank ! ce cher enfant ! Ah ! si notre foi n'était pas si ardente nous accuserions la justice divine !....

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda brusquement Pierre, qui ne voulait pas laisser à son hôtesse le temps de dissimuler.

— Il a perdu en quelques mois sa fortune, sa sœur et son père ; ces catastrophes, en se succédant ont ébranlé son cerveau ; je l'ai vu très malade... les médecins désespéraient, ce sont les *chers Eprits* qui l'ont rappelé à la vie ; oui, prince : le célèbre Dupuytren ! — pauvre enfant ! sa raison, toujours égarée ne lui permet pas d'avoir une suite dans les idées ; il rend responsables de ses malheurs, tantôt les hommes, tantôt Dieu ! J'ai beaucoup connu sa mère au temps où elle fréquentait nos réunions ; c'est une digne femme qui supporte vaillamment son fardeau !

La Spirite se tut et s'essuya les yeux.

Décidément, elle était très forte ! les incohérences de sa réponse traduisaient une réelle émotion.

Pierre Chéréteff, très ébranlé, se disposait à pousser plus avant l'expérience, lorsque la Spirite tout à fait redevenue maîtresse d'elle-même, dit :

— Prince, veuillez m'excuser ; je dois faire porter de suite deux mots chez Rose Derval..... la pauvre mignonne !

— Serait-elle plus souffrante ? — à l'autre ! pensa-t-il.

— Non, mais elle m'a demandé un petit service que je me suis engagée à lui rendre, je ne veux pas manquer à ma parole.

— Un service ?...

— Oui. Rose est pauvre ; elle vit avec sa grand'mère,

l'infirme à quelque argent... une bagatelle! et Rose, courageuse toujours, parvient à suppléer à ce qui manque par son travail.

Pierre sourit; une vive curiosité s'empara de lui.

— Et ce bon message, qui le lui portera?

— Ma nièce.

— Pourquoi ne serait-ce pas moi?

— Oh! prince! vous êtes trop généreux pour humilier la pauvre enfant? Ce qu'elle accepte de moi, qui suis une mère pour elle, lui semblerait être une aumône de votre part. Les malheureux ont une fierté plus sensible que celle des riches parce qu'ils sont davantage exposés aux froissements.

— Où demeure-t-elle?

— Rue X..

Lucie répondit à l'appel impératif de sa tante.

En passant auprès du prince, elle osa fixer, pour la première fois sur le visage du jeune homme, ses grands yeux brillants de larmes; si Pierre ne lut pas en eux tout un poème c'est que quelque invisible démon vint étendre un voile entre elle et lui. Pourtant elle connaissait, pour les avoir surpris ou devinés les secrets de ceux au milieu desquels elle vivait; aussi, mit-elle dans son regard, ce second interprète des choses du cœur et de la volonté, l'expression de ce qu'elle voulait dire et devait taire!

Pierre ne comprit pas; il la trouva jolie, décente et triste; il n'en fallait pas davantage pour qu'il eût à son égard une tendre sympathie.

Mademoiselle Herminie avait glissé dans une enveloppe 50 francs plus un billet contenant ces lignes :

« Sommes en danger, on se méfie, jouez serré; modestie, fierté, vertu! on pourrait vous rendre visite. »

Elle tendit le tout à Lucie :

— Porte ceci chez Rose, elle t'attend.

Mademoiselle Derval n'avait que faire de ce secours : mais il avait été convenu qu'elle resterait chez elle et attendrait des nouvelles du prince.

Pierre ne conservait aucun doute sur la culpabilité de la Spirite, et pourtant les preuves lui faisaient défaut. Cette femme qui savait emprunter à chacun ce qui était nécessaire pour qu'elle se fît bien juger de tous, il la demasquait enfin : c'était elle qui avait perdu le malheureux Frank, de complicité avec les morts ; elle, qui avait touché une commission de 10000 francs !

Mais ce qui intriguait davantage le prince, c'était l'autre, cette Derval ! une belle fille sans contredit.

« On peut, se dit-il, se laisser entraîner par la passion vis-à-vis d'une aventurière, lorsqu'on agit avec connaissance de cause. En admettant que Rose parvienne à me captiver encore, il n'y aura plus aucun danger pour moi ! »

Pierre avait rapidement fait ces réflexions ; il quitta la Spirite, se répétant tout bas l'adresse de mademoiselle Derval, et cherchant quel piège irrésistible il lui tendrait !

Donc, elle ne lui était pas indifférente !

Herminie de la Garancière se laissa tomber sur une chaise. A ce moment, aucun de ses fidèles n'eût reconnu dans cette ruine humaine ravagée par les passions plutôt morales que physiques, cette femme forte, presqu'inébranlable dans ses résolutions.

Non ! ce n'était plus cette petite vieille, parfois imposante et grave, franche et douce, souvent spirituelle et gaie, respectable toujours ! C'était une autre âme revêtue d'un autre corps dont on devinait toutes les ambitions, toutes les haines, toute l'envie, l'habileté venait de jeter son masque aux faces multicolores.

La Spirite était anéantie; son regard fixe et terne n'avait plus d'expression; ses lèvres seules, ses lèvres minces, égoïstes murmuraient : Frank, Frank Lother! Enfin, elle se leva toujours accablée sous le poids de la crainte et du remords, et saisissant son guéridon, elle y posa ses mains sèches, et fermant les yeux, reprit avec un accent ironique :

— Allons! venez, vous tous qui avez fait de moi ce que je suis! ne m'abandonnez pas! Mon âme et mon éternité sont à vous : à moi, il me faut la fortune!

XVII

Pendant que mademoiselle Herminie consultait ses *chers Esprits* et leur demandait de mener à bien ses entreprises, le prince Chéréteff se dirigeait lentement vers le n° 15 de la rue X....

La maison, d'apparence modeste, ne l'épouvanta pas, car il avait, dans son enfance,. exercé la charité envers de pauvres italiens auxquels la princesse Marie prodiguait ses soins de femme et de chrétienne.

Au moment même où il se disposait à gravir l'escalier, il ne vit pas dans l'ombre Lucie qui, ayant accompli sa mission, venait de quitter Rose Derval. La jeune fille le reconnut et se dissimula pour le laisser passer. Adossée contre le mur humide, elle resta longtemps anéantie dans une pose de statue, écoutant le bruit des pas de celui qui montait lentement; puis, tout à coup, recouvrant son énergie, elle s'enfuit.

Arrivé au quatrième étage, Pierre sonna.

Dans la demie clarté, il vit Rose qui s'effaçait en tremblant.

— Prince! murmura-t-elle avec effort en le conduisant dans une petite pièce carrée servant de salon. — Prince! je ne m'attendais guère à l'honneur que vous daignez me faire; vous me voyez confuse et peinée de vous recevoir si mal après l'hospitalité que vous m'avez offerte le jour...

— De l'accident? — interrompit Pierre; — je remercie le hasard qui m'a permis d'être votre sauveur, mademoiselle!

Aussitôt une voix aigre cria :

— Rose!

— Oh! pardon! bégaya celle-ci, ma pauvre infirme...

— Courez lui donner vos soins; j'attendrai.

Alors, il entendit la même voix grondeuse qui demandait des explications.

La pièce était simple et propre, et l'ordre y régnait en maître; sur la cheminée se trouvaient une petite pendule et deux photographies encadrées; près de la fenêtre, un large métier à tapisser, une corbeille de laines et de soies assorties indiquaient l'emploi laborieux que la jeune personne faisait de son temps.

— C'est très réussi, se dit Pierre; nous allons voir si celle-ci est aussi fine que l'autre!

Rose parut bientôt.

— Prince, demanda-t-elle sur un ton embarrassé, que voulez-vous de moi?

Au lieu de répondre, il la regarda longuement d'un œil attendri. Puis, voyant qu'elle se troublait :

— Elle est très habile dans les rôles d'ingénues, pensa-t-il. Et il changea ses batteries.

— Ce que je veux? je veux vous voir!

— Prince, le jour où vous m'avez sauvé la vie, ne

vous ai-je pas dit que Pierre Chéréteff ne pouvait s'intéresser à Rose Derval ? J'ai eu le tort de ne pas ajouter : « Dans le cas contraire, le devoir de celle-ci serait de s'éloigner du prince !

Pierre s'était juré d'être hardi.

— Prenez garde : ces paroles laisseraient croire que la raison seule vous guide, et non votre pensée !...

— Prince, quelle que soit ma pensée, elle ne doit pas franchir certaines limites ni s'élever plus haut que le destin ne l'a placée.

— La beauté réserve à la femme des droits que ne lui accordent souvent point d'autres qualités plus sérieuses; le monde est ainsi; il aime tout ce qui lui fait honneur! Cette simplicité qui vous entoure est un cadre indigne de l'œuvre qu'il renferme; le velours, l'or et les pierreries rehausseraient l'éclat de vos charmes, tandis que la pauvreté les voile.

Hélas! Pierre jouait aussi son rôle et travestissait son caractère et ses sentiments.

— Je ne me laisserai pas tenter, dit Rose, par les raffinements d'un luxe que les miens ont toujours ignoré ; la vertu est à mon avis une parure plus riche parce qu'elle procure les meilleures de toutes les joies; celles de la conscience! Du reste, je suis née ainsi, ainsi je veux demeurer!

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans.

— A chaque jour qui se lèvera désormais, vous sentirez se glisser dans votre cœur cet universel sentiment qui transforme à leur insu les consciences les plus chastes, les plus étroites : l'Amour!

Rose fit un geste que réprima le prince en saisissant sa main qu'il porta à ses lèvres :

- Ces jolis doigts de duchesse, dit-il, sont trop délicats pour braver ainsi la piqûre des aiguilles !

Et comme elle se dégageait, il ajouta :

— Pourtant si, sans blesser ni votre orgueil ni votre vertu, je vous offrais d'apporter à votre situation un peu de cette aisance...

— Prince !... Ah ! vous ne comprendrez jamais le mal que vous venez de me faire ! murmura-t-elle tandis que des larmes brillaient dans ses yeux.

Elle se remit et poursuivit :

— Je n'accepterai de secours que de la part de celui qui aura sur moi une autorité légitime : vous avez trop de tact pour revendiquer des droits que vous donnerait mon acceptation ; mais vous savez fort bien que vos générosités entraîneraient ma chute avec ma reconnaissance !

A son tour, Pierre se récria. Il était troublé par l'énergie et la fierté de la jeune femme et commençait à prendre un vif intérêt à l'épreuve.

— En vous faisant cette proposition, je n'ai pas voulu vous offenser, mais je me rends à votre jugement ; vous avez raison, seulement, ce n'est pas vous qui succomberiez, c'est moi qui manquerais de volonté pour résister à mon cœur.

— Que voulez-vous dire ?

Pierre s'avança vers elle puis s'en éloigna.

— A quoi bon vous répondre ? répondit-il d'une voix sourde ; à quoi bon révéler ce que je dois taire ? Si je vous ai offensée, c'est que ma pensée égarée par... Enfin, pardonnez-moi d'avoir essayé d'oublier tout le respect dû à la chaste fiancée du baron Van der Zundt !

— Le baron ? qu'est-ce que cela veut dire ?

— N'a-t-il pas l'intention d'unir votre destiné à la sienne ?

— Sa démarche prouverait la droiture de son caractère.

— Et vous l'épouseriez?

— Il me serait impossible de mentir...

— Alors? demanda Pierre anxieux.

Elle le regarda franchement, dardant ses yeux fauves sur les siens; et comme elle se taisait, il renouvela son interrogation. Rose tressaillit.

— Quel que soit mon secret, il n'est pas de ceux qu'on révèle.

— Par pudeur et discrétion! Vous ne voudriez pas mentir, et pourtant vous serez la femme du baron.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes belle et, par conséquent ambitieuse.

— Comment vous prouver le contraire, puisque vous ne croyez pas à la vertu ? Non je ne l'épouserai pas.

— Et ses 3,000.000 ?

— Non, non! s'écria Rose, sa fortune ne m'apporterait pas le bonheur moral, le seul que j'envie ; je ne suis pas de celles qui placent la coquetterie au-dessus des sentiments.

— Vous aurez peut-être un jour beaucoup d'affection pour cet homme!

— Jamais!

— Il ne faut jurer de rien ; vous ne le connaissez pas encore.

— J'en suis certaine.

— Pourtant, continua Pierre en la regardant avec tendresse, un jour viendra où vous aurez besoin de protection et d'amitié! Et si vous rencontrez sur votre chemin un homme qui vous aime, qui soit votre idéal

de jeune fille, et dont la fortune satisfasse vos désirs ou vos exigences de femme, vous ne le repousserez pas celui-là. Votre sagesse sombrera devant le bonheur et l'amour ! et votre devoir, si doux qu'il paraisse, n'en sera pas moins sérieux : « rendre heureux celui qui vous aura donné son âme !

Vous ne savez rien de la vie ! continua le prince en s'animant ; on vous parle fortune, vous répondez : Bonheur moral ! On vous dit : Amour ! vous criez : Vertu ! Hé ! la vertu n'appartient qu'aux êtres cuirassés contre les passions, à ceux qui ne possèdent ni la beauté, ni l'imagination, ni la sensibilité.

— Prince, chacun a le droit de penser et de juger à sa guise ; moi, je veux rester honnête.

— Alors, épousez Van der Zundt.

Rose eut un frisson.

— Jamais ! je ne tromperai pas l'homme qui m'offrira son nom ; car, quels que soient mes principes, je préférerais encore au mensonge infâme, aux répugnances de chaque jour, la faute commise par l'aveuglement de ma raison devant les élans de mon cœur.

Mais n'insistez pas.... ajouta-t-elle ; cette conversation est au moins étrange entre une jeune fille qui se respecte et un jeune homme qui...

— N'achevez pas, Rose ! voici longtemps que je souffre, longtemps que je lutte, en vain ! Je vous aime, Rose, je vous aime !... Pardonnez les hardiesses de langage vers lesquelles m'entraine ma folie. N'en êtes-vous pas la cause ? Je suis venu chez vous sans prétexte, sans préméditation ; je voulais vous voir, vous contempler comme le pécheur contemple sa madone ; mendier un regard, un sourire ! Vous m'avez donné tout cela sans savoir parce que vous ne croyez pas à ce que vous inspirez.

Pierre Chéréteff parla ainsi longuement, couvrant de baisers les mains de Rose Derval qui affectait de se défendre. Mais le prince était séduisant, les paroles qui sortaient de ses lèvres partaient du cœur ; car le malheureux se brûlait les ailes à son propre foyer ; il ne songeait plus à la comédie combinée par lui, il voulait prendre au piège et se livrait. Rose était trop belle pour ne point lui faire oublier son rôle.

Grisée par les paroles du jeune homme, elle n'avait plus la force de penser. Le prince l'aimait ! Et c'était vrai ! Pierre aimait Rose Derval ; sa passion avait triomphé de ses résolutions, et si son amour pour elle était moins sérieux, moins grave qu'auparavant, il n'en était pas moins ardent.

Elle recouvra son sang-froid ; mais son sein, soulevant avec violence le cachemire qui moulait son buste, révélait une réelle émotion. D'une voix tremblante, elle dit :

— Prince, mon droit eût été de me défendre par un seul mot pénible à prononcer, humiliant à entendre.

— Taisez-vous, Rose ! reprit Pierre avec passion ; je ne viens pas m'imposer ici ; je vous ai dit mon amour et non mes espérances ; un homme sincère ne s'occupe pas de ce qui adviendra de son aveu ; il aime... voilà tout.

Mais il ajouta, avec une pointe d'ironie :

« Croyez-moi mademoiselle, abritez cette haute vertu sous le toit conjugal, sans quoi votre beauté la défendrait mal et l'on n'y croirait plus ! »

Rose croisa ses mains sur sa poitrine.

— Que vous ai-je fait pour que vous me torturiez ainsi ? — Et comme il se taisait, elle reprit, indignée :

Et cela, parce que je ne veux pas être la maîtresse du prince Chéréteff !

— N'avez-vous pas avoué tantôt que vous préféreriez la faute dans l'amour au mensonge dans le mariage ? Je ne suis pas un fat, j'ai compris : vous aimez.. — Elle baissa la tête.— Et je suis jaloux !

Un silence régna entre eux : mademoiselle Derval calculait ses forces et ne voulait pas perdre la raison ; tandis que Pierre craignait que la vertu de son adversaire ne fût réelle.

Il tenait entre les siennes les mains de la jeune fille.

— Oh ! parlez ? supplia-t-il ; parlez ! Vous avez donné votre cœur ?

Elle leva sur lui son regard chargé de tendresse ; les lueurs de ses yeux d'or semblèrent deux étoiles dans la demi-teinte du jour.

— Oui !

Alors, le prince Chéréteff salua Rose Derval et passa dans l'autre pièce. Un cri étouffé le fit se retourner. Rose s'était affaissée contre la commode ; l'émotion bouleversait son visage, et ses doigts réunis sur ses lèvres envoyaient un adieu désespéré.

Elle n'eut pas le temps de dissimuler une situation qui, de sa part, n'était qu'un piège. Pierre s'élança vers elle, entoura sa taille de ses bras et lui rendit son baiser en murmurant :

— Tu m'aimes !

XVIII

Quand Lucie revint rue Saint-Roch, elle trouva mademoiselle de la Garancière en proie à une agitation mal dissimulée.

— Eh bien ?

— J'ai fait la commission, ma tante. Rose était chez elle.

— Que faisait elle?

— Rien, que voulez-vous qu'elle fasse ?

— Je ne tolère aucune réflexion, reprit sèchement la Spirite.

Lucie soupira et s'assit devant son métier à broder. Un certain abbé, vicaire de Saint-Roch, eût été flatté de voir cette vierge pâle et brune courbant son front poétique sur l'ébauche d'une nappe d'autel, car mademoiselle de la Garancière affichait une grande dévotion ; elle payait aux fêtes de l'Église une redevance de fleurs et d'hommages ! Lucie brodait des chasubles et des étoles pour M. l'Abbé un tel, qui, à son tour soldait d'une indulgente absolution les sermons obtenus par les communications spirites pendant les séances privées de la vieille fille !

Lucie, fatiguée de ce silence qui contrastait avec l'animation peu ordinaire de son regard, s'écria :

— Ma tante, je sais une nouvelle qui vous intéresse.

— Laquelle?

— Il s'agit de votre idole !

— Lucie !

— Ne vous fâchez. pas Au moment où je quittais Rose, j'ai vu le prince Chéréteff pénétrer dans la maison.

— Ah ! fit la Spirite, en se mordant les lèvres.

— Vous devez en être bien heureuse, ma tante !

Et comme celle-ci baissait la tête, l'implacable jeune fille continua : — Les choses sont en bonne voie, quelle fine mouche que cette Rose !

Elle n'obtint ni réponse ni réprimande, seulement elle vit, au-dessus des lunettes de sa tante, deux yeux de vipère méchamment braqués sur elle.

Mademoiselle Herminie essaya d'abîmer son esprit dans la lecture d'une œuvre assez ardue, servant de terme de comparaison entre le spiritualisme et la science.

C'est qu'elle aimait à s'instruire, et sachant la vérité incontestable de l'existence des Esprits, elle appréciait davantage les écrits des auteurs.

Pourtant, le calme ne vint pas : elle se lassa bientôt de sa lecture, et pour éviter les questions de sa nièce et lui cacher ses préoccupations, elle feignit de s'abandonner à la somnolence.

La naïve enfant, croyant sa tante endormie, jeta de côté son aiguille, et, les coudes appuyés sur ses genoux, elle se livra toute à ses réflexions.

Ces deux femmes subissaient donc différemment une crise morale qui les absorbait ?

La Spirite se demandait avec anxiété quel serait le résultat de la visite du prince à Rose ; elle pressentait une catastrophe. Frank Lother avait semé le soupçon dans l'âme de Chéréteff ; Rose et les Esprits seraient-ils assez forts pour y faire renaître la confiance ? A la vérité, elle tremblait, et eût donné quelques heures de son existence pour être arrivée à la fin de la journée.

Lucie, dont les grands yeux brillaient de lueurs

fièvreuses, attendait aussi : s'intéressait-elle à Pierre, et pourquoi ? Jalousait-elle la protégée de sa tante ?

Enfin, un violent coup de sonnette retentit.

— Lucie, va ouvrir ? bégaya la Spirite, haletante.

Presqu'aussitôt, Rose Derval parut. Elle était si adorablement jolie qu'on l'eût facilement comparée à la fleur des haies perdue dans un bouquet de blés murs ! tant ses cheveux dorés encadraient gaîment sa fraîcheur.

Au premier coup d'œil, mademoiselle Herminie comprit que Rose apportait une bonne nouvelle. Elle se retourna vers Lucie dont le regard sombre avait quelque-chose de douloureux et de farouche.

— J'ai à m'entretenir avec Rose, lui dit-elle sur un ton doucereux; va préparer le dîner.

La jeune fille obéit machinalement et alla s'enfermer dans la cuisine triste et malsaine.

Les deux complices se regardèrent.

« Princesse »?... murmura la Spirite.

— Si je le veux, oui; mais de la main gauche.

— Tout est gagné !

— Non, car j'exige qu'on m'offre la droite.

— Qui tente trop, peut ne rien obtenir; voyons, ma chère, contentez-vous de votre part; elle est assez belle !

Rose secoua négativement sa jolie tête et répondit :

— Non, non; j'ai bien le temps de me montrer franchement courtisane. L'avenir est à moi, et j'entends user du présent à mon gré; du reste les chers *Esprits* m'aideront à triompher.

— Enfin, vous voilà telle que je vous rêvais; mais souvenez-vous, Rose, qu'il est souvent plus facile à une femme de votre caractère de conquérir une situation honorable ou honorée que de savoir s'y maintenir !

— C'est peu flatteur !

— Je le pense : savoir tenir le rang conquis par la rouerie est la science de toutes les sciences mondaines.

— Que craignez-vous ?

— Rose, je serai franche : je crains chez vous la réminiscence de l'éducation première qui fut déplorable; les instincts orgueilleux et méchants; je crains les passions...

Mademoiselle Derval rougit.

— Avec vous, dit-elle, je ne faillirai pas.

— Mais, nous parlons comme si c'était chose contractée ! s'écria la Spirite. Chère belle, contez-moi donc enfin votre entrevue avec le prince ? Songez à quel point je suis intriguée !

Les deux femmes s'assirent sur le canapé. Rose commença le récit de la scène qu'elle avait jouée vis-à-vis de Pierre Chéréteff; elle ouvrit des parenthèses qui amusèrent fort la Spirite, et sema sa narration de saillies si piquantes, qu'elle s'interrompit souvent pour donner libre cours à sa gaîté. L'une causait, l'autre écoutait, et dans l'intérêt qu'elles prenaient à leur bavardage, elles n'entendirent pas le bruit que fit, en s'entr'ouvant, la porte de la cuisine; elles n'aperçurent pas la tête de la voyante qui dardait sur elles des yeux enflammés par la curiosité !

Lucie écouta tout au long la conversation, et plus de dix fois sa pâleur virginale se couvrit de ces teintes rouges qui semblent être l'empreinte d'un soufflet appliqué à la pudeur des âmes chastes.

Lorsque Rose eut terminé son récit, mademoiselle Herminie l'embrassa sur le front.

— Chère belle, vous êtes une intelligente créature; mais vous n'avez pas songé à toutes les précautions

qu'il vous va falloir prendre pour arriver au but? Qu'allez-vous faire de vos anciens amis ?

— Bah ! cela m'inquiète peu ! les quatre ou cinq personnes qui me connaissent intimement sont bien élevées et trop galantes pour compromettre une femme.

— Je vous l'accorde; mais les indiscrétions ?

— Je n'ai fait de confidences qu'à vous.

— Les lettres ?

— Je n'ai jamais écrit à mes amis que des lignes.... pures.

— Fort bien; je vois que vous avez entièrement profité de mes leçons; êtes-vous tout à fait libre?

— J'ai rompu avec Raoul Romain; ce pauvre garçon ! je lui ai assuré que je rentrais dans la voie de la vertu et que je voulais me marier ! J'ai su ne pas m'en faire un ennemi.

Le prince peut recueillir sur moi les meilleurs renseignements. Ne suis-je pas la sainte du quartier, comme ils disent !

— Ah ! si j'avais votre âge ! soupira la Spirite ; je deviendrais princesse, moi aussi ! et je saurais l'être dans toute l'acception du mot.

— Chère Herminie, soyez tranquille !

Cette dernière hocha la tête.

— Être princesse ! savez-vous seulement en quoi cela consiste ?... Enfin, je ne veux pas vous décourager, je ferai tout au monde pour vous aider; pourtant, une maîtresse a sur les sens et sur le cœur de l'homme plus de puissance que la femme légitime !...

Mais Rose sourit si finement, que la Spirite ajouta : « Démon ! vous êtes capable de réussir. »

— Dites-moi, ma bonne, s'écria la joyeuse créature ; voulez-vous que nous entreprenions quelque chose ce soir ? je suis en gaîté, dînons ensemble ?...

— Je ne puis laisser ma nièce toute seule !

— Bah ! en voilà une idée ! elle se passera de vous, cette petite chouette !... Mais oui ; n'est-elle pas toute semblable à cet oiseau de nuit qui fréquente les coins sombres hantés par la mélancolie ! Elle est pourtant jolie fille !

— Alors, c'est entendu. Lucie, mon chapeau, ma pelisse, je sors et ne rentrerai sans doute pas pour dîner; une affaire urgente m'appelle au dehors; tâche de ne pas trop t'ennuyer.

— Ma tante, la solitude ne m'effraie pas !

La jeune fille attendit le départ des deux amies et resta quelques instants pensive, le front appuyé contre les vitres. Et quand elle se sentit bien seule, elle s'écria :

« Les malheureuses ! »

Puis l'indignation faisant place à l'attendrissement.

« Pauvre jeune homme ! » ajouta-t-elle.

Et soudain, fermant les yeux, Lucie évoqua l'âme de sa mère; elle *appela* de toute la force de sa volonté cet *Esprit* qu'elle croyait le plus apte à lui venir en aide.

Sa prière terminée, la jeune fille s'empara du guéridon.

Elle resta longtemps absorbée par sa muette évocation, dépensant généreusement son fluide et donnant quelque chose de sa vie pour aider l'*Esprit* à se manifester. En vain ! sa médiumnité lui échappait.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle ; ce sera donc toujours ainsi toutes les fois que je demanderai un conseil nécessaire à mes intérêts personnels? Mère, tu ne viendras donc jamais te communiquer à ton enfant? mon pouvoir attire les âmes étrangères et semble éloigner celle que j'aime. Mère chérie, viens à moi?

Mais, l'être appelé si tendrement ne vint pas, malgré l'intensité du désir! Reconnaissant son impuissance, la jeune fille se leva toute droite, sans un reproche, sans une larme; seulement, on eût pu lire dans son regard l'expression de douloureuse colère à laquelle son âme était en proie; elle resta quelques minutes indécise dans son désespoir. Puis enfin, sous le coup d'une résolution farouche, elle alla s'asseoir devant le petit bureau en noyer qui servait de secrétaire à mademoiselle Herminie; l'ouvrit, saisit une plume et du papier. Elle traça lentement quelques lignes, plia la feuille en quatre et la mit sous enveloppe.

Avant d'écrire l'adresse, Lucie hésita un moment; puis s'y étant décidée après un geste qui semblait signifier : « Tant pis! » elle s'enfuit, emportant sa missive, sans avoir pris la peine de ce coiffer ni de se vêtir en dépit de la pluie fine et glacée qui commençait à tomber.

Le 20 janvier approchait, les jours se succédaient brumeux et moroses; l'appartement de la rue Saint-Roch, à peine éclairé paraissait un demi-sépulcre où les êtres vivants avaient l'air de cadavres animés; du reste, il était approprié aux besoins du culte macabre qui s'y professait. Chaque objet, dans la teinte toujours crépusculaire de ce logis, prenait une forme mystique et lugubre qui donnait le frisson. Les hôtes fluidiques de mademoiselle Herminie devaient s'y trouver fort à l'aise!

Dix minutes s'étaient écoulées lorsque Lucie revint. Elle était fort troublée par l'exercice d'une marche précipitée, et contenait de ses deux mains les palpitations qui soulevaient sa poitrine.

Sur ses joues empourprées, roulaient des gouttelettes d'eau ruisselant de ses cheveux noirs inondés par la

pluie; ses yeux étaient brillants, sa respiration haletante : elle s'assit.

Peu à peu, le calme succéda à son agitation physique; ses traits s'immobilisèrent et reprirent leur expression froide et mélancolique; les roses artificielles du visage disparurent sous le voile neigeux de la pâleur. Lucie, au repos, redevenait elle-même, c'est-à-dire mystique et maladive.

Tout à coup, un frisson secoua tout son être; alors, elle regarda autour d'elle, et se levant toute droite, elle murmura d'une voix basse et lente : « Qu'ai-je fait? »

A cette interrogation de sa conscience, ses yeux s'emplirent de larmes; et, rougissant sous le coup d'une émotion longtemps contenue peut-être, elle se jeta désespérément à genoux; les sanglots se heurtèrent dans sa gorge, tandis qu'un seul cri, toujours le même, révélant son unique secret, montait de son cœur à ses lèvres :

— Pierre! Pierre! mon beau prince!

XX

Après avoir quitté mademoiselle Derval, Pierre Chéréteff était rentré chez lui. Il avait besoin d'être seul et de réfléchir aux circonstances qui venaient de transformer ses projets de séduction. Il essayait de recouvrer un sang-froid moral qu'il ne parvenait pas à conserver même en apparence. Il se demandait : « Suis-je bien moi? » Car ayant la prétention de se croire énergique et

fort, il ne semblait point se douter de la faiblesse de son caractère.

En effet, le prince était naïf, de cette naïveté faite d'honnêteté, qui se laisse prendre aux sentiments sans posséder le don de discerner le vrai du faux. Il lui suffisait qu'un aventurier tel que Van der Zundt parlât passablement de l'honneur et des devoirs de la société pour que ce jeune homme le crût sur parole; qu'une femme belle affectât des airs de pudeur farouche et de désintéressement pour qu'elle lui inspirât un respectueux amour! Pierre Chéréteff ne croyait au mal que lorsqu'il était flagrant; et quoique le jeune Spirite Franck Lother eût ébranlé assez profondément ses convictions, le prince commençait à se ranger à l'avis de mademoiselle de la Garancière et à traiter de « pauvre fou » cette victime — « Allons, se dit-il; j'ai eu le tort de soupçonner une honnête femme; son trouble venait du charitable intérêt qu'elle porte à Franck. » — Puis, passant à un ordre d'idées différent, Pierre se prit à songer à Rose.

Assis devant son bureau, le coude appuyé sur un livre, il se perdit dans une longue rêverie.

Ce que son œil bleu paraissait contempler dans le vague, pendant que la fumée de la cigarette qu'il avait aux lèvres s'évaporait légère et flottait comme un nuage laiteux au-dessus de sa tête, c'était la vision tout imaginaire de Rose la blonde! Pierre frissonnait encore au souvenir de la première étreinte, du premier baiser!

Il était fier de son triomphe; et sans se convaincre de la facilité avec laquelle un prince millionnaire devient conquérant, il répétait avec un bonheur orgueilleux et naïf : « Je suis aimé, je le sens, et pour moi-même! puisque, foulant aux pieds ses scrupules les plus chers,

Rose cède la vertu à l'amour! » — Il savait bien que certaines femmes font métier d'elles-mêmes; mais elles n'avaient certes pas la candeur, la noblesse, la fierté de Rose Derval! Et cet enthousiasme grandissant à mesure qu'il se souvenait de la conversation qu'il avait eue deux heures auparavant avec la jeune femme. Pierre relut les communications de mademoiselle Herminie : les conseils maternels ne lui semblèrent plus en désaccord avec les préjugés de feu la princesse Marie; et le bien que son *Esprit* disait de Rose n'était plus un futile compliment! — Je suis heureuse de la nommer ma fille! — Oui, je comprends, conclut Pierre, les *Esprits* n'admettent dans le mariage que l'union des cœurs! Je puis aimer Rose, puisqu'elle m'aime, sans remords personnel et sans crime aux yeux de la société. Je ne retournerai pas chez lord Gerfield.

Puis, de mille projets, il fit un échafaudage gigantesque, associant l'art, la poésie, l'amour, et la liberté; il se créa un Eden selon ses goûts, un paradis, duquel Rose devait être l'Ève blonde, séduisante, aimée! Ses yeux d'or brillant comme deux étoiles dans l'ombre du crépuscule d'hiver l'avaient fasciné, l'avaient rendu fou! il aspirait encore le parfum de ses cheveux, entendait le son de sa voix, et se grisait du désir par la promesse que lui avait apporté le premier aveu.

Puis, tout à coup, le prince fit un mouvement brusque; sa cigarette agonisante lui brûlait les lèvres. Il se retrouva chez lui, seul!

Et pour la première fois, peut-être, cette solitude l'effraya; l'homme rêveur disparut en lui; sa philosophie, qui consistait dans le dédain des choses extérieures et des êtres en général, se transforma en un besoin de vivre, de sentir, de jouir de tout ce que la fortune réserve à ses privilégiés.

La compagne qu'il allait élever jusqu'à lui était, à ses yeux, digne de toutes les générosités, de tous les sacrifices matériels. A ce propos, Pierre pensa que la beauté de Rose Derval représentait un joyau assez précieux pour être enchâssé au milieu du luxe le plus raffiné. Il rêva pour sa future maîtresse une installation coquettement somptueuse, où les illusions des premiers temps de leur union seraient fraîchement conservées par tout ce qui peut embellir et renouveler les sensations. Pendant l'hiver le petit dieu Amour se cacherait dans les plis des velours et des brocarts! il règnerait au coin du feu, agitant de sa baguette magique la flamme qui couve dans les cœurs et ronge la bûche du foyer; aux premières lueurs du printemps, il chanterait dans les bosquets et rirait sous les dentelles en volant aux fleurs leurs carnations et leurs parfums !...

Rêvant de la sorte Pierre laissait loin derrière lui le bonheur honnête selon les douairières. Il n'avait pas vingt-cinq ans après tout, et ne se devait pas encore tout entier à la société, aux traditions, à l'exemple de ses ancêtres! Il serait heureux à sa manière !

Alors, après avoir formé ces projets enthousiastes, il ne songea plus qu'à Rose, à Rose qui ne s'était pas encore donnée!

Cette femme que tout séparait de lui était bien l'héroïne de ses rêves romantiques ! outre sa beauté physique, elle possédait au moral les plus nobles qualités; sa modestie ajoutant encore à ses charmes, qu'avait-elle besoin de la science mondaine ! Pierre préférait qu'elle en ignorât la coquetterie et la pose et qu'elle fût toute à lui !

Ainsi jugée, mademoiselle Derval se maintiendrait-elle longtemps dans son rôle d'emprunt? cette perfec-

tion qu'elle avait atteinte un moment en habile comédienne, aurait-elle la patience de la revêtir jusqu'au bout? Et surtout Rose s'illusionnait; si fortement épris que fût le prince Chéréteff, jamais il ne se mésallierait; elle devait donc se rendre au bonheur qu'il lui préparait, et se résoudre à devenir la maîtresse adorée d'un homme généreux.

XXI

Pierre fut tiré de sa longue rêverie par l'arrivée du comte Luzzoni et du père Moras.

Ce dernier, enveloppé dans une longue pelisse qui pouvait lui rappeler la soutane des Maristes, avait l'air vainqueur et l'œil animé.

— D'où venez-vous tous les deux ?

— De la conférence chez Samarie, répondit Angélo; le Père s'y est surpassé., J'ai, pour toi, regretté ton absence..

Pierre sourit; que lui importait à cette heure l'éloquence de Moras, alors qu'il possédait le cœur de Rose! Mais il n'était pas égoïste :

— Je connais et j'admire le talent de notre ami. Sur quoi avez-vous parlé?

— Sur la nécessité de consolider les bases de notre doctrine par des sacrifices matériels. J'ai développé toute une théorie et démontré l'honneur qui reviendrait à tous ceux qui contribueraient à la fondation définitive de l'Œuvre spirite.

— Quel résultat avez-vous obtenu?

— Magnifique! Moras a été proclamé, à l'unanimité, le grand chef de l'Union!

— Tout ce que je rêvais! murmura le défroqué.

— Ils ont failli le porter en triomphe! Pierre, le succès nous est acquis; nous fournirons à Moras les fonds nécessaires à l'installation de l'Œuvre, c'est-à-dire : salles de conférences et expériences; des exercices religieux; bureau de bienfaisance, bibliothèque. Est-ce que tout cela n'attirera pas des néophytes?

— Nous aurons d'excellents médiums, continua Moras; la petite Lucie sera d'abord un sujet fort intéressant. Prince, vous l'avez vue endormie?

— Oui, et j'en ai conservé un inoubliable souvenir. Elle était entourée de rayons lumineux, au travers desquels apparaissaient des figures cadavériques. Un soir, pendant qu'elle était insensible, et que le gaz, à peine baissé laissait distinguer les objets autour de nous et dissipait toute fraude, nous entendîmes le piano jouer la fameuse marche du Prophète, et plusieurs mélodies inédites de Meyerbeer. Jamais mains humaines n'ont fait mouvoir le clavier avec une telle perfection! c'était une harmonie si profondément émouvante, que chacun des assistants sentit des larmes couler le long de ses joues.

— Chez qui cette séance avait-elle lieu?

— Chez l'ex-danseuse Ernestine Gallo. Cette femme, vous le savez, est excellente musicienne, et, dans sa ferveur de Spirite, elle demandait chaque jour à l'âme de Meyerbeer de venir lui jouer la Marche du Prophète, telle qu'il l'avait écrite de son vivant.

Il paraît que c'est un phénomène assez rare et qui prouve le pouvoir incontestable de mademoiselle Lucie.

Voyons, Père, dites-moi maintenant quel est l'emploi de M. Samarie?

— Il dirigera, mais ses actes seront soumis moralement à mon contrôle et matériellement à celui des membres du comité dont le baron Van der Zundt réclame la présidence, comme étant le principal souscripteur.

— Déjà! — fit Pierre, que ces nouvelles intéressaient; — le baron se montre actif; c'est à peine s'il vient d'hériter.

— C'est un fervent! dit Angélo; — j'espère que tu l'imiteras.

— Ma bourse est ouverte à toutes les bonnes œuvres; et je n'oublierai jamais que le Spiritisme a mis en moi l'espoir; m'a permis de retrouver et d'aimer toujours ma mère chérie; et qu'il fait mon bonheur!

— De quelle façon?

— Mais... dit Pierre, — car il songeait à Rose — mais je suis heureux comme tu l'es!

— Sont-ils naïfs! pensait Moras; puis il ajouta tout haut : Le baron Van der Zundt a souscrit pour 60,000 francs qui seront versés dans six mois.

— Je ne demande pas la présidence, moi, reprit le prince en souriant; mais, sous peu, j'aurai l'honneur d'offrir à la société spirite philanthropique 100,000 fr.

— Et moi 20,000, ajouta le comte Luzzoni.

Moras eut un éblouissement; cela faisait 120,000 fr. Cette somme fabuleuse deviendrait la proie des Samarie! Et lui, le défroqué, l'homme aux ambitions, le prêtre parjure, il aurait en vain travaillé, lutté? Sans doute, l'entreprise réussissant, il récolterait la gloire; mais il n'en resterait pas moins pauvre! Alors, si le Spiritisme était pour lui parallèle à la religion catholique, ce n'était vraiment pas la peine de changer!

Il remercia le prince au nom de la société, et malgré son inquiétude lui prouva sa reconnaissance. Il entama tout un discours sur les prétendues destinées du Spiritisme, et sut être si parfaitement sublime, que Pierre Chéréteff en fut transporté ! « Ce n'était plus du talent : c'était du génie ! l'avenir devait fournir à l'ex-Mariste la même gloire qui, de ses lauriers, avait deux siècles auparavant, couronné l'Aigle de Meaux ! »

Les deux jeunes amis, enthousiastes, et tous deux épris de surnaturel, échauffaient encore l'imagination de Moras ; l'orgueil l'étouffait ; il ne se contenait qu'à grand peine devant ses auditeurs ! C'est que, lorsqu'il était « emballé », il prenait au sérieux son rôle de grand prêtre et s'imaginait être en possession réelle d'un trône sacerdotal.

Ce soir-là, c'est à dessein qu'il se montra tel, voulant à tout prix éblouir les deux croyants, Chéréteff surtout.

Le hasard intervint en sa faveur, car le comte Luzzoni quitta l'hôtel après avoir déclaré qu'il n'y dînerait pas.

Aussi, Pierre retint auprès de lui Moras, qui accepta cette invitation avec un empressement joyeux. Il allait donc pouvoir « achever le jeune homme ! » mais ne se doutait pas que cela était d'autant plus facile que le prince se sentait heureux !

Au commencement du dîner, Moras resta silencieux, il paraissait réfléchir.

— Qu'avez-vous, père ? demanda Pierre ; vous semblez soucieux ?

— Mon prince, je suis triste, en effet.

— Quelque mauvaise nouvelle ?

— Non, je serai franc : qu'est-ce qui pourrait me

préoccuper en dehors des intérêts de notre chère doctrine ?

— Quoi ! tout semble marcher à souhait.

— Oui, prince, grâce à votre générosité; seulement notre société demande à être dirigée par une intelligence capable d'éviter les dissensions. Il faut que l'adepte comprenne l'intérêt commun et qu'aucune rivalité ne vienne compromettre nos succès. Eh bien, M. Samarie n'est pas digne de la tâche qu'il remplit.

— Puisque ses actes seront contrôlés ?...

— Samarie est orgueilleux; il n'admettra pas d'objections, et fera bande à part avec quelques-uns de ses parasites qu'il hébergera si besoin est, dans l'unique but de nous faire de l'opposition. Alors, le public ne nous prendra plus au sérieux ! Or, nous devons donner l'exemple de la fraternité.

— Vous soupçonnez réellement M. Samarie d'être un perturbateur?

— Certes ! et je déclare la société perdue si elle demeure sous la domination de cet homme !

— Mais vous?

— Si ma voix a la puissance de convaincre les nouveaux venus, aura-t-elle l'autorité nécessaire pour dominer les envieux et les jaloux qui n'ont cessé de me persécuter ? Ce Samarie m'a refusé toute direction quand je pouvais au lieu de lui nuire, ainsi qu'il le prétendait, multiplier les bénéfices qu'il cumule pour sa famille !

Aussi, cet argent, dont les souscripteurs généreux vont doter notre société, doit être, à mon avis, versé entre des mains plus honnêtes. Je suis désintéressé, moi ! — ajouta hypocritement le défroqué; — je me place au-dessus des vulgarités matérielles ! Il est vrai,

que si j'étais riche, — et il appuya sur ce mot, — je bouleverserais le monde ! oui, à moi seul !!

— Mais, hélas ! je suis un être fini !

Moras avait bien parlé, ces mots si simples allèrent droit au cœur de Chéréteff :

— L'homme qu'il nous faut, c'est vous, Père !

— Oui, si j'étais plus jeune, mais je n'ai plus l'énergie d'autrefois ; les écueils m'ont brisé. Le souffle ardent de la Foi spirite est vivace en mon âme ; je resterai votre orateur ; et la confiance morale que vous tous me témoignerez suffira à m'honorer !

— C'est un saint ! pensa Pierre.

— Père, quels sont vos moyens d'existence !

— Cinq cents francs de rentes qui me viennent de ma sœur, et les cachets que rapportent les leçons de théologie que je donne à mon Américain.

— C'est peu. Ah ! vous avez raison, il vous aurait fallu la liberté matérielle, et seule, la fortune eût pu vous l'apporter ?

Le jeune homme réfléchit un moment. Moras consulta la pendule qui marquait dix heures. Il se leva.

— Père, comptez sur moi seul ! dit avec force le prince en lui tendant la main. Et comme l'autre, anxieux, l'interrogeait du regard, il répéta :

« Comptez sur moi ! »

Cette parole était une promesse pour le défroqué, presque une certitude ! Le prince allait lui faire un don ! un don... à lui seul !

XXII

Lorsque Pierre se retrouva solitaire il se laissa de nouveau dominer par la pensée de Rose. Un désir fou s'empara de lui ; il se souvint de cette petite chambre si simple où quelques heures auparavant il avait laissé une partie de son âme ! que faisait-elle, Rose ? Pensait-elle à son prince ? — sans doute ! — Et dire qu'il se trouvait seul chez lui, dans cet hôtel si vaste dont les grands murs recouverts de vieilles tapisseries lui servaient de prison. Que n'eût-il donné pour être en ce moment auprès d'Elle ? Il était si facile à réaliser, ce rêve-là ! Mais il avait promis le respect, et se devait à sa parole de gentilhomme. Ah ! la nuit lui semblerait longue, car certes, il ne pourrait dormir !... mais, le jour paraissant, il aurait alors le droit d'aller effeuiller des roses aux pieds de son idole !

Et Pierre rêvait, rêvait toujours ! et c'est en répétant avec passion : « Demain, demain ! » qu'il passa dans son cabinet de travail.

Alors il songea au courrier du soir.

Sur son bureau, le plateau d'argent contenait une seule enveloppe de papier ordinaire.

Le prince la prit, l'examina ; l'écriture lui était inconnue et l'encre avait déteint comme au contact de l'humidité.

— Quelque pauvre ! pensa-t-il.

Puis, il décacheta et lut :

« Rose Derval, ancienne ouvrière modiste, prati-

» quant l'unique profession de femme galante, est à la
» recherche d'un successeur à donner à Raoul Romain,
» son médiocre et dernier amant. Elle s'est installée
» sagement, en compagnie de sa grand'mère, ex-femme
» de charge d'un commandant qui lui a laissé quel-
» ques rentes. S'informer. »

— Peuh! Une lettre anonyme! On ne fait pas attention à ces infamies-là.

Mais il s'assit et relut vingt fois le message.

— Pourtant, murmura Pierre, Raoul Romain, c'est un nom cela.

Puis ayant évoqué les cheveux blonds et les yeux fauves de la jeune femme, l'enivrement de la première entrevue se réveilla dans son cerveau surexcité. Il s'écria :

— Qu'est-ce que cela me fait? Rose est belle, je l'aime et la veux pour maîtresse!

Et le prince se replongea dans ses rêves.

Mais tout à coup, il tressaillit violemment; il venait de se souvenir, hélas!

Ce ne fut plus alors la courtisane qui apparut à ses pensées : ce fut la jeune fille fière et vertueuse, telle que s'était révélée Rose. Aussi, les doutes éveillés par Frank Lother, persistèrent-ils dans l'esprit de Pierre. Il eut honte de lui-même, honte de sa crédulité, de sa faiblesse.

Et pourtant, en dépit de son désespoir, ne se sentant pas le courage d'accabler la femme tant désirée, il maudit la vie et nia l'amour!

— Oh! pourquoi, se dit-il, Rose n'est-elle pas restée vis-à-vis de moi ce qu'elle est réellement? L'eussé-je moins adorée? Non. Et maintenant, il faut que je la méprise à l'égal de la plus vile des créatures, car elle vient d'anéantir en moi la croyance en la « jeune fille! »

Oh! tu n'es qu'un vain mot, « Vertu! » s'écria le prince Chéréteff. Car, sur le champ de bataille de son premier combat moral, venaient de tomber vaincus ses jugements d'homme sincère et ses illusions de jeunesse!

Aussi, quand les rayons pâles du jour d'hiver vinrent le surprendre, affaissé dans son fauteuil, et les yeux grands ouverts, Pierre était redevenu sceptique!

Un bon feu flambait dans la haute cheminée Louis XIII du salon : le jeune homme prit sur la table un volume richement relié et le jeta au milieu du brasier.

Quand il eut bien regardé se consumer les pages de l'*Ame consolatrice*, cette œuvre vraiment belle où le Père Moras avait proclamé l'existence de l'Être suprême et la destinée des Ames, le prince Chéréteff murmura

— Foi, religions, conscience, vertu, amour, éternité!... — Folie que tout cela! L'orgueil et l'ambition règnent seuls sur l'humanité; Dieu n'existe pas!...

XXIII

Le lendemain de ce jour, mademoiselle de la Garancière disait à sa nièce :

— Tu tousses beaucoup depuis hier; où donc as-tu pris froid?

— Nulle part, ma tante; vous savez que je ne suis pas sortie.

— C'est vrai, mais avant-hier, dans la soirée, pendant mon absence? car tu as toussé toute la nuit.

— Je ne suis pas sortie, répéta Lucie en hésitant.

La Spirite possédait de terribles lunettes; elle vit une subite rougeur colorer les joues de la jeune fille, et pourtant n'y attacha aucune importance.

Du reste, la visite du Père vint la distraire.

— Ah ! ma bonne amie ! s'écria-t-il, en pressant avec effusion les mains de la vielle fille : que je suis heureux !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! vous n'avez pas vu le prince ?

— Le prince ne me fait pas l'honneur de me visiter chaque jour.

— Eh bien, notre société sera bientôt à la tête de 120,000 francs !

— Vous êtes fou !

— Pas le moins du monde : Chéréteff nous fait le don de 100,000 francs, et le comte celui de 20,000 francs.

Contrairement à ce qu'attendait Moras, la Spirite bondit.

— Triple idiot ! s'écria-t-elle; vous ne pouviez donc pas nous consulter, le baron et moi ? Vous avez commis une sottise irréparable !

Et mademoiselle Herminie, le visage empourpré, l'œil étincelant, fixait le défroqué, qui tout interdit par la netteté de cette riposte, restait bouche bée.

— Et c'est vous, continua-t-elle, c'est vous qui avez demandé cela !

— Mais, ma bonne, j'ai agi dans l'intention d'élever notre doctrine; les fonds nécessaires à son réel établissement nous sont versés, et cela nous sauve !

— Qui, nous !

— Tout le monde, chère amie ! tous ceux qui sont Spirites. N'avez-vous pas comme moi cherché à établir solidement les bases de notre religion ? Nous manquons de prestige parce que l'argent nous fait défaut, et l'on

nous traite de fous, alors que nous essayons de jeter la lumière...

— Assez ! cria la vieille fille, au comble de l'exaspération ; — avec moi, vous prêchez dans le désert; si vous possédez l'éloquence, il vous manque la finesse ; vous êtes moine jusqu'au bout des ongles, c'est-à-dire orgueilleux et pédant : Dominer ! dominer ! telle est votre devise ! A quoi sert-elle votre science ! on vous méprise comme défroqué, dans ce monde dont vous ignorez jusqu'aux moindres convenances...

— Vous êtes dure, mademoiselle !

— Comment ! vous réunissez les adeptes, et séance tenante, vous proclamez la générosité de nos dupes ! Et cela, chez Samarie, ce traître, ce voleur, qui nous exploite depuis dix ans !

Vous saviez pourtant que Van der Zundt se réservait de promettre 60,000 francs devant le Russe et l'Italien seulement ! et nous devions faire bande à part : de cette façon il nous eût été facile de conquérir les membres de la société Samarie, par les succès nés de notre réclame !

Ah ! mon cher, vous l'avez manquée, votre renommée ! vous finirez dans la misère !

— Je ne le crois pas, répliqua Moras en saisissant les mains de la Spirite, — je ne suis pas tout à fait un imbécile : j'ai, en effet, parlé chez Samarie, et annoncé que de généreux souscripteurs se chargeraient des premiers frais, mais je n'ai indiqué ni chiffre ni personne. Quant au baron, il a dit au comte Luzzoni et à moi : « Je m'engage personnellement pour 60,000 francs. » Je n'ai pas ajouté foi à cette promesse ; mais le comte, lui, s'est empressé de conter la chose au prince, et Chéréteff, en ma présence, a promis 100,000 francs.

Seulement, ma bonne amie, ajouta le Père, en approchant ses lèvres de la petite oreille de sa compagne; — seulement j'ai si bien plaidé ma cause dans un tête à tête avec notre jeune homme; j'ai si bien écorché à vif la famille Samarie et si bien teint de vertus ma propre personne, que les 100.000 francs pourraient bien m'être octroyés... à moi seul!

— Ah! ah! fit la Spirite: pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela d'abord?

— Je voulais jouir du spectacle de votre colère; cela me prouve une fois de plus la similitude de nos idées.

— Alors, Père, interrogea la vieille avec une grande déférence; alors vous n'avez rien promis à la société?

— Rien.

— Si le prince allait changer d'avis?

— Est-ce que je lui en laisserai le temps? Tantôt j'irai lui lire le 11e chapitre de l'ouvrage qui doit succéder à « l'Ame consolatrice. » Il s'intéresse à ces conférences écrites. Les « Ames dans l'infini » obtiendront, je l'espère, un grand succès; Pierre Chéréteff se charge de tous les frais d'impression et de réclame. — Je viendrai vous détailler notre nouvel entretien et vous prendre pour dîner; voulez-vous?... ce sera la première fois.

— Mon ami, j'accepte de tout cœur. — Et si Chéréteff vous fait ce don, vous pourrez le garder pour vous seul.

— Oh! je ne suis pas un égoïste!

Et Moras baisa la petite main qu'il tenait dans les siennes. Cette réponse contenait un tendre aveu. Mais au moment même, quelques coups frappés à la porte vinrent interrompre cet entretien qui en était à son point psychologique.

Rose Derval entra précipitamment; à la vue du Père, elle ne put réprimer un mouvement d'impatience ; elle paraissait nerveuse, préoccupée, ce qui inquiéta la Spirite.

— Bonjour... mon Père ! dit Rose sur un ton empreint d'ironie.

— Allez en paix, ma fille ! lui répondit ce dernier; il vous sera beaucoup pardonné parce que vous...

— Avez beaucoup aimé ? — Non ! — été beaucoup aimée ! — Tiens, vous avez l'œil humide ; voyez donc, Herminie, comme il a l'air ému !

La vieille fille et Moras rougirent ensemble, et Rose, qui n'aimait pas les « nuages », partit d'un éclat de rire. « Vous avez l'air de vieux tourtereaux », cria-t-elle.

— Nous parlions de choses graves, ne plaisantez pas, ma belle.

— Je ne plaisante pas; mais chaque jour je me demande pourquoi le Père ne se marie point.

— Je suis trop vieux !

— Il y a des mariages assortis...

La Spirite rougit doublement.

— Mais vous êtes folle, Rose !

— Pas du tout ! Père, dites-moi : quel âge aviez-vous, quand.... quand vous avez jeté votre soutane par-dessus les murs du couvent ?

— Oh ! oh ! fit le défroqué... vous allez trop loin !

— Voyons, dites ?... à quel âge ?

— A cinquante-deux ans !

Mademoiselle de la Garancière ne put résister à l'hilarité que cette réponse provoqua chez Rose.

C'était la vérité, pourtant !

— Contez-nous cela, Père ?

Mais la porte de la salle s'ouvrit, et Lucie, toujours imposante, apparut.

— Ma tante, dit-elle, il est l'heure de prendre votre quinquina.

Moras, satisfait de cette interruption qui le dispensait de conter l'histoire de sa « séduction à cinquante-deux ans », s'esquiva. Rose l'accompagna jusqu'à la porte et lui dit avec un semblant de sérieux :

— Cette bonne Herminie! vous devriez l'épouser!

La gaîté de la jeune femme était factice : elle se jeta dans les bras de la Spirite.

— Qu'avez-vous donc, ma belle ?

— Je n'ai reçu aucune nouvelle de Pierre.

— Quoi !

— Ah ! cela vous étonne aussi, vous? Eh bien! rien ! pas un mot, pas une fleur, après ce qui s'est passé entre lui et moi. Est-ce que le prince Chéréteff peut agir ainsi ?

— C'est grave, en effet; après vos aveux mutuels, rien! Le prince est trop délicat, et connaît son devoir de galant homme...

— C'est pourtant ainsi. Que croire, que penser? Consultons les *Esprits*, voulez-vous ?

— Certes !

Lucie vint présenter à sa tante le petit verre à Bordeaux rempli de quinquina.

— Tu es enrhumée? demanda Rose en entendant tousser la jeune fille.

— Un peu; ce ne sera rien.

— Je ne sais vraiment pas où elle a pu gagner cela, puisqu'elle n'est pas sortie.

— Quelque courant d'air, ma tante... je vais terminer ma broderie?

— Non ; allume la lampe et repose-toi.

A peine Lucie eut-elle disparu que Rose dit :

— Comme elle a l'air embarrassée; avez-vous remarqué sa rougeur?

— Oui, elle sera sortie acheter un bout de ruban ou louer un roman, puis aura pris froid ; elle ne sait pas mentir.

— Allons donc! moi je n'aime pas ces sortes de saintes-nitouche; celle-ci surtout, avec ses faux airs de bonne vierge! Vous devriez contrôler.

— Vous avez raison, et puisque nous sommes encore dans l'obscurité, je descends demander à la concierge si elle a vu la petite sortir pendant mon absence avant-hier au soir.

— Elle a peut-être un amant! déclara Rose.

— Dites un amoureux tout au plus, rectifia Herminie; je ne la quitte guère.

Et celle-ci, s'étant enveloppé la tête et le buste dans un long châle de laine, alla commencer son enquête.

Alors, presque aussitôt, Lucie revint dans la salle et déposa sur la table la lampe ornée du constant abat-jour orange.

Comme elle se retirait :

— Pourquoi ne te maries-tu pas? lui demanda Rose.

Surprise d'une pareille question, elle répliqua :

— Parce que je n'aime pas ; et toi-même ?

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose !

— Vraiment! sommes-nous donc faites si différemment? — A toi la liberté, la richesse, l'amour! A moi, l'ombre, la chaîne, le ménage, la misère!

— Et ta vertu! s'écria mademoiselle Derval en se redressant.

— Et la tienne?

— Je ne pose pas, moi.

— Crois-tu, reprit Lucie, sur un ton bas et lent qui peignait son amertume et que Rose ne lui connaissait pas ; crois-tu que ce qui fut un fardeau pour toi, n'en est pas un pour moi? Qui te prouve que, toutes deux, nous n'avons pas les mêmes ambitions, les mêmes désirs?

— Qu'est-ce qu'elle dit, qu'est-ce qu'elle dit? murmura Rose interdite ; car elle ne comprenait pas le sens de ces paroles.

La Spirite, rentra tout essoufflée ; son visage reflétait une colère concentrée.

— Ma chère, dit-elle à la jeune femme, aussitôt que Lucie les eut laissées seules; ma chère, la concierge soutient avoir vu ma nièce traverser précipitamment la cour, sous la pluie battante qui tombait avant hier, et cela, sans rien sur le dos! Il paraît qu'elle avait l'air troublé, et tenait, mal dissimulé entre ses deux mains, un papier...

— Bah! c'était une lettre : je parierais qu'elle a une aventure! Du reste, c'est cela que, tout à l'heure elle voulait dire.

— Dire quoi!

— Rien, interrogez-la.

Mais, à ce moment, trois coups distincts résonnèrent dans le guéridon sur lequel Herminie avait appuyé son bras.

— Vite! dit-elle; prenez un crayon et du papier; je vais épeler à demi-voix. Il ne faut jamais retarder quand les « *Chers amis* » sont présents. — A B C D... commença la Spirite.

Et la table répondit :

« *Destinée gravement compromise : prince prévenu contre vous.* »

Les deux femmes se regardèrent avec anxiété.

— Prévenu! par qui! demanda Rose.

« *A quoi bon le savoir! l'important est de réparer le mal.*

— Cher esprit, tout est-il perdu ?

« *Pas encore ; mais vous devez conserver peu d'espoir.* »

Mademoiselle Derval ne put rien entendre ; quelqu'un lui avait nui, elle voulait connaître l'auteur de cette infamie.

— Calmez-vous, chère, calmez-vous, et laissez parler nos amis ; ils viendront à notre secours.

— Non ! je veux savoir ! cria-t-elle ; oh ! le misérable qui a fait cela s'en repentira, je le jure ! Je m'étais donné tant de peine ? Voilà trois mois que je vis en recluse afin de poursuivre mon but, et c'est au moment d'y arriver après mille efforts d'intelligence et de vertu que j'échouerais ? Ce sera terrible ! murmura-t-elle les dents serrées, l'œil assombri.

— Voyons, mon enfant, cherchez bien, alors. Qui croyez-vous capable de vous avoir joué ce vilain tour ?

Elle réfléchit.

— Personne, dit-elle ; personne ! nul ne connaît ma vie, et ceux que j'ai reçus dans mon intimité ignorent que je suis spirite, et par conséquent ne peuvent se douter de mes relations avec Pierre Chéréteff. — Voyons, *chers Esprits*, un nom, je vous en conjure !

Et Rose Derval, suppliante dans sa colère, posa les mains sur la table, qui resta muette.

— Ils ne veulent pas dénoncer, conclut la Spirite.

— Comment ! ils seraient vertueux ! Je croyais que conseillers et consultants, nous nous ressemblions tous ! Tenez, ils ne sont bons à rien ! ils ne savent rien ! ce sont des canailles, vos Esprits.

— Calmez-vous, Rose, vous allez vous rendre laide ?

— C'est vrai ; ma bonne Herminie, faites-moi donner. un peu d'eau?

Mademoiselle de la Garancière appela sa nièce.

Lorsque Lucie parut, tenant le verre d'eau qui tremblait entre ses doigts, elle tint son regard baissé et sembla redouter celui des deux femmes.

Malgré ses efforts, elle dut céder à un accès de toux qui fit bondir mademoiselle Derval. Elle fixa durement Lucie et lui demanda :

— A qui donc as-tu écrit avant-hier ?

A cette question brusque, la Spirite laissa échapper une exclamation.

— Oui, répéta-t-elle ; tu as écrit à quelqu'un ce soir-là, et tu es allée porter ta lettre à la poste, et c'est ainsi que tu as pris froid.

La jeune fille recula de quelques pas en arrière et s'adossa au mur : sa pâleur était effrayante, mais sa physionomie reflétait une suprême résolution.

— Voyons, parle ?

— Elle ne nie pas ! c'est bien elle ! c'est elle qui a fait cela !

Et Rose s'approchant de Lucie, toujours immobile et muette : — Tu as écrit une lettre anonyme au prince Chéréteff ! Mais parle donc? réponds ?

— Oui !

Mademoiselle Herminie s'élança entre les deux jeunes femmes ; elle voulait maîtriser la colère de sa digne compagne ; et lui saisissant le bras :

— Du calme ! commanda-t-elle, laissez-moi l'interroger.

Lucie demeurait fière et attendait comme un condamné attend la lecture de l'arrêt qui doit trancher les fils de son existence; elle ne se sentait pas le courage

de soutenir une lutte et préférait être franche, dût-elle succomber.

— Donc, tu as écrit au prince. Dans quel but ?

— Dans le but de le mettre en garde contre les pièges qu'on lui tend.

Rose ne pouvait contenir sa colère ; elle eût étranglé la jeune fille, sans l'autorité de la Spirite.

— Indigne créature ! s'écria-t-elle.

-- Ah! je ne me laisserai pas insulter ! répliqua fièrement Lucie. Une indigne créature, moi! Mais qui êtes-vous donc vous-même, courtisane basse et vile ! qui, au mépris de ce qu'il y a de plus sacré : la vertu, vous identifiez à elle pour tromper un homme d'honneur et le rendre à jamais malheureux.

Eh bien, ce ne sera pas, j'ai fait justice ! j'ai écrit à Pierre Chéréteff ce qu'est cette femme !

Et Lucie désigna d'un geste méprisant la belle rousse dont les yeux de hyène étincelaient.

Mademoiselle de la Garancière, d'un ton sec qui interdisait toute réplique, dit à sa nièce :

— Assez !

Et, après un instant de reflexion : — D'où vient, malheureuse, que vous prenez un si vif intérêt à l'avenir du prince ?

— Je ne souffrirai pas qu'il soit trompé.

— Vraiment ! cria Rose ironiquement ; et pourquoi donc, ma mignonne ?

— Parce que je l'aime !

XXIV

Les deux complices, atterrées par cette révélation, ne trouvèrent point d'abord à répliquer. Rose tourna sa colère contre la Spirite.

— Je vous avais bien dit de vous méfier de cette fausse modestie ! vous avez manqué de perspicacité, ma chère ! Adieu vos ambitions ; car ne croyez pas le prince capable de s'éprendre de cette cendrillon ! Qui a aimé Rose Derval ne saurait en aimer une autre. Et puis, il n'en trouvera pas à la douzaine, des princesses ficelées comme moi !

Elle marchait à grands pas ; tout à coup, elle s'arrêta devant Lucie et, les dents serrées, les poings levés, elle bégaya : « Va-t'en ! va-t'en ! je sens que je vais te tuer ! »

Mademoiselle Herminie, toujours prudente, conduisit sa nièce dans la grand'salle et lui dit :

— Demeure ici, attends mes ordres !

Lorsque la Spirite eut fermé la porte : « Allons, Rose, reprit-elle, du courage, tout n'est pas perdu ; un peu de bonne volonté de votre part ? Est-ce que je pouvais soupçonner...

— Je vous avais dit de la surveiller de près ; vous voyez ce que nous coûte votre négligence !

— Il existe peut-être un moyen de réparer cette faute ; les *Esprits*, qui ont mené toute l'affaire, nous tireront d'embarras. Consultons-les, apportons dans notre évocation toute notre volonté.

— Bah ! Je ne crois plus à votre spiritisme ! à cause de lui, j'ai gaspillé six mois de mon existence.

— Qui sait?...

— Je n'y crois plus, vous dis-je !

— Par lui, vous avez séduit Chéréteff.

— Vraiment ! fit Rose en se redressant ; et mes avantages personnels vous les comptez pour peu, ce me semble ! Il n'était pas indispensable de jouer toute cette comédie ; je n'avais qu'à paraître ; le prince ne m'a pas aimée par ordre des *Esprits*, mais parce qu'il m'a trouvée de son goût. Est-ce que vos leçons ne me suffisaient pas ?

— Rose, vous avez donc perdu la mémoire? Souvenez-vous de certain soir, où risquant votre vie, vous vous abandonnâtes au pouvoir surnaturel !

— Soit ; à quoi cela a-t-il servi, puisqu'à cette heure tout est fini ?

— Ah ! ma fille ! — fit sentencieusement la Spirite en appuyant sa main sur l'épaule de la jeune femme ; — ma fille, vous ne connaissez guère la puissance des êtres disparus ; ils nous protégent et nous aiment à cause la similitude existant entre leurs instincts passés et nos ambitions présentes.

— Alors, pourquoi n'ont-ils pas prévu l'acte de Lucie ?

Cette observation était logique ; mademoiselle de la Garancière n'y pouvait répondre que par des arguments et des explications qu'il eût fallu longuement discuter.

— Ne cherchez pas à savoir, répondit-elle, c'est une épreuve qu'ils vous ont envoyée, qui sait même s'ils n'ont pas inspiré cette mauvaise action à ma nièce, afin de mieux prouver leur pouvoir à réparer les choses ? Allons, Rose, posez vos jolies mains sur le guéridon ;

voici l'alphabet et ce qu'il faut pour écrire. Quittez cet air morose et ne fulminez pas intérieurement contre vos bons amis; montrez-vous gracieuse, car ils nous voient!

Il y a d'autres yeux que les humains, et toute femme coquette ne doit jamais abandonner ses charmes, même dans la solitude.

Ceci fut dit de ce ton railleur qui seyait bien à la Spirite. Mademoiselle Derval haussa les épaules mais obéit.

Au bout de dix minutes, le mouvement d'abord timide de la table, s'accentua, et des coups frappés nettement se firent entendre.

« Chers *Esprits*, supplia la vieille fille, ayez pitié de nous, et venez achever l'œuvre que vous avez si bien ébauchée; nous vous aiderons de tous nos efforts. »

— « Oui, répondit la table; *mais je réclame de vous la soumission et l'audace.* »

Cette dernière condition, loin de déplaire à Rose, servait ses instincts et flattait son caractère cavalier.

— Tout m'est indifférent, répliqua-t-elle, si j'ai pour récompense la réussite.

— « *Le succès vous est acquis à l'avance; ce que nous n'avions osé vous promettre s'accomplira: vous épouserez Pierre Chéréteff!* »

— Ah! Chers! si vous faites cela, je vous céderai volontiers mon âme!

Et la belle insouciante ajouta, dans un rire où brillèrent ses dents blanches: « Pour ce qu'elle vaut! »

Au moment même, un visiteur agita la sonnette.

— Faut-il ouvrir? demandèrent ensemble les deux femmes. Trois coups violents leur répondirent: «*Oui!* »

Lucie, sur l'ordre de sa tante, introduisit Moras. Ce-

lui-ci venait chercher pour la conduire au restaurant, sa vieille amie. Il avait fait un bout de toilette, ce qui donnait à son visage rasé de frais une expression moins fatale.

— Avez-vous vu le prince ? interrogea vivement la Spirite, dont les mains restaient appuyées sur le bois.

— Qu'est ce que vous faites-là ?

— Répondez, de grâce ; l'avez-vous vu ?

— Non, non, je ne l'ai pas vu, reprit le Père en s'asseyant commodément : je me suis même trouvé au milieu d'un remue-ménage : les domestiques emplissent des caisses de livres et d'objets d'art ; des malles bouclées encombrent le vestibule.

— Qu'y a-t-il ? — ai-je demandé au vieil Ivan.

— Son Excellence part demain. — Où cela? — Je ne sais.

J'ai voulu insister pour voir le prince, mais en vain. Bref, je lui ai fait passer un mot.

Je ne comprends rien à cette brusque décision, j'espère que de loin il agira comme s'il était présent.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et brusquement, il releva la tête : « Qu'avez-vous ? » s'écria-t-il.

— Ce que nous avons ! Jugez vous-même.

Et la Spirite fit à demi-voix le récit de ce qui venait d'avoir lieu.

— Sacrée gamine ! murmura Moras ; avec sa jalousie amoureuse, elle est capable de compromettre nos situations réciproques !

— Si je la tenais ! s'exclama Rose ; si je la tenais ! Oh ! mais je me vengerai !

Et tout à coup, se frappant le front comme pour en laisser jaillir une étincelle de génie :

— C'est Van der Zundt qui nous vengera !

A ce nom, mademoiselle Hermine se mordit les lèvres; c'est qu'au fond, elle n'entendait pas qu'on rudoyât sa nièce! elle ne jetterait Lucie en pâture au satyre Van der Zundt que pour le bon motif et moyennant finances; et si « *l'affaire* » du prince échouait, elle se réservait cette « *autre* » dont elle ne mettait en doute ni la réussite ni le profit.

La table se souleva sur un seul pied.

— Vous consultiez? demanda Moras.

— Oui.

— Je joins mes évocations aux vôtres.

—*Chers Esprits,* continuez, nous vous en prions. Le Père vient de nous apprendre le départ du prince.

— « *Il ne partira pas.* »

— Alors, nous sommmes sauvés!

—« *Si vous obéissez.* »

Les trois consultants se regardèrent.

— Parlez, ordonnez! dit Rose Derval,

— « *Il s'agit d'un apport de notre part.* »

— Mais, cher *Esprit,* je ne possède pas la faculté; je ne m'endors jamais, et mon pouvoir se borne à la typologie; nous n'avons pas de médium.

— « *Vous avez Lucie, le plus fort de tous.* »

— Lucie! celle qui vient de nous trahir! y songez-vous?

— *Il le faut.*

— Elle ne consentira jamais!

— « *Vous emploierez la force.* »

Mademoiselle de la Garancière parut hésiter; ses sourcils froncés indiquaient que ce conseil ne lui plaisait guère. Mais le visage de Rose rayonnait à l'idée d'une première vengeance. La force! Elle se chargeait bien de l'employer, elle.

Aussi, la Spirite, voyant l'effet produit sur sa digne

compagne, réfléchit que si Pierre Chéréteff retombait en son pouvoir, sa reconnaissance lui serait acquise. Elle céda.

— C'est fort bien, dit-elle ; que faut-il faire ?

— « *Lorsque le médium sera endormi, nous manifesterons notre présence par quelques phénomènes* ; *éteignez les lumières; la flamme du foyer éclairera suffisamment. Placez sur un guéridon une feuille de papiers et des crayons* »

— Quand devrons-nous commencer ?

— « *De suite.* »

Les consultants échangèrent un regard inquiet.

— Moi je vous quitte, dit Moras.

— Jamais !

— Et mon dîner, je meurs de faim !

— Vous ne dînerez pas ce soir, déclara mademoiselle Herminie. Le Christ et ses disciples se préparèrent aux grands événements de leur mission par le jeûne !

— Et la prière ! acheva Moras d'un air déconfit.

— Nous souperons joyeusement, dit Rose ; d'autant mieux, que la scène macabre à laquelle nous allons assister nous fournira un fameux apéritif.

La Spirite appela sa nièce et fut surprise de ne la voir aucunement troublée :

— J'exige que tu prennes à l'instant une tasse de bouillon et un verre de Bordeaux ?

Et la jeune fille obéit.

— Les forces sont indispensables au médium, continua-t-elle. Nous nous contenterons d'un biscuit arrosé de Malaga, en attendant l'heure du souper auquel Rose nous convie.

Et mademoiselle de la Garancière, après avoir terminé les préparatifs qu'exigeait la séance, apporta le vieux plateau en laque chinoise, contenant les verres et le carafon, plus un paquet de petits fours légers.

XXV

Pendant que se décidait son sort, Lucie était restée docilement assise sur la chaise que lui avait désignée la Spirite. La pièce était froide et silencieuse, et la brume d'hiver noircissant les vitres rendait plus sombre cette solitude que quelques bruissements d'ailes venaient seuls égayer.

Les pigeons tout moroses s'impatientaient dans leur asile étroit, et maudissaient peut-être, dans leur naïve intelligence, le soleil inconstant.

La jeune fille ne paraissait nullement triste; ses pensées, au contraire, illuminaient parfois d'un sourire son visage maladif.

C'est qu'elle avait conscience de son acte de justice et se disait : « J'ai sauvé Pierre Chéréteff ! »

Puis, avec son instinct de femme, elle se flattait de la victoire remportée sur une rivale abhorrée ; elle récapitulait en elle-même les événements passés, calculait les efforts et les soins que Rose avait apportés à ses séductions, et c'est avec une joie malicieuse que Lucie savourait son triomphe à elle ! à elle, qu'on n'avait pas soupçonnée; et qui, pareille à la fée invisible des contes d'autrefois, venait du bout de sa baguette de renverser tout un édifice de rêves ambitieux.

Son prince, qu'elle adorait en silence, son prince dont elle avait fait l'âme de son âme et le héros de sa vie, ne serait jamais à elle; il ne saurait jamais que l'humble voyante lui vouait l'amour le plus chaste et le

plus profond : soit. — Mais son prince ne deviendrait pas non plus la proie d'une courtisane !

Lucie restait insensible aux colères de sa tante et de Rose. Que pouvait-on contre elle, pauvre délaissée ? — La martyriser ? Elle prendrait sa liberté. — Lui causer du tort? N'était-elle pas seule au monde ! que lui importait la médisance, la calomnie ! Elle ne possédait ni frère ni sœur ; son père l'avait reniée ; sa mère était morte !

Aussi, quand mademoiselle de la Garancière l'appela, parut-elle calme et non résignée.

En apercevant les préparatifs de la séance, elle ne comprit point ; et lorsqu'on voulut la faire asseoir dans le fauteuil propre aux expériences :

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Et n'obtenant pas de réponse, elle dit résolument : « Je ne me laisserai pas endormir. »

— Il le faut pourtant.

— Pourquoi ?

— Afin de réparer le mal que tu as fait.

— Je n'ai point commis une action mauvaise.

— Vraiment ! s'écria Rose Derval ; tu as voulu m'enlever Pierre Chéréteff ! eh bien, c'est ton pouvoir qui va m'aider à le reconquérir. Il te faut un prince, ma fille, et tu me le voles ! voyez-vous çà ! Ah ! ah ! ah !...

Lucie trembla. Elle n'osait mesurer toute l'étendue de son malheur. Quoi ! elle allait donc servir d'instrument à la vengeance dirigée contre elle-même ! dans un instant elle serait à la merci des ennemis de Pierre ! et tout en l'adorant de toutes les forces de son être, elle contribuerait à la matérialisation des esprits infernaux qui travaillaient à sa perte !

Oh ! combien elle le haïssait, son pouvoir occulte qui

la réduisait à la soumission passive dans le mal comme dans le bien.

— Je ne consentirai jamais! dit-elle.

— Si, reprit sa tante en allégeant son nez du poids de ses lunettes; si, tu consentiras forcément : tu ne peux lutter contre moi. Allons, céde de bon gré puisque tu ne triompheras pas!

Elle parlait doucement, sans sévérité.

Mais Lucie ne parut rien entendre; elle se raidit contre la faiblesse, et tout ce qu'elle possédait sous sa frêle enveloppe d'énergie morale et de force nerveuse, elle le concentra en une seule puissance.

On l'endormait rien qu'en lui passant la main sur le front, rien qu'en la regardant, alors qu'elle s'y prêtait volontiers comme sujet, faisant abnégation de sa liberté; aussi, la résistance à laquelle Lucie s'apprêta désespérément en quelques minutes, fut la révolte imminente de son intelligence, de ses nerfs, de tout son être, en un mot.

Elle s'appuya au grand fauteuil, crispa ses doigts sur le noyer dans lequel elle rencontrait un point d'appui nécessaire, et, la tête haute, le regard fixe, attendit.

Mademoiselle de la Garancière la somma une dernière fois.

— Non! non! dit-elle.

— Alors, tant pis pour toi. Voyons, ma fille, à quoi bon jouer la comédie? Il est naturel que tu répares tes torts. Du reste il le faut.

— Jamais!

La Spirite, menaçante, s'approcha de Lucie et lui toucha le bras; ce ne fut plus ce corps flexible et fragile qu'elle rencontra; mais des muscles raidis par une sorte d'insensibilité cataleptique instantanée!

Et mademoiselle de la Garancière frémit au contact de cette chair d'acier.

Les trois personnages se regardèrent hésitants et le médium put se croire sauvé.

Mais la Spirite rougit tout à coup : pour la première fois on osait mettre en doute sa domination ! On espérait se mesurer avec elle et lutter contre son autorité ! Tout son sang bouillonna à la seule pensée que cette enfant pourrait triompher. La haine de mademoiselle Derval fut définitivement servie par l'orgueil de son vieux Mentor !

Etre vaincue, elle ! Herminie ! allons donc ! elle briserait plutôt entre ses mains ce frêle roseau qui, vacillant toujours au gré de ses caprices à elle, osait tout à coup s'implanter en champ libre et la braver.

La Spirite se redressa.

— Père, commanda-t-elle, faites asseoir cette entêtée et maintenez-la pendant que je la magnétiserai.

Moras, que l'amour de l'observation conduisait en toutes choses, ne se fit pas scrupule de saisir violemment la jeune fille.

— Oh ! je crains de lui briser les membres, dit-il.

— Attendez, je vais vous aider, moi ! s'écria Rose, et joignant l'acte à la parole elle s'élança vers Lucie.

— Non, non ! je ne veux pas ! murmurait la pauvre enfant, je ne veux pas !

Et sentant diminuer l'énergie surhumaine qui l'avait soutenue, elle se cramponna au fauteuil, opposant un dernier effort désespéré.

— Père, placez-vous droit derrière elle, soutenez-lui la tête ? Et vous, Rose, serrez-lui les mains dans les vôtres. Je vais l'inonder de fluide.

Lucie se sentit perdue ; elle eut des regards sup-

pliants, ses lèvres frémissantes ébauchèrent une prière. En vain!

Alors, pendant que mademoiselle Herminie noble et grave, dans un geste onctueux étendait sa main vers elle, la jeune martyre, les yeux grands ouverts et fixes, concentra sa volonté sur un seul point : le cerveau! Elle répétait mentalement : « Je ne veux pas! tandis que les *passes* magnétiques auxquelles elle n'avait jamais opposé de résistance énervaient sa nature impressionnable que sa force intellectuelle ne pouvait préserver.

Bientôt, de longs frissons secouèrent son corps, ses paupières alourdies s'abaissèrent, ses lèvres balbutièrent comme en un rêve : « Maman! maman! » Et dans un soupir aussi doux qu'un souffle, s'envola ce nom : « Pierre! » Et n'étant plus soutenue que légèrement par le défroqué, qui suivait avec le plus vif intérêt les péripéties de cette scène, Lucie s'affaissa sur elle-même et tomba lourdement sur le tapis.

Les trois bourreaux s'éloignèrent de quelques pas; leurs physionomies avaient une étrange expression : Le fin profil de Rose se détachait sur l'ombre, et les rayons de la lampe couraient dans l'or de ses cheveux; elle avait pâli.

Mademoiselle Herminie, les traits allongés, l'œil agrandi, regardait fixement sa nièce.

Seul Moras, impassible, superbe dans son attitude d'observateur, était à demi penché sur le corps gisant à terre, épiant le moindre mouvement, le moindre soupir; un sourire égoïste illuminait ses prunelles veloutées; on eût dit qu'il venait de conquérir un mystère à la science occulte.

Ils avaient l'air d'assassins constatant la réussite d'un forfait.

Enfin, Rose rompit le silence :

— Est-elle morte ? demanda-t-elle d'une voix presqu'inintelligible.

— Vous êtes folle ! répondit la Spirite.

Et Moras se disposait à relever la jeune fille, quand mademoiselle de la Garancière s'écria :

— Gardez-vous-en ! vous pourriez la tuer.

Et, s'élançant vers sa nièce, elle écarta les sièges qui l'entouraient, lui souleva la tête qu'elle appuya sur un coussin de velours grenat.

Ceci fut fait avec mille précautions maternelles.

Lorsque la lampe fut éteinte, ils s'assirent côte à côte, se tenant par la main,

Rose tremblait un peu entre le Mariste et la Spirite, mais son âme sauvage se brisait à toutes les émotions, à tous les dangers !

Le guéridon était placé aux pieds du médium, le papier et les crayons s'y trouvaient réunis.

Dans l'ombre et le silence du salon, seul, le bois pétillait dans l'âtre, et projetait des lueurs fugitives pareilles aux faibles éclairs qui, par une nuit brumeuse viennent par intervalles illuminer la nature endormie.

Bientôt, le médium quitta son état quasi-cataleptique ; des gémissements inarticulés s'échappaient de ses lèvres et sa poitrine oppressée avait des sifflements.

On entendait des coups formidables frappés dans les meubles, des soupirs, des cris rauques, la lutte était engagée entre les *Esprits* et le médium révolté.

La Spirite et Rose tremblaient : jamais, pendant les séances habituelles, elles n'avaient vu Lucie en proie à un pareil combat.

— Comme elle souffre ! murmura la jeune femme.

Et, surexcitée par tous ces événements, il lui monta jusqu'aux lèvres un sentiment de pitié.

— C'est fort intéressant ! pensait Moras.

— Pourquoi ces cris, ces pleurs? demanda Rose à voix basse ; elle ne veut donc pas céder ?

— Non, parce que les *Esprits* lui sont antipathiques et veulent nous venger en nous rendant Pierre Chéréteff par son intermédiaire.

— Ce doit être effrayant !

— Voulez-vous que je l'éveille, ce pauvre ange !

L'ironie des paroles de la Spirite toucha Rose.

— Non, non, dit-elle.

Pendant ce dialogue, la lutte était devenue moins acharnée, les efforts du médium moins désespérés, la douleur moins intense.

C'étaient maintenant des soupirs inachevés, des souffles, des frissons; c'était la dernière phase de l'agonie d'une victime qu'on achève.

Puis... plus rien.

Les coups se multiplièrent, et l'on entendit admirablement imité, l'écho du tambour battant aux champs, signe de la victoire remportée ! Bientôt, des lueurs parcoururent l'espace en tous sens, voltigeant insaisissables et légères, toutes pareilles à celles qui rongeaient la bûche dans l'âtre. Des parfums étrangers remplirent l'atmosphère; on perçut des froufrous de taffetas, des bruissements d'ailes, des chants d'oiseaux, Et, tandis que les assistants, les mains contractées, la conscience émue, retenaient leur haleine dans la crainte d'effaroucher les « *Invisibles* » tout à coup, le corps de Lucie s'embrasa.

Au milieu d'un véritable feu de bengale rose et violacé, la jeune fille était étendue sur le tapis, les bras en croix ; sa tête reposait sur le coussin de velours, duquel elle se détachait; ses cheveux noirs, à demi dénoués, donnaient une sévérité rigide au visage d'albâtre; ses

yeux fermés, ses fins sourcils, ses traits réguliers avaient une noblesse antique, et sa bouche entr'ouverte en une pénible extase, achevait de poétiser l'ensemble. Ainsi posée, Lucie réédifiait la statue de la Douleur !

Elle restait immobile, insensible aux baisers des flammes phosphorescentes qui la caressaient en se jouant, ainsi que des follets dansant le soir à la lueur des étoiles, autour des blancs mausolées couverts de pâles églantines.

Puis, le brasier changea de tons; les rayons, de rose et violacés devinrent blancs, et Lucie apparut de nouveau enveloppée d'une auréole !

A ce spectacle inattendu, les assistants se levèrent enthousiasmés, et Rose, dont le sein palpitant se soulevait avec violence, ne put, tant était réelle son admiration, retenir ce cri :

— Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

Cet hommage, rendu spontanément à une rivale, indique quelle devait être l'idéale transformation de la jeune fille. Enfin, les flammes s'évaporèrent peu à peu, laissant derrière elles des traînées de phosphore qui répandirent des parfums d'ambre et d'encens.

Le calme et l'ombre se rétablirent.

Le bois rongé noircissait, et mademoiselle de la Garancière ne pouvant rompre les fluides, dut renoncer à alimenter son foyer.

— C'est beau ! c'est grand ! murmura Moras ; les Incas arrivent à des phénomènes infernaux, mais je n'ai jamais rencontré chez eux une telle poésie !

— Taisez-vous ! dit la Spirite ; laissez-moi interroger nos « *amis* ». — Chers *Esprits*, devons-nous rallumer la lampe ?

« *Pan, pan!* » fut-il répondu ; cela signifiait non.

Les trois complices apportèrent toute leur attention

aux nouveaux phénomènes; ces expériences doublement intéressantes pour eux les passionnaient au suprême degré.

Tout à coup, une étoile s'éleva au-dessus du guéridon, et, grossissant peu à peu, l'astre revêtit une forme d'abord indécise, puis, sensiblement distincte. Alors, les témoins de cette apparition virent une main finement dessinée, une main diaphane et bien articulée, dont le poignet s'évanouissait en une vapeur neigeuse. Elle plana quelque temps, et s'étant abaissée sur la table, saisit l'un des crayons, traça précipitamment plusieurs lettres sur le papier et disparut.

De grands coups rompirent le silence ; des coups impérieux, auxquels la Spirite répondit :

— Faut-il allumer ?

— « *Pan !* »

Les jambes engourdies, le cerveau troublé, mademoiselle de la Garancière se leva et donna de la lumière.

Aussitôt, ils se précipitèrent tous les trois vers le guéridon, et la même exclamation s'échappa de leurs lèvres. Sur la feuille blanche, ces deux mots avaient été lisiblement écrits :

« *Baume odontalgique.* »

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Rose.

— Ne perdons pas une minute, je vous prie, dit la Spirite; la séance n'est pas encore terminée, nous avons des instructions à recevoir.

— Réveillez Lucie ?

— Non ; consultons auparavant.

La jeune fille, à présent, paraissait dormir d'un sommeil tranquille.

XXVI

Donc, ils procédèrent aux évocations nécessaires. Et les *Esprits*, dans une longue communication, dictèrent ce qui suit :

« Rose Derval, si vous désirez être la princesse Chéréteff, osez nous obéir ! »

— Je le veux ! que dois-je faire?

« Ecrire d'abord cette lettre :

« Mon cher seigneur,

Je vous aime et vous ai donné mon cœur librement. De même que vous ne transigerez jamais avec les principes que vous ont légués vos ancêtres, moi, Rose Derval je ne veux pas faillir.

» Ayant horreur du mensonge, je quitte cette vie qui, loin de vous me serait impossible; je vous laisse comme souvenir un amour fier et profond. Soyez heureux, Pierre! et n'oubliez pas la pauvre fille, dont un baiser de vous fut toute la joie ici-bas.

» Mon amour sera éternel, car les âmes survivent, ô mon seigneur !

» Quand vous recevrez cette lettre, je serai morte en vous bénissant.

» Rose Derval. »

— C'est superbe ! Ensuite?

« Il ne nous a pas été possible de faire un apport ; mais notre conseil vous suffira.

— » Dès ce soir, Rose se rendra chez deux pharmaciens, et demandera un baume odontalgique pour calmer d'atroces douleurs de dents. On lui donnera le remède à petite dose ; deux suffiront. Demain à midi, elle prendra le tout, à jeun, et, après quelques minutes de souffrances, elle tombera en léthargie. Cet état durera trois heures environ, pendant lesquelles, l'apparence de la mort sera rendue avec le plus sérieux effet. — Aucun danger à courir.

Cédant à nos prières, l'illustre Dupuytren s'est matérialisé, et de sa main, a tracé le nom de la liqueur dont l'absorption réalisera les rêves de Rose Derval.

Nous vous donnerons nos dernières instructions demain matin. »

— *Cher Esprit!* nous vous remercions. Quand la lettre d'adieux doit-elle être remise à Chéréteff?

— *Demain à une heure et portée par un commissionnaire.*

— Et s'il part!

— *Il ne partira pas.*

— Devons-nous réveiller Lucie?

— *Gardez-vous-en, je lui ai envoyé un sommeil réparateur; conduisez-la chez une amie; elle y tombera malade, et par là même, n'entravera plus vos projets. On la sauvera. Cachez-lui surtout la vérité...*

— C'est facile, dit la Spirite; le médium ne conserve jamais le souvenir des souffrances endurées pendant le sommeil.

Les consultants se levèrent engourdis par ces deux heures d'une attention fatigante. Ils éprouvaient le besoin de changer d'air, car l'atmosphère qui les environnait était surchargée d'un fluide malsain.

— Eh bien, ma toute belle, êtes-vous disposée à jouer le rôle de l'empoisonnée par amour? demanda Moras.

La jeune femme était restée songeuse, le coude appuyé sur la table. A cette apostrophe, elle releva sa jolie tête et répondit avec un fin sourire :

Te be or not to be! — J'ai lu quelque part cette devise et je réfléchissais à sa signification : Être quelqu'un ou n'être pas! Cela ne veut-il pas dire que : voulant être princesse, je dois le devenir ou mourir?

— Oui, répliqua mademoiselle Herminie; j'aime à vous entendre parler ainsi, froidement, sans enthousiasme. Rester maître de soi est la première des conditions de succès chez les aventuriers. N'êtes-vous pas de mon avis, Père?

Moras mordit sa moustache. Ce nom d'aventurier révoltait son orgueil et diminuait son importance, car il lui rappelait sa véritable situation.

— Oui, oui, ma bonne!

Et se tournant vers Lucie :

— Il faut relever cette enfant; nous ne pouvons l'abandonner en cet état.

— Portez-la sur son lit, mon ami, voulez-vous?

Et mademoiselle de la Garançière éclaira le chemin qui conduisait à l'alcove où se trouvait le petit lit de la jeune fille.

Moras y déposa son léger fardeau.

Pendant ces arrangements, mademoiselle Derval s'empressait de copier la lettre dictée par les *Esprits*. Aussitôt l'adresse de Pierre Chéréteff écrite sans hésitation :

— Partons, maintenant! commanda-t-elle; nous avons mérité notre collation, n'est-ce pas? Père, vous êtes tout blême!

— C'est la faim! répondit le défroqué, en laissant voir ses dents admirablement rangées.

— Il est dix heures et demie, ne perdons pas notre

temps; nous nous entretiendrons plus tard des événements de la soirée.

Rose Derval se mit à fredonner un air d'opérette qu'elle termina par cette sentence énergiquement déclamée :

— Devenir princesse, ou mourir!

Sous sa couverture de laine usée, la tête enfouie gracieusement dans le désordre de ses cheveux, Lucie, rendue à la vie réelle, dormait d'un sommeil calme et profond. Des roses lui vinrent aux joues, un sourire illumina son visage; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme au contact d'un fugitif baiser, et son sein de vierge se souleva doucement sous l'influence d'une émotion passagère.

Pauvre enfant!... l'Ange des cœurs purs devait lui apparaître à cette heure, sous les traits chéris d'un beau jeune homme à la moustache blonde, aux yeux bleus, dont le regard profond et tendre lui avait, en la caressant inconsciemment, volé toute son âme!

XXVII

A l'hôtel de la rue Monceau les préparatifs de départ étaient presque terminés; dans le grand salon, plusieurs objets de valeur avaient été enlevés, ainsi que le portrait de la princesse Marie Chéréteff, dû au pinceau d'un maître, alors que la jeune femme, à peine âgée de vingt ans, brillait à la cour.

Pierre froissait, en marchant toujours dans le même

sens, le tapis d'Aubusson comme s'il eût voulu, avant de partir, en effacer jusqu'aux rosaces passées.

Enfin, il s'arrêta devant une fenêtre et en souleva les rideaux.

La rue était déserte ; on n'entendait ni les cris des petits marchands se mêlant au roulement des charrettes, ni les pas précipités des employés se rendant à leurs bureaux. Le silence régnait encore dans ce coin paresseux de la Cité.

C'était une belle matinée de l'hiver ; et pendant cette amnistie des éléments, le soleil pâle essayait ses rayons en envoyant aux bourgeons encore loin d'éclore ses timides et paternels baisers.

Le prince resta longtemps pensif, regardant les pavés blancs lavés par tant de pluies consécutives ; quand il relevait la tête, c'était pour consulter la pendule qui ne marquait pas neuf heures ; alors, on eût pu lire en son regard une impatience, une inquiétude.

Un coupé s'arrêta, et Pierre, tiré subitement de sa rêverie, alla au-devant d'Angélo Luzzoni.

— Je t'attendais, lui dit-il en lui tendant la main.

— Qu'arrive-t-il? que vois-je? est-ce que tu déménages?

— Je pars.

— Où vas-tu? car ces préparatifs n'annoncent pas seulement une partie de campagne !

— Je retourne à Florence ; de là, où je m'installerai définitivement, je ne sais pas où j'irai... peut-être à Ceylan ! — ajouta-t-il avec un soupir. Veux-tu m'accompagner, mon vieil ami ?

Le comte regarda Pierre avec un étonnement profond.

— Je ne comprends pas !

— Je vais habiter Florence, où je ne séjournerai

guère puisque j'ai l'intention d'entreprendre de longs voyages ; et je te demande si tu veux venir avec moi? Nous reverrons le ciel de notre adolescence, aux rayons duquel tout paraît plus beau, plus idéal! Je racheterai le palais Luzzoni où tu naquis, où ta douce aïeule entoura ton enfance de toutes les tendresses. Angélo, mon frère, allons vivre au milieu des souvenirs qui sont restés inviolés en nous !

— Tu dois être bien malheureux !

— Oui, je suis malheureux, écoute : Les années de collège avaient détruit en moi les premières illusions de ma jeunesse ; le cachet maternel avait disparu, la mort de la princesse me frappa douloureusement, et devant l'écroulement du bonheur que me procurait mon unique affection, je devins incrédule! Ce scepticisme n'était qu'apparent, tu le sais, Angélo! je voulais forcer en moi ce que la nature avait créé confiant et tendre, j'ignorais mon cœur.

Le spiritisme nous conquit : toi, tu professas pour sa doctrine un attachement aveugle et même ridicule ; moi, je crus à la résurrection de la vie, je crus en Dieu, je crus à l'amour!

Ici, Pierre Chéréteff se tut; Angélo lui serra la main.

— Après ? demanda-t-il.

— Alors, j'aimai Rose Derval! Un jour ayant appris que le baron Van der Zundt lui offrait son nom et sa fortune, je compris à la jalousie qui me mordit le cœur, combien j'appartenais à cette femme. J'eus des doutes sur sa loyauté, sur son caractère et résolus de confondre son audace; j'allais au-devant d'un péril, je fus vaincu.

Elle sut me faire le sacrifice de sa vertu, de ses préjugés, elle m'avoua son amour, et dans un premier baiser, j'emportai sa promesse. — Mais il me fallait, à

moi, honnête homme, une âme dans toute sa fleur, dans toute sa pureté, parce que, rencontrant en elle le bonheur, mon orgueil eût jeté au vent les sotttes vanités !... — j'eusse épousé Rose !

— Je comprends, dit froidement Angélo ; mais je ne partage pas tes idées. Arrivons au fait.

— Voici, répondit Pierre en lui tendant la lettre anonyme de Lucie.

Aussitôt qu'il en eut fait la lecture, le comte s'écria :

— Eh bien tant mieux ! tu auras une belle maîtresse sans te croire obligé aux devoirs envers elle !

— Ah ! tu ne comprends pas, dit Pierre avec amertume ; c'est à cause de sa vertu plus encore que pour sa beauté, que j'ai aimé Rose !

J'enchaînerais quand même ma vie à la sienne. Je le sens, Angélo, pour un baiser de cette femme, je me damnerais !

— C'est grave, en effet ; on aime ces créatures-là quand elles veulent se donner la peine de se faire aimer. Alors, tu as résolu de partir ?

— Il le faut, mon ami.

— Et le Spiritisme ?

— Le Spiritisme est une sublime doctrine, dit Pierre en se levant ; mais les personnages qui se sont proclamés ses apôtres ne sont guère dignes de respect. Le Spiritisme abrite une collection de déclassés d'où émergent çà et là quelques consciences honnêtes. Là où se réfugient les aventuriers et les courtisanes, ne doivent point demeurer les gens de bien. — Je dis cela pour toi, Angélo. — Considérant froidement cette société, je suis convaincu qu'elle ne s'élèvera jamais au-dessus du niveau actuel : donc je ne veux pas voir égrenés entre des mains serviles à tous les métiers les cent mille francs

dont je fais le sacrifice pour la propagation du Spiritisme; je les lègue à l'orateur éminent qui les emploiera lui seul, à faire connaître les mystères qu'il nous a révélés avec une si superbe éloquence : je les donne à Moras.

Allons ! viens avec moi ! nous ferons le tour du monde !

Et le prince, presque suppliant, ajouta :

— Viens, mon ami ! puisque tu es médium voyant, ta Julietta te suivra bien ! Pour elle le temps et l'espace sont un jeu ! Partons pour Florence ; et si nous décidons notre voyage dans l'Inde, eh bien, je demanderai à Moras de nous accompagner.

Le comte Luzzoni, depuis qu'il vivait en anachorète, entouré de ses *Esprits*, ne tenait guère à la vie mondaine.

— Quand pars-tu? demanda-t-il.

— Ce soir.

— Avant huit jours je serai à Florence.

Le prince serra spontanément la main d'Angélo.

— Merci, merci ! s'écria-t-il.

— Ce n'est pas seulement pour toi que j'agis ainsi, mais beaucoup pour moi, car j'ai toujours préféré le sol natal à tous les autres.

Onze heures sonnèrent; un domestique parut apportant le courrier.

Le prince prit les lettres, les examina :

— Voyons d'abord celle-ci : Alexis X..., un ami ; tu te souviens, Angélo ?

— Oui. — Au fait, Pierre, je ne t'ai pas conté ce qui m'est arrivé avant-hier. — Je reçois un message dont les pattes de mouches me sont trop connues ! et par lequel on me demande, au milieu de retours assez tendres sur le passé, un souvenir définitif, — une aigrette

en diamants admirée par hasard et convoitée ardemment ! -- Et l'on ajoute : « Je n'accepterai un tel présent que d'une main chérie ! »

— Ah ! je retiens « définitif » et par « hasard » ! Qui t'envoyait cet adorable message ?

— La Maritza !

— Qu'as-tu fait ?

— En doutes-tu ? Je me suis empressé d'envoyer un bouquet, et c'est au milieu des roses que la danseuse a reçu son aigrette.

— C'est charmant !

Les deux amis déjeunèrent ensemble et, dans le fumoir, ils s'entretinrent encore de leurs projets, s'efforçant d'oublier ces quelques mois de folie passés en plein surnaturel. Angélo blâma lui-même ses emportements vers le Spiritisme, et remercia naïvement son ami de venir enfin l'arracher à son commencement de vie mystique.

— Il n'y a au monde que toi qui sois capable de me sauver, lui dit-il; je me sens attaqué d'une névrose intellectuelle contre laquelle le raisonnement n'a plus de prise.

Il était deux heures lorsque le vieil Ivan vint présenter une lettre à Pierre Chéréteff.

— Qui donc a apporté cela?

— Excellence, c'est un commissionnaire; il n'y a pas de réponse.

— Encore une écriture inconnue, — murmura le prince; — je ne désire pas en savoir davantage sur cette fille.

Mais tout à coup, il changea de couleur, ses yeux parcoururent avidement les lignes, ses doigts tremblèrent. — En voyant sa pâleur :

— Qu'y a-t-il? s'écria Angélo.

— Ce que j'ai! balbutia Pierre en chancelant; ce que j'ai? — Lis!

Puis il s'enfuit comme un fou.

XXVIII

La chambre est petite et basse et les rideaux grands ouverts laissent pénétrer les rayons indécis du soleil. Une femme âgée, infirme, jette vers le lit des regards inquiets; parfois, se soulevant sur ses béquilles, elle murmure :

— J'ai peur! nous avons commis une terrible imprudence!

Mademoiselle de la Garancière répond :

— Ne craignez rien; elle se réveillera tantôt.

Mais la vieille remue la tête en signe d'incrédulité :

— Elle a tant souffert avant de s'endormir! quelle crise, grand Dieu! Et maintenant, voyez cette raideur : on dirait la mort!

— Tâchez d'avoir des larmes, et surtout ne vous mêlez de rien.

Que Rose était charmante ainsi. De la chemise fermée au col dont elle s'était vêtue s'échappaient ses bras magnifiques à la chair transparente, une chair de rousse, immaculée; ses mains pieusement croisées sur sa poitrine n'en voilaient ni les contours gracieux ni les formes marmoréennes. Son visage horriblement pâle, aux traits allongés et bistrés, reposait dans l'adorable fouillis des cheveux dont on avait artistement fait onduler les mèches presque jusqu'à terre.

Certes, Rose Derval était belle ainsi; mais ce n'était pas Lucie couchée dans ses nuages phosphorescents, Lucie rayonnant dans son auréole, Lucie statue!

Ici l'impression était saisissante, fatale : rien d'exagéré : la mort, présentée sous son aspect lugubre, rigide, imposant!

Le temps s'écoulait, et les deux femmes échangèrent peu à peu des regards inquiets; la mise en scène déployée retraçait si fidèlement la vérité; Rose était si bien entrée dans la peau de son rôle passif, que l'auteur de toute cette comédie se demandait :

— Se réveillera-t-elle?

Et plus il examinait sa complice, plus il frémissait à cette autre pensée :

— Si elle ne se réveillait pas!

Quoi que la Spirite fît pour résister aux idées noires qui la hantaient, ses craintes augmentèrent rapidement.

— Il est déjà deux heures, dit la vieille; votre beau prince ne vient pas. Le commissionnaire aura déjeuné en route.

— Il s'agit bien du prince! murmura Herminie.

— Que craignez-vous donc?

— Un malheur!

— Ah! je le sens; vous m'avez tué ma pauvre Rose! sanglota l'infirme.

— Deux heures de sommeil, reprit la Spirite; les *Chers Esprits* ont annoncé qu'elle dormirait jusqu'à trois.

Elle se leva, s'approcha du lit et toucha la jeune fille. Le froid de marbre, la pâleur, les yeux clos et les dents serrées de Rose Derval l'effrayèrent; elle souleva vivement les couvertures, chercha la place du cœur et y

appliqua son oreille. Une minute s'écoula, puis elle se redressa.

C'est à ce moment même que l'âme de la Spirite se révéla tout entière sur son visage où la terreur, le crime et le remords se peignirent dans leur nudité. Oh ! que cette femme était horrible à contempler, et quelle pitié, si non quel dégoût elle eût inspiré!

L'infirme recula devant cette incarnation du mal; et, bien qu'elle aimât sa petite fille, elle n'eut pas la force d'interroger sa compagne et s'en alla pleurer dans un coin de la chambre.

Mademoiselle de la Garancière, que la vieille gênait par ses indiscrétions et ses jérémiades, se sentit aise de l'éloignement de ce témoin. Ne pouvant ressaisir son sang-froid naturel, elle demeura quelques instants accablée par le doute; puis, son épouvante grandissant, elle se dit :

— C'est impossible, ce serait trop affreux!

Alors, elle s'élança vers la table, y appuya ses mains sèches, et rassemblant toute son énergie, évoqua ses complices d'outre-tombe.

En vain!! aucun *Esprit* ne vint frapper le bois de son doigt mystérieux, aucun souffle ne parut animer la belle endormie.

La Spirite se leva brusquement; un cri rauque s'échappa de sa poitrine oppressée; et jetant sur la morte des regards de folle, elle se précipita vers la porte en criant :

— Vite ! un médecin !

A ce moment même, un violent coup de sonnette ébranla tout l'appartement.

XXIX

Lorsque, sur le seuil, apparut Pierre Chéréteff, le visage blême, l'œil douloureusement interrogateur, la Spirite vint à lui, et, comme il demeurait immobile, elle lui dit avec un accent désespéré et des larmes dans la voix : « C'est vrai! »

Pierre se découvrit, et tout frémissant s'approcha du lit; longuement, il contempla Rose, longuement son admiration muette paralysa ses pensées; puis, un sanglot de l'infirme le tira de sa chaste rêverie, son regard clair s'assombrit et ses lèvres murmurèrent comme un écho : — C'est vrai!

Il s'agenouilla.

Cet acte tortura mademoiselle Herminie, et l'idée que sa chère protégée pouvait avoir succombé amena une sourde révolte en son cerveau. Elle maudit le monde surnaturel comme elle avait maudit la terre et blasphéma.

Dans son épouvante même, elle espérait vaguement et voulait courir chercher le secours de la science; mais le prince, qu'elle ne pouvait ni devait éclairer, ne voyant devant lui que le cadavre d'une femme aimée se releva et demanda :

— Mademoiselle, voulez-vous me donner quelques renseignements? Vous devez savoir, vous?

Hélas! trois heures sonnaient.

Herminie, en proie à la plus douloureuse anxiété répondit :

— La pauvre enfant est venue hier passer la journée chez moi; elle paraissait fort émue, me parlait de son enfance, de son avenir. Elle m'embrassa tendrement, et finit par m'avouer qu'elle aimait sans espoir un homme qui ne pouvait, sans déchoir de son rang, jeter sur elle un regard honnête. Prince, je devinai qu'il s'agissait de vous et comme je traitais son amour de folie, elle me répondit : — C'est vrai, ne vaut-il pas mieux en finir? — Je ne relevai pas ces paroles : est-ce que nous ne les prononçons pas à tout moment, quand nous sommes en proie aux chagrins de la vie?

Elle me donna rendez-vous pour ce matin à midi, me suppliant de ne pas manquer de venir. Lorsque je me rendis à son appel, elle était morte! Voici son adieu, ajouta la Spirite, en tendant au prince une lettre qui tremblait dans sa main :

— « Ma bonne amie, ma mère! Je n'ai pas le courage de vivre loin de lui! Merci de vos bons soins; priez pour mon âme si faible, évoquez-la souvent. Faites porter la lettre ci-jointe au prince Chéréteff.

Rose.

— Pauvre enfant! balbutia Pierre.

Mademoiselle de la Garancière, que le doute étreignait et dont la terreur décomposait le visage, ajouta :

— J'ai couru chercher un docteur qui n'est pas encore venu... j'allais...

— Allez prévenir le médecin des morts, dit le prince; il est trop tard! — et lui remettant sa bourse : — Achetez à profusion des lilas et des roses blanches!

La grand'mère s'était assoupie dans son fauteuil. Pierre Chéréteff, constatant qu'elle avait cédé à la fatigue et à l'émotion, respecta son sommeil; avec précaution, il prit une chaise et veilla la jeune fille.

Ainsi, lui, le romanesque, devenu deux fois sceptique par les démentis jetés à ses convictions, il allait de nouveau être forcé de s'incliner devant la foi et la vertu ! son scepticisme était foulé aux pieds, brisé, réduit en cendres ! En moins d'une heure, Pierre venait de croire, et pour jamais, à l'existence future, par les appels de sa mère, et à l'amour par la mort de Rose Derval. La résurrection de son âme généreuse, enthousiaste et tendre, s'opérait pour la dernière fois. Oh ! comme il avait de belles pensées, cet apôtre de l'idéal ! son esprit, suivant le vol de l'aigle vers les sommets, s'élevait à des hauteurs insensées; qui n'eût souri des jugements de cet être, qui cherchait le bonheur dans la perfection impossible !

Jouant une scène de roman, une habile comédienne, vêtue de la stole blanche des vestales, maquillée au fard de la chasteté, se tuait au dernier acte pour ressusciter dans la coulisse; et le talent de cette impure régénérait le cœur d'un homme de bien ! — Donc, Pierre Chéréteff, converti par cette preuve incontestable de vertu et d'amour, prit aussitôt la résolution de se joindre au père Moras, de sacrifier sa fortune et sa vie à la prédication et au soutien d'une théologie à la portée de tous et basée sur le spiritualisme.

Alors, le nouveau missionnaire en pensée grava dans son esprit et dans son cœur l'image de Rose ; il fixa l'un après l'autre les traits chéris et charmants de la morte, se souvint du premier aveu, du premier abandon; il admira la femme, pleura l'amante, et dans une exaltation toute remplie de pieux respect et de regrets profanes, il baisa son front, ses mains, ses cheveux.

Ses cheveux ! ils avaient conservé leur parfum et miroitaient aux rayons du jour; le long des mèches,

couraient des reflets fauves, nuancés d'ocre, d'opale et d'or.

Pierre les regardait. Soudain, il eut un désir fou, mais le respect que l'on doit aux choses sacrées dominait en lui. Pourtant, il eût voulu saisir cette chevelure magnifique, y plonger ses deux mains, sentir sur sa joue les furtives caresses des boucles soyeuses; il eût voulu la prendre, l'emporter.

La prendre, l'emporter! — Pourquoi pas?

Pierre Chéréteff se leva, puis comme un voleur à la recherche du trésor à soustraire, il disparut à pas lents dans l'autre pièce. Il s'était souvenu subitement de la corbeille qui servait aux tapisseries de Rose. Après avoir remué les laines et les soies, il trouva ce qu'il cherchait, et rentrant dans la chambre avec mille précautions nouvelles, il s'approcha du lit, souleva délicatement la tête de la jeune femme, et d'une main qui ne tremblait plus, saisissant l'abondante et superbe toison, il fit scintiller les lames d'acier des ciseaux.

Hélas! les longues boucles tombèrent en gerbes inégales, et bientôt, Pierre Chéréteff les eut toutes fauchées!

Le jeune homme, pâle et morne, contemplait son œuvre de destruction sans bien se rendre compte de cet acte profane, lorsque la Spirite parut, les bras chargés de giroflées et de lilas.

En apercevant Pierre, tout inondé de flots d'or, la pauvre femme poussa un cri terrible, et courut à sa complice. — O consternation!

Elle lança au prince un regard sévère chargé d'indignation; et malgré ses doutes, malgré le cynisme dont elle avait besoin, elle l'eût franchement traité d'imbécile!

Mais lui, la gorge serrée par l'émotion, il répondit à ce reproche muet :

— Je les aimais tant !

Et pendant que la Spirite, en proie à la plus noire inquiétude, épiait l'arrivée du médecin des morts, Pierre fit des cheveux rebelles qu'il caressait de ses doigts fiévreux une tresse longue et lourde aux anneaux ondulés.

XXX

Le docteur entra; et s'étant découvert, il demanda à mademoiselle de Garancière :

— A quelle maladie cette personne a-t-elle succombé ?

— Hélas ! elle s'est suicidée !

— La preuve ?

— La voici. — Et la vieille fille remit au praticien le billet d'adieu de Rose.

— Vous ignorez ce qu'elle a absorbé ?

— Malheureusement !

Le prince se tenait à distance et paraissait ne pas entendre. Le docteur s'approcha du lit, examina l'empoisonnée, souleva ses paupières, toucha ses mains, épia les battements de son cœur.

La Spirite suivait d'un œil scrutateur ses moindres mouvements. L'homme de science se retourna lentement, et calme, prononça :

— Elle n'est pas morte.

Les assistants poussèrent la même exclamation et se précipitèrent vers Rose; le docteur les en éloigna :

— Cette femme appartient encore à la vie, dit-il, mais je ne réponds pas de la durée de son existence. Que peut-elle avoir pris qui produise un effet de si complète léthargie ?

La Spirite, qui n'avait point oublié les prescriptions des *chers invisibles,* fureta dans tout l'appartement et selon les *instructions surnaturelles,* étala aux yeux du docteur cinq ou six petites bouteilles pharmaceutiques, dont deux portaient la suscription : *Baume ondontalgique.*

Elles étaient veuves de poussière et leurs étiquettes fraîchement collées indiquaient le récent usage que l'on avait dû faire du contenu.

Il réfléchit pendant quelques minutes et dit :

— Ce doit être cela !

— Eh bien ? interrogea Pierre Chéréteff dont le trouble était extrême.

— Je la sauverai... peut-être !

Après une demi-heure de soins empressés, Rose Derval qui, jusqu'alors, n'avait donné aucun signe sensible de vie, se dressa brusquement ; ses membres et son cou avaient une raideur cadavérique ; sa tête s'était renversée en arrière, et ses yeux ouverts démesurément restaient fixes.

A cette vue, la Spirite tressaillit et Pierre, pâle et tremblant, lui serra les deux mains. Ils n'osaient traduire leur présence par la même question errante sur leurs lèvres ; aussi, sans que le savant eût recours à leur aide, ils assistèrent aux plus effoyables convulsions d'une épouvantable névrose : — Le tétanos !

Si terribles que parussent les souffrances de Rose, la Spirite espérait : les « *Chers amis* » avaient tenu leur promesse ; la jeune femme n'était pas morte, donc la seconde partie de la prédiction s'accomplirait !

Après une heure de lutte contre le mal, le docteur eleva la tête, et le regard illuminé par le triomphe emporté, il dit :

— Elle est sauvée !

Mademoiselle de la Garancière recouvra en un instant on flegme naturel, et, tombant à genoux, parut remer-ier Dieu par une fervente action de grâces !

Le prince Chéréteff, les yeux remplis de larmes, ten-lit la main au sauveur de sa bien-aimée ; mais son motion, si douce qu'elle fût, l'empêcha d'exprimer sa 'econnaissance.

Le savant continua.

— Cette jeune femme avait l'intention bien arrêtée de se donner la mort ; la liqueur absorbée par elle contient quatre poisons : l'aconitine, la morphine, le chloroforme et l'atropine. Un seul lui eût suffi pour contenter son désir. L'abondance en cette matière n'a pas nui, vous le voyez, car deux de ces poisons sont les antidotes des autres.

Si la ressuscitée vous est chère, ne m'adressez aucune félicitation ; le baume odontalgique ne pouvait la tuer ; le hasard, ou plutôt Dieu seul, l'a sauvée !

— A-t-elle beaucoup souffert ?

— Effroyablement et sa santé reste compromise.

— Pauvre Rose adorée ! murmura Pierre.

— La malade va reprendre ses sens, continua le docteur ; les émotions pourraient causer la mort cette fois ! Au moment où elle reconnaîtra ceux qui l'entourent, — et le regard du praticien se fixa sur l'infirme, puis sur le prince Chéréteff, — je ne veux auprès d'elle ni mère, ni amant.

XXXI

Mademoiselle Derval est assise dans le grand fauteuil de l'infirme. Son visage pâle et ravagé par la souffrance, ses yeux animés par une fièvre ardente, ses cheveux hachés par mèches inégales ; tout ce désordre physique a changé si complètement la jeune femme qu'on hésiterait à la reconnaître. La belle créature et devenue presque laide, et sa jolie bouche au sourire provocant, est marquée d'un rictus nerveux que le temps effacera peut-être! Elle n'a pas dans tout son être cette mélancolie qui caractérise parfois les malades ; elle est maussade et son regard laisse percer des lueurs baineuses.

Depuis son réveil, elle n'a pas vu le prince Chéréteff auquel le docteur a rigoureusement tenu la porte fer : mée. Mademoiselle de la Garancière est auprès d'elle :

— Voyons Rose, surmontez votre méchante humeur ! estimez vous heureuse d'un résultat que nous souhaitions? La lutte a été terrible, mais vous l'avez vous-même engagée de sang-froid; c'est un coup hardi ..

— Qui ne me rapportera rien ! s'écria avec violence la jeune femme.

— Maîtrisez votre colère, ma chère fille; vous verrez le prince dans quelques minutes...

— Je le hais !

— Parce que la mauvaise idée lui est venue de couper vos beaux cheveux dont la perte ne vous sied pas si mal, je vous assure! Ce crime est une preuve d'amour, ma pauvre Rose ; c'est presque un engagement.

Et pour une futile question de coquetterie vous voilà disposée à jeter aux quatre vents le bénéfice de votre terrible audace et de vos cruelles souffrances ?

— Eh bien, que dois-je faire ?

— Vous soumettre, vous abandonner ; Chéréteff est un enfant au cœur sensible, à l'imagination facile à exalter ; j'ai été témoin de sa douleur ; je l'ai vu pleurer à genoux devant votre cadavre ! Ah ! si vous l'aviez entendu murmurer votre nom ! prier Dieu et le bénir, lorsque vos lèvres se sont entr'ouvertes au premier souffle de la vie qui vous ranimait ! — Ne doutez pas du succès ; cet homme subit une crise morale, à laquelle sa raison ne résistera pas !

— On sonne, c'est lui !

Mademoiselle Derval tressaillit ; sa pâleur s'accentua :

Quel allait être le dernier mot du drame ?

Pierre Chéréteff s'arrêta sur le seuil de la chambre et s'appuya contre le mur ; son émotion était telle, qu'il n'eut pas la force d'avancer. Rose, par un geste pudique, voilà de ses mains son visage, et la Spirite, dissimulant avec peine sa joie, s'empara de la situation.

— Prince, dit-elle, voici notre grande criminelle sauvée, mais non corrigée !

Pierre sourit ; il regarda tendrement la jeune femme, toujours honteuse et muette.

— Non corrigée ! reprit mademoiselle Herminie ; car elle ne regrette qu'une seule chose :

— Qui est ?

— De s'être « manquée ! » Mais elle espère bientôt recommencer !

— Et pourquoi, mon Dieu !

— Parce que mademoiselle Derval prétend que le

prince Chéréteff, l'accusant de « supercherie », lui accordera sa pitié, tout en l'accablant de son mépris. Or, elle ne veut point accepter l'une, et ne saurait supporter l'autre.

Pour toute réponse, Pierre s'élança vers la jeune femme, la saisit dans ses bras, et la serrant contre son cœur, murmura : — Je t'aime !

Ils restèrent ainsi, quelques secondes, tandis que des larmes brillaient dans leurs yeux.

Enfin, le prince se dégagea doucement, et toujours à genoux devant elle, continua :

— Rose, pourquoi vous mépriserais-je ? puisque pour vous, j'éprouve l'amour le plus sincère ? Naïve enfant ! Je vous mépriserais parce que vous n'avez pas succombé ? parce que, préférant la mort de votre corps à celle de votre honneur, vous avez cru pouvoir faire le sacrifice de votre vie et de votre cœur ? Dieu n'aurait pas permis qu'une telle injustice se commît ; il vous rend au bonheur en vous confiant à moi.

Rose, je te ferai heureuse ! j'en atteste l'âme de ma mère chérie, la princesse Marie Solinoff. Puisque tu m'aimes, le veux-tu ?

Elle, ne comprenait pas ; elle le fixait avec ses grands yeux fauves et fascinateurs.

— Ne me regarde pas ainsi ! réponds : le veux-tu ? Ah ! Rose, tu ne peux douter de moi : pourtant !

Il se redressa, et se tournant vers mademoiselle de la Garancière, il étendit la main ; puis solennellement, la prenant à témoin, il prononça :

— Le prince Chéréteff n'a qu'une parole !

Alors, il revint à la jeune femme émue, tremblante et pâle ; puis avec un regard chargé d'amour et dans un baiser suprême par lequel il semblait faire l'abandon

de sa vie, de sa conscience et de son cœur, Pierre s'écria passionnément : « Rose, ma bien-aimée, ma femme ! »

FIN DE LA SECONDE PARTIE

TROISIÈME PARTIE

I

Depuis un quart d'heure environ, le député classait quelques papiers qu'il serrait soigneusement dans l'un des tiroirs à secret de son bureau.

De la fenêtre ouverte, il souleva le store vert qui tamisait la lumière trop vive du soleil de juillet, et jeta un coup d'œil sur la rue.

— Pas encore ! murmura-t-il.

Alors, il arpenta la pièce, froissant de son pas alourdi le tapis de Smyrne, et s'arrêtant devant une glace dans laquelle il contemplait sa stature avec un grand air qui lui seyait assez, étant donnée l'autorité de sa puissance athlétique.

Parfois, le superbe député caressait la moustache noire qui coupait en deux son visage de contrebanbier et laissait percer un sourire de satisfaction intime contenue avec peine. Sa physionomie jouait une pantomime qui se pouvait traduire ainsi :

» 1er acte : Calculs, plans infernaux combinés.

» 2e — Réussite, ambition favorisée.

» 3e — Au pouvoir !

» 4e — Le seul : dominant moralement sur la première nation du monde, imposant ses lois aux puissances, fendant l'air de son épée invulnérable, et s'escrimant en Don Quichotte moderne contre les moulins à vent étrangers !

Fatigué de sa promenade et de ses efforts d'imagination, il revint à son bureau, ressaisit ses papiers, en recommença la lecture, ponctua les parties saillantes de sourires nouveaux et ne s'interrompit, en cachant le tout précipitamment, qu'à l'arrivée de son secrétaire.

— Monsieur, dit le petit jeune homme, une dame âgée désire vous parler, elle prétend se rendre à votre appel.

— Faites entrer.

Un instant après mademoiselle de la Garancière saluait Fernand de Gersac.

La Spirite était élégante, un mantelet de soie recouvrait ses épaules, et sa robe avait des dentelles espagnoles comme garniture.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le député ?

— Vous allez le savoir, mademoiselle. — Depuis le jour où les *Esprits*, en votre présence, m'ont assuré que je deviendrais médium, je n'ai cessé de m'exercer à l'acquisition de ce pouvoir. J'ai usé en vain beaucoup de patience et beaucoup de fluide. Ma persévérance a été récompensée : je suis devenu médium mécanique et typtologue.

— Je ne vois pas en quoi je puis vous être utile désormais ?

Fernand de Gersac approcha son fauteuil de celui de la vieille fille et continua presque à voix basse :

— Les *Esprits* m'ont dicté certains articles que j'hé-

site à publier. Les conseils reçus par moi jusqu'ici ont tourné en ma faveur; j'ai agi en tout et partout sous l'influence du spiritisme, et je n'ai pas à m'en plaindre.

— Alors, pourquoi hésitez-vous?

— Parce que ce ne sont plus des actes personnels, mais des faits, touchant la politique et particulièrement l'avenir de nos princes. Souvenez-vous, mademoiselle! les chers *Esprits* m'ont dit, il y a six semaines : « Nous dirigerons le gouvernement par votre intermédiaire! » Je n'hésite point à vous confier un secret... un secret... d'État!...

— Je ne suis pas républicaine!

— Je le sais, et suis par conséquent certain de votre dévouement à notre cause; du reste je ne serai pas un ingrat.

Ce dernier mot contenait une belle promesse, les yeux gris de la Spirite lancèrent un éclair de convoitise.

— De quoi s'agit-il? demanda-t-elle.

Le beau Fernand saisit l'un de ses précieux papiers.

— Voici ce que m'ont dicté les *Esprits :* — « Le moment est venu d'agir : Votre tâche d'homme ambitieux commence. L'histoire vous citera comme un chef de parti redoutable, car vous aurez été l'arbitre des grandes destinées de votre nation. La République sera renversée par vous, nous vous le jurons! »

— Superbe! s'écria-t-elle.

— Alors, vous pensez qu'il serait prudent d'agir?

— Sans perdre de temps.

— Hélas, depuis une semaine, j'évoque en vain le génie qui, chaque jour, daignait m'apporter ses précieux conseils. J'ai perdu mes facultés de médium. C'est dans cette circonstance, mademoiselle, que j'ai recours à votre dévouement.

Le grand mot était prononcé, la Spirite frissonnait de joyeuse impatience ; elle allait tenir entre ses mains un secret dont elle saurait, le cas échéant, tirer un sûr profit.

— Monsieur, votre confiance m'honore, et c'est avec bonheur que je contribuerai pour ma part à la réussite de vos projets. Voyons, entre nous, que pensez-vous de nos princes ?

Le député haussa les épaules ; et d'un ton très naturel, très insignifiant, il répondit :

— Ce sont des imbéciles !

— Parfait ! on ne peut abuser les gens intelligents. Si ceux-là joignent l'orgueil à la bêtise, vous les ferez passer par le chemin qu'il vous plaira de tracer devant leurs yeux.

Mademoiselle Herminie parlait pour de Gersac ! Elle s'amusait beaucoup de ces comédies humaines, dans lesquelles elle jouait un rôle de commère, toujours sur la scène et rarement au danger ; lançant ses héros dans des aventures barroques ou criminelles, mais se lavant pudiquement les mains après avoir souillé celles des autres.

— Vous avez raison, mademoiselle ; nous regardons le prince X... comme un être insignifiant ; il nous sert de prétexte, nous l'exhibons ; son nom est notre enseigne, notre panache ! Pour nous, il possède deux qualités, qui sont d'être un prétendant et un sot.

Son nom, son attitude, promettent ce que son intelligence ne saurait tenir, et sa réserve forcée lui a acquis une réputation de diplomate que nous exploitons. Ne sachant point s'exprimer, il supprimera les discours et l'on dira de lui : Puisqu'il ne parle pas, c'est qu'il observe, réfléchit et combine ; il est très fort ! »

Gersac se frotta les mains et regarda mademoiselle Herminie en homme content de soi.

— Quels articles avez-vous l'intention de publier?

— Les *Esprits* exigent que les discours dictés par eux soient, à quelques expressions près, reproduits. Mais je vous le répète, ma faculté s'est affaiblie.

— En ce cas, je dois vous venir en aide.

— Combien je vous serai reconnaissant, mademoiselle !

Le député, l'œil animé, les joues empourprées, se leva, et dans un coin de son cabinet, découvrit un minuscule guéridon approprié à ses petites expériences personnelles.

Quand l'alphabet eut été tiré d'un cabas et placé sur la table, et que les *Esprits* se furent communiqués par quelques coups frappés, la séance commença par cette harangue du député :

— « *Chers amis* » vous connaissez mon dévouement à la grande cause conservatrice ; je suis prêt à suivre vos conseils, quels qu'ils soient.

Et se tournant vers la Spirite :

— Mademoiselle, je n'ai jamais pu obtenir le nom de mon conseiller.

— Cela arrive souvent, monsieur de Gersac : les bons *Esprits*, sont modestes.

— Je vous en supplie, votre nom, ô superbe *Génie*, vous qui, dans de sublimes communications avez si énergiquement flagellé nos maudits gouvernants, vous, l'ennemi acharné de cette république dont la boue vient éclabousser les principes aristocratiques des gens de bien; vous, le défenseur du Saint-Siège et du clergé, qui êtes-vous?

Pendant ce discours quelque peu burlesque du député, discours qui le rapprochait davantage encore de Don

Quichotte prêchant devant Rossinante, la table s'émut sous les doigts de mademoiselle Herminie et les lettres ajoutées les unes aux autres formèrent ces deux noms: « *Léon Gambetta !* »

Horreur! stupéfaction! Par un instinct relatif à leurs sentiments, la Spirite et de Gersac se levèrent, effarés. Quel monstre invincible leur avait jeté son venin, de quelle frayeur étaient-ils saisis ? Le lecteur le comprendra sans peine.

— Gambetta! Gambetta l'athée! le dictateur sous le joug abhorré duquel agonisait la religion ! Oh ! comme il frissonnait, Fernand de Gersac, au souvenir de la chute de la dernière dynastie !

Personnellement, ne devait-il pas sa disgrâce à l'homme de la République !

L'ahurissement des deux consultants eût été difficile à peindre.

— C'est un mauvais *Esprit*, balbutia le député, un *Esprit* qui trouve plaisant de se moquer de nous.

— Monsieur, les *démons* ne me fréquentent pas. Entendez-vous les coups multipliés dont la table résonne ? C'est peut-être l'explication que nous doivent et que nous apportent les chers *amis !* Dans le Spiritisme, rien n'est souvent plus vrai que l'invraisemblable. Posons les mains sur le guéridon, et recommençons, en faisant précéder nos évocations d'une fervente prière :

— Chers *frères*, (gémit la vieille fille) ; venez à nous saintement, en défenseurs de la bonne cause et du droit sacré! Et vous, si vous êtes réellement l'esprit du malheureux Gambetta, ne craignez plus notre mépris ; paix au mort, quel que fut le vivant. Pour votre repos, je brûlerai un cierge aux pieds de l'Immaculée N-D de la Miséricorde ! » — Et la Spirite se signa.

La table répondit à cette absolution par des coups sonores et la séance continua.

Telle fut la première commuuication :

— « Oui, je suis Gambetta : celui qui, du haut de la tribune, dicta ses lois à l'Europe ! celui qui fit trembler les puissances, hésiter l'Allemagne, respecter les droits du citoyen français ; celui dont tous les partis acclamèrent la vibrante parole et les sentiments patriotiques ! »

— Vous venez chercher des prières ? demanda Fernand.

« — Non. Je viens faire amende honorable devant votre puissance ! »

— Comment ?

« — Vous serez mon successeur ! »

— Jamais ! je suis un honnête homme !

— « Je le fus aussi. »

— Vous ? vous comptez donc pour peu vos sacrilèges ?

« — Hélas ! — répondit l'*Esprit*, hélas, je me suis trompé ! aujourd'hui, j'expie mes crimes en foulant aux pieds mon orgueil. Je vous enseignerai la véritable voie. Vous serez le régénérateur de cette belle patrie que mes principes indignes ont souillée...

— Je ne peux vous accorder ma confiance !

La table protesta.

» — Je vous le répète, je me suis trompé de chemin ; je renie à cette heure tout ce que j'ai fait.

La France est en péril et mon devoir est de la sauver par vous. Mon *Esprit*, dégagé de la matière, a toute la subtilité qui lui faisait défaut ; si je constate l'étendue de mes fautes morales, je sais aussi le suprême remède ! Je brûlerai ce que j'ai adoré en rétablissant le pouvoir absolu d'un seul homme sur tout un peuple !

Or, vous seul êtes capable de remplir cette mission ; vous seul, de Gersac, possédez l'énergie, le talent d'imposer de nouvelles institutions.

Les moyens naturels ne vous faisant point défaut, je vous donnerai la science diplomatique, et cette éclatante éloquence qui subjugue les masses et fait courber le front aux plus rebelles !

Je remets entre vos mains le sort de cette patrie que j'ai tant aimée, et que mes grandes idées patriotiques et fraternelles ont conduite à sa perte.

Je reconnais l'unique puissance de la noblesse antique, et je consacre mon génie d'outre-tombe au définitif avènement des Fils de France ! »

La Spirite et le député se regardèrent longuement sans oser dévoiler leurs impressions.

— C'est étrange ! murmura-t-il.

— Je crois à cette communication ! dit-elle.

— S'il me trompait?

— Il vous sera facile de vérifier ce qu'il vous dictera ; s'il parle selon votre pensée vous n'aurez rien à craindre.

— Vous avez raison, mademoiselle, Gambetta était un aigle, après tout ! aucun homme n'est capable de lui succéder, à moins que ce ne soit moi-même par son intermédiaire et dans un autre sens.

Cher *Esprit*, je veux essayer de croire en vous ; que dois-je faire !

» — Me consulter deux fois par semaine : demain votre faculté vous sera rendue. Je vous dicterai de longs discours qui feront sensation à la rentrée des chambres, et vous donnerai certains conseils qui amèneront, aux élections prochaines, un triomphe pour le parti conservateur ! »

— Et si ma médiumnité me fait encore défaut ?

« — Vous appellerez notre vieille amie ! »

— Alors je réussirai ?

« — Vous goûterez la joie orgueilleuse et sans rivale d'avoir, à vous seul, renversé la plus infâme des institutions : la République française ! »

La séance se trouvait terminée ; Fernand de Gersac se leva. Il était midi.

II

Sur le quai d'arrivée de la gare de Lyon le comte Luzzoni se promena lentement, après avoir échangé quelques paroles avec le très aimable inspecteur, M. R..

Le comte avait l'air soucieux ; les sifflets des locomotives en manœuvre ne semblaient même pas agacer ses nerfs ; il marchait toujours sans entendre et peut-être sans voir, absorbé par une extrême préoccupation.

Lorsque le train d'Italie fut entré en gare le jeune homme leva les yeux·

— Angélo ! cria une voix bien connue ; mais celui-ci ne fit aucun mouvement.

— Bonjour prince ! répondit-il.

Pierre Chéréteff, lui avait saisi les deux mains et les pressait dans les siennes; il le regarda.

— Tu m'en veux, n'est-ce pas ? Viens, je t'expliquerai. Il y a deux mois, tu ne voulus rien entendre, mais aujourd'hui, il faut que tu comprennes.

— J'ai tout compris, reprit froidement le comte, et je ne me pose pas en juge de tes actes.

Pierre ne répliqua rien : mais dix minutes plus tard, lorsqu'ils furent montés en voiture :

— Angélo, tu es mon ami d'enfance, mon frère ; te perdre serait l'un des plus grands chagrins de ma vie. Ecoute-moi : entraîné par une irrésistible passion, j'ai contracté un mariage que ton orgueil désapprouve, mais ton cœur qui s'est toujours révélé juste et bon ne se fermera pas à mon amitié. — La princesse Rose est aussi charmante que jolie...

— Ces qualités ne lui enlèvent pas son cachet roturier.

Pierre sourit :

— Je ne me suis pas abaissé jusqu'à elle ! dit-il à titre de concession ; — la jugeant digne de porter mon nom, je l'ai élevée jusqu'à moi !

— J'étais l'ami du prince Chéréteff, mais je ne saurais être celui du mari de mademoiselle Derval.

— J'excuse tes paroles. Tes principes d'honneur je les estime et les professe ; je n'y ai jamais failli, crois-le bien. L'honneur n'a rien à voir dans mon mariage, je n'ai apporté à mon nom aucune souillure. Ce qui est blessé chez toi, c'est l'orgueil des vieilles traditions ; aussi, je suis venu pour vaincre tes scrupules et combattre tes idées : cela fait, tu partiras avec moi pour Florence. Nous sommes installés. Je mettrai à exécution nos anciens projets ; nous ne nons quitterons guère ; tu seras heureux. Et qui sait, si tu ne te mésallieras pas aussi à... l'amour !

On ne regrette pas ces gros péchés-là !

La princesse te convertira de suite et tu l'aimeras ; je suis même certain que tu m'adresseras bientôt mille excuses.

Le prince avait parlé assez vite afin de ne pas donner

à son ami le temps de l'interrompre. C'était une inutile précaution.

— Après ? fit Angélo.

— Après ?... oh ! je ne veux pas me fâcher, tu es en mauvaise disposition, et mon plaidoyer en ma faveur n'aurait aujourd'hui aucun succès. — Quel progrès a fait le Spiritisme ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ?

— Je ne fréquente plus les spirites ; j'ai suivi ton conseil. Les conférences de Moras m'intéressaient, seules ; mais depuis ton départ il n'a point parlé ! En revanche, ma médiumnité s'est développée, et Juliette m'apparaît distinctement. Qu'ai-je besoin des autres ? A part toi, je n'avais pas d'amis ; maintenant...

— Ce que tu dis est cruel, voyons, l'épreuve n'a-t-elle pas assez duré ?

— Ce n'est point une épreuve ; je ne mens jamais ! toutes relations amicales sont rompues entre nous ; je te recevrai désormais comme aujourd'hui ; je te serrerai la main lorsque je te rencontrerai... seul !

— Seul?

— J'eusse honoré miss Gerfield ; je ne saurais fréquenter celle, que dans le monde spirite, on appelait familièrement Rosa!

— Alors, tu ne places l'honneur que dans la naissance et la fortune? tu n'admets la vertu que chez les filles riches et bien nées ?

— Mon ami, reprit le comte avec calme ; je respecte toutes les femmes et j'ai pour la vertu la plus haute estime ; mais je considère qu'un prince ne peut se mésallier sans déchoir ; tu te devais à nos vieux principes. La princesse Marie Chéréteff, ta mère, t'eût renié de son vivant, en te voyant accomplir cette bassesse !

A ce mot, Pierre frémit, mais le comte Luzzoni, emporté par la colère continua :

— Oui, j'ai dit bassesse ! » — Toi, un gentilhomme né, pour ainsi dire sur les marches d'un trône, tu trouves naturel de descendre jusque dans la rue ! Les blasons de tes ancêtres, leur renommée, leur sang, qu'en fais-tu ? Tu traînes ces reliques d'honneur et de gloire à travers les ruisseaux du faubourg !

— Ne t'emporte pas ainsi ! dit gravement le prince ; tu me fais souffrir inutilement.

Oui, je commettrais une bassesse ; plus, une lâcheté, si, m'étant emparé de l'honneur d'une roturière, je l'abandonnais au désespoir, au vice ! si, ayant profité de sa jeunesse, et de sa beauté, j'allais sans scrupule essuyer la boue de ce ruisseau de faubourg avec les doigts parfumés d'une fille de duchesse !

Eh bien, je me suis montré vraiment gentilhomme en épousant la femme que j'aimais. L'amour dont on rougit n'est plus de l'amour !

— Alors ! s'écria le comte, on n'aime pas ! On ne risque pas de se créer un devoir qui n'est qu'une injure à la mémoire de ses pères ! On n'entache pas leur nom !

Cette fille, la connaissais-tu ? Sais-tu seulement si elle n'est point la plus effrontée des aventurières ? — Et c'est cette femme-là qui, remplaçant la noble princesse Marie, servira de mère aux illustres descendants des princes Chéréteff ! — Oui ! cette Rosa Derval !

— Assez, murmura Pierre ; assez !

Pâle et tremblant, il fit signe au cocher. La victoria s'arrêta ; et, sans regarder le comte Luzzoni, dont les yeux noirs brillaient d'une étrange lueur, le jeune homme sauta sur le trottoir.

II

Mademoiselle de la Garancière, rentrée chez elle depuis deux heures environ, était occupée à la lecture minutieuse des discours politiques qu'elle devait remettre le lendemain à F. de Gersac, lorsqu'on sonna. — A peine avait-elle entr'ouvert la porte de son appartement, qu'une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

— Oui, mademoiselle; c'est bien moi!

— Oh! prince, combien je vous suis reconnaissante! Et madame la princesse?

Ce mot fut prononcé avec la plus grande déférence. — Pierre Chéréteff rougit un peu, sa voix s'altéra, mais, comme pour défier les propos d'Angélo, il répondit en affectant:

— Je vous transmets au nom de Rose l'expression de son meilleur souvenir, ainsi que ses adieux.

— Comment?

— Nous voyagerons beaucoup; Rose est très nerveuse; elle a conservé de sa tentative de suicide un mal qu'on ne pourra combattre qu'avec mille soins sans cesse renouvelés; on m'a conseillé pour elle les voyages et les distractions.

— Pauvre enfant! Et sa pâleur?

— Elle sera sans doute éternelle! Hélas! Rose était si jolie!

— Oh! la princesse sera toujours belle.

— Elle n'est point malade, à proprement parler; elle

est nerveuse, triste, cédant volontiers à des colères de jeune femme un peu coquette, qui se croit laide parce qu'elle n'a plus ses longs cheveux ! Elle me fait souvent un crime de ma barbarie, mais ce sacrilège commis sur une morte adorée n'était-il pas une preuve d'amour ? Aussi, Rose revient-elle sur ses petits emportements avec toute la naïve tendresse d'un cœur bon, chaste, aimant !

Combien il avait besoin de se convaincre des qualités de sa femme, ce pauvre prince !

Le coup porté par Angélo laissait en son esprit un doute, une blessure. Il était heureux, même au prix de sa dignité, de confier à mademoiselle Herminie son bonheur intime, bonheur qu'il s'exagérait peut-être dans le but de se donner pleinement raison.

La Spirite désirait interroger le prince, mais elle craignait qu'une indiscrétion de sa part ne compromît l'avenir de sa protégée en jetant une lueur sur son passé.

— Que ne puis-je voir la princesse ! soupira-t-elle.

— Vous la verrez peut-être dans six mois à notre retour. Nous visiterons l'Europe.

— Vous irez en Russie ?

— Non, répondit Pierre dont les sourcils se froncèrent. La princesse n'entrerait pas à la cour et le Czar ne pardonnerait pas.

— Voilà ce qui attriste cette pauvre Rose ; elle comprend le tort...

— Taisez-vous, mademoiselle ! Si je n'avais jugé Rose digne de tout respect ; si je n'avais préféré mon bonheur à ma vanité, je ne l'eusse pas épousée.

— Prince, vous êtes heureux parce que vous méritez de l'être.

Et elle ajouta, pour donner plus de poids à ses pa-

roles : — Madame la princesse, votre mère, vous enseignait, dans de sublimes communications le dédain des dignités mondaines ; la femme qu'elle nommait sa fille, c'était donc Rose?

— Oui.

— Prince, les *Esprits* vous protègent,

— Je ne suis pas ingrat envers la religion, je veux qu'elle prospère ; je fais un don.

La vieille fille tressaillit.

— Non pas à la Société, continua Pierre, mais à celui que j'ai toujours estimé comme un homme de génie.

— Le Père ? Vous avez raison, prince, lui seul est capable de lutter contre le scepticisme des curieux, lui seul saura combattre les commentaires ; le véritable génie s'impose.

— Mademoiselle, dit Pierre en se levant, je regrette de ne pouvoir prolonger ma visite, je repars demain matin pour Florence.

— Ne désirez-vous pas obtenir une communication ?

— Je me rends chez Moras, afin de lui remettre...

— Mon Dieu ! quel malheur ! s'écria la Spirite ; le Père est en Alsace auprès de sa mère mourante.

Elle pâlit et rougit tour à tour, et baissa les yeux pour atténuer la flamme qui brillait dans son regard.

— Quel malheur ! répéta-t-elle ; je ne sais même pas son adresse, je suis allée rue du Caire pour une communication importante que je devais lui faire ; on m'a répondu que le Père, étant parti précipitamment, n'avait laissé aucun renseignement. — Monsieur le comte Luzzoni se chargera bien de remettre ce dépôt au Père Moras !

Le prince fit un mouvement brusque.

— Mademoiselle, je vous confie ceci, dit-il sur un ton

dégagé ; vous êtes la présidente de l'œuvre spirite, je remets ses destinées entre vos mains.

Elle eut un éblouissement.

— Je suis la présidente, il est vrai, bégaya-t-elle, mais le siège de l'œuvre est chez les Samarie ; la partie matérielle ne me regarde pas.

— Je ne connais que vous, mademoiselle, et par vous je désire remettre cette somme à son destinataire, car il me serait désagréable qu'un banquier révélât mon nom.

— A combien se monte cette donation ?

— A 100,000 francs.

Ah ! Pierre Chéréteff pouvait parler, expliquer ! Mademoiselle Herminie n'entendait pas.

— 100,000 francs, répétait-elle.

— Eh bien ?

— Je ne peux accepter...

Et comme elle voulait rester maîtresse de son émotion, elle ajouta :

— On pourrait me voler !

Pierre sourit.

— Tout le monde sait que vous êtes pauvre, et que vous répandez votre superflu en œuvres charitables, qui donc s'aviserait ?...

Et il tendit à la Spirite un portefeuille de format moyen.

— Allons, mademoiselle, la somme vous effraie ? Voyez pourtant combien c'est peu de chose !

— En effet, murmura-t-elle.

— J'écrirai moi-même à Moras d'ici à quelques jours.

— Prince, permettez-moi de vous donner mon avis. Le Père peut rentrer demain ou après et rester quelque temps sans venir me voir ; je voudrais ne pas demeurer trop longtemps la dépositaire de... ceci ! Lui écrire de

suite serait plus prudent et j'aurais la conscience allégée. La lettre restera rue du Caire, et s'il écrit en donnant son adresse, on pourra la lui envoyer. — Je vous en prie.

Pierre Chéréteff sourit encore ; cette, somme, si minime pour lui, représentait donc une fortune? Ç'eût été le prix d'un caprice de Rose! — Est-ce qu'il pouvait lui refuser quelque chose, à elle? Ne lui avait-il pas reconnu en dot deux millions? — Si ces malheureux cent mille francs effrayaient une honnête femme, quel plaisir ils feraient au pauvre Moras!

Et le prince se sentit le cœur envahi par le doux pressentiment qu'il allait faire un heureux.

— J'écrirai ce soir au Père, dit-il en prenant congé de mademoiselle Herminie. — Et votre petite nièce?

— Lucie est à la campagne, chez notre vieille amie Odile Richard, cette si charmante femme de lettres. La pauve enfant a failli succomber à une fluxion de poitrine, un chaud et froid pris on ne sait comment. J'ai craint pour sa vie, mais aujourd'hui, elle est entrée en pleine convalescence.

— Chère petite, elle est si intéressante! Adieu, mademoiselle, et merci. Je ne vous oublierai pas auprès de la princesse.

III

Aussitôt que Pierre Chéréteff eut disparu, la Spirite bondit vers la table, saisit le portefeuille, détacha les billets et les étala.

...... Oui ! la somme était complète !

A force de contempler cette fortune, mademoiselle Herminie, dont les yeux agrandis en avaient fait vingt fois le calcul, se dit :

— Quoi ! c'est donc cela ! rien que cela ! quelques chiffons de papier si fragiles qu'il suffirait d'un souffle pour les faire envoler !

C'est *cela* qui ferait vivre toute une vie modeste mais tranquille, sans inquiétudes d'avenir ! Oui, avec *cela*, je pourrais aller m'installer au bord de la mer... de la Méditerranée, sur quelque plage charmante du littoral : Monaco, par exemple ! Monaco ! et qui sait si le jeu...

La vieille fille répétait fièvreusement ce mot : le jeu ! Oh ! combien ils l'attiraient, ces billets de banque, avec leurs vignettes bleues et leurs chiffres imprimés en gros caractères ! Elle les additionnait les uns aux autres et sans cesse la même somme, 100,000 francs, venait dans un souffle d'envie expirer sur ses lèvres.

Et dire que *cela* était là, devant elle, en sa possession !

— Voyons, voyons Herminie, murmura-t-elle, ne peux-tu donc ajouter à tes infamies passées? Tu t'es engagée trop loin pour reculer ! revenir sur tes pas offrirait trop de difficultés, la route du bien est désormais impossible à franchir ! Reste donc ce que tu es, n'hésite pas, étends la main là, devant toi ! prends !

Mais quelle paralysie subite envahit ton être ? serait-ce ce que, dans ta jeunesse, tu appelais la « conscience » qui se révolterait en toi ?

N'as-tu pas honte ! toi l'invincible, tu te laisserais dominer ! allons, ma fille, étouffe cette voix qui persuade et fait peur ! tue-là, cette conscience !

La Spirite eut un rire infernal et sa main s'abattit sur les billets ; mais à ce contact, à cette caresse du

papier convoité, elle recula de deux pas et s'affaissa sur une chaise en bégayant : « Non, non !

— Et pourquoi? — Moras, ce pauvre Moras, ne la mérite-t-il pas cette fortune? n'est-elle pas à lui ? Dois-je, moi qui me suis faite son amie, anéantir sa dernière espérance? Ne suis-je pas tombée assez bas?

Mademoiselle Herminie était en proie, sinon au remords, du moins à l'hésitation, aux scrupules d'un nouveau forfait. Elle pensa donc tout haut.

— Et puis, le Père partagera peut-être! il paraît n'être pas ingrat; du reste il me fait un brin de cour ! vieille tendresse! besoin de protection mutuelle pendant les derniers jours de la dernière étape!

Et elle ajouta dans un sourire :

— Le Père partagera!

Aussitôt, un coup formidable retentit dans le guéridon. Elle posa ses mains, ayant pour principe de toujours répondre aux appels surnaturels. Elle épela.

Les *Esprits* répondirent à la dernière réflexion de leur complice par ce seul mot :

— Imbécile !

Alors, la Spirite, électrisée, bondit vers la table ; et couvant d'un regard dur et résolu le don du prince Pierre Chéréteff et la vie de Moras, elle réunit tous les billets fascinateurs, ouvrit son armoire, et sans trembler cette fois, silencieusement, elle déposa son trésor entre les draps !

IV

Le lendemain, mademoiselle Herminie se préparait à recevoir ses invités pour la dernière soirée de la saison d'été, réunion d'adieu, d'où le Spiritisme était pour ainsi dire banni.

Du reste, depuis quelques mois, la présidente de l'œuvre avait peu à peu modifié le but des séances. On eût pu dire que, sous la table « *aux Esprits* » et derrière le rideau des apparitions, s'ébauchaient bon nombre d'associations matrimoniales et « autres », tripotages inavoués qui, sans rapporter un véritable bénéfice à la Spirite, constituaient pour elle une de ses occupations favorites. Elle avait, pendant le dernier hiver, conclu deux mariages, accouplé une dizaine de cœurs créés pour se comprendre, et même uni dans l'ombre les bourses de quelques industriels... discrets ! — Ce soir-là, la vieille fille faisait infuser à regret le thé traditionnel; elle se ressentait de son combat moral et le remords la tenaillait quelque peu ; la lutte intellectuelle et le triomphe du mauvais droit avaient stigmatisé son visage, ses rides paraissaient plus profondément tracées.

La Spirite terminait ses préparatifs, quand le premier visiteur se présenta dans la personne du baron Van der Zundt.

C'était toujours le même petit bonhomme aux allures

aristocratiques exagérées. Pourtant, il avait l'air morose.

— Mademoiselle, je viens, — dit-il en s'asseyant — vous demander à quelle époque vous comptez réaliser vos promesses? Si avant deux mois Lucie n'est pas devenue ma femme...

— Qu'est-ce que vous ferez ?

— Je me marierai! Je ne plaisante pas. Quel espoir dois-je conserver au sujet de Lucie?

— Vous l'épouserez.

— Ou...

— Ou elle sera à vous... quand même!

— Votre parole ?

— Ma parole.

— Sa santé ?

— La chère enfant est tout à fait rétablie.

— Que dois-je faire?

— Envoyer des fleurs.

— Je n'ai pas obtenu son consentement.

— J'ai mon but ; envoyez des fleurs.

— Dès demain.

— Non pas! aujourd'hui même; allez commander une jolie corbeille de roses blanches, et que, dans une heure elle soit ici.

— Que penseront vos invités?

La Spirite sourit.

— Vous n'êtes pas fin, baron. — Lorsque mes amis et les autres adeptes seront réunis, et qu'on apportera les fleurs, un étonnement prodigieux se peindra sur les visages; alors j'annonçerai solennellement les fiançailles de ma nièce avec le baron Van der Zundt! J'aurai le plaisir de recevoir les félicitations des jaloux et des envieux qui prennent le thé chez moi et j'en éprouverai la joie la plus délicieuse! Lucie revient

ce soir de la campagne; cette bonne Odile Richard me l'amènera, mais quand toutes les deux arriveront ici, les pies se seront envolées et leurs coups de becs ne les atteindront pas !

— Vous voulez compromettre Lucie ?

— Non pas ! mais l'engager vis-à-vis de vous ; du reste cette nouvelle répandue habilement par moi, ne portera ses fruits que dans quelque temps; ayez confiance en moi, baron, je ne me préoccupe que de votre bonheur... conjugal !

— Dois-je revenir tantôt ?

— Gardez-vous de commettre pareille sottise ! Partez et attendez une lettre de moi.

— Chère amie, je ne doute ni de votre science ni de votre dévouement : la part qui vous est réservée en cette affaire est assez belle !

— Ne m'est-elle pas bien due ?

— Un mot seulement : avez-vous reçu des nouvelles de la jolie Rose Chéréteff?

— Non.

— C'est une ingrate !

— Je le sais, baron.

Le visage du blond Hollandais s'était béatifié ; le léger duvet qui bordait ses lèvres disparaissait sous un large sourire épanoui.

Quand elle se trouva seule, mademoiselle de la Garancière haussa les épaules et murmura :

« Voici un homme qui, jusqu'au jour de son héritage n'a été qu'un aventurier vivant d'une fortune acquise on ne sait comment ! Intelligent, habile, faux, il a su tenir son rang dans l'aristocratie dont il avait forcé les portes ; par une chance inouïe, il entre en possession de trois millions, et sur le chemin de toutes les ambitions satisfaites au

poids de l'or, il s'arrête! — Et qui donc le ramène ainsi vers le sentier de Damas?

— L'amour! — Non pas une passion, non pas une folie des sens; mais bien une affection honnête, consacrée par M. le maire et M. le curé :

Un éclair de rage passa dans les yeux de la Spirite.

— Voilà bien les hommes! s'écria-t-elle! leur courage dans le bien ou leur audace dans le mal, échoue toujours devant la même pierre aimantée! Cet aimant, qu'on le nomme amour ou passion, sera le même éternellement : la femme! Ainsi, ce Van der Zundt peut, s'il le veut, employer sa fortune à rebroder les jupons d'une fille ou veuve de quelque prince indigent! Que fait-il? — Il épouse ma nièce Lucie, enfant naturelle de madame Blanchard, dite de la Garancière!

— Au reste, si tous les hommes étaient aussi forts que moi, où seraient mes dupes et mes bénéfices?

Mademoiselle Herminie interrompit ses réflexions pour aller ouvrir à la vieille comtesse de Lorcy.

La matinée fut brillante, et chacun félicita la Spirite sur le choix qu'elle avait fait pour sa nièce. Pourtant le capitaine Bertrand se permit quelques remarques sur la maturité du baron; critique sage, que s'empressa de rectifier une des invitées.

— L'argent seul constitue le bonheur, dit-elle; qu'il soit laid, qu'il soit beau, jeune ou vieux, il ne perd rien de sa valeur. Avec lui, on se procure toutes les joies!

Le doyen des sociétés spirites s'indigna des mœurs du XIXe siècle et parla sans éloquence des principes d'autrefois.

Mademoiselle de la Garancière, elle, déclara que les excellents procédés, la délicatesse des sentiments et la

bonté suffisent à séduire le cœur et sont des qualités capables de lutter contre la jeunesse.

Cet argument en faveur du baron fut accepté à l'unanimité, mais les hommes l'envièrent à cause de sa bonne fortune; et les femmes jalousèrent la future baronne.

Quelqu'un s'inquiéta de la belle Rose Derval et l'on demanda ce qu'elle était devenue.

— Elle habite la province avec sa grand'mère, cette personne songe à s'établir! s'empressa d'assurer mademoiselle Herminie.

On admira la sagesse de Rose, et par cela même, elle cessa d'être intéressante pour les membres de la potinière spirite.

Il fut aussi question du prince Chéréteff qu'on avait assez souvent rencontré aux conférences du Père Moras, chez les Samarie. Sa disparition n'étonna personne; que Pierre voyageât ou non, qu'importait sa conduite?

La nouvelle du mariage de Lucie avait jeté un froid et les frissons de l'envie secouèrent si fortement les invités de mademoiselle Herminie, que mille prétextes amenèrent, à la grande satisfaction de cette dernière, la prompte évacuation de son domicile.

Les fleurs avaient produit un puissant effet; aussi, nul ne doutait que le mariage ne fût complètement décidé.

Pourtant, en dépit de la joie que lui causait son nouveau triomphe, la Spirite ne put réprimer une certaine inquiétude. Et songeant aux autres « affaires conclues », elle se dit :

— Ce serait trop beau!

Il était six heures. La vieille fille se coiffa et sortit précipitamment.

V

L'excursion de mademoiselle de la Garancière avait duré deux heures.

Commettre un simple détournement pour assurer une fortune, lui ayant paru chose légitime, elle s'était rendue rue du Caire où demeurait Moras ; et là, le hasard ou les « Invisibles » l'avaient servie au delà de ses espérances.

Etre favorisée par trois minutes d'absence d'une concierge ; entrer dans la loge ; parcourir du regard les casiers renfermant la correspondance des locataires ; s'emparer d'une lettre au nom de Moras et ressortir : telle avait été l'escapade de la Spirite.

Aussi, dans le fiacre qui la ramenait rue Saint-Roch, ne pouvait-elle contenir les palpitations de son cœur ; la joie est quelquefois lourde à supporter ! La vieille fille tournait le message entre ses doigts tremblants ; elle lisait cent fois la signature ; et ne pouvant déchiffrer l'écriture irrégulière et fine, elle froissait la lettre !

Enfin, mademoiselle de la Garancière se remit un peu de son émotion, et, pour tromper l'attente, monologua en ces termes :

— Pour le détournement d'une lettre, il s'agit de plu sieurs années de prison : si les concierges en s'apercevant du vol, portaient plainte, ils seraient soupçonnés, faute de preuves contraires ! Or, ils se tairont ! — C'est donc ainsi ! chacun fait sa vie à son gré, selon l'audace qu'il déploie dans la lutte sociale.

L'audace! est-ce que ce mot ne contient pas toutes les sciences, tous les succès? Sans l'audace, que reste-t-il à l'homme? Son cœur, sa conscience? Folie! chimère!

Seule, l'audace crée le talent aux yeux du monde! par elle, le plus petit devient le plus grand; le criminel se fait juge; le disciple prend la place du maître; le charlatanisme est proclamé génie!... Et mademoiselle de la Garancière file une bonne toile pour abriter sa vieillesse! — Ah! Monaco! Monaco!...

Il était huit heures lorsque le fiacre s'arrêta rue Saint-Roch.

La Spirite s'empressa de lire la lettre dérobée; quelques lignes seulement la composaient :

« Mon cher Moras.

» Je m'éloigne à regret de la société parisienne et j'ai l'intention de voyager pendant quelques années. Je vous estime fort, vous le savez; mon respect pour la belle religion que vous enseignez, mon admiration pour votre talent vous seront prouvés par ma reconnaissance; car j'ai goûté en votre compagnie les joies véritables de l'imagination et du cœur.

« Si je possédais une centaine de mille francs, me disiez-vous quelquefois, j'imposerais au monde notre doctrine. »

» Eh bien, j'ai à votre nom, déposé cette somme chez mademoiselle de la Garancière, votre amie et la présidente de vos sociétés. Pouvais-je mieux placer ma confiance? Acceptez le don que ma fortune autorise, mon cher Moras; employez-le au développement de votre œuvre sublime et gardez de mon amitié le meilleur souvenir.

Prince PIERRE CHÉRÉTEFF.

« P. S. J'attendrai de vos nouvelles à Rome dans un mois et à Constantinople en novembre.

— Ainsi je triomphe! s'écria la Spirite. Le Russe attendra une réponse qui ne lui arrivera jamais; il se froissera, et quand même il aurait la fantaisie d'écrire à Moras, j'aurais eu le temps moi, de prouver au Père que son beau prince est un « blagueur ! »

Et la vieille fille anéantit pour jamais l'unique preuve de son crime!

VI

A neuf heures, l'aimable Odile Richard arriva en compagnie de Lucie.

Mademoiselle de la Garancière serra sa nièce dans ses bras, et sous ses baisers se glissèrent des tendresses inaccoutumées.

— Quelle mine superbe tu as! s'écria-t-elle; enfin, tes joues sont colorées de jolies roses et je vois tes lèvres couvertes d'un carmin naturel.

— Elle est ravissante! dit la bonne Odile; vous voyez, chère, que l'on peut me confier les condamnés.

— Madame, je vous remercie de tout cœur, répondit Lucie; non pour la vie que vous m'avez rendue, mais pour les jours délicieux que j'ai passés auprès de vous. J'étais bien malade, en effet; mais la nature, le printemps et surtout vos bons soins m'ont sauvée, merci!

— Mon enfant, je vous aime beaucoup, et toutes les fois qu'il vous plaira de rendre visite à l'ermite de Maisons, vous serez reçue avec plaisir.

— Comment, l'ermite?

— Oui, ma chère, regardez-moi : suis-je assez finie? s'écria, avec son accent méridional la spirituelle femme de lettres. Voyez donc ma taille? n'ai-je pas vraiment l'air d'un éléphant? que voulez-vous que je fasse, moi, à Paris? Je suis encore coquette et je ne veux pas que les admirateurs de celle qu'on appelait jadis la « belle Odile », me trouvent laide à présent. Non, j'entends garder mon prestige jusqu'au soupir final. Je disparais, on me croira morte! et mon souvenir n'aura pas été obscurci par les vilains désenchantements de l'âge... ingrat... ainsi donc, je déménage dans trois mois, et, aussitôt installée, je plante mes choux et laisse blanchir mes cheveux.

Ce dernier mot fut dit avec un accent de regret. Odile se décidait enfin à l'holocauste de sa vanité : elle abandonnait Paris! la direction de son journal l'*Hirondelle*! et l'eau des Fées! (de Sarah-Félix!)

— Cette résolution est inébranlable?

— Oui! bonsoir, ma chère; dormez bien, petite.

Et madame Richard s'en alla, comblée de remerciements.

Lorsque les deux femmes se trouvèrent seules, la Spirite saisit les mains de sa nièce, l'attira vers elle et la regardant tendrement :

— Tu es vraiment charmante, ma chérie, dit-elle. J'ai failli te perdre! que serais-je devenue, mon Dieu!

A ce mot, la jeune fille releva la tête.

— Il faut que nous nous entendions, continua sa tante. Ma chère enfant, ma conduite envers toi a toujours été juste en toutes circonstances. Étant romanesque, comme la plupart des jeunes filles de ton âge, tu ne soupçonnes rien de la vie. A dix-neuf ans on rêve, — à cinquante on raisonne, et la morale que les vieux

essaient d'imposer aux adolescents reste toujours incomprise. Je veux pour toi la vie riche et tranquille, et je ne te laisserai pas te jeter dans les bras d'un chevalier de roman. Plus tard tu me sauras gré de ma « méchanceté ».

— Ma tante!...

— Tu t'es sottement éprise de Chéréteff, parce qu'il est prince et possède une moustache blonde dont les pointes menacent ses oreilles! Qui te dit, pauvre petite, que la tendresse langoureuse de ses yeux soit l'image de son cœur? Est-ce qu'on croit aux serments d'un prince?

— Mais Rose?

— Rose est partie avec sa grand'mère en Bourgogne; elle va se marier.

— Alors... Pierre Chéréteff?...

— Il a quitté Paris... il voyage, mais il reviendra pour contracter une brillante union.

— Ah!

Un silence régna pendant quelques minutes, mademoiselle Herminie désirant accorder à Lucie le temps de la réflexion.

C'est qu'elle avait soigneusement caché à tous le mariage de Pierre. Elle avait dit à Van der Zundt: « N'en parlez pas à Lucie! c'est une jeune fille, elle serait un peu jalouse ». Elle était donc certaine du silence de ce côté. Quant à Moras, il avait juré de se taire.

— Allons, pleure si tu veux, mon enfant! je comprends ces larmes-là; noie la première désillusion de ton cœur et prie Dieu qu'il veuille bien te préserver de celles dont la vie est semée.

— Ma tante, vous avez raison, j'étais folle, pardonnez-moi!

— Espère et laisse-toi soigner.

Lucie se leva.

— Oh ! les belles roses ! l'élégante corbeille ! s'écria-t-elle en admirant l'envoi du baron. Qui donc vous a donné cela, ma tante ?

La Spirite avait oublié ce gage des fiançailles annoncées par elle à ses invités, mais la carte du baron n'était plus au milieu des fleurs.

— C'est pour toi.

— Comment ? qui donc ?...

— Curieuse ! dit la Spirite en pinçant le menton de sa nièce.

— Oh ! dites ?

— Non, tu sauras plus tard..., déshabille-toi ; tu dois être fatiguée.

Et laissant la jeune fille en proie aux rêves que pouvait faire naître dans son esprit une telle énigme, mademoiselle de la Garancière s'assit au petit bureau, se recueillit un moment, puis écrivit :

« Mon cher baron,

» Excellentes dispositions, santé rétablie, beauté radieuse. Nous partirons dans deux jours pour Dieppe où vous viendrez nous rejoindre ; d'ici là ne vous montrez pas.

» Heureux mortel ! C'est devant l'immensité bleue de l'océan, sous un ciel pur d'été que vous puiserez les inspirations qui devront vous conduire à la réalisation de vos souhaits ! Disposez-vous à faire votre cour. — Je vous conseillerai.

» Bien à vous.

» *P.-S.* — Il est entendu que vous vous chargez de tous les frais. »

Quand elle eut écrit l'adresse de Van der Zundt, la Spirite alla vers Lucie.

Cette dernière était couchée dans son lit de pensionnaire, encadré de rideaux blancs.

— Fais de doux songes, mon enfant; une vie nouvelle va commencer pour toi; j'ai soin de ton bonheur. Je me fais vieille, et comme tous ceux qui, dans le cours de leur existence ont beaucoup souffert et vu beaucoup souffrir, je désire mourir tranquille, entourée de petits enfants! Est-ce que tu ne le veux pas, Lucie, pour moi qui suis un peu ta mère?

Il n'en fallait pas tant pour émouvoir la jeune fille dont le cœur s'ouvrait à toutes les tendresses! Sa nature généreuse se prêtant à tous les pardons comme à tous les sacrifices, elle oublia sa haine, son martyre, Pierre Chéréteff et Rose Derval. Devant la bonté de sa tante, ses yeux s'emplirent de douces larmes, et, pour toute réponse, jetant spontanément ses bras autour du cou de la Spirite, elle murmura avec confiance, avec abandon ;

— Maman! maman!

VII

Dix jours après ces événements, un matin, vers dix heures, M. Moras se présentait à la société.

La maison Samarie était trop bien montée, trop conséquente pour faire relâche pendant la canicule, les comédies et les drames qui se jouaient sur ses planches étant à portée de tous les spectateurs ou acteurs, à

quelque classe qu'ils appartinssent, y trouvaient bon accueil.

Donc il n'y avait jamais chômage dans le métier de spirite; la souffrance morale représentant fidèlement la tunique de Nessus collée immortellement aux membres de la triste humanité !

L'ex-Mariste était en grand deuil; et sa figure un peu colorée par le soleil d'Alsace, indiquait qu'il pratiquait bien la résignation! C'est après avoir jeté quelques pelletées de terre sur le corps de sa mère à laquelle il n'avait pas eu le droit d'ouvrir les portes du ciel par l'absolution, que Moras, hanté par de nouvelles ambitions, était revenu à Paris.

Ce soir-là, son visage était bouleversé, et lorsqu'il se trouva devant le chef de l'exploitation psychologique, le prédicateur superbe trembla. Il prit place devant le bureau de M. Samarie qui, par une suprême impertinence, affectait une préoccupation de chiffres et criblait une feuille de papier de multiplications inexactes.

Moras parla en ces termes :

— Monsieur, je viens vous faire une proposition. Vous ne doutez pas des moyens que je possède pour élever au plus haut degré la partie morale du spiritisme et pour faire fructifier à votre avantage personnel le côté matériel...

— Vous me prenez donc pour un homme d'argent! s'écria le bon apôtre.

— Non, — dit Moras, comprenant qu'il s'engageait en mauvaise voie; — Dieu m'en garde!

On vous a beaucoup calomnié, monsieur Samarie, et vous en êtes plus respectable!

— Que désirez-vous?

— Je vous ai proposé, il y a six mois, de prendre la direction de votre société, en mettant à votre service

mes connaissances utiles ; vous avez cru devoir refuser. Aujourd'hui, je me montre moins exigeant, et puisque vous avez besoin de mes services... ne le niez pas! — mes services vous sont indispensables. Sans l'intérêt que répandent mes discours, vous végétez; le public se lasse des tables tournantes et des *Esprits* incarnés sous l'enveloppe grotesque d'une vieille cordonnière...

— Mais!...

— Cette critique m'est permise, car moi, qui suis une puissance parmi vous, j'éprouve quelque humiliation à me voir préférer des *Sujets* ridicules. — Je vous demande donc si vous voulez m'accorder, ce que vous me refusez obstinément depuis trois mois : c'est-à-dire, une conférence par semaine, à 10 francs le cachet?

Samarie se leva, regarda Moras en louchant :

— Je regrette, dit-il, de vous causer une nouvelle désillusion, mais je n'accepte pas ces conditions. L'éloquence ne convainc pas, monsieur, elle subjugue; et le public demande des preuves.

— N'ai-je pas obtenu, ici-même, de grands succès ? s'écria Moras, emporté par l'indignation.

— Des succès d'orateur, je ne le conteste pas; mais vos triomphes ne sont pas indispensables à la propagation de la foi spirite.

— Quoi! Ceux qui m'applaudissent ne vous envoient-ils pas de nouveaux curieux et... Tenez, monsieur Samarie, je vous offre mon concours désintéressé! — ajouta Moras dont les yeux s'emplirent de larmes; — vous ne me paierez pas.

— Nous verrons... si nos expériences nous laissent une heure de libre!

Et Samarie reprit ironiquement :

Quand le hasard vous met des princes russes entre les mains, on les garde et les utilise; on ne vient pas

mendier chez ceux que l'on a toujours payés avec des phrases creuses de rhétorique! Hé, hé! il fallait garder Chéréteff. Vous avez perdu là un bon entreteneur.

— Vieil Harpagon! rugit le prédicateur. Non content de me marchander quelques sous, vous m'insultez? Je me vengerai!

Puis il sortit, exaspéré, laissant le petit homme pétrifié sur son rond de cuir.

VIII

— En dépit de la chaleur, Moras marchait à grands pas, le front courbé, l'œil terne.

De sinistres pensées hantaient son cerveau et se reflétaient sur son visage. Ceux qui le voyaient passer, regardaient cet homme grand, robuste, sanglé dans sa longue redingote lustrée par une année de constant usage; avec ses cheveux bouclés inondant son col, avec son allure fatale, il avait l'air d'un prophète. — Bientôt il s'arrêta : L'église de la Madeleine était devant lui, élevant sous le soleil ses piliers grecs; à la vue du Parthénon moderne dédié à la Divinité, l'ex-Mariste frémit, le ressouvenir des calmes années de sa vie l'obséda; il se vit dans son cloître, au milieu de ses frères, goûtant la sérénité de l'âme et la paix de l'esprit; son cœur meurtri par les désillusions se souleva dans sa poitrine, il gravit les marches de l'église; et sous le péristyle, tout son être saisi de vertige, faillit s'abandonner au repentir en un *mea culpa* suprême! — A ce moment, un dominicain parut, drapé dans les plis de la robe mona-

cale; il arrêta sur Moras un doux regard empreint de pitié, avec toute l'intuition que possèdent les grands consolateurs des affligés.

Mais ce regard, par son expression d'indulgence même indigna le Mariste : il se souvint des humiliations subies et des leçons reçues de ses frères en J.-C. ! son sang bouillonna dans ses artères, et c'est avec un air de défi que, lentement, aux côtés du moine souriant, il descendit les degrés du temple !

Moras traversa la chaussée, et rue Royale, il entra sous une porte et demanda si le comte Luzzoni était chez lui. Sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il s'en alla sonner au deuxième étage.

Le comte était en robe de chambre lorsqu'il vint lui-même ouvrir, ce qui étonna Moras.

— J'étais couché ! dit Angélo.

— Seriez-vous souffrant?

— Non, mais j'ai fait la nuit du jour et le jour de la nuit. — Comment vous portez-vous?

— Très bien, comte, je vous remercie; permettez-moi de vous demander à quoi peut servir ce nouveau procédé?

Le visage d'Angélo s'éclaira; il fit signe au visiteur de le suivre; il ouvrit une porte, et tous deux se trouvèrent dans une pièce carrée, tendue de noir, au milieu de laquelle s'élevait seul un haut chevalet supportant un immense châssis.

— A cela ! dit le jeune homme en découvrant la toile à demi. — Comment trouvez-vous ma Julietta ?

— Ce portrait est admirablement peint; quelle est cette jeune fille ?

— Julietta ! Vous ne la connaissez donc pas? Elle vient poser ici toutes les nuits... à cette place même où vous êtes en ce moment.

Le Père craignit de comprendre ! il simplifia sa question :

— Comment avez-vous découvert un aussi beau modèle, et pourquoi le faites-vous poser pendant la nuit ?

Angélo regarda son interlocuteur avec étonnement.

— Vous savez bien, — dit-il enfin, — que les *Esprits* n'apparaissent pas aux heures où le soleil darde ses rayons sur notre hémisphère. Or, ma Julietta ne se matérialise pas pendant le jour.

— Ah ! ce modèle est un *Esprit* ! parlez-vous sérieusement ?

— Je n'ai jamais menti, monsieur ! reprit le comte, avec son énergie accoutumée.

— Mon enfant, dit Moras, dont la voix était émue, et dont la main s'abattit sur l'épaule du jeune homme ; — mon enfant, ne confiez jamais ces choses à des indifférents.

— Pourquoi ? j'espère exposer cette toile au Salon prochain et proclamer la résurrection de la morte.

— On ne vous croira pas.

— Je prouverai ! — Père, voyez comme elle est belle ! je vais vous la montrer.

Moras, appuyé contre la tenture, était devenu extrêmement pâle. Il examina le tableau. Rien de ravissant n'eût pu être comparé à cette œuvre ; c'était la pure, la véritable inspiration poétique ; l'image d'un art ultra-terrestre ; c'était une vision vaporeuse, qui paraissait vouloir s'envoler au premier souffle. L'ex-fiancée d'Angélo avait posé dans une chaste nudité ; son corps représentait l'idéal de la beauté humaine.

Les yeux de Moras se reportèrent sur l'artiste, dont la mine bouleversée, la maigreur et le teint macabre l'épouvantèrent.

— C'est bien ! — dit-il un peu rudement; — mais vous travaillez trop, mon enfant !

— Trop ! s'écria Angélo; mais vous ne savez donc pas qu'*elle* est toute ma vie ? Auprès d'*elle* j'oublie la terre, le monde et la nature même. Nous nous aimons tant, voyez-vous !

— Vous êtes vivant ! reprit le Père en secouant le bras du comte; mais *elle*, votre Julietta, elle est morte, et l'on ne vit pas avec les morts !

— Morte pour vous; mais non pour moi.

Et s'élançant vers la toile : — N'est-ce pas de la chair, cela ! cette bouche ne sourit-elle pas ? est-ce que ces yeux-là ne révèlent pas une âme ? — une âme qui vit, pense, aime ?

— Ceci n'est qu'un portrait, et le modèle une vision ; une vision qui passe et disparaîtra tôt ou tard pour jamais ! — Cet *Esprit* est une femme que vous avez aimée et qui se matérialise, mais votre imagination lui donne un corps qu'elle ne peut avoir ! Enfant ! c'est son souvenir que vous aimez, et ce n'est pas de la chair que dans un élan d'amour vous serrez dans vos bras : c'est du rêve !

— Ah ! vous ne comprendrez jamais ! murmura le jeune homme en baissant la tête.

Moras quitta l'étrange atelier et revint dans la chambre à coucher; le lit était défait et le plus grand désordre régnait dans l'appartement.

— Je venais vous demander des nouvelles du prince Chéréteff ? — Le visage du comte s'assombrit.

— Je n'ai plus d'ami, je n'ai plus de frère !

Le défroqué frissonna; une poignante émotion le serrait à la gorge ; il articule ces mots :

— Comment ! le prince Chéréteff...

— Ne me parlez jamais de cet homme ! il a trahi notre

16

amitié, trahi l'âme de sa mère; nous l'avons maudit, ne me parlez jamais de Pierre Chéréteff !

— Mais... qu'a-t-il fait ? — s'écria Moras en se levant en sursaut.

— J'ai renvoyé mon valet de chambre, reprit le comte avec indifférence; — Père, figurez-vous que ce misérable m'a manqué de respect !

Le Père n'écoutait pas; il regardait autour de lui; les objets qui l'entouraient étaient si bizarrement rangés !

— Ne vous étonnez de rien; aussitôt que je suis endormi, les méchants *Esprits*, jaloux de ma Julietta, bouleversent mon appartement; ils cachent mes cravates, mes pantoufles, jusqu'à ma chemise; déplacent les chaises et les objets et transportent quelquefois mon lit jusqu'au plafond ! on m'a donné congé. Que dois-je faire pour éloigner ces drôles ?

— Vous distraire; aller sur quelque plage mondaine...

Et, après une hésitation, le défroqué ajouta : Prier Dieu, surtout ! — Mon enfant, je vous supplie d'oublier un instant votre rancune; donnez-moi des nouvelles du prince ?

— Je ne le connais plus !

— Est-il venu à Paris depuis son mariage ?

— Son mariage ! ah oui ! Rose ! Rosa !... Misérable ! misérable !

Cette malédiction finit dans un sanglot, pendant lequel le Père épouvanté gagna la porte.

Moras s'enfuit et se perdit dans la foule élégante et rieuse qui se rendait aux Champs-Élysées ; il allait sans but, sans pensée, ne voyant autour de lui ni les sourires moqueurs ni les regards de pitié.

Tout à coup, il s'affaissa sur un banc de l'avenue enfin

déserte ; il avait marché longtemps, la fatigue et la solitude, en accablant son corps, avaient reposé son cerveau ; un vent attiédi balançait les feuilles poussiéreuses des marronniers et faisait frissonner l'herbe à demi-brûlée ; l'orage était dans l'air. — Enfin, l'homme fort, le prédicateur superbe sortit de son accablement, et se rémémorant les moindres incidents de cette journée, il murmura :

— Mademoiselle de la Garancière, partie, on ne sait où ; — le baron Van der Zundt, en voyage ; — quant au prince Chéréteff, pas un mot, pas un souvenir ! — Samarie, intraitable ! — le comte Luzzoni... fou ! dit-il d'une voix profondément triste. Fou ! et si jeune, et si charmant ! si je pouvais le sauver !

— Et moi, que deviendrai-je ? Ma position perdue ! mon honneur foulé aux pieds, ma gloire anéantie ! que me reste-il ? La misère ou l'humiliation !

Et j'aurais pitié des autres, des heureux de la terre, imbéciles et traîtres ? Non, non !

Je ne te sauverai pas, comte Luzzoni : aussi bien, ta folie est douce et tu ne sauras jamais ce que sont les souffrances morales ! Ce spiritisme ! cette attraction de l'homme vers les sciences occultes ; ce besoin de savoir et d'enseigner ! Ah ! j'aurais pu devenir le plus grand prophète du monde ; oui, le plus grand ! Mais la société moderne m'a broyé sous ses sarcasmes et son mépris, parce qu'elle avait peur de moi ! !

Moras, dans sa misère, laissait encore son incommensurable orgueil dominer sa conscience ! Quelques gouttes de pluie commençaient à perler ; le Père se leva et d'un pas précipité, il gagna la Madeleine.

Devant le monument massif et sombre à cette heure, l'ex-Mariste passa ; brusquement, il releva la tête : et se souvenant de l'humble dominicain qu'il avait défié du

regard, il étendit le bras et murmura, les dents serrées, la haine au cœur :

« Coterie catholique et romaine ! comme tu sais bien perdre et stigmatiser ceux qui, après avoir été tes esclaves, sont sortis de tes rangs ! »

IX

Le 5 septembre, mademoiselle de la Garancière avait repris possession de son appartement de la rue Saint-Roch, et prévenu de son retour toute la société spirite.

L'air vivifiant des bords de la Manche l'avait rajeunie de dix ans ; au régime des tables d'hôtes sa maigreur s'était enrichie d'un respectable enbompoint qui lui seyait à merveille.

Quant à Lucie elle était méconnaissable, et de son visage, un peu bronzé par les effluves salées et les ardents rayons du soleil, avait disparu la pâleur et la tristesse maladives. Elle ne représentait plus l'adolescente souffreteuse du faubourg, mais une jeune fille adorable et distinguée dans tout l'épanouissement de la beauté.

Pendant son séjour à Dieppe, Lucie n'avait point passé inaperçue au milieu de la foule élégante qui se donne rendez-vous sur ces côtes.

Par sa mise fort simple et d'un goût modeste de petite bourgeoise, elle était entrée dans l'éternelle et désespérante catégorie des filles à marier, qui se divise

en deux tribus ennemies jusqu'à la mort : celle des riches disgraciées, et celle des beautés sans dot.

On regarda beaucoup la voyante, et ses yeux noirs qui semblaient toujours chercher à l'horizon quelque vision céleste, attirèrent de sensibles sympathies, sympathies discrètes qui ne se traduisirent jamais que par de muettes admirations.

Pendant un long mois, Lucie se laissa donc vivre doucement, avec confiance.

Souvent, après avoir obtenu l'autorisation d'aller se reposer au bord de la mer, elle s'asseyait sur quelque roche, aspirant les brises salines, et réchauffant ses membres frêles aux lueurs du soleil ; elle s'enivrait d'air, d'espace, de nature et de liberté! Comme une fleur séchée entre les feuillets d'un livre poudreux, et qu'une main divine ferait refleurir sous les rayons de l'aurore et les gouttes de la rosée, Lucie renaissait à la vie ; sa beauté, à peine pressentie, se révélait, son sang circulait dans ses veines, et son esprit, jadis triste et sombre, souriait au ciel que contemplaient ses grands yeux.

De ses souffrances passées, il ne lui restait qu'un vague souvenir, tant le bonheur présent, et la volupté de vivre enfin, absorbait son pauvre être habitué à tous les sacrifices. Bien plus, Lucie se reprochait d'avoir méconnu la tendresse de sa tante! elle s'accusait de faux jugement et d'ingratitude envers cette femme qui l'avait torturée ; elle la bénissait pour ces heures libres qu'elle lui devait. Et ne pensez pas que la jeune fille se laissât aller au découragement anticipé de voir finir ses joies ? Non ; elle s'imaginait que cela durerait toujours, parce qu'elle croyait avoir rencontré une véritable mère chez mademoiselle Herminie. — Alors, elle rêvait ! rêvait !...

Parfois, dans l'infini de l'immensité verte et bleue, quelque chose d'aérien, de lumineux lui apparaissait ; et loin d'égarer sa raison comme les lugubres fantômes de la rue Saint-Roch, cette vision faisait frissonner sa chair et battre son cœur. Elle chassait l'image, mais le souvenir constant renaissait sous les traits du prince Pierre Chéréteff.

Ainsi, Lucie s'était donnée comme se donnent les vierges rêveuses et romanesques ; elle s'était donnée en imagination, au premier héros venu, idéalisé naïvement par ses illusions d'enfant. Le prince était son roman, sa vie, son espoir ! oui, son espoir; car, ignorant le mariage de Rose Derval et sachant quelles ambitions hantaient le cerveau de la Spirite, elle ne se décourageait pas. Qui sait ?...

Puis elle songeait au jour où Pierre la reverrait ; il la trouverait changée, n'est-ce pas, presque jolie, car ce voyage ne serait pas de longue durée. Pierre Chéréteff reviendrait à Paris chez mademoiselle Herminie ; il consulterait l'âme de sa mère, et peut-être, aurait-il enfin le pressentiment d'un amour aussi vaste que le monde, d'un amour timide et caché ! — peut-être comprendrait-il que Lucie l'adorait !

Voilà ce que pensait chaque jour la jeune fille pendant que l'Océan montait vers la plage, et que les ondes, en déferlant sur les roches, adressaient leur hymne éternelle et triste au soleil couchant.

Mais c'était aussi toujours à cette heure que le visage de Lucie se couvrait d'une teinte laiteuse que rompaient brusquement de vives couleurs aux pommettes. Elle était ravissante ainsi, alliant la blancheur immaculée du lys au carmin de la rose.

C'est à cette même heure qu'une légère toux taqui-

nait ses bronches, et que des frissons secouaient son corps délicat.

Elle se levait alors et disait gaiement :

— Je me suis attardée, ma tante va gronder en voyant que je suis imprudente et que ce vilain rhume ne se guérit pas !

Elle s'apprêtait à rentrer à l'hôtel, mais toujours comme par hasard, le baron Van der Zundt se trouvait sur son chemin.

Elle l'accueillait avec un sourire, se laissait accompagner par lui, et tout en l'entretenant des choses de la plage, du Casino et de la nature, elle parlait de « lui », de Pierre! Et c'était une nouvelle joie, joie tout intime que personne n'eût devinée, et qui, pourtant, formait à elle seule l'essence de sa vie.

Mon Dieu, ce Van der Zundt, elle ne le détestait pas. C'était un brave homme, après tout ; rempli d'attention et de délicatesse, presqu'un galant ! Il la couvrait de fleurs, et leur procurait, à sa tante à elle, mille distractions que leur bourse ne leur eût pas permis d'aborder. On s'était rencontré, toujours par hasard, un beau matin ; et le baron, fuyant à Dieppe le monde élégant qu'il fréquentait à Paris, avait préféré à toutes et à tous la société des deux femmes. Pourquoi ? Oh ! Lucie ne se le demandait pas ; que lui importait ? Mademoiselle Herminie possédait assez d'esprit et de science pour intéresser un homme tel que le baron.

Le temps s'écoulait ainsi, rempli d'inqniétudes morales pour la vieille fille, de joies tranquilles et d'espérances pour sa nièce. Chaque jour la passion du Hollandais augmentait, mais par un antagonisme inouï, à mesure que son désir de possession grandissait, sa politesse se changeait en réserve, et sa réserve en timidité.

Une semaine avant leur retour à Paris, mademoiselle de la Garancière lui signifia d'en finir avec sa cour, et de se poser franchement en prétendant.

Sa cour! est-ce qu'il avait jamais osé se laisser aller à quelque parole galante, à quelque tendresse, à quelque semblant d'amour?

Van der Zundt qui payait les femmes que voulaient ses caprices, désirait passionnément une jeune fille chaste; mais au lieu de courir droit au but, il s'ingéniait à trouver des chemins de traverse au milieu desquels sombraient son aplomb et sa fatuité!

Donc, pendant son séjour à Dieppe, au lieu de mettre à profit les heures libres, il se contenta de regarder Lucie à la dérobée, de la suivre de loin, de l'attendre pendant des heures, caché derrière quelque rocher, de l'accompagner au retour. Il répondait à ses questions naïves, et lui offrait des fleurs qu'elle acceptait naturellement. Van der Zundt *n'osait pas.*

Comment s'y fût-il pris, d'ailleurs? Lucie n'avait pas le plus petit caprice à satisfaire, elle était toujours de l'avis des autres, il ne se trouvait le droit de se montrer galant en aucun cas.

Sa situation était désespérante.

— Quoi! vous en êtes là! lui dit mademoiselle Herminie; vous êtes fou, baron! Vous allez passer pour un triste personnage aux yeux de ma nièce. Elle n'est pas sotte, la petite, et le jugement ne lui fait pas défaut. Qu'attendez-vous pour lui parler?

— Je n'ose pas! avait-il murmuré.

La Spirite s'était emportée en le traitant d'imbécile, lui assurant qu'il n'était pas le seul sur terre à qui Lucie plairait, et lui signifiant qu'il eût à se déclarer dans un délai de huit jours.

Elle avait hâte d'en finir avec cette nouvelle « af-

faire »; elle se sentait lasse de la situation que la nécessité lui infligeait. Ce rôle de maman affable et douce lui pesait étrangement, et d'instinct elle cherchait un souffre-douleur.

Et dire que sa tendresse d'emprunt se rapportait à sa nièce, à cet être dont elle avait toujours su faire son esclave, sa chose! C'était une dérision! Aussi la Spirite perdit patience, et força Van der Zundt à précipiter les événements.

Donc, la veille du départ pour Paris, le baron s'était attardé sur la plage en compagnie de Lucie, et après avoir parlé sans éloquence et sans conviction de la nature et des éléments, il s'était tu, n'osant pas encore risquer la déclaration qui bouillonnait dans son cerveau, mais expirait sur ses lèvres.

De son côté, Lucie attristée par ce départ s'était laissé aller à la mélancolie ; elle dit adieu à cette nature superbe qui lui avait rendu la vie, et versa des larmes de regret et de reconnaissance en contemplant le ciel et l'océan.

En ce moment Van der Zundt essaya quelques points de comparaison entre l'élévation de l'esprit de l'homme vers l'infini, et l'attraction de son cœur vers l'amour. Lucie leva sur lui ses grands yeux où se réflétait la chasteté de son âme. Sous ce regard plein de franchise et de fierté, le Hollandais rougit et trembla.

Ils rentrèrent silencieux.

Cette fois encore, il n'avait pas osé! Cet homme possédait-il une conscience, avait-il un cœur? ou la honte seule entravait-elle ses désirs? La honte de ce qu'il avait été, c'est-à-dire menteur, traître, vicieux, lâche, criminel peut-être! la honte de ce qu'il était auprès de cette vierge qui ne savait rien de la vie, et dont les sentiments, à peine éclos, se heurteraient violemment à ses

« ignorances » à lui! Car Van der Zundt ignorait le langage et les mœurs des êtres simples et des cœurs purs! lui qui savait dire aux femmes légères : « Je te veux », il n'eût pas su murmurer devant Lucie ce : « Je vous aime » tendre, respectueux! De prime abord, il avait convoité la jeune fille et fait un marché, en homme qui s'apprête à vaincre toutes les résistances et qui est coutumier du fait; mais, peu à peu la passion, chez lui basse et vile, s'était transformée en désir, puis le désir en amour. Et le baron Van der Zundt, pour la première fois de sa vie, se sentait attendri, timide et malheureux.

Pourtant il fallait en finir.

X

Depuis quatre jours, les deux femmes avaient quitté Dieppe, et mademoiselle de la Garancière blasée sur le beau, le grand de la nature, était heureuse de se retrouver chez elle rue Saint-Roch, à ce deuxième étage sombre et malsain; c'est là qu'elle puisait ses infernales inspirations, là qu'elle luttait, haïssait, vivait! Hors de son repaire, cette femme au cerveau de vampire n'existait plus.

Le 9 septembre au matin, la Spirite reçut la visite de Moras.

Depuis longtemps elle redoutait cette confrontation, et s'était exercée aux différentes scènes qu'elle avait pu prévoir. Elle fut bien vite rassurée en voyant entrer le Père, vieilli, pâle et découragé; il paraissait si pauvre

dans ses vêtements râpés, qu'elle ne se méprit point sur sa situation d'esprit : « Il était trop malheureux pour être clairvoyant. »

Herminie ne se trompait pas.

Il lui conta ses tristesses, l'infamie de Samarie, l'absence du baron, la folie d'Angélo Luzzoni, et l'ingratitude de Pierre Chéréteff.

— Je viens de faire une maladie, lui dit-il, et mes ressources sont épuisées; que vais-je devenir?

La Spirite à ces mots, larmoya sur la position du « cher Père », et maudit cette humanité, lâche, égoïste, rebelle au bien, qui méconnaît presque toujours le dévouement et le génie.

Elle fut éloquente, indignée, généreuse.

— Allez, mon pauvre ami, s'écria-t-elle, vous avez eu bien tort de quitter votre état, vos ailes étaient coupées, mais vous aviez un gîte, vous le voyez, on ne vit pas seulement d'air et de liberté.

Et l'ignoble mégère se levant, alla droit à l'armoire où reposaient les cent mille francs de Moras, y prit sans trembler un objet qu'elle remit à sa victime en lui serrant la main.

Puis, se faisant douce et charitable :

— Prenez ce billet de cent francs, lui dit-elle, il vous aidera en attendant que vous trouviez un emploi.

— Merci, répondit-il en baissant la tête.

Mais le visage du Père avait une expression si douloureuse, l'humiliation de son esprit orgueilleux était si complète, si terrible et se reflétait en une si profonde souffrance, que deux grosses larmes roulèrent tout à coup le long de ses joues.

Un emploi! c'était donc vrai : il en était réduit à devenir un homme à gages, un mercenaire, lui! Moras! Avoir d'un coup d'aile atteint le faîte de toutes les am-

bitions, pour retomber au fond du gouffre de l'oubli; se condamner à n'être qu'un passant inconnu et médiocre, ne plus dominer, ne plus s'imposer au monde, se sentir un homme quand on s'est fait Dieu!

Est-ce que la mort n'eût pas été cent fois préférable!

Moras essuya ses larmes du revers de sa main, et se leva.

— Que comptez-vous faire? demanda mademoiselle de la Garancière.

— Ma bonne amie, chercher un emploi, ainsi que vous venez de me le conseiller.

— Ensuite?

— Vous le saurez plus tard.

— Mais, quel emploi pensez-vous pouvoir trouver?

Le père sourit tristement et reprit :

— Chez mon Américain, j'ai fait la connaissance d'un député, ancien marchand de chiffons, je crois, auquel un gros héritage a fourni l'occasion de satisfaire la plus grande ambition de son orgueil : représenter ses concitoyens à la Chambre, sans en avoir les facultés.

— « Si j'avais auprès de moi un homme comme vous, me disait-il, je donnerais du fil à retordre à Freppel!

Or, la marotte de mon député est de monter à la tribune, et d'y débuter par un discours à sensation.

Il veut traiter à lui tout seul, la fameuse question de la séparation de l'Église et de l'Etat.

Eh bien, puisque je suis son homme, je vais demain lui offrir mes services comme secrétaire.

— Bonne chance, mon vieil ami, et courage; je ne vous abandonnerai pas, moi; et quelque chose me dit que vous réussirez. Un chiffonnier vaut peut-être mieux qu'un prince! Ce Chéréteff, est un misérable, un poseur. Ah! cette pauvre Rose! elle voulait qu'on l'appelât

princesse ! Dieu veuille qu'elle ne soit pas malheureuse avec cet indélicat.

Se jouer d'un homme comme vous, mon cher Moras, c'est épouvantable ! — Ainsi Pierre Chéréteff ne vous a rien laissé, rien envoyé !

— Rien, rien ! Mais vous, vous avez reçu des nouvelles de Rose ?

— Oui, trois lettres, datées de Florence, dans lesquelles elle me parle tristement de son bonheur ; sa santé est gravement compromise, conséquence du fameux empoisonnement et de son entêtement à vouloir épouser Chéréteff. Entre nous, Moras, vous savez que Rose n'est qu'une aventurière, et qu'elle ne résistera pas toujours à la tentation. Pour le moment ils voyagent ; c'est cela qui va la lasser cette pauvre fille ; car Rose n'est rien moins que sentimentale, et la poésie du prince qui s'étend aux fleurs, aux petits ruisseaux, aux nuages, et même jusqu'à la lune, lui fera passer de mortelles heures !

— Oh ! si vous n'aviez pas servi les ambitions de votre protégée, le prince ne m'aurait pas échappé, c'est de là que vient mon malheur.

— Des reproches, à moi ! souvenez-vous, Père ?

— Oui, je me souviens, reprit avec véhémence Moras, je n'oublierai jamais que je vous dois mes premiers essais spirites, et votre appui contre tous ceux qui pouvaient m'aider.

— Que dites-vous ?

— Je dis que mon éloquence, mon talent vous ont fourni de belles connaissances que vous avez utilisées à votre profit et à celui d'une...

— Assez !

— Non, ce n'est pas assez ! car j'ai le cœur trop plein d'amertumes ; voyez-vous, il faut que je le laisse débor-

der, j'étoufferais. Ah ! si nous avions été sincèrement unis tous les deux ? Mais vous avez sans cesse contrecarré mes desseins, et cela par égoïsme. Vous vous imaginiez que... Eh bien, sachez le donc : ces cent mille francs, si Chéréteff me les avait donnés selon sa promesse...

— Alors ?...

— Je vous aurais dit : Partageons !

— Vous auriez fait cela ! s'écria la Spirite dont les joues s'empourprèrent.

Elle fit quelques pas dans la salle, émue, bouleversée, luttant moralement contre sa conscience peut-être, quand Moras reprit :

— Oui, j'aurais fait cela ; jugez maintenant de ce que vous avez perdu ; cinquante mille francs !

A ce chiffre, la Spirite se remit, la lutte cessa en elle, car une seconde venait de lui suffire pour faire ce calcul : Touché de Rose Derval 20,000 francs, volé au Père 100,000. Total 120,000 francs. Au diable les remords, n'est-ce pas ? le bénéfice était si beau !

— Je vous demande pardon de tout ce qui est arrivé, mon pauvre ami, dit-elle humblement, — car la présence du Père à ses réunions lui était indispensable — on ne fait pas toujours son devoir ; j'avais un faible pour cette fille ! vous avez raison, c'est elle qui est cause de tout cela.

Ayez confiance ; vous vous releverez, et je vous y aiderai de tout mon pouvoir, de toute mon affection...

— Je vous remercie, mais je n'en suis pas moins un homme fini !

— Vous viendrez me voir quelquefois, Père, et qui sait, si je ne vous trouverai pas un nouveau protecteur.

— Je compte sur mon député, et si ces projets son déçus, alors je me vengerai de Chéréteff.

— Mais de quelle façon? interrogea anxieusement mademoiselle Herminie.

— Ceci est mon secret, ma chère ; cet homme, par ses semblants de générosité, m'a fait concentrer en lui toutes mes espérances, toutes mes ambitions; la désillusion est trop grande, voyez-vous? Il est certaines blessures d'orgueil qui ne se cicatrisent pas, il est des actes qu'on ne pardonne jamais! moi je ne suis pas un saint.

— Vous venger de Chéréteff! allons, ce n'est pas possible! s'écria la Spirite. C'est un insouciant, un parjure, un lâche, soit ; mais vous ne pouvez rien contre lui.

— Je puis beaucoup.

— Vous n'avez pas, j'imagine, l'intention de lui dévoiler les origines de sa femme? Rose Derval est innocente, elle, et vous ne voudriez pas la perdre.

Mademoiselle de la Garancière tremblait, et son agitation n'échappera pas à Moras.

— Tranquillisez-vous, dit-il en souriant, je n'en ai pas fini avec mon député; et la politique me réussira peut-être mieux que la théologie.

Encore une fois, merci de votre obligeance, et à bientôt, chère amie.

Le Père sortit assez vite, et la Spirite ne l'accompagna pas jusqu'à la porte.

Elle était anéantie par cette idée de vengeance qui venait de lui être dévoilée. Car si Moras la mettait à exécution, le prince se défendrait; il ne se laisserait pas accuser à faux.

Oui, mais la preuve? murmura-t-elle ; la preuve? Les concierges de la rue du Caire seuls pourraient parler, et ils se tairont.

Elle fut tirée de sa rêverie par l'arrivée de Van der Zundt.

Le baron était, selon son habitude, vêtu à la dernière mode, et son type de parfait gentleman disgracié était augmentée d'une espèce de gêne qui lui donnait l'air le plus piteux du monde.

— Ah ! vous voilà, dit la Spirite, du bout des lèvres, en femme supérieure qui s'entend à mépriser les autres, vous voilà ; c'est pour aujourd'hui !

— Oui.

— Vous êtes amoureux, hein ?

— Je ne sais pas.

— Comment ? Alors c'est grave.

Et mademoiselle Herminie sourit.

— Pensez-vous que je réussisse ?

— Je l'espère, et le crois. Du reste vous avez le champ libre, agissez. Je vais appeler ma nièce. Êtes-vous prêt ?

— Oui.

— Je n'assisterai pas à votre entretien pour ne pas vous intimider. — Lucie ?

La jeune fille parut et tendit cordialement sa main à Van der Zundt.

La Spirite se retira en faisant un signe d'encouragement à son complice.

Le baron avait accumulé dans son cerveau plusieurs discours propres à sa situation, mais il ne se souvint d'aucun ; son embarras était tel, que Lucie, étonnée, rompit le silence la première.

— Ma tante va revenir sans doute, dit-elle ; voulez-vous que nous parlions du passé ?

— Le passé, pour vous, mademoiselle, se résume en quelques semaines ; votre voyage à Dieppe, n'est-ce-pas ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, de cet époque date peut-être votre avenir.

— Mon avenir ?

— Si vous le voulez bien toutefois.

— Parlez, monsieur, je ne comprends pas.

Le maintien et les paroles de la jeune fille ne présentaient rien d'hostile, le baron espéra donc et poursuivit :

— J'irai droit au but, dit-il en baissant les yeux, tant il avait conscience de son infériorité ; et quoique mes sentiments puissent devenir à vos yeux des prétentions ridicules, ils n'en sont pas moins sincères. Lucie, vous êtes jeune, belle et pauvre. J'ai quarante-huit ans, je ne suis pas méchant, je possède une belle fortune et je voudrais assurer votre bonheur.

Voulez-vous être ma femme ?

La jeune fille devint très pâle, et porta la main à son cœur ; pourtant il lui fallait répondre.

— Je vous remercie, dit-elle avec effort, mais vous savez bien que cette union est impossible.

— Impossible ! pourquoi ?

Elle se leva, et reprit avec agitation.

— Je n'ai pas de nom, moi ; je suis une délaissée, je ne sais même pas qui fut mon père !

Est-ce qu'une bâtarde peut épouser un baron ?

Est-ce qu'elle peut seulement espérer un humble mariage honnête ?

Van der Zundt se leva, essuya les larmes de Lucie, et l'attirant sur son cœur, il la serra dans ses bras.

— Je sais tout cela, dit-il d'une voix passionnée ; et pour cette raison, je vous aime doublement.

Elle eut un frisson terrible, et s'éloignant brusquement avec un geste sauvage, elle s'écria :

— Mais je ne vous aime pas, moi !

Van der Zundt, changea de visage ; sa réserve, sa timidité disparurent subitement.

— Ah ! vous ne m'aimez pas, et vous me le dites ! C'est un jeu dangereux que vous jouez, ma belle ! Je vous offre ma fortune et mon nom loyalement, et non contente de refuser sous un prétexte quelconque, dont je me serais contenté peut-être, vous me jetez à la face un de ces aveux, qui sont une injure et qu'un homme ne pardonne pas !

— Monsieur, je ne sais pas mentir. Les consolations trop intimes que vous venez d'essayer de me prodiguer ont égaré ma raison ; vous m'avez effrayée, je vous demande sincèrement pardon de cette brusquerie apportée à un refus, qui, sous n'importe quelle forme, eût été le même. Je suis honorée de votre démarche et vous en remercie, monsieur...

— Oh ! le coup est porté ! s'écria Van der Zundt exaspéré, seulement vous ignorez la vie et les conséquences d'une passion.

Il marchait vers la jeune fille, le bras tendu, l'œil fauve et chargé de convoitises.

— Vous ne savez pas que je vous veux ! entendez-vous, je vous veux quand même...

Lucie le regarda franchement et sans reculer cette fois, sans trembler, elle répondit :

— Puisque c'est ainsi, puisque vos grands sentiments se traduisent de cette façon, je n'atténue rien de ce que j'ai dit. Je ne vous aimais pas, maintenant je vous méprise et je vous hais. Vous me voulez quand même ? Eh bien ! approchez, venez, je suis prête à lutter, prête à mourir !

— Mourir ! s'écria le baron.

— Croyez-vous que je survivrais à un pareil déshonneur ? Je ne suis pas responsable de la faute de ma

naissance, mais Dieu m'a donné comme à vous, comme à tous, la garde de ma conscience et de mon cœur. Oui, je suis prête à mourir, car ce sont les lâches de votre espèce seuls, que la mort peut effrayer.

La jeune fille attendit, regardant toujours cet homme, tout à l'heure menaçant et maintenant petit et tremblant devant elle.

— Quoi ! cette bonté, cette douceur, dont vous avez fait preuve à Dieppe; le respect que vous aviez de la femme, tout cela, c'était donc un jeu? Vous me tendiez un piège monstrueux dans lequel je me serais jetée moi-même, si vous n'aviez été si maladroit aujourd'hui! Ah! si ma tante savait !

— Elle sait! s'écria Van der Zundt. Elle sait!

— Non, car la pauvre femme s'imagine que vous allez faire de la bâtarde une femme du monde; dans son amour du luxe elle rêvait pour moi un mariage riche, et vous avez exploité son ambition; vous lui avez fait croire que vous m'aimiez ! Est-ce que vous avez un cœur ? est-ce que vous savez ce que c'est qu'aimer, vous qui ne respectez pas une jeune fille?

— Assez, oh! assez ! je vous en conjure ! implora Van der Zundt. Oui, j'ignorais que la candeur originale pût exister en ce monde; vous m'en avez donné la preuve, et je vous aime, Lucie, puisque je souffre.

— Mais pourquoi essayez-vous de rejeter sur ma tante, une faute dont vous êtes coupable ?

— Parce que c'est la vérité.

— Vous mentez !

Le baron se redressa sous l'injure.

— Je mens! s'écria-t-il. Allons donc! mademoiselle de la Garancière vous a vendue à moi 150,000 francs.

— Ah! misérable, misérable, taisez-vous !

— Non, je parlerai, car je veux que, plus tard, quand

vous aurez reconnu l'indignité de cette femme qui, depuis trois ans vous tient en esclavage, vous veniez frapper à ma porte et me demander un asile que je vous offrirai sans arrière-pensée.

— Oh! jamais!

— Ce bonheur que vous avez goûté à Dieppe, c'est mon œuvre.

— Vous! vous!

— Oui, moi, et si vous avez été heureuse pendant six semaines, c'est parce que je l'ai désiré. Si je vous avais convoitée avec autant de bassesse, je vous eusse séduite là-bas ; je ne l'ai pas voulu, car la passion chez moi se changeait peu à peu en amour. Or, mademoiselle Herminie qui devait vous livrer contre des rentes m'avait dit : « Si vous ne pouvez vous faire accepter comme époux, agissez! »

— Oh! c'est horrible! balbutia Lucie éplorée; taisez-vous, taisez-vous! Mon Dieu est-ce possible!

— Si vous ne croyez pas, reprit Van der Zundt emporté par l'exaltation, rappelez-vous de Rose Derval et de Pierre Chéréteff; les agissements de votre tante dont je fus le complice, prouve quelle femme dangereuse vous bravez! Je vous aime, Lucie, et je vous offre loyalement mon cœur et ma fortune.

Lucie ne comprenait pas, elle dit, absorbée par son idée fixe :

— Rose n'était pas à séduire, et Pierre...

— C'est justement sa rouerie qui a fait son mariage.

— Son mariage?

— Vous savez bien que le prince est le mari de Rose.

— Ah! oui... non... je

Van der Zundt s'élança vers Lucie et la soutint, elle avait chancelé et s'appuyait sans défiance sur l'épaule

du baron. Elle se remit pourtant et d'une voix qu'elle essayait d'affermir, elle demanda :

— Vous êtes sûr, monsieur, qu'ils sont bien mariés ?

— Devant le maire et le curé, j'en suis certain; vous semblez émue, souffrante, mon enfant?

— Je souffre, oui; tout ce que vous m'avez dit m'a bouleversée; ne craignez pas, ce sera bientôt fini, allez !

Le baron ne remarqua pas la profonde tristesse de Lucie lorsqu'elle prononça ces mots.

— Calmez-vous, dit-il, en lui prenant la main, n'oubliez pas que je vous aime, et que mon souhait le plus sincère serait de vous rendre heureuse. Vous m'avez fait meilleur et je vous en remercie ; maintenant, Lucie, ne me méprisez pas, et pardonnez-moi?

Laissez-moi vous adresser une prière.

— Laquelle?

— Ne vous prêtez plus aux expériences magnétiques; elles usent vos forces, et vous étiolent. Si vous ne savez pas résister à mademoiselle de la Garancière, elle vous torturera, et vous tuera, comme elle a tué votre mère.

— Ma mère !

— Vous l'ignorez peut-être; votre mère était un médium extraordinaire ; sa sœur profitait de son pouvoir pour l'endormir et vaincre ses résistances; elle est morte d'épuisement et de désespoir.

Lucie ne pleurait pas; son teint mat était animé de vives couleurs, et la toux sèche de ce qu'elle appelait « un gros rhume » la taquinait presque sans interruption.

— Ce n'est rien, dit-elle au baron qui lui indiquait un remède; cela passera, comme passent toutes choses ici-bas.

Ces mots empreints d'une profonde mélancolie n'in-

quiétèrent pas cet homme si peu fait à saisir toutes les tendresses, et toutes les souffrances du cœur humain.

— Retirez-vous, reprit la jeune fille; je me sens mal, vous aviez raison, adieu!

— Ne me laisserez-vous pas une espérance?

— Non, dit-elle lentement, je ne me marierai jamais, je vous le jure!

Et se faisant douce et amicale, elle tendit sa main au baron.

Épousez une personne riche, insouciante et mondaine; soyez bon, vous serez heureux.

— Et vous?

— Moi, je prierai pour vous.

— Et.......

— Je vous pardonne.

Le Hollandais s'en alla.

Pour la première fois de sa vie, Van der Zundt entendit la voix de sa conscience lui murmurer vaguement des paroles inconnues; il comprit les mots devoir, honneur, amour : il sentit naître en lui une franchise, une générosité, que jadis il avait si souvent exploitées chez son prochain.

Lucie n'était pas anéantie; les révélations du baron, en la frappant droit au cœur venaient de soulever en elle une sourde révolte.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir à sa situation, elle ne vit, elle ne comprit qu'une seule chose; l'écroulement de ses rêves de jeune fille, et de son tranquille bonheur.

Mademoiselle Herminie ayant entendu la porte se fermer entra dans le salon.

L'animation de sa nièce la frappa.

— Comme te voilà troublée, ma chérie, dit-elle, le baron est parti, que s'est-il passé entre vous ?

Lucie darda sur sa tante un regard scrutateur qui l'étonna.

— Eh bien ! parle, viens auprès de moi, car je soupçonne une confidence.

La jeune fille impassible et froide répondit :

— Il y a, que votre affaire est manquée, et que, malgré vos espérances et votre dévouement, la vente n'aura pas lieu. J'ai le regret, ma tante, de ne point vous rapporter cent cinquante mille francs !

— Ah ! Van der Zundt a parlé ! fit ironiquement la Spirite ; c'est un maladroit. Le souci de ton bonheur seul me poussait à lui demander une dot au cas où tu te serais brouillée avec lui. Ma pauvre fille, je te pardonne volontiers ces vilains soupçons. Viens m'embrasser. Tu n'as pas positivement refusé le baron, dis ?

— Pourquoi m'avez-vous caché le mariage de Rose Derval ? demanda Lucie sans répondre à la question.

— Rose n'est point mariée, que je sache ?

— Mais elle est princesse !

— Qui t'a conté cette ridicule histoire ?

— Le baron !

— Vraiment ! j'ignorais !

— Ah ! ne mentez donc pas, ma tante ! murmura Lucie les dents serrées, les yeux démesurément agrandis, fixant mademoiselle Herminie. Ne mentez plus, achevez votre œuvre ; vous avez fait de moi votre cendrillon, votre chose ; je ne peux lutter contre votre pouvoir ; je suis pauvre et ne peux fuir votre toit !......

— Ensuite ? fit la Spirite en se levant.

— Vous avez le droit de me torturer, et non celui de me vendre ! J'aime Pierre Chéréteff, et vous m'avez brisé le cœur ; c'est un mauvais calcul pour une femme

comme vous. Mais Dieu vous punira, ma tante, si vous ne lui demandez à cette heure même pardon des crimes qne vous avez commis.

La vieille fille frissonna, et de ses deux mains crispées par la colère, elle saisit violemment Lucie, et la fit tomber à genoux.

— Ah! vipère! cria-t-elle.

Puis, effrayée de la résignation et de la force de cette enfant, étonnée de voir que pas une larme ne tombait de ses yeux, elle comprit qu'une lutte s'engageait.

Elle anéantit Lucie sous son étreinte haineuse; mais la jeune fille, relevant son front pur illuminé par un regard brillant, indiqua du geste le portrait de sa mère, et dit à la Spirite :

— Maman vous a pardonné; moi je vous maudis : tuez-moi!

XII

Le 1er octobre, il y avait grande séance à la Société Samarie, et les Spirites s'y réunissaient pour fêter la mort, ou plutôt la *délivrance* de leur chef suprême, Allan Kardec!

Cet anniversaire, pieusement consacré, est exempt de tout appareil funèbre; ce jour-là, les adeptes évoquent les âmes absentes et les convient à des expériences extraordinaires où l'intérêt prime les larmes et les regrets.

L'année précédente, Moras avait parlé, et chacun se souvenait de ses brillants discours, de ses anecdotes miraculeuses des récits magiques qu'il détaillait avec

tant d'éloquence; et l'on se demandait pourquoi M. Samarie lui tenait rigueur. L'absence de l'ex-Mariste était un véritable désappointement apporté à tous les membres de la Société qui s'apercevaient de la désespérante monotonie des séances; aussi plusieurs avaient-ils déserté déjà la maison mère, pour se former en petits comités dont chacun possédait son médium.

La religion spirite s'en allait par lambeaux; l'œuvre du fondateur, en partie inconnue, moisissait sur les rayons poussiéreux de la bibliothèque ; la foi disparaissait, et la science s'emparait peu à peu des phénomènes qu'elle déclarait bientôt comme lui appartenant et n'émanant pas du surnaturel. Le doute gagnait les cerveaux, et l'on arrivait à préférer les choses terrestres aux mystères de l'espace. La fin de cette année devait être fatale au Spiritisme; on avait fondé de grandes espérances sur Moras et son génie s'éclipsait tout à coup. Nul ne le remplacerait! et ceux que le fanatisme électrise ou abrutit, demeureraient seuls fidèles à la propagation d'une doctrine avortée!

Depuis un mois, mademoiselle Herminie offrait régulièrement le thé à ses amis qu'elle avait dû diviser : les possesseurs des cartes roses se réunissaient chez elle le mardi, et ceux des cartes bleues le jeudi. Elle recevait quelques artistes en quête de distractions gratuites; elle avait acheté un piano, et il n'était pas rare que, pour terminer les séances, l'on fît de la musique!

Il fallait, pour avoir un titre à ses nouvelles invitations, que les hommes fussent riches, et les femmes jeunes et jolies.

Alors, elle se sentait enfin dans son élément! et ces rêves de grandeurs esquissés lui rapportaient une orgueilleuse volupté qu'elle n'eut pas échangée contre la sérénité de son âme!

Quant à Lucie, on se racontait sur son compte une anecdote qui la faisait prendre en pitié, mais qui causait une joie sensible aux envieux.

— Cette jeune fille, disait-on, avait été séduite, puis abandonnée par le baron Van der Zundt, disparu depuis. Mademoiselle Herminie avait voulu faire croire en vain au mariage de sa nièce ! etc... ! »

Les hommes parlaient d'elle avec des réticences pleines de révélations calomnieuses, et les femmes, pour motiver une sagesse qui les humiliait, affectaient de défendre Lucie en disant : « Comment ! Cette pauvre fille est poitrinaire ; elle n'a pas six mois à vivre ! »

Le salon de mademoiselle de la Garancière pouvait à peine donner asile aux personnes qui composaient l'aristocratie spirite ; celles-ci n'avaient pas déserté, étant pour la plupart des consciences flexibles, mêlant au mysticisme un certain besoin de médisance et de pose, un étalage de faux repentirs et de bêtise.

L'appartement de la Spirite était un ermitage où bon nombre de satans déplumés et de vieilles proserpines tentaient de dérober le cœur de l'innocent Jésus à sa blonde Madeleine !

A l'heure où quelques disciples sérieux d'Allan Kardec erraient dans la vaste salle de la rue Vivienne, mademoiselle Herminie, élégamment vêtue, recevait ses derniers invités.

— Mesdames, messieurs, nous célébrons ce soir la fête de notre cher Allan ! Evoquons gaiement les *Esprits* et demandons-leur de nous accorder quelques privilèges. Notre médium nous permet d'abuser de ses moyens, n'est-il pas vrai, Lucie ?

— Oui, ma tante.

A ce moment, Moras fit son entrée ; la Spirite rougit. Il salua, puis allant à sa vieille amie, il lui tendit une

large enveloppe contenant une lettre de faire part.

— Je pense, dit-il, que vous avez reçu votre invitation,

Elle chancela et laissa tomber le papier qui contenait ces lignes imprimées :

« Le baron Van der Zundt a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle X. de Z... »

— A-t-il de la chance, cet animal ! s'écria Moras ; après avoir herité, il trouve une femme jeune, noble...

— C'est un homme intelligent ; mais cela ne m'intéresse pas, interrompit la Spirite. Père, qu'est-ce que vous êtes devenu pendant trois semaines ?

— Chère amie, je travaillais avec acharnement ! servir de répétiteur à un imbécile n'est point chose commode. Hélas ! mon âne de député est incapable de retenir un mot de mon superbe discours sur la séparation de l'Église et de l'Etat ! il m'avait acheté cette œuvre 25 louis ; ce matin, je reçois sa carte de regrets et de remerciements, pour la peine que je me suis donnée en vain !

— Fi ! l'horrible avare !

— Vous le voyez, ma bonne, la politique est à mon égard, aussi ingrate que la théologie.

— Quel est votre but, désormais?

— Je vous l'ai dit : me venger du prince Chéréteff.

— Vous ne ferez pas cela !

— Peut-être !

— Mais ensuite !

— Vous m'en demandez trop long ; je l'ignore moi-même.

— Père, soyez bon, généreux, murmura la Spirite ; laissez la vengeance aux petits caractères, nous sommes au-dessus des mesquineries, vous et moi !

— Hé ! hé !

Neuf heures sonnaient ; les sièges ayant été placés en cercle, Lucie prit place dans son fauteuil et s'aban-

donna sans résistance aux passes magnétiques dont l'abreuva sa tante.

La pauvre enfant n'avait été de sa vie si pâle ni si jolie; l'expression de son visage était aérienne, et l'on sentait que son être moral appartenait déjà à l'autre monde.

Depuis la scène qui avait suivi sa rupture avec le baron Van der Zundt, Lucie ne s'était pas révoltée : elle avait cédé à toutes les exigences de mademoiselle Herminie, et s'était, en toutes circonstances, offerte aux diverses tortures auxquelles expose une pareille médiumnité.

Elle n'échangeait avec sa tante que les paroles indispensables, se montrait gracieuse envers tous et ne proférait aucune plainte. Mademoiselle Herminie ne reconnaissait plus sa nièce; et ses arrogances se heurtaient à un caractère soumis mais fier, à une nature ignorée d'elle jusqu'alors.

Pourtant elle n'avait point pardonné et ne pardonnerait jamais à Lucie sa révolte d'un moment; et malgré la résignation dont elle était témoin, elle voyait avec une âpre satisfaction la pauvre fille dépérir et s'en aller, minée par le mal, la fatigue, et la désespérance!

Ce soir-là, Lucie semblait fort souffrante; en dépit de la surexcitation de ses nerfs et de la faiblesse de son sang, elle permit que l'on usât de son pouvoir en toute sécurité.

Pendant son sommeil, divers phénomènes se produisirent. Les *Esprits* apportèrent des violettes perlées de gouttes d'eau; une tulipe avec de la terre au pied; ils imitèrent le chant du rossignol, et promenèrent dans les airs une boîte à musique non remontée dont ils mirent en branle tout le mécanisme.

Puis, sur le rideau noir que l'on déployait pendant

ces séances, se dessinèrent les têtes de M. Thiers et de Cagliostro, apparitions lumineuses et réalistes qui impressionnèrent vivement l'auditoire. Lorsque les lampes eurent été rallumées, un jeune homme s'aperçut qu'on avait déposé sur ses genoux une mèche de cheveux blonds.

— Ce sont ceux de ma mère! murmura-t-il, tandis que des larmes inondaient ses joues.

Lucie fut tout à coup prise d'une terrible quinte de toux; on la réveilla, par ordonnance des Invisibles.

— Et la séances des Incarnations! réclama l'intrépide Ernestine Gallo.

— Madame, on m'endormira de nouveau, si vous le désirez.

— Cela vous fatiguerait, mignonne.

— Non, madame, et lorsque j'aurai pris un moment de repos, je serai encore à la disposition de la société.

— C'est une trop belle soirée! dit Odile Richard; nos chers *Esprits* ne voudraient pas l'abréger.

Afin de laisser au médium un quart d'heure de répit, on discuta, pour l'édification des néophytes. Trois messieurs assistaient pour la première fois aux grandes expériences.

— C'est étrange! dit l'un deux : M. Thiers, que j'ai beaucoup connu, nous est apparu avec la plus saisissante ressemblance!

— Ce n'est pas étonnant, reprit étourdiment la vieille comtesse de Lorcy; j'en vois bien d'autres, moi! Ma chère Odile, vous savez, Nostradamus vient toujours me visiter.

— Toujours pendant la nuit?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous pouvez bien faire?

On souligna de sourires la question de la spirituelle

femme de lettres. La comtesse en ruines rougit ingénuement et se tut.

— Dites-moi, Père, continua madame Richard, est-ce que c'est possible ces « choses-là? »

— Quoi donc?

Tous les assistants se tournèrent vers Moras; le silence s'établit religieux; on désirait tant qu'il parlât!

— Un *Esprit* peut-il se matérialiser au point d'entretenir des relations avec un vivant?

— Qu'est-ce que vous racontez là? s'écria-t-il.

— C'est vrai. J'en ai fait l'expérience, déclara l'ex-danseuse.

On murmura : « Laissez parler le Père. »

— Vous voulez savoir si deux anciens amants, par exemple, l'un vivant et l'autre *Esprit*, ce dernier se matéralisant, peuvent avoir des relations *intimes?*

— Oui; eh bien?

— Vous êtes folle!

— Père, vous ne voulez pas répondre à la question, mais vous savez que cela existe; plusieurs de ces dames peuvent l'attester, comme moi.

— Vraiment! fit Moras : citez-nous un exemple?

— C'est indiscret; comment voulez-vous que des femmes avouent...

— Peuh! des amours macabres? c'est moins compromettant que leurs incestes et leurs adultères terrestres!

L'ironie de ces paroles ne fut remarquée que par Odile et la Spirite qui échangèrent un regard.

— Le Père est dangereux ce soir! pensa la dernière; il a échoué dans ses entreprises et se venge sur des innocents.

— Moi, je dirai tout volontiers! s'écria Ernestine Gallo; car ces messieurs savent que des honnêtes femmes ne recherchent pas des sensations imaginaires!

Eh bien, moi qui vous parle, j'ai un amant !

— Rien qu'un? interrogea Moras.

— Un amant spirituel qui en se faisant homme...

— Reprend possession de ses facultés!

— Ah! Père, si vous interrompez toujours, je ne pourrai rien détailler !

— C'est inutile, chère madame! le nu n'est pas ce que le Seigneur a créé de plus beau dans la nature !

Ces paroles excitèrent une certaine gaieté parmi les assistants.

— Vous dites vrai, continua l'actrice, mais cet amant spirituel ne revêt pas à mes yeux une forme humaine.

— Cependant, il en a tous les avantages!

— Eh bien... oui !

— Là, je vous le disais! s'écria Odile Richard — les âmes sont sœurs ; elles ont été créées deux par deux ; lorsqu'elles ne se rencontrent pas sur la terre, par un privilège divin, elles communiquent parfois entre elles en dépit de la distance qui les sépare. Mon âme sœur vient souvent aussi me visiter !

Moras se tourna vers madame Richard, la regarda avec étonnement et demanda :

— Cet *Esprit* vous a bien révélé son nom ?

— Certes, c'est Bossuet.

— L'Aigle de Meaux ?

— Oui ; il m'attend, et la mort nous unira.

— Chut ! chut ! fit tout à coup le capitaine. Bertrand.

Le silence se rétablit. L'on attendait que le président prît la parole ; mains le bonhomme se taisait, et, les yeux fermés, les mains jointes, il paraissait prier. Enfin, il eut un sourire béat et dit :

— Mon cher *Guide* a répondu à mon appel ; sa douce *voix* vient de confirmer vos paroles : « il existe parfaitement des unions libres ou mariages entre les vivants et

les morts! » — Du reste, moi, ajouta-t-il avec un grand sérieux; moi, j'ai pour maîtresse la reine Blanche de Castille!

— Moi, déclara une petite dame de l'assistance, une méridionale aux yeux flamboyants, moi, j'ai pour « ami » le doux Mozart!

— Et votre mari? demanda Moras.

— Je ne suis pas jaloux! répondit un monsieur pâle et blond, au regard vague et langoureux; ma femme et moi, nous avons compris que le mariage humain n'est qu'une association et que les véritables amours ne sont pas de la terre! Nous sommes des camarades.

— Et de cette camaraderie, dit le Père, un enfant vous est né?

— Monsieur, à cette époque, hélas! nous n'avions pas le bonheur d'être spirites!

Moras s'approcha de la cheminée, et nerveusement, taquina du bout des pincettes, les tisons à demi consumés. Mademoiselle Herminie l'examinait à la dérobée; elle redoutait la satire et pressentait de nouvelles ripostes aux insanités que débitaient les fous qu'elle recevait.

Ernestine Gallo, l'ancienne danseuse ruinée au profit des petits jeunes gens, seule, ne s'était point confessée; on l'interrogea, les uns avec conviction, les autres par malice. Cette femme, dont on connaissait les multiples aventures dans la haute noce et les débauches inavouables des coulisses; cette créature impudique, effrontée, sanctifiée seulement par l'impuissance de son âge, répondit :

— Je sais quel fut mon passé; je suis déjà venue deux fois sur la terre, cette troisième est ma dernière incarnation.

— Qui donc avez-vous été ? quelqu'un de connu sans doute ? demanda Odile.

— Marie Magdeleine ! puis Louise de La Vallière, puis la Gallo ! J'ai pour âme sœur le Christ lui-même !

Moras se leva brusquement, et lançant à l'antique pécheresse un regard chargé d'ironie, il s'inclina jusqu'à terre et dit :

— Chère madame, je ne lui adresse pas mes compliments !

— A qui ?

— A Jésus !

Cette riposte souleva quelques murmures, mais la Spirite, inquiète, troublée, s'écria :

— La séance des Incarnations commence !

Elle s'élança aussitôt vers Lucie, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que la tête de la jeune fille retombait nonchalamment sur son épaule; elle dormait

Tout à coup, elle poussa un profond soupir, se leva, étendit la main vers l'auditoire, et d'une voix impérative dit :

— Une ère nouvelle s'annonce ! Le christianisme, défloré par l'ambition de ses papes, s'effacera bientôt devant l'éclatante et divine lumière que répandra sur l'univers entier la Révélation spirite !

— Cher *Esprit*, vous qui parlez par la bouche du médium, qui êtes-vous ?

— *Chateaubriand !* répondit Lucie.

Un murmure s'éleva : on avait Chateaubriand pour la première fois !

— O cher *Guide !* supplia le capitaine, parlez-nous de l'avenir ?

Mais le médium s'était affaissé.

— J'ai noté la phrase, dit la Gallo ; un *Esprit* comme

celui de grand écrivain ne peut entamer un discours! La prédiction qu'il nous fait est assez belle!

Lucie s'anima une seconde fois, changea de ton, d'expression et poursuivit :

— Mes enfants, je suis heureux de venir parmi vous, mon âme vous inspire et vous protège! notre sainte Religion va bientôt s'imposer au monde. Courage! soyez les soldats de Dieu! Je vous bénis.

— Cher *Esprit*, qui êtes-vous ?

— Le curé d'Ars!

A ce nom, un spectacle étrange se produisit : les pécheresses Gallo, de Lorcy, l'amie de Mozart et le capitaine Bertrand vinrent s'agenouiller devant le médium qui, au nom du saint prêtre, leur donna sa bénédiction.

— Voulez-vous répondre en latin à une question que je vais vous adresser? interrogea Moras.

— Je ne puis! balbutia l'*Esprit* qui parlait par les lèvres de Lucie.

— Pourquoi!

La jeune fille se renversa dans son fauteuil et resta muette; à la question du Mariste, l'âme de l'abbé s'était désincarnée!

On chuchota, mais mademoiselle Herminie imposa silence; une troisième expérience suivit.

Lucie reprit d'une voix humble et basse :

— Depuis plus d'un siècle, j'expie les impiétés de ma vie; le mauvais exemple que...

— Pardon, cher Esprit, interrompit Moras; votre nom ?

— « Voltaire! »

— Ah! mon pauvre vieux! je te croyais enfermé dans l'un des sept caveaux de l'enfer!

— Cher Esprit, continuez supplia mademoiselle de la Garancière ; car son inquiétude allait croissant !

Mais le Père, dont l'ironie avait fait sourire quelques uns, se leva, traça dans l'espace un de ces gestes puissants qui, chez lui, annonçaient un débordement d'éloquence ; et, l'œil étincelant, la parole brève, il s'écria :

— « Voltaire ! celui-là vous faisait défaut ! il manquait un nom à votre collection de célébrités ; et le Génie du XVIIIe siècle devait se rendre à l'appel ! Nous étions disposés à les passer en revue ce soir, ces illustres disparus qui, franchissant les limites entre la terre et l'éternité, viennent, selon vous, s'exposer à la curiosité d'une société d'hystériques !

Je ne vous trouverai pas pour excuse la folie ; vos mœurs la démentiraient ; vous n'êtes ni des fanatiques ni des insensés; mais des êtres dont le cerveau gonflé d'orgueil, et dont les sens aiguillonnés par des désirs rétrospectifs, recherchent une pâture nouvelle dans les exaltations d'un faux mysticisme !

Vous n'êtes ni crédules ni croyants, et l'hypocrisie que vous mettez au service d'une doctrine qui n'est pas même fondée, favorise le commerce de vos vices ! » —

Les auditeurs semblaient fort émus ; tous s'étaient levés ; mademoiselle Herminie, pâle et tremblante cherchait en vain à détourner leur attention.

Moras dominait ; et sentant à chaque mot, s'accroître sa puissance, il poursuivit :

« Non contents de vos succès immoraux pendant la période de votre jeunesse et celle de votre âge mûr, vous faites de ce qu'il y a de plus sacré au monde : la Religion, un prétexte à vos secrètes débauches ! Il vous faut remplacer les amours clandestins d'autrefois ! et votre impudique imagination, va prendre ses complices dans la mort !

Quoi ! vous n'avez ni conscience ni crainte ? Le sacrilège que vous commettez en associant les « âmes » à vos passions ne vous émeut point !

Il est vrai que vous choisissez bien. Ce n'est pas dans le berceau roturier ou misérable qui, pour la plupart, vous vit naître, que vous prenez vos amants et vos maîtresses ! Non! vous jugez vos intelligences si hautes, que les humbles morts, jadis vos semblables, deviennent indignes de vous !

Puisqu'il vous faut des amours macabres, appelez pour les partager, les Esprits que vous avez connus ici-bas, et dont les goûts, les mœurs et les sentiments furent à votre portée ; vos parents, eux aussi, répondront à votre appel !

Ah ! si vraiment l'espace est ainsi peuplé ; si les illustres enfants des patries terrestres que vous évoquez, ont le pouvoir d'assister à nos séances et de nous entendre ; si leur don d'ubiquité, leur permet de lire en nos pensées, je me demande quel doit-être leur jugement !

Mais ne vous exaltez point dans votre vanité, les âmes dont vous obtenez les noms pompeux, noms qui vous sont transmis par quelques « farceurs » d'outre-tombe, sont trop haut placées, et les degrés qu'elles occupent sur l'échelle du Progrès, sont inaccessibles à votre conception !

Puisque, selon la doctrine spirite, Dieu créa l'amour essentiellement pour unir les êtres deux par deux, j'imagine que le grand Ouvrier ne forgea sur l'enclume de l'univers nulle chose qui ne fût parfaite.

Or, s'il accoupla les Esprits, il dut les faire semblables, jumeaux, afin que leur bonheur pût-être immuable, infini! Donc, l'accouplement de vos âmes avec celles

dont vous vous appropriez l'amour, seraient des créations disparates!

Mais vous tous, vous arrangez ces mystères à votre guise, à la satisfaction de vos appétits; vous appelez les immortels dont vous n'avez jamais compris ni les exemples ni les œuvres, et vous croyez que ces grands disparus vont descendre et partager les jouissances corruptives de vos secrets libertinages ! »

Moras s'arrêta, nul ne rompit le silence; mademoiselle Herminie, entraînée par l'éloquence du Père, et connaissant les dessous du spiritisme pensait :

— Pourvu qu'il n'aille pas plus loin ! après tout, il parle en général, et ses attaques ne désignent personne.

Le Mariste continua :

— « C'est ainsi que Tibère, Blanche de Castille, Nostradamus, Henri IV, Louis-le-Grand, Richelieu, Corneille, Mozart, Rousseau, Voltaire et Chateaubriand deviennent à leur insu les *âmes-sœurs* de fous, d'aventuriers, de cordonnières, d'épicières, de procureuses, d'actrices, etc. ! — O honte ! une vieille cocotte ose ici-même se proclamer l'amante du Christ, et devant cette impudeur, pas un de vous ne se révolte ! »

Moras s'animait, ses yeux lançaient des lueurs étranges; à sa dernière parole, tous les regards se reportèrent sur Ernestine Gallo.

» Ne croyez donc pas à la matérialisation de tous ceux que j'ai nommés; leurs cendres, emportées par l'aquilon sous forme de poussière, sont allées peut-être dans les plaines et les jardins alimenter les blés et les fleurs ! tandis que leurs âmes, plus immortelles que les monuments qu'ils ont laissés sur la terre, reposent dans la béatitude de leur liberté, de leur souveraineté, de leur génie ! »

On applaudit Moras; ce qu'il venait d'exprimer effaçait ses précédentes ironies. Il ajouta :

— « L'Être supérieur qui régit les destinées a jeté, entre la puissance et l'humanité, l'Inconnu. S'il est parmi vous un philosophe, que celui-là ne cherche pas à dévoiler les mystères du ciel ! car s'il n'y perd la raison, il y perdra l'espérance, la foi, la bonté ! Ah ! puissiez-vous ne pas connaître les tortures morales, les blessures de cœur et les humiliations de celui qui, voulant savoir et prouver quand même, jette son âme au hasard, pour se réveiller de ses rêves ambitieux petit et seul au milieu de la fournaise humaine ! — La science et le fanatisme, quels que soient leurs progrès, ne découvriront jamais la vérité ! »

En prononçant les dernières phrases, la voix du Père s'était voilée; une émotion profonde se trahissait en lui et ses yeux si noirs, se diamantaient de larmes. En quelques mots, ne venait-il pas de traduire sa propre histoire ?

Il s'était tellement imposé à l'assistance, que nul, lorsqu'il eut terminé, n'osa rompre le silence. En quelques secondes, le Mariste se déroba aux félicitations et protestations qu'on ne pouvait manquer de lui prodiguer; il saisit son pardessus, son chapeau et gagna la porte. Il accomplit cet acte si vivement que personne ne s'en aperçut, excepté la Spirite, qui s'élança sur les traces du prédicateur.

Quand, toute tremblante, elle se pencha au-dessus de la rampe de l'escalier, il avait déjà franchi les deux étages. Mademoiselle Herminie frémit, les paroles expirèrent sur ses lèvres; elle n'eut que la force de crier :

— Père !

Il se retourna, releva la tête ; et, sans geste, sans sourire, il répondit froidement :

— Adieu !

Lorsque la vieille fille rentra dans la salle où tous les regards cherchaient Moras, elle était si pâle, si émue qu'on lui en fit la remarque.

— Il est parti ! dit-elle.

Cette révélation produisit l'effet d'un coup de foudre.

— C'est un homme très méchant, déclara quelqu'un.

— Très juste, pourtant !

— Il a beaucoup de talent...

— De génie !

— Ah ! permettez !

— Pourquoi a-t-il quitté les ordres ?

Et chacun voulut faire prévaloir son avis ; et la Gallo, qui ne désirait point s'humilier à l'exemple de ses *incarnations précédentes* dit à son tour :

— Le Père avait beaucoup de verve, ce soir ; il a très finement attaqué les mauvais spirites !

Les assistants soulignèrent cette clémence de la danseuse par des sourires moqueurs ; mais chacun en sa conscience se trouvant choqué, le salon de mademoiselle de la Garancière n'abrita bientôt plus que deux des invités ; un étrange poète nommé Innocent, spirite provincial, étroit et long, à la face d'ascète, à la physionomie extatique ; puis madame Richard.

— Ma très chère Herminie, dit cette dernière, Moras a, ce soir, perdu pour jamais notre société.

— Je le sais.

— N'y a-t-il pas un remède?

— Aucun. Avec lui, nous devenions une puissance ; sans lui, nous végétions ; mais, lui contre nous, c'est l'anéantissement de l'Œuvre spirite !

— Allons ! le Spiritisme vivra bien sans Moras, s'écria le poète Innocent.

— Certes ! reprit la vieille fille d'une voix railleuse ; vous pourrez en famille ou en petit comité faire tourner des tables, ou, dans la solitude, converser avec les mortes !

La religion vivra toujours, presqu'ignorée ; mais ce qui disparaît avec le Père, c'est notre Œuvre, c'est notre Eglise !

— Bonsoir, chère, je vais rentrer. Cette pauvre Gallo, a-t-elle reçu un coup de fouet en plein visage ! Entre nous, c'est mérité. — Innocent, accompagnez-moi jusqu'à ma porte, je vous prie et ne me faites pas la cour.

— Lui ! ah ! par exemple, il en est incapable ! Bon soir Odile.

— Vous savez, je quitte Paris définitivement le 10.

— Je ne connais, je n'aime qu'une seule femme, assura sentencieusement le poète aux doigts osseux, au dos maigre.

— Et c'est ?

— Charlotte Corday.

— Vous avez de la chance ! répondit madame Richard.

Comment, cette femme spirituelle et charmante pouvait-elle se montrer si sotte et si ridicule en ce qui touchait le Spiritisme !

Enfin seule, mademoiselle Herminie appela sa nièce.

— Eh bien, tu as tout entendu, tout compris ?

— Oui ma tante.

— Tu as « inventé » les Incarnations.

— Je ne dormais pas ; je ne pouvais m'endormir.

— Moras étant présent, tu as eu tort de choisir Voltaire.

— Je ne peux pourtant pas leur donner toujours du Michelet quand je suis rebelle au sommeil !

— Je ne t'en veux pas. Va te coucher.

La Spirite resta longtemps assise dans un fauteuil.

Elle songeait. En récapitulant les événements des dernières phases de sa vie, si elle ne regrettait point ses actes, mauvais pour la plupart, elle s'attristait au souvenir du Mariste. — Ce vol commis n'était-il pas un crime dont il lui faudrait répondre un jour ? — non devant Dieu : elle n'y croyait guère ! — mais devant les hommes ; devant Pierre Chéréteff tout au moins !

Car Moras se vengerait ! elle le devinait, elle le sentait. L'heure sonnerait, à laquelle son échafaudage de combinaisons croulerait ! alors, aurait-elle assez de force, la Spirite, pour crier à ses deux victimes : « Vous mentez ! » pour les souffleter de la main droite tandis que de la gauche elle dissimelerait les 100,000 francs ? — Mais oui !

Du reste, qu'avait-elle à craindre ? Chérétef ne donnait point signe de vie ; Moras venait de lui jeter un adieu qui signifiait : Je pars !

— Pauvre Père ! c'était dommage : elle l'aimait beaucoup ; et même, il se mêlait à sa vieille affection un brin d'amour... platonique ! mais... de l'amour quand même !

Bah ! les choses du cœur ?... l'argent vaut mieux !

Mademoiselle Herminie se leva, ouvrit son armoire et prit entre les draps qu'elle soulevait un portefeuille gonflé de billets de banque.

Elle les compta, ainsi qu'elle avait coutume de faire chaque soir.

Quand elle eut terminé cet inventaire, son œil gris s'illumina, un sourire plissa ses lèvres ; elle soupira et dit en s'approchant du lit de sa nièce :

— Lucie, tu te lèveras de bonne heure pour m'aider.

— Bien ma tante ; pour vous aider à quoi ?

— A faire les malles.

— Vous partez ?
— Nous partons.
— Où allons-nous ?
— Au soleil !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

I

La promenade des Anglais est, à Nice, un lieu de rendez-vous, comme à Paris l'allée des Acacias, avec cette différence que la première est à proximité de la ville et des habitations, et chaque jour fréquentée par le monde cosmopolite qui se réfugie pendant l'hiver sur ce coin du littoral. De neuf heures à onze, toutes les élégances se sourient et se bravent, sous les rayons du soleil, entre quelques maigres palmiers à têtes de plumeaux poussiéreux, et les flots chantants dont l'écume argentée vient blanchir les galets.

Les gaietés bruyantes s'étaient éclipsées avec les dernières fusées du bûcher de maître Carnaval, puis le carême avait pris fin ; les excursionnistes se dirigeaient vers l'Italie ou l'Espagne et seuls, les vrais amateurs de la belle et luxuriante nature étaient demeurés à Nice ou aux environs. Les champs de roses fleurissaient et les orangers, tout neigeux de boutons épanouis, emplissaient l'air de parfums capiteux.

Il est une heure à peine ; une victoria s'arrête place Masséna ; un homme et une femme en descendent et se dirigent vers la promenade ; la voiture les suit à distance ; lui, est grand et mince ; sa physionomie paraît sévère et triste. Elle, est de taille au dessus de la

moyenne ; très élégante ; lorsqu'elle marche, on perçoit des froufrous de soie et de dentelles, tandis que le parfum raffiné d'une essence de Chypre s'échappe de toute sa personne. Elle est coiffée d'un ravissant chapeau bergère, sous les grandes ailes duquel bouclent avec effort des cheveux très-courts, mais dorés et soyeux ; on devine que le visage de cette personne serait fort joli sans le fard qui le flétrit et le ronge !

Ils marchent sans se donner le bras.

Quelqu'un vêtu de noir traverse la chaussée; le jeune homme retourne la tête; ses yeux se fixent sur ce personnage (c'est un ecclésiastique), qui fait tache au milieu du ciel en fête, et qui vient s'asseoir sur un banc de l'avenue.

— Vous allez rentrer à la villa, dit-il à sa compagne.

— Quoi! et notre excursion?

— J'en ai décidé autrement et vous prie de retourner à Cimiez.

— Sans vous?

— Sans moi.

La jeune femme hésita, mais demanda enfin :

— Pierre, qu'est-ce que cela veut dire!

— Qu'il ne me plaît plus de vous conduire à Monte-Carlo.

— Je me faisais une fête de ce petit voyage; je vais y aller seule.

— Croyez-vous que cela soit possible à une princesse Chéréteff? Allons Rose, rentrez, vous dis-je.

Mademoiselle Derval ébauche un geste d'impatience.

— Pierre, depuis six semaines vous n'êtes plus le même avec moi; qu'y a-t-il de changé entre nous? Tu ne m'aimes donc plus?

Son regard est anxieux, passionné; mais le prince Chéréteff reste impassible.

— Je veux, dit-il avec fermeté, que le nom que je vous ai donné ne cesse jamais d'être honorable et honoré.

— Mais...

— Allez, Rose ; je rentrerai à six heures.

Elle baissa la tête en murmurant... Pourquoi reste-t-il seul ! et monta dans sa voiture dont les chevaux s'éloignèrent au grand trot.

Alors Pierre Chéréteff se retournant, alla vers l'inconnu dont la présence subite avait ainsi modifié ses projets. Il était assis, le dos au soleil, et contemplait la mer, dont la teinte bleue s'harmonisait si parfaitement avec le ciel, que l'horizon se noyait dans une couleur vague, infinie !

Le prince s'arrêta devant le prêtre et dit :

— Moras !

En entendant prononcer son nom, l'ex-Mariste se leva ; et ces deux hommes qui ne s'étaient pas rencontrés depuis huit mois et que de graves événements avaient séparés se regardèrent sans parler.

Moras, dont la moustache rasée découvrait les lèvres égoïstes, avait l'expression froide, austère de ceux auxquels la vie religieuse impose certains devoirs sinon respectés, du moins respectables en principe ; ses cheveux avaient blanchi et des rides profondes, sillonnaient son front ; sa haute stature le rendait encore superbe !

Pierre examinait la soutane toute neuve, le rabat et le bréviaire, et cherchait à deviner le mot de l'énigme.

Le premier, Moras rompit le silence.

— Prince, vous avez quelque chose à me dire ?

Ce dernier eut un geste de profond dédain.

— Monsieur, je ne veux pas savoir si vous avez le droit de porter l'habit qui vous revêt.

Ce que j'exige de vous, c'est une réponse à la question que je vais vous poser.

— Je suis rentré dans le giron de l'Église...

Pierre l'interrompit.

— J'ai passé quatre mois en voyage. A mon retour à Florence, il y a cinq semaines environ, j'ai trouvé, datée du premier octobre, une lettre signée de votre nom. Cette lettre contenait des révélations intimes, terribles si elles sont vraies, odieuses si ce ne sont que des calomnies. Répondez franchement, monsieur; vous me devez bien cela, j'imagine!

— Je pressentais cette question, puisque je l'ai provoquée.

— Eh bien, cette lettre?

— Est l'expression de la vérité.

Ces mots furent prononcés avec sang-froid, avec énergie. Pierre avait pâli.

— Alors, vous auriez été le complice des comédies jouées à mes dépens!

— J'ai participé à la réussite des projets de mademoiselle de la Garancière en ce qui concernait Rose Derval.

— Vous l'avouez!

— Pourquoi mentirais-je? c'est la vérité! et je vous ai raconté, avec preuves à l'appui, toute l'histoire de votre mariage.

— Ce que vous avez fait là est infâme, balbutia Pierre; j'étais heureux, je croyais... j'aimais! Pourquoi m'avoir fait tant de mal?

Moras saisit le bras du prince et le regardant dans les yeux, il lui dit :

— Si, après avoir sacrifié les belles années de votre vie à un espoir, à une idée, à une croyance, il vous était arrivé de rencontrer un homme puissant et riche;

si cet homme vous avait ouvert tous les horizons d'un avenir prospère et glorieux en vous faisant une promesse, et qu'il se parjurât lâchement, que feriez-vous, prince?

— Que voulez-vous dire? je ne comprends pas.

— J'avais en vous seul concentré toutes mes espérances, toutes mes ambitions...

— Et les 100,000 francs que je vous ai donnés?

L'abbé ricana :

— Promettre n'est pas accomplir!

— Vous ne pouvez être aussi misérable! reprit nerveusement le jeune homme; j'ai remis à votre nom 100,000 francs à mademoiselle de la Garancière, votre meilleure amie et la présidente de l'Œuvre spirite; vous étiez alors au chevet de votre mère mourante...

— Vous avez fait cela! cria Moras, en dardant son regard scrutateur sur les yeux du prince.

— Je n'ai jamais menti, monsieur! répondit-il avec un accent de si profonde sincérité que le prêtre baissa la tête.

— Je vous supplie de me donner des détails sur ce que vous venez d'avancer?

— Volontiers.

Et Moras entendit le récit de ce qui s'était passé lors du voyage de Pierre à Paris.

— Je n'ai rien reçu, dit-il; et sur cette somme mademoiselle Herminie m'a fait l'aumône de cinq louis!

Il y avait tant de simplicité, tant d'amertume dans les paroles du Père, qui, à son tour conta tout au long son histoire, que le prince ne put dissimuler son émotion.

— Angélo! Angélo! répéta-t-il; fou! il manquait cette torture à mes souffrances.

— Prince, le pauvre insensé est très heureux, je vous

assure : on respecte sa douce folie. Je suis allé le voir depuis son entrée à la maison de B... il ne m'a pas reconnu, mais il m'a raconté ses touchantes amours avec Julietta, sa fiancée, qu'il croit voir toutes les nuits et dont il peindra le visage et les formes éternellement.

Le jeune homme soupira.

— Ainsi, tous, vous mentiez! La Spirite était une entremetteuse et sa protégée...

— Je ne mentais que par orgueil, par le désir effréné de devenir quelqu'un, répliqua Moras humblement.

— Alors, qu'y a-t-il de vrai en ce monde?

— Rien n'est vrai et tout est vrai; cela dépend de quelle façon nous entendons la vie.

— Mais cette femme, cette voleuse d'argent, d'âmes, de consciences, ne sera-t-elle pas punie?

— Hélas! la Spirite sera sans doute fort heureuse jusqu'à la fin de ses jours; aussi heureuse que...

— Que mademoiselle Derval? Il ne faut jurer de rien!

— Allons! est-ce que le châtiment existe? voyez, moi, j'ai combattu contre la religion catholique, j'ai ridiculisé ses dogmes et ses représentants.

Eh bien, le jour où, lassé de mes escapades infructueuses; à bout de ressources, presque mourant de faim, je frappe à la porte du Vatican, espérant y recevoir une aumône, cette porte s'ouvre à deux battants, le pape me reçoit, m'écoute, m'absout!

La grande confrérie m'admet pour la seconde fois dans son sein, et pour effacer mes erreurs, mon apostasie, mes crimes moraux, elle m'envoie faire une excursion en Palestine; puis au retour de ce chemin de croix agrémenté d'aventures pittoresques, je trouve à ma disposition une cure au soleil, au milieu des

montagnes et des fleurs, avec le titre de doyen, ayant haute main sur deux paroisses et huit abbés!

Moras laissa percer toute l'ironie dont son âme était abreuvée.

— La voilà! dit-il, cette charité, qui tend la main au lépreux comme au riche! au criminel comme à l'innocent! — Diplomatie! finesse : la sainte Coterie qui perd un de ses organes les plus puissants se tait! Elle sait que cette fibre de son cerveau gigantesque lui reviendra! Car ce vampire, qu'on appelle l'Église romaine, s'empare si bien des facultés de ses prêtres, de leur honneur, de leur vie, que le jour où ils s'affranchissent de son joug, tout ce qui n'est pas *elle*, les méprise, les écrase, les tue! Alors, ils reviennent vers *elle*, meurtris, déshonorés, comme des parias rivés à la même tribu, sur un seul coin de terre!

Moras haussa les épaules et se mit à rire.

— Vous êtes un homme dangereux, dit Pierre, selon vous, il n'y a plus ni morale, ni religion!

— J'ai parlé pour moi.

— Alors, vous êtes rentré dans le sacerdoce, — pour vivre?

— Manger, boire, dormir, sans soucis, sans inquiétudes! Et j'y trouve non seulement le pain quotidien, mais encore le bien-être et la satisfaction morale! La ville de P... m'est assignée comme résidence.

— C'est extraordinaire!

— Et qui sait! Notre Saint Père le pape me réserve peut-être comme surprise un siège épiscopal! La réclame, le tapage, le scandale même, sont les seuls moyens par lesquels on arrive dans toutes les sociétés Autrefois, j'étais humble, fervent, dévoué; on méconnaissait mes services. Aujourd'hui, tous ceux que j'ai

flétris me hissent sur un piedestal! Dans cinq jours je prendrai possession de ma cure.

— Mais ce Spiritisme, s'écria Pierre, qu'est-ce que cela?

— Nous ne pouvons nier une force mystérieuse qui répond à nos pensées, à nos évocations. Cette énigme appartient-elle au domaine du surnaturel ou de la science? Cela existe, nous subjugue, nous trompe, nous enseigne ou nous perd; qu'est-ce? nous n'en savons rien!

Pour le spiritisme, j'ai perdu ma vie, mon honneur, mon repos...

— J'ai perdu ma jeunesse, ma foi, mon bonheur, dit Pierre ; vous m'avez fait beaucoup de mal.

— J'ai cru que vous mentiez et je me suis vengé.

— Et moi, ne recevant pas un remerciement de votre part, je vous ai traité d'ingrat!

— Cette femme m'a initié au spiritisme, dont j'ignorais l'existence en France; nous avons été ses victimes, voilà tout.

— C'est vrai! vos souffrances égalent peut-être les miennes; votre intelligence, votre talent, votre conscience ont dû livrer des combats effrayants!

— Vous ne saurez jamais quelle a été ma longue torture morale! dit lentement Moras.

— Le néant des choses humaines et la négation des mystères d'outre-tombe existent seuls!

— Jeune homme, vous allez trop loin; la vie, si mauvaise qu'elle soit, vaut mieux que l'inconnu dont nous ne pouvons sonder les secrets; voyez, mes cheveux sont blancs, mes rides profondes, mes croyances anéanties; eh bien, je veux vivre; vivez aussi!

— N'achevez pas, dit Pierre; allez, je ne me tuerai point!

II

Deux jours après cet entretien, Moras gravissait lentement les chemins en labyrinthe qui sillonnent le parc du Vieux Château.

Le bréviaire sous le bras, son chapeau souvent à la main, l'air distrait, il arrachait çà et là, sur son passage, quelques brins de buis, ou dérangeait avec le bout de son parasol la marche d'une innocente fourmi.

Lorsqu'il arriva sur la plate-forme, il s'arrêta, saisi par l'admiration profonde qu'inspire la nature alors qu'elle s'impose à l'imagination des hommes.

De ce point d'observation où Moras se trouvait, on découvre un panorama d'une indescriptible beauté; d'abord, un cirque superbe des Alpes aux sommets neigeux, aux crêtes rocheuses, escarpées et sévères ; ici, c'est la grandeur et la mélancolie ; là, ce sont des villes gaiement étagées en amphithéâtre, le vieux Nice avec son cachet pittorresque, et Nizza la Bella, toute blanche et toute verte, élégante et mondaine, se mirant dans la transparence des ondes méditeranéennes ; puis, ce sont encore les côtes toutes dentelées, qui découpent la mer en dessins agrestes et la bordent de riants paysages ; les montagnes, aux ondulations inégales, que le soleil et les nues changeantes colorent de tons violets, gris, blancs et roses ; c'est la Méditerranée, toujours bleue, éblouissante avec ses flots argentés et ses ceintures d'écume ; c'est le ciel immuable !

Moras regardait, et son cerveau génial enfantait des comparaisons olympiennes entre ce qu'il voyait et les notures inconnues décrites dans les communications des *Esprits* ; il se rappelait Ceylan, les sites féeriques de l'Indoustan, les Antiques de l'Egypte, de la Grèce et de l'Italie, et pensait : « Puisqu'une terre si magnifique nous a été donnée, pourquoi cherchons-nous d'autres mondes ? »

Une main s'abattit sur son épaule, il se retourna et vit Pierre Chéréteff ; ce dernier lui parut plus sévère, plus triste encore ; en trois jours il avait vieilli de quelques années.

— Père, j'ai reçu votre petit mot, dit-il, et je suis exact au rendez-vous. Vous m'avez prévenu de la présence de mademoiselle de la Garancière ici, est-ce bien vrai ?

— Oui, prince, et je vais vous le prouver.

Ils descendirent quelques marches, s'engagèrent dans un chemin ombré et sortirent du parc. Alors, ils se trouvèrent sur un plateau inculte, bordé de rocs entre lesquels poussent des ronces, des églantiers et d'énormes cactus ; un grand mur s'élève, au-dessus duquel on aperçoit des croix de marbre blanc et des toitures de chapelles.

— Nous sommes arrivés, dit Moras, au fameux cimetière dont la situation n'a peut-être pas de rivale au monde.

— C'est vrai ; quel merveilleux panorama l'on découvre !

— Prince, voyez, là-bas à gauche, auprès de la maison au garde, c'est *elle !*

Pierre suivit du regard le geste du prêtre et recula stupéfait.

— Lucie ! murmura-t-il.

— Vous le voyez, je ne vous ai pas trompé ; hier, en visitant le vieux château, je me suis arrêté ici ; après avoir reconnu la jeune fille, j'ai su par le gardien que depuis un mois elle vient chaque jour à cet endroit ; je me suis empressé de vous écrire, car la vengeance n'appartient qu'à vous.

— La vengeance... hélas! murmura Pierre en baissant la tête.

— Que décidez-vous?

— Je désire que vous l'interrogiez et que vous l'ameniez à parler du passé. Allez, Père, conduisez-la auprès de la grille ; je resterai caché derrière ce pilier et j'écouterai.

Il sourit, un espoir envahit son âme ; des paroles de la voyante allait peut-être surgir une révélation qui le rattacherait à la vie.

L'abbé s'en alla vers la petite maison, emportant des flocons de poussière dans les plis de sa longue robe noire.

Pierre vit de loin l'étonnement de Lucie et devina les questions posées à Moras ; enfin, ils se dirigèrent vers l'endroit indiqué.

— Ma chère enfant, vous serez beaucoup mieux ici, dit le prêtre ; à cette hauteur la température varie, et pour une personne délicate il est dangereux de s'exposer au vent du Nord.

La jeune fille dressa son pliant, s'assit et répliqua en cueillant des pervenches qui poussaient en broussailles :

— Q'importe ? à quelques jours près mon heure est marquée ; ne vaut-il pas mieux que je m'en aille pendant que le soleil rayonne, que le ciel est bleu et que les fleurs sont épanouies ? Il est trop triste de mourir lorsque tout meurt dans la nature.

— Toujours ces sottes idées-là ! dit Moras, tandis que des larmes humectaient ses paupières.

— Vous savez bien que je ne plaisante pas, puisque vous pleurez ! — ma tante...

— J'allais vous parler d'elle.

— Ma tante passe son temps à Monte-Carlo devant les tables de roulette.

— Elle joue ?

— Furieusement. La chance l'a même favorisée ; il y a trois mois, elle gagnait 220,000 fr. Devant une pareille fortune, je l'ai suppliée de quitter le pays. En vain. Elle a tout perdu depuis, et il ne nous reste pas cinquante louis.

— Pour obtenir un pareil bénéfice, il fallait qu'elle risquât beaucoup ; elle possédait donc de bien grosses économies ?

— Sans doute, mais je l'ignore. Enfin voici trois jours que ma tante reste dans notre chambre afin de conjurer la veine ; en ce moment, je suis bien certaine qu'on la trouverait occupée à évoquer les *Esprits*, à faire de longs calculs et à cribler de numéros plusieurs bouts de carton. Tous les soirs elle m'endort et me consulte.

— Où logez-vous ?

— Sur le quai, à l'entrée du vieux Nice, maison Albertini.

— Et mademoiselle Herminie vous laisse votre liberté ?

— Toute ma liberté. Elle ne paraît se souvenir de mon existence que lorsque mon pouvoir lui est indispensable ; à part cela, elle ne s'occupe que du jeu. Ah ! si vous pouviez la voir ! Elle est méconnaissable, la fièvre la ronge et la dessèche.

— Et vous ?

— Moi, je m'occupe de l'entretien de notre appartement et je me promène; depuis un mois, je viens ici passer mes journées; c'est fatigant, mais il n'est pas de site comparable à celui-ci; le cimetière ne m'effraie pas, ne suis je point l'amie de ceux qui ne sont plus? de ceux qui m'appellent?

— Vous avez raison; le grand air et le soleil vous font du bien, vous avez des couleurs, vous qui étiez si pâle rue Saint-Roch!

Lucie sourit.

— Je sais que ce teint de lis et de rose est très joli, dit-elle, mais...

Elle s'interrompit pour tousser légèrement.

Moras tressaillit; le mouchoir qu'elle portait à ses lèvres était tacheté de sang.

Il comprit le « *mais* » et continua :

— Depuis combien de temps habitez-vous Nice?

— Depuis six mois; nous avons quitté Paris le 3 octobre.

— Et Rose Derval?

La jeune fille se troubla.

— Je ne sais ce qu'elle est devenue; elle doit se trouver heureuse depuis qu'elle est princesse; elle a su, par sa rouerie, atteindre au faîte de ses ambitions; ah! c'est une fille adroite!

— Le prince l'aimait!

— Oh! ne confondez pas, Père; dites qu'elle a su conquérir la proie que ma tante lui avait désignée; rappelez-vous les faits.

Le prêtre se tut; Chéréteff entendait.

Elle reprit avec mélancolie :

— J'ai pourtant essayé de le sauver ce pauvre Pierre! M'avez-vous assez torturée!

— Mon enfant...

— Père, je vous pardonne, puisque Dieu vous a pardonné! Je me serais bien vengée de toutes les souffrances que m'ont imposés les caprices de cette créature, en révélant au prince le passé de sa femme et l'histoire de ses intrigues, mais cette action mauvaise n'eût contribué qu'à le rendre malheureux, lui, et j'ai du moins la satisfaction de n'avoir pas détruit son bonheur.

— Lucie, vous êtes une digne enfant.

— Non, non, dit-elle tristement : ne vous y méprenez pas, je n'ai point agi par pure générosité ; j'aimais Pierre Chéréteff, il devait l'ignorer toujours ; cet amour ne pouvait être que désintéressé, désespéré, fatal et... j'en meurs !

Ceci fut dit avec une simplicité touchante, on sentait que la pauvrette ne mentait pas, car ses grands yeux qui presque sans cesse interrogeaient le ciel, semblaient y chercher une place pour son âme ! Le prêtre était fort troublé et ne savait que répondre.

— Si vous prolongez votre séjour à Nice vous le rencontrerez, car il doit venir à Cimiez.

— Pierre ?

— Oui.

— Quand doit-il arriver ?

— Demain...

Il y eut un long silence; enfin elle reprit, violemment émue :

— Me trouver face à face avec cette fille qui n'a pas craint d'usurper la place d'une honnête femme, cela est au-dessus de mes forces. Je ne pouvais tenter de conquérir le cœur du prince, mais entre Rose et moi il y a rivalité et je l'emportais sur elle au moins par la vertu; je ne peux donc pas oublier parce que je suis jalouse.

— Vous ne rencontrerez pas Rose Derval; il viendra ici seul.

— Seul! s'écria-t-elle; le revoir, le revoir, lui!

— Si vous le désirez!

— Oh! de loin seulement, car je craindrais de me trahir.

Elle saisit les mains de l'abbé et les serra dans les siennes.

— J'ai trop souffert, voici de longs mois que je concentre en moi-même ma haine et mon amour ; ma vie touche à son terme; si Pierre était là, devant moi, est-ce que tout mon être ne lui révélérait pas ce secret qui m'étouffe, ce sentiment que la nature, le soleil, les fleurs, tout ce que je rêvais et qui m'environne, n'a pu amoindrir ni transformer?

Il ne faut pas qu'il sache, il ne saura jamais qu'une humble et pauvre fille lui donna son cœur et sa vie; il se moquerait de cette audace et sa raillerie me serait trop cruelle! Père, puisque vous êtes redevenu ministre de Dieu, gardez scrupuleusement mes confidences.

Moras hésitait, son embarras était extrême; comment allait-il terminer cet entretien ?

— Mon enfant, vous toussez encore, dit-il, vous devriez rentrer, le soleil descend à l'horizon...

— Oui, c'est l'heure que je préfère, interrompit la jeune fille, emportée par sa mélancolie ; les éblouissements se sont apaisés, le calme règne autour de nous. Voyez comme tout est beau, comme tout est grand ? Père, est-ce qu'une telle nature n'est pas faite pour ceux qui s'aiment ?

Lucie se tut; le prince Chéréteff était devant elle.

Elle pâlit affreusement, ses grands yeux noirs et brillants se fixèrent sur celui dont elle venait de parler avec tant de passion, et qui, le visage décomposé par la douleur, la contemplait.

Elle se leva honteuse, effrayée, voulant fuir; mais ses

forces la trahissant, elle s'abandonna frémissante et presque inanimée entre les bras du prince.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Lucie, dit-il enfin, je sais tout et je suis malheureux !

Elle releva la tête, et soutenue par le jeune homme, répondit d'une voix faible :

— Je vous vois, Dieu soit béni ! puisque vous souffrez, ne m'oubliez pas ?

— Espérez, chère enfant, murmura Moras ; je l'ai dit au prince, la vie, si mauvaise qu'elle soit, vaut mieux que l'inconnu.

Elle essaya de sourire et regarda le paysage; puis, soudain, elle trembla, son front s'assombrit, et portant les deux mains à sa poitrine, elle reprit, profondément attristée :

— Il est trop tard !

— Enfant !

— Lucie !

Et le prince la serra sur son cœur ; elle se laissa aller à la douceur de cette étreinte, la première qu'elle eût ressentie de sa vie, et toute frissonnante de pudeur et d'amour :

— Pierre, aimez mon âme ! s'écria-t-elle.

Puis, comme lassée par cet effort suprême, elle chancela, balbutiant des mots entrecoupés : — C'est l'heure... Pierre, adieu... déjà !...

Un tremblement convulsif agita son corps, un flot de sang colora ses lèvres, et son regard qu'elle attachait passionnément sur les traits de celui qu'elle adorait, resta fixe.

Pierre Chéréteff poussa un cri; Lucie était morte.

Les deux hommes restèrent un moment plongés dans

une indicible émotion ; enfin, le Père, auquel un nouvel habit donnait l'autorité, rompit le silence.

— Tout est consommé, faisons notre devoir.

Pierre souleva Lucie, déposa sur son front un chaste baiser et lui ferma les yeux; puis, s'étant agenouillé, il dit :

— « Toi qui m'as donné ton cœur et ta vie, toi que j'ai méconnue, sois bénie !

Je conserverai ton pur souvenir éternellement. Mes joies terrestres sont anéanties, les passions n'existent plus pour moi ; sois donc heureuse, pauvre fille ; j'accepte ton amour, car j'aime déjà ton âme ! »

Les cimes des monts disparaissent à demi voilées par les vapeurs crépusculaires; les rayons du couchant empourprent l'horizon, le ciel est immuable. Toute l'éblouissante féerie du panorama s'envole peu à peu et change comme les enchantements des mirages de l'orient; c'est l'heure du repos; et sur la mer aux vagues apaisées et chantantes, des troupeaux de mouettes s'abattent, planant et pêchant, les ailes étendues, pareilles à de blanches colombes.

Longeant le grand mur du cimetière, Moras et le jeune homme emportent Lucie vers la maison du garde.

III

La villa que le prince Chéréteff habitait à Cimiez appartenait à l'un de ses amis, qui la lui avait cédée pour six semaines; c'était une habitation luxueuse, sise dans la montagne, au milieu des orangers ; un vrai

paysage de lune de miel contenant un adorable nid construit à l'usage des amoureux.

Pendant les premiers mois de son union, Pierre n'aurait pas rêvé de séjour plus charmant ; mais depuis qu'il avait lu la fatale lettre de Moras lui dénonçant l'infâmie de sa femme, le prince, que le doute étreignait et dont le cœur était torturé sans cesse, n'accordait plus au tête-à-tête les mêmes charmes qu'autrefois.

Rose, que ses triomphes avaient enorgueillie, ne croyait pas que Pierre pût un jour apprendre la vérité ; en comédienne habile, elle sut, dès le premier moment, griser son imagination et dominer si complètement son cœur, qu'elle pensa bientôt n'avoir à exercer son infaillible influence que sur un être faible et sans volonté.

La tendresse du jeune homme, la douceur de son caractère lassèrent bientôt cette fille coquette dont la nature exhubérante réclamait trop de liberté, de plaisirs et de tapage pour goûter jamais ni les pures distractions de l'esprit, ni les joies élevées du sentiment.

Si au lieu de se montrer son esclave, Pierre s'était franchement déclaré son maître, Rose l'aurait aimé ; mais ce gentilhomme avait des délicatesses charmantes, il s'ingéniait à deviner, pour les satisfaire sur le champ, les moindres désirs de son idole ! jamais une contradiction n'était sortie de ses lèvres ; il était tout respect et toute passion pour celle qui portait son nom. Quand Rose le regardait, elle se disait parfois : « C'est un beau prince, mais ce n'est pas un homme ! » C'est qu'il ne l'avait jamais battue ! et sa déférence pour cette femme, c'était sa condamnation.

Dans les premiers temps, elle avait essayé de jouer consciencieusement à la grande dame, à l'épouse mo-

dèle; et s'amusant à ce jeu parce qu'il était nouveau, elle avait cru aimer son mari. Mais à ces premiers étonnements succédèrent bientôt l'ennui, la lassitude, le dégoût de cette existence sentimentale dont elle n'était point faite pour comprendre les charmes; elle eut vite assez des choses de l'art, la nature la laissa froide et la poésie l'énerva; elle en arriva presque à regretter sa vie passée dont les hasards lui apportaient des aventures piquantes. « Etre princesse et tenir son rang, ce n'était pas chose commode! » Mademoiselle de la Garancière l'avait dit.

Depuis le retour à Florence, Rose avait, non sans inquiétude, constaté dans le caractère de son mari un changement qui n'était pas à son avantage à elle. Pierre avait des réserves, des froideurs inexpliquées que ne pouvaient anéantir les retours passionnés qu'elle provoquait chez lui; il devenait triste, morose, et sa femme, parfois troublée par les questions qu'il lui posait, se demandait : « Soupçonnerait-il quelque chose? »

C'est à l'heure où Moras et le prince procédaient aux détails du sombre devoir qui leur incombait, que Rose réfléchissait sérieusement, en se promenant dans les sentiers parfumés des jardins de Cimiez. Trois jours auparavant, en renonçant à leur excursion à Monté-carlo, Pierre avait tenu un langage bien sévère, il s'était séparé de sa femme sans excuse, et pour la première fois, il avait dit : « Je veux! »

Au souvenir de cette parole, Rose trembla; ce jeune homme, qui n'avait d'autre volonté que la sienne, révélerait-il tout à coup une autorité sous laquelle il lui faudrait plier? — Plier, elle? allons donc, est-ce qu'elle était faite pour obéir?

Au reste, Pierre pouvait être jaloux!

Elle sourit à cette pensée, et murmura :

— « C'est cela ! »

Au moment où elle allait se préparer à revêtir sa toilette du soir et que d'un pas léger elle gagnait la villa, le vieux cocher Ivan se présenta.

Le prince appelait Rose auprès de lui.

Elle pâlit.

— Où cela ?

— Au Vieux-Château ; son Excellence prie madame la princesse de venir la rejoindre immédiatement.

Intriguée, mais s'imaginant que Pierre lui réservait quelque surprise, c'est presque gaiement qu'elle monta en voiture.

Pendant le trajet, Rose ne s'occupa que des coquetteries à employer vis-à-vis de Pierre Chéréteff. Elle formait un seul rêve, avait un seul but : habiter Paris ! Que lui importait sa haute situation, si elle voyageait toujours? ce qu'elle voulait, dans son orgueil de femme et ses instincts de courtisane, c'était la grande vie au plein jour, au milieu de ce Paris ! Ah ! de quel prestige elle écraserait toutes ces créatures qu'elle avait enviées aux heures de gêne, alors que la Spirite, l'exhortant à la patience, lui répétait : « Attendez, vous n'êtes pas encore mûre pour la suprême épreuve ! »

Comme elle régnerait et dominerait, la jolie princesse Chéréteff, au-dessus des rivalités mesquines auxquelles une situation inférieure l'eût condamnée !

Rose songeait donc aux moyens à employer pour décider Pierre à rentrer à Paris.

La tête remplie de mille projets extravagants, le sourire aux lèvres, la capricieuse femme se composait un visage et préparait ses batteries qui toujours la rendaient triomphante, lorsque la voiture s'arrêta.

Au milieu de ses préoccupations, elle ne s'était pas

rendue compte du chemin suivi, aussi, quand après avoir franchi la grille du parc, elle aperçut le plateau désert, quand elle vit les croix blanches du cimetière, un nuage passa devant ses yeux, elle eut un frisson et dit :

— Mais vous vous trompez, Ivan !

— Son Excellence attend madame la princesse dans la maison du garde, répondit le valet.

Elle mesura d'un regard inquiet la courte distance qui la séparait de l'habitation et descendit de sa victoria.

IV

Si simple, si philosophe que dût être le paysan qui passait ses journées à l'entretien de tombeaux, il n'avait pas cédé le lit conjugal au sommeil de la jeune morte ; aussi, Pierre Chéréteff et l'abbé avaient-ils déposé le corps de Lucie sur un brancard improvisé formé par deux chaises à la paille usée, au bois rustique et vermoulu. La tête de la voyante, appuyée sur un coussin de grosse toile, n'avait d'autre ornement que ses longs cheveux noirs dénoués ; ses traits reposés et gracieux, sa bouche entr'ouverte et souriante, exprimaient un bonheur intime immuable ; l'âme, en s'envolant, avait d'un sceau divin marqué ce doux visage.

Oh ! combien de poésie tendre et mélancolique planait dans la chambre obscure et misérable où reposait Lucie ! quelle angélique inspiration eût tracée le pinceau d'un artiste ! quelles larmes eût versées le cœur d'un poète !

L'abbé Moras est assis dans l'ombre à l'écart, et Pierre Chéréteff, pâle mais énergique, se tient debout sur le seuil de la chambre.

Au dehors, le ciel est d'un bleu plus foncé, les montagnes ont des couleurs et des formes indécises, le soleil a disparu, laissant flotter à l'horizon des traînées de feu ; la mer est calme.

Au bruit de la voiture s'arrêtant à la grille du parc, Pierre a détourné la tête : il attend.

V

Lorsque Rose Derval se trouva devant son mari, elle sentit peser sur elle un regard d'acier qu'elle ne put soutenir, et fit pour sourire un puissant effort sur le trouble qui l'envahissait.

— Vous m'avez appelée, mon ami, dit-elle ; me voici. Ce rendez-vous est au moins surprenant, convenez-en !

Et montrant le cimetière :

— Vous avez un faible pour les choses de l'autre monde ! Est-ce que nous allons passer la soirée ici ?

— Sans doute, répondit Pierre froidement.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Je ne plaisante jamais.

— Allons, Pierre, cesse de m'intriguer, reprit-elle d'une voix caline ; si tu m'as appelée, c'est que tu me réserves une surprise.

— Oui, certes, une grande surprise !

Le ton solennel de cette réponse n'effraya pas Rose ; elle tenait son mari pour un être fantasque.

— J'en suis déjà tout heureuse, reprit-elle, et mon impatience doit se lire dans mes yeux : parle vite?

— Oh! ce serait trop long! dit-il en raillant, un seul regard expliquera tout ce que j'aurais à dire.

— Eh bien, voyons?

Du geste, Pierre indiqua la chambre.

Rose franchit lestement le seuil; puis, à la vue des bougies qui jetaient une lueur vacillante et triste sur le corps, elle s'arrêta d'abord; mais, dans un irrésistible élan se sentant entraînée jusqu'au chevet de la morte, elle se pencha sur elle, la reconnut, et se reculant épouvantée cria : « Lucie! »

— A genoux! commanda Pierre. Et s'élançant vers Rose la main levée, il lui tordit les poignets dans une étreinte de fer et la fit tomber lourdement sur les dalles.

Au moment même, une voix d'homme se faisait entendre au dehors. Pierre Chéréteff se dissimula.

— Par ici, madame, disait la voix; on a transporté la jeune fille dans la maison, vous pouvez entrer.

Mademoiselle de la Garancière parut.

Outre le costume bizarre dont elle était vêtue, elle avait un air étrange qui n'exprimait point l'attendrissement.

— Quelle est cette histoire? dit-elle d'un ton grondeur; cette sotte m'a dérangée pour un nouveau caprice, je le gagerais.

Puis, s'apercevant qu'on l'avait laissée seule, elle s'approcha de sa nièce, lui toucha le front, les mains et reprit un peu émue :

— Allons, morte! il ne me manquait plus que cela; quelle déveine!

Elle tourna sur elle-même et vit une femme aux cheveux blonds, à genoux, la face contre terre. Qui

donc se prosternait ainsi devant Lucie? quelqu'un s'intéressait donc à cet être insignifiant?

La Spirite s'inclina, et de la main découvrit le visage de la princesse que la lumière des bougies éclaira.

— Rose! Rose! répéta-t-elle tout bas.

Et comme elle se relevait, intriguée, une sourde exclamation s'échappa de sa poitrine :

— Chéréteff!

Le prince comprit toute l'épouvante contenue dans ce seul cri : aussi demeura-t-il froid, impassible, plongeant son regard dans les yeux de mademoiselle de la Garancière.

Mais furtivement, se repliant sur elle-même comme une bête fauve, tandis qu'une expression satanique illuminait ses traits décharnés, d'un bond, Herminie allait gagner la porte, quand la grande ombre de Moras se dressa brusquement devant elle et la fit reculer, frémissante, à demi-folle, jusqu'au milieu de la chambre. Cette fois, aucun son ne sortit de ses lèvres; elle fuyait toujours le prêtre qui, drapé dans sa robe noire, semblait un juge implacable et souverain! Le silence de cette scène, seulement éclairée par des lueurs tremblantes, ne fut interrompu que par ce seul mot, prononcé d'une voix mâle, accusatrice, vengeresse :

— Voleuse!

Horrible à voir dans sa terreur, la Spirite avait les yeux injectés de sang, la bouche contractée, les membres raidis; la haine et l'effroi s'échappaient de toute sa personne; elle cherchait une issue, et toujours ses accusateurs se dressaient devant elle : le prince, la morte, le prêtre!

Folle, n'ayant plus rien d'humain, elle tournait dans ce cercle infernal au milieu de ses remords personnifiés.

Enfin, Pierre et Moras, jugeant l'expiation consom-

mée, s'éloignèrent de la porte. Se sentant libre, la Spirite s'élança au dehors, et là, comme poursuivie par d'invisibles fantômes, s'enfuit éperdue vers la montagne qui descend à pic jusqu'au vieux Nice.

Le ciel commençait à s'obscurcir, l'étoile du berger annonçait le calme et la sérénité des nuits d'Orient.

Le prince Chéréteff s'approcha du prêtre et dit :

— Vous vous chargez de tout, n'est-ce pas?

— Oui, prince ; et puisque votre générosité me laisse le champ libre, je ferai bien les choses. Partez, moi je veillerai.

Pierre alla déposer un baiser sur le front de Lucie.

— Chère âme, murmura-t-il ; chère âme adorée, ne m'abandonne pas?

Puis, revenant à Rose, toujours anéantie, humiliée, il dit :

— Relevez-vous et suivez-moi !

VI

Deux jours après ces événements la princesse Chéréteff se tenait dans le salon de la villa et songeait :

— Comment se fait-il que depuis quarante-huit heures il ne m'ait rien dit? Assurément il sait tout; quelles vont être ses conditions ?

Le divorce !

La jeune femme sourit; elle ne rêvait pas une autre conclusion, ayant assez de la vie monotone que son orgueil s'était créé. Elle retrouverait dans sa liberté d'autrefois sa grande indépendance, ses distractions, et

comme Pierre était un gentilhomme, il ne revendiquerait pas le don de deux millions qu'il lui avait fait lors de son mariage. Que le prince fût désillusionné, désespéré pour jamais, ou qu'il prît la situation de gaieté de cœur, que lui importait ! Elle ne songeait qu'à son avenir à elle et trouvait que le hasard arrangeait les choses à son goût.

Elle fixait à peu près dans son esprit l'époque à laquelle le divorce la rendrait libre, car elle ne croyait point que son mari pût jamais prendre une autre décision ; il lui restait seulement à savoir quel prétexte il choisirait pour motiver ce procès aux yeux du monde.

Elle en était là de ses réflexions quand le prince entra. Sans rien dire, il tendit à sa femme un journal.

L'article qu'il indiqua était ainsi conçu :

« Un évènement tragique vient de bouleverser le casino de Montecarlo.

« Les habitués des salons de jeu ont pu remarquer depuis quelques mois une vieille femme, très originale de costume et d'allures, qui passait ses journées autour des tables de roulettes. Après avoir gagné des sommes assez considérables, la chance tourna et les lui fit perdre peu à peu. Comme tous les joueurs, elle s'entêta, perdit encore et disparut pendant plusieurs jours. Avant hier, dans la soirée, elle entre au jeu, jette quelques louis sur le tapis, les voit emporter par le rateau et demande au croupier quelques milliers de francs. Naturellement, celui-ci refuse en hausant les épaules ; aussitôt, la joueuse, tirant d'un cabas un revolver chargé, s'apprête à faire feu sur le croupier. On se précipite, et l'arme lui est arrachée.

« La vieille femme n'opposa aucune résistance lorsqu'on l'emmena hors des salles ; mais quand elle fut arrivée sur la terrasse, elle prit son élan pour se préci-

piter dans la mer, et alla tomber sur les roches qui bordent la route. Lorsqu'on releva son cadavre, il était littéralement en bouillie.

« Cette vieille originale, qui nous avait toujours paru un peu folle, se nomme mademoiselle H. de la Garancière. »

Rose releva la tête.

— Vous le voyez, dit le prince ; le mal rencontre un jour ou l'autre son châtiment.

Il regarda sa femme longuement.

— Eh bien, que décidez-vous ? demanda-t-elle impatientée de cet examen.

— Je connais votre vie passée, et pressens votre existence à venir. Si le mépris le plus profond a succédé à l'amour que j'avais pour vous ; si je vous hais, il y a du moins en moi un sentiment intact et qui jamais ne changera : celui de l'honneur.

— Où voulez-vous en venir ? au divorce, n'est-ce pas ?

— Au divorce ! vous êtes folle, vraiment ! J'irais traîner le nom des Chéréteff devant les tribunaux, choisissant comme prétexte de notre séparation l'adultère de l'un de nous ! Je déshonorerais la mémoire de ma noble et sainte mère pour vous rendre cette liberté que réclame votre nature perverse ! Non, non ! vous avez fait un faux calcul.

— Mais, s'écria Rose exaspérée, vous savez bien que la vie commune nous est impossible !

— Je le sais, répondit-il froidement ; et j'accepte comme expiation du crime de ma faiblesse, de ma folie, la torture de vous avoir chaque jour à mes côtés.

— Chaque jour ! alors ?...

— Oui, nous vivrons ensemble comme autrefois ; je ne veux pas que la honte dont vous avez couvert mon

nom s'étale au grand jour, car si la tache de vos infamies était seulement entrevue ou pressentie. je vous tuerais !

— Allons donc ! fit Rose en haussant les épaules.

Instinctivement, elle regarda la porte et son visage refléta ses pensées :

On ne peut enfermer une femme ; un jour ou l'autre elle s'enfuirait; quelle vengeance, alors !

Le prince avait deviné ; il s'approcha d'elle, lui mit la main sur l'épaule et dit :

— Je ne vous quitterai pas un seul instant.

— Quoi ! jamais ! s'écria-t-elle avec effroi.

Pierre fixa sur Rose ses grands yeux bleus dans lesquels perçait une de ces volontés qu'aucune force humaine ne saurait vaincre, et répéta solennellement :

— Jamais !

ÉPILOGUE

I

Après quatre années employées au service d'une politique fort compliquée, le superbe Fernand de Gersac vient de commettre sa dernière sottise. La Spirite a fait défaut à ce grand enfant ! Au lieu de se montrer le serviteur et le maître de son futur empereur, il s'est appliqué à lui définir les grands mots : Autorité, Liberté, Toute-Puissance ! et à lui démontrer l'inutilité du respect de la famille et de l'obéissance filiale. Aussi, le jeune souverain de l'avenir, que le député avait eu, — selon sa propre expression, — une peine infinie à dégrossir, vient de jeter si crânement son sceptre en herbe par-dessus les principes, qu'à l'heure présente il échange avec enthousiasme le royaume de France contre les cheveux teints d'une petite actrice aux charmes un peu mûrs.

Au diable, discours, étiquette et politique !

— Le parti est anéanti.

Mais de Gersac, en vrai philosophe, s'est consolé. Les *Esprits* maintiennent leur prédiction ; — ils se sont *trompés*, voilà tout !

Fernand va donc s'attacher à une autre race déchue qu'il restaurera et au nom de laquelle il renversera, *à lui seul*, le gouvernement de la République française !

La disparition de Moras et la mort de mademoiselle de la Garancière, de Lucie et du grand prêtre le capitaine

Bertrand, la retraite de la spirituelle Odile Richard, portèrent un coup fatal aux sociétés spirites.

Le salon de la rue Saint-Roch n'existant plus, les adeptes intelligents se ret rèrent de l'association, et chacun fit du Spiritisme chez soi, en petit comité, entre vieux amis.

De la synagogue de la rue Vivienne, il ne reste guère que le souvenir. M. Samarie, ayant avantageusement marié son héritière, se contente de louer sa vaste salle à quelques conférenciers, et ne tente plus lui-même que très rarement des expériences d'hypnotisme.

Si quelques spirites continuent à vivre dans les nuages, en union clandestine avec leurs *âmes sœurs*, beaucoup d'autres adeptes à la conscience élastique savent allier le mysticisme au réal sme le plus lucratif.

Ernestine Gallo, l'ex-danseuse, a compris que le plus sûr moyen de voir s'accomplir les prédictions des *Esprits* c'est de les aider.

Les *Chers Amis* avaient prédit à la petite Régine un avenir brillant ; la Gallo soigna sa fille, lui apprit à utiliser son mince filet de voix, et lui enseigna les principes de toutes les roueries théâtrales, devant lesquelles se trouve toujours effacé le véritable talent.

La petite diva, transformée en une superbe commère aux charmes puissants, vient de passer Etoile de première grandeur sur les tréteaux d'opérette et dans les coulisses de la haute noce ; — on la paye assez cher de part et d'autre ! — Aussi, la bienheureuse mère, revivant doublement dans sa progéniture, se jette chaque soir à genoux devant son guéridon pour adorer et bénir l'*âme sœur* qui daigne faire fructifier encore ses capacités dans la personne de la plantureuse Régine. Le doux Jésus de Galilée lui doit bien cela, en souvenir de leur tendre union passée, alors que la Gallo, vers l'an 28 ou

30 de notre Ere, vivait à Jérusalem sous les traits charmants de la rousse et poétique fille de joie, Marie de Magdala !

Le plus heureux des héros de cette histoire est, sans contredit l'abbé Moras. Curé, chanoine honoraire de la coquette ville de P., il vit, entouré de respects et d'honneurs. De vingt lieues à la ronde, on accourt pour entendre ses mémorables s ermons ; sa réputation s'accroît, s'étend au loin et lui fait espérer un brillant avenir. P., dont le ciel clément rayonne pendant les mois d'hiver, est un nid charmant où les frileux se donnent rendez-vous ; aussi, M. le curé voit-il assez souvent, parmi ses ouailles de passage, des princes, des grands-ducs et des nobles de France s'arrêter au presbytère afin de lui adresser des félicitations ! Le rénégat Moras, honoré, choyé par l'Église catholique dont il proclame la puissance et la sainteté avec la même éloquence qu'il dépensait jadis à prouver son indignité et à flétrir ses dogmes, est certainement aujourd'hui le mortel le plus envié et le plus enviable qui soit ici-bas.

II

Pierre Chéréteff avait dit à sa femme : « Je ne vous quitterai jamais ! »

Cette promesse, il la tint scrupuleusement pendant près de quatre années. Rose, blessée dans son orgueil, ne courba jamais le front sous le moindre repentir et jamais ne demanda le pardon que Pierre lui aurait sûrement accordé. Donc ils subirent le martyre de vivre

sans cesse côte à côte, ennemis dans l'intimité, époux aux yeux du monde.

Lui, supporta le fardeau de son désespoir avec le calme d'un patient; elle, se révolta intérieurement contre cette espèce d'emprisonnement moral qu'il lui était si facile d'élargir par quelques larmes de regret. Les princes charmants qui enlèvent les belles étant passés de mode, Rose se jeta dans le rêve et dans les jouissances factices. Soit ruse, soit générosité, elle conquit le médecin attaché à sa personne, et put dès lors absorber de la morphine à son gré. Le poison s'infiltra dans son sang et bientôt y causa des ravages dont s'aperçut le prince, mais que la science fut impuissante à guérir.

Pendant deux ans, mademoiselle Derval vécut dans une sorte d'extase, toujours heureuse et souriante, jusqu'au jour où cette béatitude, dégénérée en idiotisme, la conduisit lentement, usée, décrépite comme une vieille femme, jusqu'au seuil de l'Éternité.

Veuf depuis cinq mois, le prince Chéréteff est de retour d'une visite à la Grande-Chartreuse où, poussé par le dégoût des choses terrestres, il désire fixer sa vie. Avant de revêtir la robe monacale, il va retourner à Florence afin de liquider ses biens dont il dotera les orphelinats et les hôpitaux.

Pierre a beaucoup changé; il n'a pas trente ans et marque bien davantage; des cheveux grisonnants ombragent ses tempes, son air est grave et ses yeux ont des profondeurs de regard qui troublent.

Il s'est arrêté à Nice, car un doux souvenir l'attire vers le cimetière où dort celle dont il fut tant aimé ! Le prince gravit les ruelles tortueuses de l'ancienne ville et arrive sur le plateau qui domine la mer. A la vue de la maison du garde, son cœur se serre; enfin, il est

devant la tombe où quatre ans auparavant, il fit enterrer le jeune médium. Il s'agenouille, baise le marbre blanc et murmure :

— « Ame chérie, conseille-moi? Je n'espère plus rien ici-bas! Faut-il que dans l'ombre et l'oubli je consacre mes jours à la prière? Dois-je vivre encore parmi les hommes? qu'y ferai-je? »

Troublé par des éclats de rire, Pierre releva la tête : de jolis bébés, insouciants dans leur innocence, troublaient par leurs jeux bruyants le domaine des morts; il les regarda longuement, soupira et reprit encore :

— « Lucie! Lucie, parle-moi, réponds? »

Le prince resta quelques instants pensif; puis, tout à coup, son front s'éclaira, il sourit, fixa ses yeux sur les enfants et s'écria :

— « Chère âme aimée, sois bénie! ton souffle généreux a régénéré mon être; le nom des Chéréteff ne s'éteindra point; car parmi les devoirs humains dont mon cœur est altéré, ô Lucie! je choisirai : la Famille! »

FIN

Emile Colin. — Imprimerie de Lagny.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie

